

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Oeuvres philosophiqu...

Julien Offray de La Mettrie

Digitized by Google


INVENTA LEVE TVT
FRANCISCUS PRÆPOSITUS
EXALTABO TE
QUOMIAM SUSCEPISTI ME
IN POLLING Anno 1744
REGG: CANT
P S


<36620097520018

<36620097520018

Bayer. Staatsbibliothek

Digitized by Google

Ph. U. 83h

4°

[La Mettrie]

Digitized by Google

Digitized by Google

4° Ph Sp. 136* Ph 183h

(136 — K

Philos. Anthrop. Scr. varia. 1263

Digitized by Google

ŒUVRES PHILOSOPHIQUES.

Deus nobis haec otia fecit.

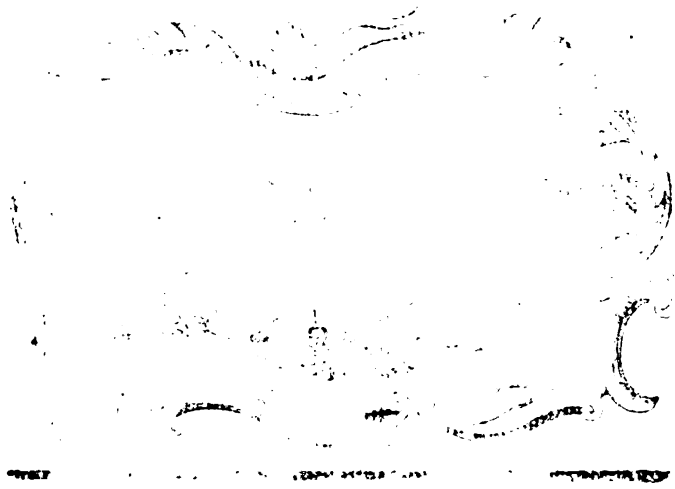
Virgil.



A LONDRES,
CHEZ JEAN NOURSE.
MDCCLI.

Digitized by Google

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS



Digitized by Google

BAYERISCHE STAATS-BIBLIOTHEK MUENCHEN

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Je me propose de prouver que la Philosophie, toute contraire qu'elle est à la Morale & à la Religion, non seulement ne peut détruire ces deux liens de la Société, comme on le croit communément, mais ne peut que les resserrer & les fortifier de plus en plus. Une dissertation de cette importance, si elle est bien faite, vaudra bien, à mon avis, une de ces Préfaces triviales, où l'Auteur humblement à genoux devant le Public, s'encense cependant avec sa modestie ordinaire: Et j'espère qu'on ne la trouvera pas déplacée à la tête d'Ouvrages

Digitized by Google

de la Nature de ceux que j'ose r'imprimer, malgré tous les cris d'une haine (*) qui ne mérite que le plus parfait mépris.

Ouvrez les yeux; vous verrez affichés de toutes parts:

„Preuves de l'exiſtence de Dieu par les merveilles de la Nature.

„Preuves de l'immortalité de l'Ame par la Géométrie & l'Algébre.

„La Religion prouvée par les faits.

„Théologie Phyſique.

Et tant d'autres Livres ſemblables. Liſez-les, ſans autre préparation, vous ſerez perſuadé que la Philoſophie, loin par elle même favorable à la Religion & à la Morale, & qu'enfin l'étude de la Nature eſt le plus court chemin pour arriver, tant à la connoiſſance de ſon adorable Auteur, qu'à l'intelligence des vérités morales & révélées. Livrez-vous enſuite à ce genre d'étude; & ſans embraſſer toute cette vaſte étendüe de Phyſique, de Botanique, de Chymie, d'Hiſtoire naturelle, d'Anatomie, ſans vous donner la peine de lire les meilleurs Ouvrages des Philoſophes de tous les ſiécles, faites vous Médecin ſeulement, & à coup ſûr vous le ſerez comme les autres. Vous reconnoîtrez la vanité de nos Déclamateurs, ſoit qu'ils faſſent retentir nos Temples, ſoit qu'ils ſe récrient éloquemment dans leurs Ouvrages ſur les merveilles de la Nature; & ſuivant l'Homme pas à pas, dans ce qu'il tient de ſes Péres, dans ſes divers âges; dans ſes paſſions, dans ſes mala-

(*) Odium Theologicum.

Digitized by Google

maladies, dans la ſtructure, comparée à celle des Animaux, vous conviendrez que la foi ſeule nous conduit à la croiance d'un Etre ſuprême; & que l'Homme, organiſé comme les autres Animaux, pour quelques degrés d'intelligence de plus ſoumis aux mêmes loix, n'en doit pas moins ſubir le même ſort. Ainſi du faîte de cette immortalité glorieuſe, du haut de cette belle Machine Théologique, vous descendrez, comme d'une *Gaine* d'Opera, dans ce Parterre phyſique, d'où ne voyant par-tout autour de vous que matière éternelle, & formes qui ſe ſuccédent & périſſent ſans ceſſe, confus, vous avoüerez qu'une entière deſtruction attend tous les corps animés. Et enfin ce Tronc du Syſtême des mœurs parfaitement déraciné par la Philoſophie, tous les efforts qu'on a faits pour concilier la Philoſophie avec la Morale, & la Théologie avec la Raiſon, vous paroîtront frivoles & impuiſſans.

Tel eſt le premier point de vûe, & le Plan de ce Diſcours; avançons & dévelopons toutes ces idées vagues & générales.

La Philoſophie, aux recherches de laquelle tout eſt ſoumis, eſt ſoumiſe elle-même à la Nature, comme une fille à ſa Mère. Elle a cela de commun avec la vraie Médecine, qu'elle ſe fait honneur de cet eſclavage, qu'elle n'en connoît point d'autre, & n'entend point d'autre voix. Tout ce qui n'eſt pas puiſé dans le ſein même de la Nature, tout ce qui n'eſt pas Phénomènes, Cauſes, Effets, Science des choſes en un mot, ne regarde en rien la Philoſophie, & vient d'une ſource qui lui eſt étrangère.

Telle eſt la Morale; fruit arbitraire de la Politique, qui peut à juſte titre revendiquer ce qu'on lui a injuſtement uſurpé. Nous verrons dans la ſuite, pourquoi elle a mérité d'être miſe au nombre des parties de la Philoſophie, à laquelle il eſt évident que proprement elle n'appartient pas.

Les Hommes aiant formé le projet de vivre enſemble, il a fallu former un Syſtème de moeurs politiques, pour la ſûreté de ce commerce: Et comme ce ſont des Animaux indociles, difficiles à dompter, & courant *ſponanément* au Bien, être *per fas & nefas*, ceux qui par leur ſageſſe & leur génie ont été dignes d'être placés à la tête des autres, ont ſagement appellé la Réligion au ſecours de Régles & de Loix, trop froides & trop ſenſées, pour pouvoir prendre une Autorité abſolüe ſur l'impétueuſe imagination d'un Peuple turbulent & frivole. Elle a paru les yeux couverts d'un Bandeau ſacré; & bientôt elle a été entourée de toute cette multitude qui écoute bouche béante & d'un air ſtupéfait les merveilles dont elle eſt avide; merveilles qui la contiennent, ô prodige! d'autant plus, qu'elle les comprend moins.

Au double frein de la Morale & de la Réligion, on a prudemment ajoûté celui des ſupplices. Les bonnes, & ſurtout les grandes Actions n'ont point été ſans récompenſe, ni les mauvaiſes ſans punition; & le funeſte exemple des coupables a retenu ceux qui alloient le devenir. Sans les Gibets, les Roües, les Potences, les Echaffauts, ſans ces Hommes vils, rebut de la Nature entière, qui pour de l'argent étrangleroient l'Univers, malgré le jeu de toutes ces merveilleuſes machines, le plus foible n'eût point été à l'abri du plus fort.

Puisque la Morale tire son Origine de la Politique, comme les Loix & les Bourreaux; il s'enſuit qu'elle n'eſt point l'ouvrage de la Nature, ni par conſéquent de la Philoſophie, ou de la Raiſon, tous termes ſynonimes.

De là encore il n'eſt pas ſurprenant que la Philoſophie ne conduiſe point à la Morale, pour ſe joindre à elle, pour prendre ſon parti, & l'appuier de ſes propres forces. Mais il ne faut pas croire pour cela qu'elle nous y conduiſe, comme à l'Ennemi, pour l'exterminer; ſi elle marche à elle, le flambeau à la main, c'eſt pour la reconnoître en quelque ſorte, & juger de ſang froid de la différence eſſentielle de leurs intérêts.

Autant les choſes ſont différentes des moeurs, le ſentiment, des Loix, & la vérité, de toute convention arbitraire, autant la Philoſophie eſt différente de la Morale; ou, ſi l'on veut, autant la Morale de la Nature (car elle a la ſienne) diffère de celle qu'un Art admirable a ſagement inventée. Si celle-ci paroît pénétrée de Reſpect pour la céleſte ſource dont elle eſt émanée (la Religion;) l'autre n'en a pas un moins profond pour la vérité, ou pour ce qui en a même la ſimple apparence, ni un moindre attachement à ſes goûts, ſes plaiſirs, & en général à la Volupté. La Religion eſt la Bouſſole de l'une; le plaiſir celle de l'autre, en tant qu'elle ſent; la vérité, en tant qu'elle penſe.

Ecoutez la première: elle vous ordonnera impérieuſement de vous vaincre vous-mêmes; décidant ſans balancer que rien n'eſt plus facile, & que „pour être vertueux, il ne faut „que vouloir„. Prêtez l'oreille à la ſeconde; elle vous invi-

tera

suivre vos penchans, vos Amours, & tout ce qui vous plaît; ou plutôt dès-lors vous les avez déjà suivis. Eh! que le plaisir qu'elle nous inspire, nous fait bien sentir, sans tant de raisonnemens superflus, que ce n'est que par lui qu'on peut être heureux!

Ici il n'y a qu'à se laisser doucement aller aux agréables impulsions de la Nature; là, il faut se roidir, se *régimber* contr'elle. Ici, il suffit de se conformer à soi-même, d'être ce qu'on est, & en quelque sorte, de se ressembler; là, il faut ressembler aux autres malgré soi, vivre & presque penser comme eux. Quelle Comédie!

Le Philosophe a pour objet ce qui lui paroît vrai, ou faux, abstraction faite de toutes conséquences; le Législateur, peu inquiet de la Vérité, craignant même peut-être (faute de Philosophie, comme on le verra) qu'elle ne transpire, ne s'occupe que du juste & de l'injuste, du Bien & du Mal Moral. D'un côté, tout ce qui paroît être dans la Nature, est appellé vrai, & on donne le nom de faux à tout ce qui n'y est point, à tout ce qui est contredit par l'observation & par l'expérience. De l'autre, tout ce qui favorise la Société, est décoré du nom de juste, d'équitable, &c. tout ce qui blesse ses intérêts, est flétri du nom d'injuste, en un mot, la Morale conduit à l'Equité, à la Justice &c. & la Philosophie, tant leurs objets sont divers, à la Vérité.

La Morale de la Nature, ou de la Philosophie, est donc aussi différente de celle de la Religion & de la Politique, Mère de l'une & de l'autre, que la Nature, fille de l'Art.

Dia-

diamétralement oppoſées, jusqu'à ſe tourner le dos, qu'en faut-il conclure, ſinon que la Philoſophie eſt abſolument inconciliable avec la Morale, la Religion & la Politique, Rivales triomphantes dans la Société, honteuſement humiliées dans la ſolitude du Cabinet & au flambeau de la Raiſon: humiliées ſur-tout par les vains efforts mêmes que tant d'habiles gens ont faits pour les accorder enſemble.

La Nature auroit-elle tort d'être ainſi faite, & la Raiſon de parler ſon langage, d'appuyer ſes penchans & de favoriſer tous ſes goûts? La Société d'un autre côté auroit-elle tort à ſon tour de ne pas ſe mouler ſur la Nature? Il eſt ridicule de demander l'un, & tout à fait extravagant de propoſer l'autre.

Mauvais moule ſans doute, pour former une Société, que celui d'une Raiſon, ſi peu à la portée de la plûpart des hommes, que ceux qui l'ont le plus cultivée, peuvent ſeuls en ſentir l'importance & le prix! Mais auſſi, plus mauvais moule encore pour former un Philoſophe, celui des préjugés & des erreurs qui ſont la baze fondamentale de la Société!

Cette réfléxion n'a point échapé à la prudence des Légiſlateurs éclairés; ils ont trop bien connu les Animaux qu'ils avoient à gouverner.

On fait aiſément croire aux hommes ce qu'ils déſirent; on leur perſuade ſans peine ce qui flatte leur amour propre; & ils étoient d'autant plus faciles à ſéduire, que leur ſupériorité ſur les autres Animaux, les avoit déjà aidés à ſe laiſſer ébloüir. Ils ont cru qu'un peu de boüe organiſée pouvoit être immortelle.

La Nature désavoüe cependant cette Doctrine puérile: c'eſt comme une écume qu'elle rejette & laiſſe au loin ſur le rivage de la mer Théologique; &, ſi l'on me permet de continuer de parler métaphoriquement, j'oſerois dire que tous les rayons qui partent du ſein de la Nature, fortifiés & comme réfléchis par le précieux miroir de la Philoſophie, détruiſent & mettent en poudre un Dogme qui n'eſt fondé que ſur la prétendüe utilité morale dont il peut être. Quelle preuve en demandez-vous? Mes Ouvrages mêmes, puiſqu'ils ne tendent qu'à ce but, ainſi que tant d'autres beaucoup mieux faits ou plus ſavans; s'il faut l'être pour démontrer ce qui ſaute aux yeux de toutes parts: qu'il n'y a qu'une vie, & que l'homme le plus à projets, l'homme le plus ſuperbe, les établit en vain ſur une vanité mortelle comme lui. Oüi, & nul Sage n'en disconvient, l'orgueilleux Monarque meurt tout entier, comme le ſujet modeſte & le chien fidéle: Vérité terrible, ſi l'on veut, mais pour ces Eſprits dont l'enfance eſt l'âge éternel, ces Eſprits auxquels un fantôme fait peur; car elle ne laiſſe pas plus de doute que de crainte chez ceux qui ſont tant ſoit peu capables de réfléchir, chez ceux qui ne détournent pas la vüe de ce qui la frappe à chaque inſtant d'une façon ſi vive & ſi claire, chez ceux enfin qui ont acquis, pour le dire ainſi, plus de maturité que d'adoleſcence.

Mais ſi la Philoſophie eſt contraire aux conventions Sociales, aux principaux Dogmes de la Religion, aux moeurs, elle rompt les liens qui tiennent les hommes entr'eux! Elle ſappe l'édifice de la Politique par ſes fondemens!

Eſprits

Eſprits ſans profondeur, & ſans juſteſſe, quelle terreur panique vous effarouche! Quel jugement précipité vous emporte au delà du but & de la vérité! Si ceux qui tiennent les rênes des Empires, ne réfléchiſſoient pas plus ſolidement, o! le bel honneur, & la brillante gloire qui leur en reviendroit! La Philoſophie priſe pour un poiſon dangereux, la Philoſophie, ce ſolide pivôt de l'Eloquence, cette lymphe nourricière de la Raiſon, ſeroit proſcrite de nos Converſations, & de nos Ecrits; impérieuſe & tirannique Reine, on n'oſeroit en prononcer même le nom, ſans craindre la Sibérie: & les Philoſophes chaſſés & bannis, comme Perturbateurs, auroient le même ſort qu'autrefois les prétendus Médecins de Rome.

Non, erreur ſans doute, non, la Philoſophie ne rompt, ni ne peut rompre les chaînes de la Société. Le poiſon eſt dans les Ecrits des Philoſophes, comme le Bonheur dans les chanſons, ou comme l'Eſprit dans les Bergers de Fontenelle. On chante un Bonheur imaginaire; on donne aux Bergers dans une Eglogue un Eſprit qu'ils n'ont pas: on ſuppoſe dangereux ce qui eſt bien éloigné de l'être; car la ſappe dont nous avons parlé, bien différente de celle de nos Tranchées, eſt idéale, métaphyſique, & par conſéquent elle ne peut rien détruire, ni renverſer, ſinon n'eſt hypothétiquement. Or qu'eſt-ce que renverſer dans une hypothèſe les uſages introduits & & accrédités dans la vie civile? C'eſt n'y point toucher réellement, & les laiſſer dans toute leur vigueur.

Je vais tâcher de prouver ma Thèſe par des raiſonnemens ſans replique.

De la contradiction de Principes d'une Nature auſſi diverſe que ceux de la Philoſophie & de la Politique; de Principes dont le but & l'objet ſont eſſentiellement différens, il ne s'enſuit nullement que les uns réfutent ou détruiſent les autres. Il n'en eſt pas des ſpéculations philoſophiques, aux principes reçus dans le monde, & à la croïance néceſſaire (je le ſuppoſe) à la ſûreté du commerce des hommes, comme de la Théorie de la Médecine, à la Pratique de cet art. Ici, l'une a une influence ſi directe & ſi abſolüe ſur l'autre, que malheur aux malades, dont quelque Chirac a enfilé le mauvais chemin! Là, des méditations philoſophiques, auſſi innocentes que leurs Auteurs, ne peuvent corrompre ou empoiſonner la Pratique de la Société, qui n'a point d'uſages reſpectés par le peuple, ſi comiques & ſi ridicules qu'ils ſoient, auxquels tout Philoſophe n'applaudiſſe auſſi volontiers, quand il le faut, que ceux qui le ſont le moins; fort fâché ſans doute de porter le moindre échec à ce qui fait, ou plutôt paſſe pour faire la tranquillité publique.

La Raiſon pour laquelle deux choſes auſſi contraires en apparence, ne ſe nuiſent cependant en aucune manière, c'eſt donc que leurs Objets n'ont rien de commun entr'eux, leur but étant auſſi divers, auſſi éloigné l'un de l'autre, auſſi oppoſé, que l'Orient & l'Occident. Nous verrons dans la ſuite que loin de ſe détruire, la Philoſophie & la Morale peuvent très bien agir & veiller de concert à la ſûreté du Public; nous verrons que ſi l'une influe ſur l'autre, ce n'eſt qu'indirectement, mais toûjours à ſon avantage; de ſorte que, comme

comme je l'ai dit d'abord, les noeuds de la Société ſont reſſerrés par ce qui ſemble à la premiére vûe devoir les rompre & les diſſoudre. Paradoxe plus ſurprenant encore que le premier, & qui ne ſera pas moins clairement démontré, à ce que j'eſpére, à la fin de ce Discours.

Quelle lumière affreuſe ſeroit celle de la Philoſophie, ſi elle n'éclairoit les uns, qui ſont en ſi petit nombre, que pour la perte & la ruïne des autres, qui compoſent presque tout l'Univers!

Gardons-nous de le penſer. Les Perturbateurs de la Société n'ont été rien moins que des Philoſophes, comme on le verra plus loin; & la Philoſophie, amoureuſe de la ſeule vérité, tranquille contemplatrice des beautés de la Nature, incapable de témérité & d'uſurpation, n'a jamais empieté ſur les droits de la Politique. Quel eſt le Philoſophe en effet, ſi hardi qu'on veüille le ſuppoſer, qui en attaquant le plus vivement à force ouverte tous les principes de la Morale, comme j'oſe le faire dans mon *Anti-ſeneque*, diſconvienne que les interêts du Public ne ſoient pas d'un tout autre prix que ceux de la Philoſophie?

La Politique, entourée de ſes Miniſtres, va criant dans les places publiques, dans les Chaires, & presque ſur les toits: *Le corps n'eſt rien, l'Ame eſt tout; Mortels, ſauvez-vous, quoiqu'il vous en coute.* Les Philoſophes rient, mais ils ne troublent point le ſervice; ils parlent, comme ils écrivent, tranquillement; pour Apôtres & pour Miniſtres, ils n'ont qu'un petit nombre de ſectateurs auſſi doux & auſſi paiſibles qu'eux, qui peu-

peuvent bien se réjouir d'augmenter leur troupeau, & d'enrichir leur domaine de l'heureuse acquisition de quelques beaux génies, mais qui seroient au désespoir de suspendre un moment le grand courant des choses civiles, loin de vouloir, comme on l'imagine communément, tout bouleverser.

Les Prêtres déclament, échauffent les Esprits par des promesses magnifiques, bien dignes d'enfler un Sermon éloquent; ils prouvent tout ce qu'ils avancent, sans se donner la peine de raisonner, ils veulent enfin qu'on s'en rapporte à Dieu sait quelles autorités apocrises: & leurs foudres sont prêts à écraser & réduire en poudre quiconque est assés raisonnable pour ne pas vouloir croire aveuglément tout ce qui révolte le plus la Raison. Que les Philosophes se conduisent plus sagement! Pour ne rien promettre, ils n'en sont pas quittes à si bon marché; ils païent en choses sensées & en raisonnemens solides, ce qui ne coute aux autres que du poûmon, & une éloquence aussi vuide & aussi vaine que leurs promesses. Or le raisonnement pourroit-il être dangereux, lui qui n'a jamais fait, ni Enthousiaste, ni Secte, ni même Théologien?

Entrons dans un plus grand détail, pour prouver plus clairement, que la Philosophie la plus hardie n'est point essentiellement contraire aux bonnes moeurs, & ne traine en un mot aucune sorte de danger à sa suite.

Quel mal, je le demande aux plus grands ennemis de la liberté de penser & d'écrire, quel mal y a-t-il d'acquiescer à ce qui paroît vrai, quand on reconnoît avec la même candeur,

& qu'on ſuit avec la même fidélité ce qui paroît ſage & utile? A quoi ſerviroit donc le flambeau de la Phyſique? A quoi bon toutes ces curieuſes obſervations d'Anatomie comparée, & d'Hiſtoire naturelle? Il faudroit éteindre l'un, & dédaigner les autres; au lieu d'encourager, comme font les plus grands Princes, les Hommes qui ſe dévouent à ces laborieuſes recherches. Ne peut-on tâcher de deviner & d'expliquer l'Enigme de l'Homme? En ce cas plus on ſeroit Philoſophe, plus ce qu'on n'a jamais penſé, on ſeroit mauvais Citoyen. Enfin quel funeſte préſent ſeroit la vérité, ſi elle n'étoit pas toûjours bonne à dire? Quel appanage ſuperflu ſeroit la Raiſon, ſi elle étoit faite pour être captivée & ſubordonnée! Soutenir ce Syſtême, c'eſt vouloir ramper, & dégrader l'eſpéce humaine: croire qu'il eſt des vérités qu'il vaut mieux laiſſer éternellement enſévelies dans le ſein de la Nature, que de les produire au grand jour, c'eſt favoriſer la ſuperſtition & la Barbarie.

Qui vit en Citoyen, peut écrire en Philoſophe.

Mais écrire en Philoſophe, c'eſt enſeigner le Matérialiſme! Eh-bien! Quel mal! Si ce Matérialiſme eſt fondé, s'il eſt l'évident réſultat de toutes les obſervations & expériences des plus grands Philoſophes & Médecins; ſi l'on n'embraſſe ce Syſtême, qu'après avoir attentivement ſuivi la Nature, fait les mêmes pas aſſidûement avec elle dans toute l'étenduë du Régne Animal, &, pour ainſi dire, après avoir approfondi l'Homme dans tous ſes âges & dans tous ſes états? Si l'Ortodoxie fuit le Philoſophe plutôt qu'il ne l'évite; s'il ne cherche ni ne forge exprès ſa Doctrine, s'il la rencontre en quelque ſorte, qu'elle ſe trouve à la ſuite de ſes recherches & comme

comme ſur ſes pas, eſt-ce donc un crime de la publier? La verité même ne vaudroit-elle donc pas la peine qu'on ſe baiſſât en quelque ſorte pour la ramaſſer?

Voulez-vous d'autres Argumens favorables à l'innocence de la Philoſophie? Dans la foule qui ſe préſente, je ne choiſirai que les plus frappans.

La Motte le Vayer a beau dire que la mort eſt préférable à la mendicité. Non ſeulement cela ne dégoûte point de la vie ces *Objets dégoûtans de la pitié publique*, (eh! quel ſi grand malheur, s'il étoit poſſible que ces malheureux, acceſſibles à cette façon de penſer, délivraſſent la Société d'un poids plus qu'inutile à la terre!) mais quel eſt l'infortuné mortel, qui du faîte de la fortune précipité dans un abyme de misère, ait, en conſéquence de cette propoſition philoſophique, attenté à ſes jours?

Les Stoïciens ont beau crier: *Sors de la vie, ſi elle t'eſt à charge; il n'y a ni raiſon, ni gloire à reſter en proye à la douleur, ou à la pauvreté; délivres-toi de toi même, rends-toi inſenſible, comme heureux, à quelque prix que ce ſoit.* On ne ſe tüe pas plus pour cela, qu'on ne tüe les autres; & on n'en vole pas davantage, ſoit qu'on ait de la Religion, ſoit qu'on n'en ait pas. L'inſtinct, l'eſpérance (Divinité qui ſourit aux malheureux, ſentiment qui meurt le dernier dans l'Homme,) & la Potence, y ont mis bon ordre. On ne ſe prive de la vie, que par un ſentiment de malheur, d'ennui, de crainte, ou de certitude d'être encore plus mal qu'on n'eſt; ſentiment noir, production atrabilaire, dans laquelle les Philoſophes & leurs Livres n'entrent pour rien. Telle eſt la ſource du Suicide, & non

non tout Système solidement raisonné, à moins qu'on ne veuille y ajouter cet enthousiasme, qui faisoit chercher la mort aux Lecteurs d'Hégésias.

C'est ainsi que, quoiqu'il soit permis, suivant la loi de Nature & Puffendorff, de prendre par force un peu de ce qu'un autre a de trop, dans la plus pressante extrémité, on n'ose cependant se faire justice à soi-même par une violence si légitime & si indispensable en apparence, parce que les loix la punissent, trop sourdes, hélas! aux cris de la Nature aux abois. Tant il est vrai, pour le dire en passant, que si les loix ont en général raison d'être sévères, elles trouvent aussi quelquefois de justes motifs d'indulgence; car puisque le Particulier renonce sans cesse à lui-même en quelque sorte, pour ne point toucher aux droits du Public; les loix qui les protégent, ceux qui ont l'autorité en main, devroient à leur tour, ce me semble, rabattre de leur rigoureuse sévérité, faire grace avec humanité à des malheureux qui leur ressemblent, se prêter à des besoins mutuels, & enfin ne point tomber en des contradictions si barbares avec leurs frères.

Le moien de souscrire aux moindres inconvéniens d'une Science qui a mérité le suffrage & la vénération des plus grands Hommes de tous les siécles! Les Matérialistes ont beau prouver que l'Homme n'est qu'une Machine, le peuple (*) n'en croira jamais rien. Le même Instinct qui le retient

(*) Quel (si) grand mal, quand il le croiroit? Grace à la sévérité des Loix, il pourroit être *Spinosiste*, sans que la Société eût rien à craindre de la destruction des Autels, où semble conduire ce hardi Système.

retient à la vie, lui donne assés de vanité pour croire son Ame immortelle, & il est trop sot & trop ignorant pour jamais dédaigner cette vanité là.

J'ai beau inviter ce malheureux à n'avoir point de remords d'un crime dans lequel il a été entraîné, comme on l'est surtout par ce qu'on nomme premier mouvement; il en aura cependant, il en sera poursuivi; on ne se dépouille point sur une simple lecture, de *principes* si *accoutumés*, qu'on les prend pour *naturels*. La conscience ne se racornit qu'à force de scélératesse & d'infamie, pour lesquelles, loin d'y inviter, à Dieu ne plaise! j'ai taché d'inspirer toute l'horreur, dont je suis moi-même pénétré. Ainsi Chansons pour la multitude, que tous nos Ecrits; raisonnemens frivoles, pour qui n'est point préparé à en recevoir le germe; & pour ceux qui le sont, nos hypothèses sont également sans danger. La justesse & la pénétration de leur génie a mis leur coeur en sûreté, devant ces hardiesses, & si, j'ose le dire, ces *nudités d'Esprit*.

Mais quoi! les hommes vulgaires ne pourroient-ils être enfin séduits par quelques lueurs philosophiques, faciles à entrevoir dans ce torrent de lumières, que la Philosophie semble aujourd'hui verser à pleines mains? Et comme on prend beaucoup de ceux avec lesquels on vit, ne peut-on pas facilement adopter les Opinions hardies, dont les Livres philosophiques sont remplis, moins à la vérité, (quoiqu'on pen-

penſe ordinairement le contraire,) aujourd'hui qu'autrefois.

Les Vérités philoſophiques ne ſont que des Syſtêmes, dont l'Auteur qui a le plus d'art, d'eſprit, & de lumières, eſt le plus ſéduiſant; Syſtêmes, où chacun peut prendre ſon parti, parceque le pour n'eſt pas plus démontré que le contre pour la plûpart des Lecteurs; parce qu'il n'y a d'un côté & de l'autre, que quelques dégrés de probabilité de plus & de moins, qui déterminent & forcent nôtre *aſſentiment*, & même que les ſeuls *bons* Eſprits, (Eſprits plus rares que ceux qu'on appelle *beaux*,) peuvent ſentir, ou ſaiſir. Combien de diſputes, d'erreurs, de haines, & de contradictions, a enfanté la fameuſe queſtion de la liberté, ou du fatalisme! Ce ne ſont que des hypothèſes cependant. L'Eſprit borné, ou illuminé, croiant à la doctrine de mauvais cayers qu'il nous débite d'un air ſuffiſant, s'imagine bonnement que tout eſt perdu, Morale, Religion, Société, s'il eſt prouvé que l'Homme n'eſt pas libre. L'Homme de génie au contraire, l'Homme impartial & ſans préjugés, regarde la ſolution du Problême, quelle qu'elle ſoit, comme fort indifférente, & en ſoi, & même eû égard à la Société. Pourquoi? C'eſt qu'elle n'entraîne pas dans la pratique du monde les rélations délicates & dangereuſes, dont ſa Théorie paroît menacer. J'ai crû prouver que les remords ſont des préjugés de l'éducation, & que l'Homme eſt une Machine qu'un fatalisme abſolu gouverne impéricuſement: J'ai pû me tromper, je veux le croire: mais ſuppoſé, comme je le penſe ſincérement, que cela ſoit philoſophiquement vrai, qu'importe? Toutes

ces questions peuvent être mises dans la Classe du point Mathématique, qui n'existe que dans la tête des Géomètres, & de tant de problêmes de Géométrie & d'Algébre, dont la solution claire & idéale montre toute la force de l'Esprit humain; force qui n'est point ennemie des loix, Théorie innocente, & de pure curiosité, qui est si peu réversible à la Pratique, qu'on n'en peut faire plus d'usage, que de toutes ces Vérités Métaphysiques de la plus haute Géométrie.

Je passe à de nouvelles Réflexions naturellement liées aux précédentes, qu'elles ne peuvent qu'appuyer de plus en plus.

Depuis que le Polythéisme est aboli par les loix, en sommes-nous plus honnêtes gens? Julien, Apostat, valoit-il moins, que Chrêtien? En étoit-il moins un grand Homme, & le meilleur des Princes? Le Christianisme eût-il rendu Caton le Censeur, moins dur, & moins féroce? Caton d'Utique, moins vertueux? Ciceron, moins excellent Citoyen, &c. Avons-nous en un mot plus de vertus que les Payens? Non, & ils n'avoient pas moins de Religion que nous; ils suivoient la leur, comme nous suivons la nôtre, c'est à dire, fort mal, ou point du tout. La Superstition étoit abandonnée au Peuple & aux Prêtres, croyans (*) mercénaires; tandis que les honnêtes Gens sentant bien que pour l'être, la Réligion leur étoit inutile, s'en moquoient. Croire un Dieu, en croire plusieurs, regarder la Nature comme la cause aveugle & inexplicable de tous les Phénomènes; ou séduit par l'ordre merveilleux qu'ils nous offrent, reconnoître une Intelligence suprême,

(*) Pour la plûpart.

prême, plus incompréhensible encore que la Nature, croire que l'homme n'eſt qu'un Animal comme un autre, ſeulement plus ſpirituel; ou regarder l'Ame, comme une ſubſtance diſtincte du corps, & d'une eſſence immortelle: voilà le champ où les Philoſophes ont fait la guerre entr'eux, depuis qu'ils ont connu l'art de raiſonner; & cette guerre durera, tant que cette *Reine des Hommes*, l'Opinion, régnera ſur la Terre; voilà le champ, où chacun peut encore aujourd'hui ſe battre, & ſuivre parmi tant d'Etendarts, celui qui rira le plus à ſa fortune, ou à ſes préjugés, ſans qu'on ait rien à craindre de ſi frivoles & ſi vaines Eſcarmouches. Mais c'eſt ce que ne peuvent comprendre ces Eſprits qui ne voient pas plus loin que leurs yeux: Ils ſe noient dans cette Mer de raiſonnemens. En voici d'autres qui par leur ſimplicité ſeront peut-être plus à la portée de tout le monde.

Comme le ſilence de tous les anciens Auteurs prouve la nouveauté de certain mal immonde, celui de tous les Ecrivains ſur les maux qu'auroit cauſés la Philoſophie, (dans la ſuppoſition qu'elle en cauſe, ou en peut cauſer,) dépoſe en faveur de ſa bénignité & de ſon innocence.

Quant à la communication, ou ſi l'on veut, à la contagion que l'on craint, je ne la crois pas poſſible. Chaque homme eſt ſi fortement convaincu de la vérité des Principes dont on a imbu, & comme abreuvé ſon enfance; ſon amour propre ſe croit ſi intéreſſé à les ſoutenir, & à n'en point démordre, que quand j'aurois la choſe auſſi fortement à cœur, qu'elle m'eſt indifférente, avec toute l'Eloquence de Ciceron,

je ne pourrois convaincre perſonne d'être dans l'erreur. La raiſon en eſt ſimple. Ce qui eſt clair & démontré pour un Philoſophe, eſt obſcur, incertain, ou plutôt faux pour ceux qui ne le ſont pas, principalement s'ils ne ſont pas faits pour le devenir.

Ne craignons donc pas que l'Eſprit du peuple ſe moule jamais ſur celui des Philoſophes, trop au deſſus de ſa portée. Il en eſt comme de ces Inſtruments à ſons graves & bas, qui ne peuvent monter aux tons aigus & perçans de pluſieurs autres, ou comme d'une Baſſe-taille, qui ne peut s'élever aux ſons raviſſans de la Haute-Contre. Il n'eſt pas plus poſſible à un Eſprit ſans nulle teinture philoſophique, quelque pénétration naturelle qu'il ait, de prendre le tour d'Eſprit d'un Phyſicien accoutumé à réfléchir, qu'à celui-ci de prendre le tour de l'autre, & de raiſonner auſſi mal. Ce ſont deux Phyſionomies qui ne ſe reſſembleront jamais, deux inſtrumens dont l'un eſt tourné, cizelé, travaillé; l'autre brut, & tel qu'il eſt ſorti des mains de la Nature. Enfin le pli eſt fait; il reſtera; il n'eſt pas plus aiſé à l'un de s'élever, qu'à l'autre de descendre. L'ignorant, plein de préjugés, parle & raiſonne à vuide; il ne fait, comme on dit, que battre la Campagne; ou, ce qui revient au même, que rappeller & remâcher, (s'il les ſait) tous ces pitoiables Argumens de nos Ecoles & de nos Pédans; tandis que l'habile homme ſuit pas à pas la Nature, l'obſervation, & l'expérience, n'accorde ſon ſuffrage qu'aux plus grands dégrés de probalité & de vraiſemblance, & ne tire enfin des conſéquences rigoureuſes & immédiates, dont tout

bon

bon Esprit est frappé, que de faits qui ne sont pas moins clairs, que de principes féconds & lumineux.

Je conviens qu'on prend de la façon de penser, de parler, de gesticuler, de ceux avec qui l'on vit; mais cela se fait peu à peu, par imitation machinale, comme les cuisses se remuënt à la vüe & dans le sens de celles de certains Pantomimes. On y est préparé par dégrés, & de plus fortes habitudes surmontent enfin de plus foibles.

Mais où trouverons-nous ici cette force d'habitudes nouvelles, capables de vaincre & de déraciner les anciennes? Le peuple ne vit point avec les Philosophes, il ne lit point de Livres philosophiques. Si par hazard il en tombe un entre ses mains, ou il n'y comprend rien, ou s'il y conçoit quelque chose, il n'en croit pas un mot; & traitant sans façon de fous, les Philosophes, comme les Poëtes, il les trouve également dignes des petites Maisons.

Ce n'est qu'aux Esprits déjà éclairés, que la Philosophie peut se communiquer, nullement à craindre pour ceux là, comme on l'a vû. Elle passe cent coudées par dessus les autres-têtes, où elle n'entre pas plus que le jour dans un noir cachot.

Mais voyons en quoi consiste l'Essence de la fameuse dispute qui régne en Morale entre les Philosophes & ceux qui ne le sont pas. Chose surprenante! Il ne s'agit que d'une simple distinction, distinction solide, quoique scholastique; elle seule, qui l'eût cru? peut mettre fin à ces espèces de guerres civiles, & reconcilier tous nos Ennemis: je m'explique.

plique. Il n'y a rien d'abſolument juſte, rien d'abſolument injuſte. Nulle équité réelle, nuls vices, nulle grandeur, nuls crimes abſolus. Politiques, Religionaires, accordez cette vérité aux Philoſophes, & ne vous laiſſez pas forcer dans des retranchemens où vous ſerez honteuſement défaits. Convenez de bonne foi que celui-là eſt juſte, qui péſe la Juſtice, pour ainſi dire, au poids de la Société; & à leur tour, les Philoſophes vous accorderont, (dans quel tems l'ont-ils nié?) que telle action eſt rélativement juſte, ou injuſte, honnête, ou des-honnête, vicieuſe, ou vertueuſe, loüable, infâme, criminelle, &c. Qui vous diſpute la néceſſité de toutes ces belles rélations arbitraires? Qui vous dit que vous n'avez pas raiſon d'avoir imaginé une autre vie, & tout ce magnifique Syſtême de la Religion, digne ſujet d'un Poëme Epique? Qui vous blâme d'avoir pris les hommes par leur foible, tantôt en les *pipant*, comme dit Montagne, en les prenant à l'amorce de la plus flatteuſe eſpérance; tantôt en les tenant en reſpect par les plus effrayantes menaces. On vous accorde encore ſi vous voulez, que tous ces Bourreaux imaginaires de l'autre vie, ſont cauſe que les nôtres ont moins d'occupation: que la plûpart des gens du peuple n'évitent *une de ces* (*) *manières de s'élever dans le monde*, dont parle le Docteur Swift, que parcequ'ils craignent les tourmens de l'Enfer.

Oüi, vous avez raiſon, Magiſtrats, Miniſtres, Légiſlateurs, d'exciter les Hommes par tous les moiens poſſibles, moins à faire un bien, dont vous vous inquiétez peut-être fort peu, qu'à concourir à l'avantage de la Société, qui eſt vôtre point capital,

(*) La Potence.

Digitized by Google

pital, puisque vous y trouvez vôtre sûreté. Mais pourquoi ne pas nous accorder aussi avec la même candeur & la même impartialité, que des vérités spéculatives ne sont point dangereuses, & que quand je prouverai que l'autre vie est une chimère, cela n'empêchera pas le Peuple d'aller son train, de respecter la vie & la bourse des autres, & de croire aux préjugés les plus ridicules, plus que je ne crois à ce qui me semble la vérité même. Nous connoissons comme vous cette Hydre à cent & cent mille têtes folles, ridicules, & imbéciles; nous savons combien il est difficile de mener un Animal qui ne se laisse point conduire; nous applaudissons à vos Loix, à vos moeurs, & à vôtre Religion même, presqu'autant qu'à vos Potences & à vos Echaffauts. Mais à la vûe de tous les hommages que nous rendons à la sagesse de vôtre gouvernement, n'êtes-vous point tenté d'en rendre à vôtre tour à la vérité de nos observations, à la solidité de nos expériences, à la richesse enfin, & à l'utilité qui plus est, de nos découvertes? Par quel aveuglement ne voulez vous point ouvrir les yeux à une si éclatante lumière? Par quelle bassesse dédaignez-vous d'en faire usage? Par quelle barbare tyrannie, qui plus est, troublez-vous dans leurs Cabinets, ces hommes tranquiles qui honorant l'Esprit humain & leur Patrie, loin de vous troubler dans vos fonctions publiques, ne peuvent que vous encourager à les bien remplir, & à prêcher, si vous pouvez, même d'exemple.

Que vous connoissez peu le Philosophe, si vous le croyez dangereux!

Il faut que je vous le peigne ici des couleurs les plus

Digitized by Google

vraies. Le Philoſophe eſt Homme, & par conſéquent il n'eſt pas exemt de toutes paſſions; mais elles ſont réglées, & pour ainſi dire, circonſcrites par le Compas même de la Sageſſe; c'eſt pourquoi elles peuvent bien le porter à la Volupté, (eh! pourquoi ſe refuſeroit-il à des étincelles de bonheur, à ces honnêtes & charmans plaiſirs, pour leſquels on diroit que ſes ſens ont été viſiblement faits?) mais elles ne l'engageront, ni dans le crime, ni dans le déſordre. Il ſeroit bien faché qu'on pût accuſer ſon coeur, de ſe reſſentir de la liberté, ou, ſi l'on veut, de la licence de ſon Eſprit. N'aiant pour l'ordinaire pas plus à rougir d'un côté, que de l'autre; modèle d'humanité, de candeur, de douceur, de probité, en écrivant contre la loi naturelle, il la fuit avec rigueur; en diſputant ſur le juſte, il l'eſt cependant vis à vis de la Société. Parlez, Ames vulgaires, qu'exigez-vous de plus?

N'accuſons point les Philoſophes d'un déſordre dont ils ſont presque tous incapables. Ce n'eſt véritablement, ſuivant la réflexion du plus Bel-Eſprit de nos jours, ni Bayle, ni Spinoſa, ni Vanini, ni Hobbes, ni Locke, & autres Métaphyſiciens de la même trempe; ce ne ſont point auſſi tous ces aimables & voluptueux Philoſophes de la fabrique de Montagne, de St. Evremond, ou de Chaulieu, qui ont porté le flambeau de la diſcorde dans leur Patrie; ce ſont des Théologiens, Eſprits turbulens qui font la guerre aux Hommes, pour ſervir un Dieu de paix.

Mais tirons le rideau ſur les traits les plus affreux de nôtre Hiſtoire, & ne comparons point le Fanatiſme & la Philoſo-

loſophie. On ſait trop qui des deux a armé divers Sujets contre leurs Rois, Monſtres vomis du fond des Cloitres par l'aveugle ſuperſtition, plus dangereuſe cent fois, comme Bayle l'a prouvé, que le Déisme, ou même l'Athéisme; Syſtêmes égaux pour la Société, & nullement blamâbles, quand ils ſont l'ouvrage, non d'une aveugle débauche, mais d'une réfléxion éclairée: mais c'eſt ce qu'il m'importe de prouver en paſſant.

N'eſt il pas vrai qu'un Déiſte, ou un Athée, comme tel, ne fera point à autrui, ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui fît, de quelque ſource que parte ce principe, que je crois rarement *naturel*, ſoit de la crainte, comme l'a voulu Hobbes, ſoit de l'amour propre, qui paroît le principal moteur de nos Actions? Pourquoi? Parce qu'il n'y a aucune relation néceſſaire, entre ne croire qu'un Dieu, ou n'en croire aucun, & être un mauvais Citoyen. De là vient que dans l'Hiſtoire des Athées, je n'en trouve pas un ſeul qui n'ait mérité des autres & de ſa patrie. Mais ſi c'eſt l'humanité même, ſi c'eſt ce ſentiment inné de tendreſſe, qui a gravé cette loi dans ſon coeur, il ſera humain, doux, honnête, affable, généreux, déſintereſſé; il aura une vraie grandeur d'Ame, & il réünira en un mot toutes les qualités de l'honnête homme, avec toutes les vertus ſociales qui le ſuppoſent.

La vertu peut donc prendre dans l'Athée les racines les plus profondes, qui ſouvent ne tiennent, pour ainſi dire, qu'à un fil ſur la ſurface d'un coeur dévot. C'eſt le ſort de tout ce qui part d'une heureuſe Organiſation; les ſentimens qui

Digitized by Google

naiſſent avec nous ſont ineffaçables, & ne nous quittent qu'à la mort.

Après cela, de bonne foi, comment a-t-on pû mettre en queſtion, ſi un Déiſte, ou un Spinoſiſte, pouvoit être honnête homme? Qu'ont de répugnant avec la probité les principes d'irréligion? Ils n'ont aucun rapport avec elle, *toto cœlo diſtant.* J'aimerois autant m'étonner, comme certains Catholiques, de la bonne foi d'un Proteſtant.

Il n'eſt pas plus raiſonnable, à mon avis, de demander ſi une Société d'Athées pourroit ſe ſoutenir. Car pour qu'une Société ne ſoit point troublée, que faut-il? Qu'on reconnoiſſe la Vérité des principes qui lui ſervent de Baze? Point du tout. Qu'on en reconnoiſſe la ſageſſe: Soit. La néceſſité? Soit encore, ſi l'on veut, quoiqu'elle ne porte que ſur l'ignorance & l'imbécilité vulgaire. Qu'on les ſuive? Oüi; oüi ſans doute, cela ſuffit. Or quel eſt le Déiſte, ou l'Athée, qui penſant autrement que les autres, ne ſe conforme pas cependant à leurs moeurs? Quel eſt le Matérialiſte, qui plein, & comme gros de ſon Syſtéme, (ſoit qu'il garde intérieurement ſa façon de penſer, & n'en parle qu'à ſes Amis, ou à des Gens verſés comme lui dans les plus hautes ſciences, ſoit que par la voïe de la converſation, & ſur-tout par celle de l'impreſſion, il en ait accouché & fait confidence à tout l'Univers,) quel eſt, dis-je, l'Athée, qui aille de ce même pas voler, violer, bruler, aſſaſſiner, & s'immortaliſer, par divers crimes? Hélas! Il eſt trop tranquille, il a de trop heureux penchans pour chercher une odieuſe & exécrable immor-

immortalité; tandis que par la beauté de ſon génie, il peut auſſi bien ſe peindre dans la mémoire des Hommes, qu'il a été agréable pendant ſa vie par la politeſſe & la douceur de ſes moeurs.

Qui l'empêche, dites-vous, de renoncer à une vertu, de l'exercice de la quelle il n'attend aucune récompenſe? Qui l'empêche de ſe livrer à des vices, ou à des crimes, dont il n'attend aucune punition après la mort?

O! l'ingénieuſe & admirable Réflexion! Qui vous en empêche vous mêmes, ardens *Spiritualiſtes?* Le Diable. La belle machine & le magnifique *Epouvantail!* Le Philoſophe, que ce ſeul nom fait rire, eſt retenu par une autre crainte que vous partagez avec lui, lorsqu'il a le malheur, ce qui eſt rare, de n'être pas conduit par l'amour de l'ordre; ainſi ne partageant point vos frayeurs de l'Enfer, qu'il foule à ſes pieds, comme Virgile & toute la ſavante Antiquité, par là même il eſt plus heureux que vous.

Non ſeulement je penſe qu'une Société d'Athées Philoſophes ſe ſoutiendroit très bien, mais je crois qu'elle ſe ſoutiendroit plus facilement qu'une Société de Dévots, toûjours prêts à ſonner l'allarme ſur le mérite & la vertu des Hommes ſouvent les plus doux & les plus ſages. Je ne prétends pas favoriſer l'Athéisme, à Dieu ne plaiſe! mais examinant la choſe en Phyſicien déſintereſſé, Roi, je diminuerois ma garde avec les uns, dont le coeur patriote m'en ſervoit, pour la doubler avec les autres, dont les préjugés

ſont les premiers Rois. Le moien de refuſer ſa confiance à des Eſprits amis de la paix, ennemis du déſordre & du trouble, à des Eſprits de ſang froid, dont l'imagination ne ne s'échauffe jamais, & qui ne décident de tout qu'après un mûr examen, en Philoſophes, tantôt portant l'étendart de la vérité, en face même de la Politique, tantôt favoriſant toutes ſes conventions arbitraires, ſans ſe croire, ni être véritablement pour cela coupables, ni envers la Société, ni envers la Philoſophie.

Quel ſera maintenant, je le demande, le ſubterfuge de nos Antagoniſtes? Les Ouvrages licencieux & hardis des Matérialiſtes; cette Volupté, aux charmes de laquelle je veux croire que la plûpart ne ſe refuſent pas plus que moi? Mais quand du fond de leur coeur, elle ne feroit que paſſer & couler lubriquement dans leur plume libertine; quand, le livre de la Nature à la main, les Philoſophes montant ſur les épaules les uns des autres, nouveaux Géants, eſcaladeroient le Ciel, quelle conſéquence ſi fâcheuſe en tirer! Jupiter n'en ſera pas plus détroné, que les uſages de l'Europe ne ſeroient détruits par un Chinois qui écriroit contr'eux. Ne peut-on encore donner une libre carrière à ſon génie, ou à ſon imagination, ſans que cela dépoſe contre les moeurs de l'Ecrivain le plus audacieux? La plume à la main, on ſe permet plus de choſes dans une ſolitude qu'on veut égaïer, que dans une Société qu'on n'a pour but que d'entretenir en paix.

Combien d'Ecrivains maſqués par leurs Ouvrages, le coeur en proye à tous les vices, ont le front d'écrire ſur la Vertu,

Digitized by Google

Vertu, ſemblables à ces Prédicateurs, qui ſortant des bras d'une jeune Pénitente qu'ils ont convertie (à leur manière) viennent dans des Discours moins fleuris que leur teint, nous prêcher la continence & la chaſteté! Combien d'autres, croiant à peine en Dieu, pour faire fortune, ſe ſont montrés dans de pieux Ecrits les Apôtres de Livres Apocriphes, dont ils ſe moquent eux-mêmes le ſoir à la Taverne avec leurs amis: ils rient de ce pauvre Public qu'ils ont *leuré*, comme faiſoit peut-être Seneque, qu'on ne ſoupçonne pas d'avoir eu le coeur auſſi pur & auſſi vertueux que ſa plume. Plein de vices & de richeſſes, n'eſt il pas ridicule & ſcélérat de plaider pour la vertu & la pauvreté?

Mais pour en venir à des Exemples plus honnêtes, & qui ont un rapport plus intime à mon ſujet, le ſage Bayle, connu pour tel par tant de gens dignes de foi aujourd'hui vivans, a parſemé ſes ouvrages d'un aſſez grand nombre de paſſages obſcènes, & de réfléxions qui ne le ſont pas moins. Pourquoi? Pour réjouïr & divertir un Eſprit fatigué. Il faiſoit à peu près comme nos Prudes, il accordoit à ſon imagination un plaiſir qu'il refuſoit à ſes ſens; plaiſir innocent, qui réveille l'Ame & la tient plus longtems en haleine. C'eſt ainſi que la gayété des Objets, dont le plus ſouvent dépend la nôtre, eſt néceſſaire aux Poëtes; c'eſt elle qui fait éclôre ces graces, ces Amours, ces fleurs, & toute cette charmante Volupté qui coule du pinceau de la Nature, & que reſpirent les Vers d'un Voltaire, d'un d'Arnaud, ou de ce Roi fameux qu'ils ont l'honneur d'avoir pour rival.

Com-

Digitized by Google

Combien d'Auteurs gais, voluptueux, ont paſſé pour triſtes & noirs, parce qu'ils ont paru tels dans leurs Romans, ou dans leurs Tragédies! Un Hommes trés aimable, qui n'eſt rien moins que triſte, (Ami du plus grand des Rois, allié à une des plus grandes maiſons d'Allemagne, eſtimé, aimé de tous ceux qui le connoiſſent, jouïſſant de tant d'honneurs, de Bien, de Réputation, il ſeroit ſans doute fort à plaindre, s'il l'étoit:) a paru tel à quelques Lecteurs, dans ſon célébre *Eſſai de Philoſophie morale*. Pourquoi? Parce qu'on lui ſuppoſe conſtamment la même ſenſation que nous laiſſent des vérités philoſophiques, plus faites pour mortifier l'amour propre du Lecteur, que pour le flatter & le divertir. Combien de Satyriques, & notamment Boileau, n'ont été que de vertueux Ennemis des vices de leur tems! Pour s'armer & s'élever contr'eux, pour châtier les méchans & les faire rentrer en eux-mêmes, on ne l'eſt pas plus, qu'on n'eſt triſte, pour dire des choſes qui ne ſont ni agréables, ni flatteuſes: Et comme un Auteur gai & vif peut écrire ſur la mélancolie & la tranquillité, un Savant heureux peut faire voir qu'en général l'Homme eſt fort éloigné de l'être.

Si j'oſe me nommer après tant de grands Hommes, que n'en a-t-on pas dit, o bon Dieu! Et que n'en a-t-on pas écrit? Quels cris n'ont pas pouſſé les Dévots, les Médecins & les Malades mêmes, dont chacun a épouſé la quérelle de ſon Charlatan. Quelles plaintes amères de toutes parts? Quel Journaliſte a refuſé un *glorieux* azyle à mes Calomniateurs, ou plutôt ne l'a pas été lui-même! Quel vil Gazetier

de

de Göttingen, & même de Berlin, ne m'a pas déchiré a belles dents? Dans quelle maiſon dévote ai-je été épargné, ou plutôt n'ai-je pas été traité, comme un autre Cartouche? Par qui? Par des gens qui ne m'ont jamais vû; par des gens irrités de me voir penſer autrement qu'eux, ſurtout déſeſperés de ma ſeconde fortune: par des gens enfin qui ont cru mon coeur coupable des démangeaiſons ſyſtématiques de mon Eſprit. De quelle indignité n'eſt pas capable l'amour propre bleſſé dans ſes préjugés les plus mal fondés, ou dans ſa conduite la plus dépravée! Foible Roſeau transplanté dans une eau ſi trouble, ſans ceſſe agité par tous les vents contraires, comment ai-je pû y prendre une ſi ferme & ſi belle racine? Par quel bonheur entouré de ſi puiſſans Ennemis, me ſuis-je ſoutenu, & même élevé malgré eux, juſqu'au Trône d'un Roi, dont la ſeule protection déclarée pouvoit enfin diſſiper, comme une vapeur maligne, un ſi cruel acharnement?

Oſons le dire, je ne reſſemble en rien à tous ces Portraits qui courent de moi par le monde, & on auroit même tort d'en juger par mes Ecrits; certes ce qu'il y a de plus innocent dans ceux d'entr'eux qui le ſont le plus, l'eſt encore moins que moi. Je n'ai ni mauvais coeur, ni mauvaiſe intention à me reprocher; & ſi mon Eſprit s'eſt égaré, (il eſt fait pour cela,) mon coeur plus heureux ne s'eſt point égaré avec lui.

Ne ſe déſabuſera-t-on jamais ſur le compte des Philoſophes & des Ecrivains? Ne verra-t-on point qu'autant le

Digitized by Google

cœur eſt différent de l'Eſprit, autant les moeurs peuvent différer d'une Doctrine hardie, d'une Satire, d'un Syſtême, d'un Ouvrage quel qu'il ſoit.

De quel danger peuvent être les égaremens d'un Eſprit ſceptique qui vole d'une hypothèſe à une autre, comme un oiſeau de branche en branche, emporté aujourd'hui par un dégré de probalité, demain ſéduit par un autre plus fort.

Pourquoi rougirois-je de flotter ainſi entre la vraiſemblance & l'incertitude? La Vérité eſt-elle à la portée de ceux qui l'aiment le plus, & qui la recherchent avec le plus de candeur & d'empreſſement? Hélas! non; le ſort des meilleurs Eſprits eſt de paſſer du Berceau de l'ignorance où nous naiſſons tous, dans le Berceau du Pirrhonisme, où la plûpart meurent.

Si j'ai peu ménagé les préjugés vulgaires, ſi je n'ai pas même daigné uſer contr'eux de ces ruſes & de ces ſtratagèmes qui ont mis tant d'Auteurs à l'abri de nos Juifs & de leurs Synodes, il ne s'enſuit pas que je ſois un mauvais ſujet, un Perturbateur, une *Peſte* dans la Société; car tous ces *éloges* n'ont rien couté à mes adverſaires. Quelle que ſoit ma ſpéculation dans le repos de mon Cabinet, ma Pratique dans le monde ne lui reſſemble guères; je ne moraliſe point de bouche, comme par écrit. Chez moi, j'écris ce qui me paroît vrai; chez les autres je dis ce qui me paroît bon, ſalutaire, utile, avantageux; ici, je préfère la vérité, comme Phi-

Philoſophe; là, l'erreur, comme Citoyen; l'erreur eſt en effet plus à la portée de tout le monde; nourriture générale des Eſprits, dans tous les tems, & dans tous les lieux, quoi de plus digne d'éclairer & de conduire ce vil troupeau d'imbéciles Mortels! Je ne parle point dans la Société de toutes ces hautes vérités philoſophiques, qui ne ſont point faites pour la multitude. Si c'eſt deshonorer un grand remède, que de le donner à un Malade abſolument ſans reſſource, c'eſt profaner, c'eſt proſtituer l'auguſte Science des choſes, que de s'en entretenir avec ceux qui n'étant point initiés dans ſes myſtères, ont des yeux ſans voir, & des oreilles ſans entendre. En un mot, Membre d'un Corps dont je tire tant d'avantages, il eſt juſte que je me conduiſe ſans répugnance ſur des principes auxquels, (poſée la méchanceté de l'Eſpèce,) chacun doit la ſûreté de ſa perſonne & de ſes biens. Mais Philoſophe, attaché avec plaiſir au char glorieux de la ſageſſe, m'élevant au deſſus des préjugés, je gémis ſur leur néceſſité, faché que le Monde entier ne puiſſe être peuplé d'Habitans qui ſe conduiſent par Raiſon.

Voilà mon Ame toute nüe. Pour avoir dit librement ce que je penſe, il ne faut donc pas croire que je ſois ennemi des bonnes moeurs, ni que j'en aïe de mauvaiſes. *Si impura eſt pagina mihi, vita proba.* Je ne ſuis pas plus Spinoſiſte, pour avoir fait *l'Homme Machine*, & expoſé le *Syſtême d'Epicure*; que méchant, pour avoir fait une Satyre contre les plus Charlatans de mes confrères; que vain, pour avoir critiqué nos Beaux Eſprits; que débauché, pour avoir oſé ma-

Digitized by Google

nier le délicat pinceau de la Volupté. Enfin, quoique j'aïe fait main baſſe ſur les remords, comme Philoſophe; ſi ma Doctrine étoit dangereuſe, (ce que je défie le plus acharné de mes Ennemis de prouver) j'en aurois moi-même comme Citoyen.

J'ai bien voulu au reſte avoir une pleine condescendance pour tous ces Eſprits foibles, bornés, ſcrupuleux, qui compoſent le *ſavant* Public; plus ils m'ont mal compris & mal interpreté, plus ils ont repréſenté mon deſſein avec une injuſtice odieuſe; moins j'ai cru devoir leur remettre devant les yeux un Ouvrage qui les a ſi fort & ſi mal à propos ſcandaliſés, ſéduits ſans doute par ces eſpèces d'abbattis philoſophiques que j'ai faits des vices & des vertus; mais la preuve que je ne me crois pas coupable envers la Société que je reſpecte & que j'aime; c'eſt que, malgré tant de plaintes & de cris, je viens de faire r'imprimer le même Ecrit, retouché & refondu; uniquement à la vérité pour me donner l'honneur de mettre aux pieds de Sa Majeſté un Exemplaire complet de mes Ouvrages. Devant un tel Génie, on ne doit point craindre de paroître à découvert, ſi ce n'eſt à cauſe du peu qu'on en a.

Ah! ſi tous les Princes étoient auſſi pénétrans, auſſi éclairés, auſſi ſenſibles au don précieux de l'Eſprit, avec quel plaiſir & quel ſuccés, chacun ſuivant hardiment le Talent qui l'entraîne, favoriſeroit le progrés des Lettres, des Sciences, des Beaux-Arts, & ſur-tout de leur auguſte Souveraine, la Philoſophie. On n'entendroit plus parler de ces facheux préjugés où

Digitized by Google

où l'on eſt, que cette Science trop librement cultivée, peut s'élever ſur les débris des Loix, des Moeurs, &c. on donneroit ſans crainte une libre carrière à ces beaux & puiſſans Eſprits, auſſi capables de faire honneur aux Arts par leurs lumières, qu'incapables de nuire à la Société par leur Conduite. Enfin, loin de gêner, de chagriner les ſeuls Hommes, qui diſſipant peu à peu les ténébres de nôtre ignorance, peuvent éclairer l'Univers, on les encourageroit au contraire par toutes ſortes de récompenſes & de bienfaits.

Il eſt donc vrai que la Nature & la Raiſon humaine, éclairées par la Philoſophie, & la Religion ſoutenüe & comme étayée par la Morale & la Politique, ſont faites par leur propre conſtitution pour être éternellement en guerre; mais qu'il ne s'enſuit pas pour cela, que la Philoſophie, quoique théoriquement contraire à la Morale & à la Religion, puiſſe réellement détruire ces liens ſages & ſacrés. Il eſt auſſi prouvé que toutes ces guerres philoſophiques n'auroient au fond rien de dangereux ſans l'odieuſe haine théologique qui les ſuit; puiſqu'il ſuffit de définir, de diſtinguer & de s'entendre, (choſe rare à la vérité!) pour concevoir que la Philoſophie & la Politique ne ſe croizent point dans leurs marches, & n'ont en un mot rien d'eſſentiel à démêler enſemble.

Voilà deux branches bien *élaguées*, ſi je ne me trompe: paſſons à la troiſiéme, & mon Paradoxe ſera prouvé dans toute ſon étendüe.

Quoique le reſſerrement des noeuds de la Société par les heureuſes mains de la Philoſophie, paroiſſe un problême plus

difficile à comprendre à la première vüe, je ne crois cependant pas, après tout tout ce qui a été dit ci-devant, qu'il faille des réfléxions bien profondes pour le réſoudre.

Sur quoi n'étend-elle pas ſes aîles? A quoi ne communique-t-elle pas ſa force & ſa vigueur? Et de combien de façons ne peut-elle pas ſe rendre utile & recommandable?

Comme c'eſt elle qui traite le corps en Médecine, c'eſt elle auſſi qui traite, quoique dans un autre ſens, les Loix, l'Eſprit, le Coeur, l'Ame, &c. c'eſt elle qui dirige l'art de penſer, par l'ordre qu'elle met dans nos idées; c'eſt elle qui ſert de baze à l'art de parler, & ſe mêle enfin utilement par-tout, dans la Juriſprudence, dans la Morale, dans la Métaphyſique, dans la Rhétorique, dans la Religion, &c. Oüi utilement, je le répéte, ſoit qu'elle enſeigne des vérités, ou des erreurs.

Sans ſes lumières, les Médecins ſeroient réduits aux premiers tâtonnemens de l'aveugle Empirisme, qu'on peut regarder comme le fondateur de l'Art Hippocratique.

Comment eſt-on parvenu à donner un air de Doctrine, & comme une eſpéce de corps ſolide, au Squélette de la Métaphyſique? En cultivant la Philoſophie, dont l'art magique pouvoit ſeul changer un *vuide Toricellien*, pour ainſi m'exprimer, en *un plein apparent*, & faire croire immortel ce ſouffle fugitif, cet air de la vie, ſi facile à pomer de la Machine pneumatique du Thorax.

Si la Religion eût pû parler le langage de la Raiſon, Nicole, cette belle plume du ſiécle paſſé, qui l'a ſi bien contrefait, le lui eût fait tenir. Or par quel autre ſecours?

Com-

Combien d'autres, ſoit excellens uſages, ſoit heureux abus de l'induſtrie des Philoſophes! Qui a érigé la Morale à ſon tour en eſpéce de Science? Qui l'a fait figurer, qui l'a fait entrer avec ſa Compagne, la Métaphyſique, dans le domaine de la ſageſſe dont elle fait aujourd'hui partie? Elle même, la Philoſophie. Oüi, c'eſt elle qui a taillé & perfectionné cet utile inſtrument; qui en a fait une Bouſſole merveilleuſe, ſans elle Aiman brut de la Société: c'eſt ainſi que les arbres les plus ſtériles en apparence, peuvent tôt ou tard porter les plus beaux fruits. C'eſt ainſi que nos travaux Académiques auront peut-être auſſi quelque jour une utilité ſenſible.

Pourquoi Moyſe a-t-il été un ſi grand Légiſlateur? Parce qu'il étoit Philoſophe. La Philoſophie influe tellement ſur l'art de gouverner, que les Princes qui ont été à l'école de la Sageſſe, ſont faits pour être, & ſont effectivement meilleurs que ceux qui n'ont point été imbus des préceptes de la Philoſophie, témoin encore l'Empereur Julien, & le Roi Philoſophe, aujourd'hui ſi célébre. Il a ſenti la néceſſité d'abroger les Loix, d'adoucir les peines, de les proportionner aux crimes; il a porté de ce coté cet oeil philoſophique qui brille dans tous ſes Ouvrages. Ainſi la Juſtice ſe fait d'autant mieux dans tous les Etats où j'écris, qu'elle a été, pour ainſi dire, *raiſonnée*, & ſagement réformée par le Prince qui les gouverne. S'il a proſcrit du Barreau un art qui fait ſes délices, comme il fait ceux de ſes Lecteurs, c'eſt qu'il en a connu tout le ſéduiſant préſtige; c'eſt qu'il a vû l'abus qu'on peut faire

Digitized by Google

faire de l'Eloquence, & celui qu'en a fait Ciceron lui même (*).

Il eſt vrai que la plus mauvaiſe cauſe, maniée par un habile Rhéteur, peut triompher de la meilleure, dépouïllée de ce ſouverain Empire que l'art de la Parole n'uſurpe que trop ſouvent ſur la Juſtice & la Raiſon.

Mais tous ces abus, tout cet harmonieux Clinquant de Périodes arondies, d'expreſſions artiſtement arrangées, tout ce vuide de mots qui périſſent pompeuſement dans l'air, ce laiton pris pour de l'or, cette fraude d'Eloquence enfin, comment pourroit-on la découvrir, & ſéparer tant d'alliage du vrai Métal?

S'il eſt poſſible de tirer quelquefois la Vérité de ce puits impénétrable, au fonds duquel un Ancien l'a placée, la Philoſophie nous en indique les moiens. C'eſt la pierre de touche des penſées ſolides, des raiſonnemens juſtes; c'eſt le creuſet où s'évapore tout ce que méconnoît la Nature. Dans ſes habiles mains, le Peloton des choſes les plus embrouïllées ſe développe & ſe dévide en quelque ſorte, auſſi aiſément qu'un grand Médecin débrouïlle & démasque les maladies les plus compliquées.

La Rhétorique donne-t-elle aux Loix, ou aux Actions les plus injuſtes, un air d'équité & de Raiſon, la Philoſophie n'en eſt pas la dupe; elle a un point fixe pour juger ſainement de ce qui eſt honnête ou deshonnête, équitable ou injuſte, vicieux ou vertueux; elle découvre l'erreur & l'injuſtice des

(*) Voyez les excellens Mémoires que le Roi a donnés à ſon Académie.

Digitized by Google

des Loix, & met la veuve avec l'Orphelin à l'abri des piéges de cette Sirène, qui prend ſans peine, & non ſans danger, la Raiſon à l'appât d'un Diſcours brillant & fleuri. Souffle pur de la Nature, le poiſon le mieux apprêté ne peut vous corrompre!

Mais l'Eloquence même, cet art inventé par la Coquetterie de l'Eſprit, qui eſt à la Philoſophie ce que la plus belle forme eſt à la plus précieuſe matière, quand elle doit trouver ſa place, qui lui donne ce ton mâle, cette force véhémente avec laquelle tonnent les Démoſthènes & les Bourdaloües? La Philoſophie. Sans elle, ſans l'ordre qu'elle met dans les idées, l'Eloquence de Ciceron eût peut-être été vaine; tous ces beaux plaidoyers qui faiſoient pâlir le crime, triompher la vertu, trembler Verrés, Catilina &c. tous ces Chefs-d'oeuvres de l'Art de parler n'euſſent point maitriſé les Eſprits de tout un Sénat Romain, & ne fuſſent point parvenus jusqu'à nous.

Je ſai qu'un ſeul trait d'Eloquence chaude & patétique, au ſeul nom de *Patrie*, ou de *François* bien prononcé, peut exciter les Hommes à l'Héroïsme, rappeller la victoire, & fixer l'incertitude du ſort. Mais ces cas ſont rares, où l'on n'a affaire qu'à l'imagination des Hommes, où tout eſt perdu, ſi on ne la remüe fortement; au lieu que la Philoſophie qui n'agit que ſur la Raiſon, eſt d'un uſage journalier, & rend ſervice, même lorsqu'on en abuſe en l'appliquant à des erreurs reçuës.

Mais pour revenir, comme je le dois, à un ſujet important ſur lequel je n'ai fait que gliſſer; c'eſt la Raiſon éclairée

Digitized by Google

par le flambeau de la Philoſophie, qui nous montre ce point fixe dont j'ai parlé; ce point duquel on peut partir pour connoître le juſte & l'injuſte, le Bien & le Mal Moral. Ce qui appartient à la loi, donne le droit; mais ce droit en ſoi, n'eſt ni droit de Raiſon, ni droit d'Equité; c'eſt un droit de force, qui écraſe ſouvent un miſérable qui a de ſon coté la raiſon & la juſtice. Ce qui protége le plus foible contre le plus fort, peut donc n'être point équitable; & par conſéquent les loix peuvent ſouvent avoir beſoin d'être rectifiées. Or qui les rectifiera, réformera, péſera, pour ainſi dire, ſi ce n'eſt la Philoſophie? Comment? Où? Si ce n'eſt dans la Balance de la Sageſſe & de la Société; car je voilà, le point fixe, d'où l'on peut juger du juſte & de l'injuſte; l'Equité ne ſe connoît & ne ſe montre que dans ce ſeul point de vûe, elle ne ſe peſe, encore une fois, que dans cette Balance, où les loix doivent par conſéquent entrer. On peut dire d'elles, & de toutes les Actions humaines, que celles-là ſeules ſont juſtes, ou équitables, qui favoriſent la Société; que celles-là ſeules ſont injuſtes, qui bleſſent ſes intérêts. Tel eſt encore une fois le ſeul moïen de juger ſainement de leur mérite & de leur valeur.

En donnant gain de cauſe à Puffendorff ſur Grotius, Perſonnages célébres qui ont marché par des chemins divers dans la même carrière, la Philoſophie avoüe que, ſi l'un s'eſt montré meilleur Philoſophe que l'autre, en reconnoiſſant tout acte humain indifférent en ſoi, il n'a pas plus directement frappé au but, comme Juriſconſulte, ou Moraliſte, en donnant aux loix ecqui eſt réverſible à ceux pour leſquels elles ſont

faites. Osons le dire, ces deux grands Hommes, faute d'idées claires & de nôtre point fixe, n'ont fait que battre la campagne.

C'est ainsi que la Philosophie nous apprend que ce qui est absolument vrai, n'étouffe pas ce qui est relativement juste, & que par conséquent elle ne peut nuire à la Morale, à la Politique, & en un mot à la sûreté du Commerce des Hommes; conséquence évidente à laquelle on ne peut trop revenir dans un Discours fait exprès pour la développer & la mettre dans tout son jour.

Puisque nous savons, à n'en pouvoir douter, que ce qui est vrai, n'est pas juste pour cela; & réciproquement que ce qui est juste, peut bien n'être pas vrai; que ce qui tient du légal, ne suppose absolument aucune équité, laquelle n'est reconnoissable qu'au signe & au caractère que j'ai rapporté, je veux dire l'interêt de la Société; voilà donc enfin les ténébres de la Jurisprudence & les chemins couverts de la Politique, éclairés par le flambeau de la Philosophie. Ainsi toutes ces vaines disputes sur le Bien & le Mal Moral, à jamais terminées pour les bons Esprits, ne seront plus agitées que par ceux dont l'entêtement & la partialité ne veulent point céder à la sagacité des réfléxions philosophiques, ou dont le fanatique aveuglement ne peut se désiller à la plus frappante lumière.

Il est tems d'envisager nôtre aimable Reine sous un autre aspect. Le feu ne dilate pas plus les corps, que la

Philoſophie n'agrandit l'Eſprit: propriété par laquelle ſeule, quelques Syſtêmes qu'on embraſſe, elle peut toûjours ſervir.

Si je découvre que toutes les preuves de l'exiſtence de Dieu ne ſont que ſpécieuſes & éblouïſſantes; que celles de l'immortalité de l'Ame ne ſont que Scholaſtiques & frivoles; que rien en un mot ne peut donner d'idées de ce que nos ſens ne peuvent ſentir, ni nôtre foible Eſprit comprendre, nos illuminés *Abadiſtes*, nos poudreux *Scholares*, crieront vengeance, & un *Cuiſtre à rabat*, pour me rendre odieux à toute une Nation, m'appellera publiquement *Athée*: mais ſi j'ai raiſon, ſi j'ai prouvé une vérité nouvelle, réfuté une ancienne erreur, approfondi un ſujet ſuperficiellement traité, j'aurai étendu les limites de mon ſavoir & de mon Eſprit; j'aurai, qui plus eſt, augmenté les lumières publiques, & l'Eſprit répandu dans le monde, en communiquant mes recherches, & en oſant afficher ce que tout Philoſophe timide ou prudent ſe dit à l'oreille.

Ce n'eſt pas que je ne puiſſe être le jouët de l'erreur; mais quand cela ſeroit, en faiſant penſer mon Lecteur, en aiguiſant ſa pénétration, j'étendrois toutefois les bornes de ſon génie: & par là même je ne vois pas pourquoi je ſerois ſi mal accueilli par les bons Eſprits.

Comme les plus fauſſes hypothèſes de Deſcartes paſſent pour d'heureuſes erreurs, en ce qu'elles ont fait entrevoir & découvrir bien des vérités qui ſeroient encore inconnües ſans elles; les Syſtêmes de Morale ou de Métaphyſique les plus mal fondés, ne ſont pas pour cela dépourvus d'utilité, pourvû qu'ils

qu'ils soient bien raisonnés, & qu'une longue chaîne de conséquences merveilleusement déduites, quoique de principes faux ou chimériques, tels que ceux de Leibnitz & de Wolff, donne à l'Esprit exercé la facilité d'embrasser dans la suite un plus grand nombre d'objets. En effet qu'en résultera-t-il? Une plus excellente longue-vüe, un meilleur Télescope, & pour ainsi dire, de nouveaux yeux, qui ne tarderont peut-être pas à rendre de grands services.

Laissons le peuple dire & croire, que c'est abuser de son Esprit & de ses talens, que de les faire servir au triomphe d'une Doctrine opposée aux principes, ou plutôt aux préjugés généralement reçus; car ce seroit dommage au contraire que le Philosophe ne les tournât pas du seul côté par lequel il peut acquérir des connoissances. Pourquoi? Parce que son génie fortifié, étendu, & après lui tous ceux, auxquels ses recherches & ses lumières pourront se communiquer, seront plus à portée de juger des cas les plus difficiles; de voir les abus qui se glissent ici; les profits qu'on pourroit faire là; de trouver enfin les moiens les plus courts & les plus efficaces de remédier au désordre. Semblable à un Médecin, qui faute de Théorie, marcheroit éternellement à tâtons dans le vaste Labirinthe de son Art; sans ce nouveau surplus de lumières, auxquelles il ne manquoit qu'une plus heureuse application, l'Esprit moins cultivé, plus étroit, n'auroit jamais pû découvrir toutes ces choses. Tant il est vrai que suivant les divers usages qu'on peut faire de la Science des choses par leurs effets, (car c'est ainsi que je voudrois la Philosophie modestement définie), elle a une infinité de Rameaux qui s'étendent au loin & semblent pouvoir tout protéger. la Nature, en puisant mille thrésors dans son sein,

théorie que son ingénieuse pénétration fait valoir, & rend encore plus précieux l'art; en exerçant le génie & reculant les bornes de l'Esprit humain.

Que nous serviroit d'augmenter les facultés de nôtre Esprit, s'il n'en résultoit quelque Bien pour la Société, si l'accroissement du génie & du savoir n'y contribuoit en quelque manière, directe, ou indirecte?

Il n'est donc rien de plus vrai que cette maxime: que le peuple sera toûjours d'autant plus aisé à conduire, que l'Esprit humain acquérra plus de force & de lumières. Par conséquent comme on apprend dans nos manéges à brider, à monter un Cheval fougueux, on apprend de même à l'école des Philosophes l'art de rendre les Hommes dociles & de leur mettre un frein, quand on ne peut les conduire par les lumières naturelles de la Raison. Peut-on mieux faire que de la fréquenter assiduëment? Et quelle aveugle barbarie d'en fermer jusqu'aux avenües?

De tous côtés, de celui de l'erreur même, comme de la vérité, la Philosophie a donc encore une fois une influence sur le Bien public, influence le plus souvent indirecte à la vérité; mais si considerable, qu'on peut dire que, comme elle est la Clé de la Nature & des Sciences, la gloire de l'Esprit, elle est aussi le flambeau de la Raison, des loix, & de l'humanité.

Faisons nous donc honneur de porter un flambeau utile à ceux qui le portent, comme à ceux qu'il éclaire.

Législateurs, Juges, Magistrats, vous n'en vaudrez que mieux, quand la saine Philosophie éclairera toutes vos démarches;

Digitized by Google

ches; vous ferez moins d'injuſtices, moins d'iniquités, moins d'infamies; enfin vous contiendrez mieux les Hommes, Philoſophes, qu'Orateurs, & Raiſonnans, que Raiſonneurs.

Abuſer de la Philoſophie, comme de l'Eloquence, pour ſéduire & augmenter les deux principales facultés de l'Ame, l'une par l'autre, c'eſt ſavoir habilement s'en ſervir. Croyez vous que la Religion mette le plus foible à l'abri du plus fort? Penſez-vous que les préjugés des hommes ſoient autant de freins qui les retiennent? Que leur bonne foi, leur probité, leur juſtice, ne tiendroient qu'à un fil, une fois dégagées des chaînes de la ſuperſtition? Servez-vous de toute vôtre force pour conſerver un aveuglement précieux, ſur lequel puiſſent leurs yeux ne jamais s'ouvrir, ſi le malheur du monde en dépend! Raffermiſſez par la force d'Argumens captieux leur foi chancelante; ravalez leur foible génie par la force du vôtre à la Religion de leurs Peres; donnez, comme nos ſacrés *Joſſes*, un air de vraiſemblance aux plus répugnantes abſurdités: que le Tabernacle s'ouvre; que les loix de Moyſe s'interprétent, que les Myſtères ſe dévoilent, & qu'enfin tout s'explique. L'Autel n'en eſt que plus reſpectable, quand c'eſt un Philoſophe qui l'encenſe.

Tel eſt le fruit de l'arbre philoſophique, fruit mal à propos défendu, ſi ce n'eſt que j'aime à croire, & encore plus à voir que la défenſe ici, comme en tant d'autres choſes, excite le Eſprits généreux à les cueillir, & à en répandre de toutes parts le délicieux parfum & l'excellent goût.

Je ne prétends pas inſinuer par là qu'on doive tout

met-

mettre en œuvre pour endoctriner le peuple & l'admettre aux Myſtères de la Nature. Je ſens trop bien que la Tortue ne peut courir, les Animaux rampans voler, ni les Aveugles voir. Tout ce que je déſire, c'eſt que ceux qui tiennent le timon de l'Etat, ſoient un peu Philoſophes: tout ce que je penſe, c'eſt qu'ils ne ſauroient l'être trop.

En effet j'en ai déjà fait ſentir l'avantage par les plus grands Exemples, plus les Princes, ou leurs Miniſtres ſeront Philoſophes, plus ils ſeront à portée de ſentir la différence eſſentielle qui ſe trouve entre leurs caprices, leur Tyrannie, leurs loix, leur Réligion, la vérité, l'équité, la juſtice; & par conſéquent plus ils ſeront en état de ſervir l'humanité & de mériter de leurs ſujets, plus auſſi ils ſeront à portée de connoître que la Philoſophie, loin d'être dangereuſe, ne peut qu'être utile & ſalutaire; plus ils permettront volontiers aux Savans de répandre leurs lumières à pleines mains; plus ils comprendront enfin, qu' Aigles de l'Eſpéce humaine, faits pour s'élever, ſi ceux-ci combattent philoſophiquement les les préjugés des uns, c'eſt pour que ceux qui ſeront capable de ſaiſir leur Doctrine, s'en ſervent, & les faſſent valoir au profit de la Société, lorsqu'ils les croiront néceſſaires.

Plein d'un reſpect unique & ſans bornes pour cette Reine du Sage, nous la croirons donc bienfaiſante, douce, incapable de traîner à ſa ſuite aucun inconvénient facheux; ſimple, comme la vérité qu'elle annonce; nous croirons que les Oracles de cette vénérable Sibille ne ſont équivoques, que pour ceux qui n'en peuvent pénétrer le ſens & l'eſprit; toûjours

Digitized by Google

jours utiles, directement, ou indirectement, quand on ſait en faire un bon uſage.

Sectateurs zélés de la Philoſophie, pour en être plus zélés Patriotes, laiſſons donc crier le vulgaire des Hommes, & ſemblables aux Janſéniſtes qu'une excommunication injuſte n'empêche pas de faire ce qu'ils croient leur devoir, que tous les cris de la haine theologique, que la puiſſante cabale des préjugés qui l'attiſent, loin de nous empêcher de faire le nôtre, ne puiſſent jamais émouſſer ce goût dominant pour la ſageſſe, qui caractériſe un Philoſophe.

Ce devoir, ſi vous le demandez, c'eſt de ne point croire en imbécile, qui ſe ſert moins de ſa Raiſon, qu'un avare de ſon argent; c'eſt encore moins de feindre de croire; l'Hypocriſie eſt une Comédie indigne de l'Homme; enfin c'eſt de cultiver une Science, qui eſt la Clé de toutes les autres, & qui, graces au bon goût du ſiécle, eſt plus à la mode aujourd'hui que jamais.

Oüi, Philoſophes, voilà vôtre devoir: le vôtre, Princes, c'eſt d'écarter tous les obſtacles qui effraïent les génies timides, c'eſt d'écarter toutes ces Bombes de la Théologie & de la Métaphyſique, qui ne ſont pas pleines de vent, quand c'eſt un ſaint Homme en fureur qui les lance: *tantæ animis cœleſtibus iræ!*

Encourager les travaux philoſophiques par des Bienfaits & des Honneurs, pour punir ceux qui y conſacrent leurs veilles, quand par hazard ces travaux les éloignent des ſentiers de la multitude & des Opinions communes, c'eſt refuſer

la Communion & la ſépulture à ceux que vous payez pour vous amuſer ſur leurs Théatres. L'un, il eſt vrai, ne devroit pas m'étonner plus que l'autre: mais à la vüe de pareilles contradictions, le moien de ne pas s'écrier avec un Poëte-Philoſophe!

Ah! verrai-je toûjours ma folle Nation
Incertaine en ſes voeux, flétrir ce qu'elle admire;
Nos moeurs avec nos Loix toûjours ſe contrédire
Et le foible Français s'endormir ſous l'Empire
De la ſuperſtition?

Le tonnerre eſt loin; laiſſons gronder, & marchons d'un pas ferme à la Vérité; rien ne doit enchaîner dans un Philoſophe la liberté de penſer; ſi c'eſt une folie, c'eſt celle des grandes ames: pourvû qu'elles s'élevent, elles ne craignent point de tomber.

Qui ſacrifie les dons précieux du génie, à une vertu politique, triviale, & bornée, comme elles le ſont toutes, peut bien dire qu'il a reçu ſon Eſprit en ſtupide Inſtinct, & ſon Ame en ſordide intérêt. Qu'il s'en vante au reſte, ſi bon lui ſemble; Pour moi, diſciple de la Nature, Ami de la ſeule Vérité, dont le ſeul fantôme me fait plus de plaiſir, que toutes les erreurs qui menent à la fortune; moi qui ai mieux aimé me perdre au grand jour par mon peu de génie, que de me ſauver, & même de m'enrichir dans l'obſcurité par la prudence; Philoſophe généreux, je ne refuſerai point mon hommage aux charmes qui m'ont ſéduit. Plus la mer eſt couverte d'écueils, & fameuſe en naufrages, plus je penſerai qu'il eſt beau d'y chercher l'immortalité au travers de tant de périls: oüi, j'oſerai dire librement

Digitized by Google

ment ce que je penſe; & à l'exemple de Montagne, paroiſſant aux yeux de l'Univers, comme devant moi-même, les vrais Juges des choſes me trouveront plus innocent que coupable dans mes opinions les plus hardies, & peut-être vertueux dans la confeſſion même de mes vices.

Soions donc libres dans nos Ecrits, comme dans nos actions; montrons y la fiére indépendance d'un Républicain. Un Ecrivain timide & circonſpect, ne ſervant ni les Sciences, ni l'Eſprit humain, ni ſa Patrie, ſe met lui-même des entrâves qui l'empéchent de s'élever; c'eſt un Coureur dont les ſouliers ont une ſemelle de Plomb, ou un Nageur qui met des veſſies pleines d'eau ſous ſes aiſſelles. Il faut qu'un Philoſophe écrive avec une noble hardieſſe, ou qu'il s'attende à ramper comme ceux qui ne le ſont pas.

O! Vous qui êtes ſi prudens, ſi réſervés, qui uſez de tant de ruſes & de ſtratagêmes, qui vous maſquez de tant de voiles & avec tant d'adreſſe que les Hommes ſimples, perſifflés, ne peuvent vous deviner, qui vous retient? Je le vois, vous ſentez que parmi tant de Seigneurs qui ſe diſent vos Amis, (*) avec qui vous *vivez* dans la plus grande familiarité, il ne s'en trouvera pas un ſeul qui ne vous abandonne dans la diſgrace; non, pas un ſeul qui ait la généroſité de redemander à ſon Roi le rappel d'un Homme de génie; vous craignez le ſort de ce jeune & célébre Savant, à qui un *Aveugle* a ſuffi pour éclairer l'Univers, & conduire ſon Auteur à Vincennes: ou de cet autre (Touſ-

 ſaint)

(*) Donec eris felix, multos numerabis amicos
Tempora ſi fuerint nubila, ſolus eris.
Ovid.

ſaint) moins grand génie, que des *moeurs* pures, toûjours eſtimables, quoique quelquefois bizarres, trouvées indiscretement ſur les traces du Paganisme, ont relegué, dit-on, à cette autre affreuſe Inquiſition (la Baſtille). Quoi donc! de tels Ecrits n'excitent point en vous cette élevation, cette grandeur d'Ame, qui ne connoît point le danger? A la vûe de tant de beaux Ouvrages, êtes-vous ſans courage, ſans amour propre? A la vûe de tant d'Ame, ne vous en ſentez-vous point?

Je ne dis pas que la liberté de l'Eſprit ſoit préférable à celle du corps; mais quel homme, vraiment Homme, tant ſoit peu ſenſible à la belle gloire, ne voudroit pas à pareil prix être quelque tems privé de la dernière?

Rougiſſez, Tyrans d'une Raiſon ſublime; ſemblables à des Polypes coupés en une infinité de morceaux, les Ecrits que vous condamnez au feu, ſortent, pour ainſi dire, de leurs cendres, multipliés à l'infini. Ces Hommes que vous exilez, que vous forcez de quitter leur Patrie, (j'oſe le dire, ſans craindre qu'on me ſoupçonne d'aucune application vaine, ni de vifs regrets,) ces Hommes que vous enfermez dans des priſons cruelles, écoutez ce qu'en penſent les Eſprits les plus ſages & les plus éclairés! Ou plutôt, tandis que leur perſonne gémit empriſonnée, voiez la gloire porter en triomphe leurs noms jusqu'aux Cieux! Nouveaux Auguſtes, ne le ſoiez pas en tout, épargnez vous la honte des crimes littéraires, un ſeul peut flétrir tous vos lauriers; ne puniſſez pas les Lettres & les Arts de l'imprudence de ceux qui les cultivent le mieux;

ou

Digitized by Google

ou les Ovides Modernes porteront avec leurs ſoupirs vos cruels traitemens à la poſtérité indignée, qui ne leur refuſera ni larmes, ni ſuffrage. Et comment pourroit-elle ſans ingratitude lire d'un oeil ſec les *Triſtes* & les complaintes de Beaux-Eſprits, qui n'ont été malheureux que parce qu'ils ont travaillé pour elle?

Mais ne peut-on chercher l'immortalité, ſans ſe perdre? Et quelle eſt cette folle yvreſſe où je me laiſſe emporter! Oüi, il eſt un milieu juſte & raiſonnable, (*Eſt modus in rebus* &c.) dont la prudence ne permet pas qu'on s'écarte. Auteurs, à qui la plus flatteuſe vengeance ne ſuffit point, je veux dire l'applaudiſſement de l'Europe éclairée, voulez-vous faire impunément des Ouvrages immortels? Penſez tout haut, mais cachez (*) vous. Que la Poſtérité ſoit vôtre ſeul point de vûe; qu'il ne ſoit jamais croizé par aucun autre. Ecrivez, comme ſi vous étiez ſeul dans l'Univers, ou comme ſi vous n'aviez rien à craindre de la jalouſie & des préjugés des hommes; ou vous manquerez le but.

(*) C'eſt la néceſſité de me cacher, qui m'a fait imaginer la *Dédicace à Mr. Haller*. Je ſens que c'eſt une double extravagance de dédier amicalement un Livre auſſi hardi que *l'Homme Machine*, à un Savant que je n'ai jamais vû, & que 50 ans n'ont pû délivrer de tous les préjugés de l'enfance; mais je ne croyois pas que mon ſtyle m'eût trahi. Je devrois peut-être ſupprimer une piéce qui a fait tant crier, gémir, renier celui à qui elle eſt adreſſée, mais elle a reçu de ſi grands Eloges publics d'Ecrivains dont le ſuffrage eſt infiniment flatteur, que je n'ai pas eu ce courage. Je prends la liberté de la faire reparoître, telle qu'on l'a déja vûe dans toutes les Editions de *l'Homme Machine*, *cum bonâ veniâ célèberrimi, SAVANTISSIMI, PEDANTISSIMI profeſſoris.*

Digitized by Google

Je ne me flatte pas de l'atteindre; je ne me flatte pas que le ſon qui me déſigne, & qui m'eſt commun avec tant d'hommes obſcurs, ſoit porté dans l'immenſité des Siécles & des Airs: ſi je conſulte même, moins ma modeſtie, que ma foibleſſe, je croirai ſans peine que l'Ecrivain, ſoumis aux mêmes loix que l'Homme, périra tout entier. Qui ſait même, ſi dans un projet ſi fort au deſſus de mes forces, une réputation auſſi foible que la mienne, ne pourroit pas échouër au même écueil, où s'eſt déja briſée ma fortune.

Quoiqu'il en ſoit, auſſi tranquille ſur le ſort de mes Ouvrages, que ſur le mien propre, j'atteſterai du moins que j'ai regardé la plûpart de mes contemporains, comme des préjugés ambulans; que je n'ai pas plus brigué leur ſuffrage, que craint leur blâme, ou leur cenſure; & qu'enfin content & trop honoré de ce petit nombre de Lecteurs dont parle Horace, & qu'un Eſprit ſolide préférera toûjours au reſte du monde entier, j'ai tout ſacrifié au brillant Spectre qui m'a ſéduit. Et certes, s'il eſt dans mes Ecrits quelques beautés neuves & hardies, un certain feu, quelque étincelle de génie enfin, je dois tout à ce courage philoſophique qui m'a fait concevoir la plus haute & la plus téméraire entrepriſe.

Mon Naufrage, & tous les malheurs qui l'ont ſuivi, ſont au reſte faciles à oublier dans un port auſſi glorieux & auſſi digne d'un Philoſophe: j'y bois à longs traits l'oubli de tous les dangers que j'ai courus. Eh! le moien de ſe repentir d'une auſſi heureuſe faute que le mienne!

Mais

Digitized by Google

Mais quelle plus belle invitation aux Amateurs de la Vérité! On peut ici, Apôtre de la seule Nature, braver les préjugés & tous les ennemis de la saine Philosophie, comme on se rit du courroux des flots dans une rade tranquille. Je n'entends plus gronder les miens que de loin, & comme une tempête qui bat le vaisseau dant je me suis sauvé. Quel plaisir de n'avoir à faire sa Cour qu'à cette Reine immortelle! Quelle honte qu'on ne puisse ailleurs librement faire voile sur une Mer qui conduit à l'acquisition de tant de richesses, & comme au Perou des Sciences! Beaux Esprits, Savans, Philosophes, Génies de tous les genres, qui vous retient dans les fers de vos Contrées? Celui que vous voiez, celui qui vous ouvre si libéralement la Barrière, est un Héros, qui jeune encore est arrivé au Temple de Mémoire par presque tous les chemins qui y conduisent. Venez .... Que tardez-vous? Il sera vôtre guide, vôtre modèle & vôtre appui, il vous forcera par son illustre exemple à marcher sur ses traces dans la pénible sentier de la gloire; *Dux & exemplum & necessitas*, comme dit Pline le Jeune en un autre sujet. S'il ne vous est pas donné de le suivre, vous partagerez du moins avec nous le plaisir de l'admirer de plus près. Certes, je le jure, ce n'est pas sa Couronne c'est son Esprit que j'envie.

Vous que ces sacrés Perturbateurs d'un repos respectable

ble n'ont point troublés, ſous de ſi glorieux Auſpices, paroiſſez, hardiment, Ouvrages protégés; vous ne le ſeriez point, ſi vous étiez dangereux, un Philoſophe ne vous eût point faits, & le plus Sage des Rois ne vous eût point permis de paroître. Un Eſprit vaſte, profond, accoutumé à réfléchir, ſait trop bien que ce qui n'eſt que philoſophiquement vrai, ne peut être nuiſible.

Il y a quelques années, qu'enveloppés d'un triſte manteau, vous étiez, hélas! réduits à vous montrer ſeuls, timides en quelque ſorte, & comme autrefois les vers d'Ovide exilé, ſans vôtre Auteur, que vous craigniez même de démaſquer; ſemblables à ces tendres enfans qui voudroient dérober leur Père à la pourſuite de trop cruels Créanciers. Aujourd'hui, (pour parodier cet aimable & malheureux Poëte,) libres & plus heureux, vous n'irez plus en Ville ſans lui, & vous marcherez l'un & l'autre, tête levée, entendant gronder le vulgaire, comme un Navigateur (pour parler en Poëte) ſûr de la Protection de Neptune, entend gronder les flots.

FIN.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT DE L'IMPRIMEUR.

On ſera peut-être ſurpris que j'aie oſé mettre mon nom à un livre auſſi hardi que celui-ci. Je ne l'aurois certainement pas fait, ſi je n'avois cru la Religion à l'abri de toutes les tentatives qu'on fait pour la renverſer ; & ſi j'euſſe pû me perſuader, qu'un autre Imprimeur n'eut pas fait très volontiers ce que j'aurois refuſé par principe de conſcience. Je ſai que la Prudence veut qu'on ne donne pas occaſion aux Eſprits foibles d'être ſéduits. Mais en les ſuppoſant tels, j'ai vu à la première lecture qu'il n'y avoit rien à craindre pour eux. Pourquoi être ſi attentif, & ſi alerte à ſupprimer les Argumens contraires aux Idées de la Divinité & de la Religion ? Cela ne peut-il pas faire croire au Peuple qu'on le *leurre ?* & dès qu'il commence à douter, adieu la conviction, & par conſéquent la Religion ! Quel moien, quelle eſpérance, de confondre jamais les Irréligionaires, ſi on ſemble les redouter ? Comment les ramener, ſi en leur défendant de ſe ſervir de leur raiſon, on ſe contente de déclamer contre leurs mœurs, à tout hazard, ſans s'informer ſi elles méritent la même cenſure que leur façon de penſer.

Digitized by Google

UNE telle conduite donne gain de cauſe aux Incrédules; Ils ſe moquent d'une Réligion, que notre ignorance voudroit ne pouvoir être conciliée avec la Philoſophie: ils chantent victoire dans leurs retranchemens, que notre manière de combattre leur fait croire invincibles. Si la Religion n'eſt pas victorieuſe; c'eſt la faute des mauvais Auteurs qui la défendent. Que les bons prennent la plume; qu'ils ſe montrent bien armés; & la Théologie l'emportera de haute lutte ſur une auſſi foible Rivale. Je compare les Athées à ces Géans qui voulurent escalader les Cieux: ils auront toujours le même ſort.

VOILA ce que j'ai cru devoir mettre à la tête de cette petite Brochure, pour prévenir toute inquiétude. Il ne me convient pas de réfuter ce que j'imprime; ni même de dire mon ſentiment ſur les raiſonnemens qu'on trouvera dans cet écrit. Les connoiſſeurs verront aiſément que ce ne ſont que des difficultés qui ſe préſentent toutes les fois qu'on veut expliquer l'union de l'Ame avec le Corps. Si les conſéquences, que l'Auteur en tire, ſont dangereuſes, qu'on ſe ſouvienne qu'elles n'ont qu'une Hypothèſe pour fondement. En faut-il davantage pour les détruire? Mais, s'il m'eſt permis de ſuppoſer ce que je ne crois pas; quand même ces conſéquences ſeroient difficiles à renverſer, on n'en auroit qu'une plus belle occaſion de briller. *A vaincre ſans péril, on triomphe ſans gloire.*

À MON-

Digitized by Google

À
MONSIEUR HALLER,

PROFESSEUR EN MEDECINE à GOTTINGUE.

CE n'eſt point ici une Dédicace; vous êtes fort au-deſſus de tous le Eloges que je pourrois vous donner; & je ne connois rien de ſi inutile, ni de ſi fade, ſi ce n'eſt un Diſcours Académique. *Ce n'eſt point une Expoſition de la nouvelle Méthode que j'ai ſuivie pour relever un ſujet uſé & rebattu. Vous lui trouverez du moins ce mérite; & vous jugerez au reſte ſi votre Diſciple & votre ami a bien rempli ſa carrière. C'eſt le plaiſir que j'ai eu à compoſer cet ouvrage, dont je veux parler; c'eſt moi-même, & non mon livre que je vous adreſſe, pour m'éclairer ſur la nature de cette ſublime Volupté de l'Etude. Tel eſt le ſujet de ce Diſcours. Je ne ſerois pas le premier* Ecrivain, *qui, n'aiant rien à dire, pour réparer la Stérilité de ſon Imagination, auroit pris un texte, où il n'y en eût jamais. Dites-moi donc, Double Enfant d'Apollon, Suiſſe Illuſtre, Fracaſtor Moderne, vous qui ſavez tout à la fois connoître, meſurer la Nature, qui plus eſt la ſentir, qui plus eſt encore l'exprimer: ſavant Médecin, encore plus grand Poëte, dites-moi par quels charmes l'Etude peut changer les Heures en momens; quelle eſt la Nature de ces plaiſirs de l'Eſprit, ſi différens des plaiſirs vulgaires . . . . Mais la lecture de vos charmantes Poëſies m'en a trop pénétré moi-même, pour que je n'eſſaie pas de dire ce qu'elles m'ont*

Digitized by Google

inſpiré. L'Homme, conſideré dans ce point de vüe, n'a rien d'étranger à mon ſujet.

La Volupté des ſens, quelque aimable & chérie qu'elle ſoit, quelques éloges que lui ait donné la plume apparemment reconnoiſſante d'un jeune Medecin françois, n'a qu'une ſeule jouïſſance qui eſt ſon tombeau. Si le plaiſir parfait ne la tuë point ſans retour, il lui faut un certain tems pour reſſuſciter. Que les reſſources des plaiſirs de l'eſprit ſont différentes! plus on s'approche de la Vérité, plus on la trouve charmante. Non ſeulement ſa joüiſſance augmente les deſirs; mais on joüit ici, dès qu'on cherche à joüir. On joüit long-tems, & cependant plus vîte que l'éclair ne parcourt. Faut-il s'étonner ſi la Volupté de l'Eſprit eſt auſſi ſupérieure à celle des ſens, que l'Eſprit eſt au deſſus du Corps? L'Eſprit n'eſt-il pas le premier des Sens, & comme le rendez-vous de toutes les ſenſations? N'y aboutiſſent-elles pas toutes, comme autant de raions, à un Centre qui les produit? Ne cherchons donc plus par quels invincibles charmes, un cœur que l'Amour de la Verité enflame, ſe trouve tout-à-coup tranſporté, pour ainſi dire, dans un monde plus beau, où il goute des plaiſirs dignes des Dieux. De toutes les Attractions de la Nature, la plus forte, du moins pour moi, comme pour vous, cher Haller, eſt celle de la Philoſophie. Quelle gloire plus belle, que d'être conduit à ſon Temple par la raiſon & la Sageſſe! quelle conquête plus flateuſe que de ſe ſoumettre tous les Eſprits!

PASSONS en revüe tous les objets de ces plaiſirs inconnus aux Ames Vulgaires. De quelle beauté, de quelle étendüe ne ſont-ils pas? Le tems, l'eſpace, l'infini, la terre, la mer, le firmament, tous les Elemens, toutes les ſciences, tous les arts, tout entre dans ce genre de Volupté. Trop reſſerrée dans les bornes du monde, elle en imagine un million. La nature entière eſt ſon aliment, & l'imagination ſon triomphe. Entrons dans quelque détail.

TANTOT c'eſt la Poëſie ou la Peinture; tantôt c'eſt la Muſique ou l'Architecture, le Chant, la Danſe &c. qui font gouter aux connoiſſeurs des plaiſirs raviſſans. Voiez la Delbar (femme de Piron)

Piron) dans une loge d'Opera; pâle & rouge tour-à-tour, elle bat la meſure avec Rebel; s'attendrit avec Iphigénie, entre en fureur avec Roland &c. Toutes les impreſſions de l'Orcheſtre paſſent ſur ſon viſage, comme ſur une toile. Ses yeux s'adouciſſent, ſe pâment, rient, ou s'arment d'un courage guerrier. On la prend pour une folle. Elle ne ne l'eſt point, à moins qu'il n'y ait de la folie à ſentir le plaiſir. Elle n'eſt que pénetrée de mille beautés qui m'échapent.

VOLTAIRE ne peut refuſer des pleurs à ſa Merope; c'eſt qu'il ſent le prix, & de l'ouvrage, & de l'Actrice. Vous avez lu ſes écrits; & malheureuſement pour lui, il n'eſt point en état de lire les vôtres. Dans les mains, dans la mémoire de qui ne ſont-ils pas? & quel cœur aſſez dur pour ne point en être attendri! Comment tous ſes goûts ne ſe communiqueroient-ils pas? Il en parle avec tranſport.

QU'UN grand Peintre, je l'ai vu avec plaiſir en liſant ces jours paſſés la Préface de Richardon, parle de la Peinture, quels éloges ne lui donne-t-il pas? Il adore ſon Art, il le met au-deſſus de tout, il doute presque qu'on puiſſe être heureux ſans être Peintre. Tant il eſt enchanté de ſa profeſſion!

QUI n'a pas ſenti les mêmes tranſports que Scaliger, ou le Père Mallebranche, en liſant, ou quelques belles Tirades des Poëtes Tragiques, Grecs, Anglois, François; ou certains Ouvrages Philoſophiques? Jamais Mme. Ducier n'eut compté ſur ce que ſon Mari lui promettoit; & elle trouva cent fois plus. Si l'on éprouve une ſorte d'Enthouſiasme à traduire & développer les penſées d'autrui, qu'eſt-ce donc ſi l'on penſe ſoi-même? Qu'eſt-ce que cette génération, cet enfantement d'Idées, que produit le goût de la Nature & la recherche du Vrai? Comment peindre cet Acte de la Volonté, ou de la Mémoire, par lequel l'Ame ſe reproduit en quelque ſorte, en joignant une idée à une autre trace ſemblable, pour que de leur reſſemblance & comme de leur union, il en naiſſe une troiſième: car admirez les productions de la nature. Telle eſt ſon uniformité, qu'elles ſe ſont preſque toutes de la même maniere.

Digitized by Google

LES plaiſirs des ſens mal réglés, perdent toute leur vivacité & ne ſont plus des plaiſirs. Ceux de l'Eſprit leur reſſemblent juſqu'à un certain point. Il faut les ſuſpendre pour les aiguiſer. Enfin l'Etude a ſes Extaſes, comme l'Amour. S'il m'eſt permis de le dire, c'eſt une Catalepſie, ou immobilité de l'Eſprit, ſi délicieuſement enivré de l'objet qui le fixe & l'enchante, qu'il ſemble détaché par abſtraction de ſon propre corps & de tout ce qui l'environne, pour être tout entier à ce qu'il pourſuit. Il ne ſent rien, à force de ſentir. Tel eſt le plaiſir qu'on goûte, & en cherchant, & en trouvant la Vérité. Jugez de la puiſſance de ſes charmes par l'Extaſe d'Archimedes; vous ſavez qu'elle lui coûta la vie.

QUE les autres hommes ſe jettent dans la foule, pour ne pas ſe connoître, ou plutôt ſe haïr; le ſage fuit le grand monde & cherche la ſolitude. Pourquoi ne ſe plait-il qu'avec lui-même, ou avec ſes ſemblables? C'eſt que ſon Ame eſt un miroir fidèle, dans lequel ſon juſte amour propre trouve ſon compte à ſe regarder. Qui eſt vertueux, n'a rien à craindre de ſa propre connoiſſance, ſi ce n'eſt l'agréable danger de s'aimer.

COMME aux yeux d'un Homme qui regarderoit la terre du haut des Cieux, toute la grandeur des autres Hommes s'évanoüiroit, les plus ſuperbes Palais ſe changeroient en Cabanes, & les plus nombreuſes Armées reſſembleroient à une troupe de fourmis, combattant pour un grain avec la plus ridicule furie; ainſi paroiſſent les choſes à un ſage, tel que vous. Il rit des vaines agitations des Hommes, quand leur multitude embarraſſe la Terre & ſe pouſſe pour un rien, dont il eſt juſte qu'aucun d'eux ne ſoit content.

QUE Pope débute d'une manière ſublime dans ſon Eſſai ſur l'Homme! *Que les Grands & les Rois ſont petits devant lui! O vous, moins mon Maître, que mon Ami, qui aviez reçu de la Nature la même force de génie que lui, dont vous avez abuſé; Ingrat, qui ne méritiez pas d'exceller daus les ſciences; vous m'avez appris à rire, comme ce grand Poëte, ou plutôt à gémir des joüets & des bagatelles, qui occupent ſérieuſement les Monarques. C'eſt à vous que je dois*

tout

Digitized by Google

sont mon bonheur. Non, la conquête du Monde entier ne vaut pas le plaisir qu'un Philosophe goute dans son cabinet, entouré d'Amis muets, qui lui disent cependant tout ce qu'il desire d'entendre. Que Dieu ne m'ôte point le nécessaire & la santé, c'est tout ce que je lui demande. Avec la santé, mon cœur sans dégout aimera la vie. Avec le nécessaire, mon Esprit content cultivera toujours la sagesse.

OUI, l'Etude est un plaisir de tous les âges, de tous les lieux, de toutes les saisons & de tous les momens. A qui Ciceron n'a-t-il pas donné envie d'en faire l'heureuse expérience? Amusement dans la jeunesse, dont il tempère les passions fougueuses; pour le bien goûter, j'ai quelquefois été forcé de me livrer à l'Amour. L'Amour ne fait point de peur à un sage: il sait tout allier & tout faire valoir l'un par l'autre. Les nuages qui offusquent son entendement, ne le rendent point paresseux; ils ne lui indiquent que le remède qui doit les dissiper. Il est vrai que le Soleil n'écarte pas plus vite ceux de l'Atmosphère.

DANS la vieillesse, âge glacé, où on n'est plus propre, ni à donner, ni à recevoir d'autres plaisirs, quelle plus grande ressource que la lecture & la méditation! Quel plaisir de voir tous les jours, sous ses yeux & par ses mains, croître & se former un Ouvrage qui charmera les siècles à venir, & même ses contemporains! Je voudrois, me disoit un jour un Homme dont la vanité commençoit à sentir le plaisir d'être Auteur, passer ma vie à aller de chez moi chez l'Imprimeur. Avoit-il tort? Et lors qu'on est applaudi, quelle Mère tendre fut jamais plus charmée d'avoir fait un enfant aimable?

POURQUOI tant vanter les plaisirs de l'Etude? Qui ignore que c'est un bien qui n'apporte point le dégout ou les inquiétudes des autres biens? un trésor inépuisable, le plus sûr contrepoison du cruel ennui; qui se promène & voyage avec nous, & en un mot nous suit par tout? Heureux qui a brisé la chaine de tous ses préjugés! Celui-là seul goûtera ce plaisir dans toute sa pureté? Celui-là seul joüira de cette douce tranquillité d'Esprit, de ce parfait contentement d'une ame forte & sans ambition, qui est le Père du bonheur, s'il n'est le bonheur même.

ARRETONS-NOUS un moment à jetter des fleurs sur les pas de ces grands Hommes que Minerve a, comme vous, couronnés d'un Lierre immortel. Ici c'est Flore qui vous invite avec Linæus, à monter par de nouveaux sentiers sur le sommet glacé des Alpes, pour y admirer sous une autre Montagne de Neige un Jardin planté par les mains de la Nature: Jardin qui fut jadis tout l'heritage du célebre Professeur Suédois. De-là vous descendez dans ces prairies, dont les fleurs l'attendent pour se ranger dans un ordre, qu'elles sembloient avoir jusqu'alors dédaigné.

LA je vois Maupertuis, l'honneur de la Nation Françoise, dont une autre a mérité de jouïr. Il sort de la table d'un Prince, qui fait, dirai-je l'admiration, ou l'étonnement de l'Europe? Où va-t-il? dans le Conseil de la Nature, où l'attend Newton.

QUE dirois-je du Chymiste, du Geomètre, du Physicien, du Mécanicien, de l'Anatomiste &c.? Celui-ci a presqu'autant de plaisir à examiner l'Homme mort, qu'on en a eu à lui donner la vie.

MAIS tout cède au grand Art de guérir. Le Medecin est le seul Philosophe qui mérite de sa Patrie; il paroit comme les frères d'Helène dans les tempêtes de la vie. Quelle Magie, quel Enchantement! Sa seule vûe calme le sang, rend la paix à une ame agitée & fait renaître la douce espérance au cœur des malheureux mortels. Il annonce la vie & la mort, comme un Astronome prédit une Eclipse. Chacun a son flambeau qui l'éclaire. Mais si l'Esprit a eu du plaisir à trouver les règles qui le guident, quel triomphe, vous en faites tous les jours l'heureuse expérience; quel triomphe, quand l'évènement en a justifié la hardiesse!

LA premiere utilité des Sciences est donc de les cultiver; c'est déjà un bien réel & solide. Heureux qui a du goût pour l'étude! plus heureux qui réüssit à délivrer par elle son esprit de ses illusions, & son cœur de sa vanité; but désirable, où vous avez été conduit dans un âge encore tendre par les mains de la sagesse; tandis que tant de Pédans, après un demi-siècle de veilles & de travaux, plus courbés sous le faix des préjugés, que sous celui du tems, semblent avoir tout appris, excepté à penser. Science rare à la vérité, sur-tout dans les Savans; & qui cependant devroit être du moins le fruit de toutes les autres. C'est à cette seule Science que je me suis appliqué dès l'enfance. Jugez M. si j'ai réüssi: & que cet Hommage de mon Amitié soit éternellement chéri de la vôtre.

L'HOMME

L'HOMME MACHINE.

IL ne ſuffit pas à un Sage d'étudier la Nature & la Vérité ; il doit oſer la dire en faveur du petit nombre de ceux qui veulent & peuvent penſer ; car pour les autres, qui ſont volontairement Eſclaves des Préjugés, il ne leur eſt pas plus poſſible d'atteindre la Vérité, qu'aux Grenouilles de voler.

JE réduis à deux, les Syſtêmes des Philoſophes ſur l'ame de l'Homme. Le prémier, & le plus ancien, eſt le Syſtême du Matérialisme ; le ſecond eſt celui du Spiritualisme.

LES Métaphiſiciens, qui ont inſinué que la Matière pourroit bien avoir la faculté de penſer, n'ont pas deshonoré leur Raiſon. Pourquoi ? C'eſt qu'ils ont un avantage, (car ici c'en eſt un,) de s'être mal exprimés. En effet, demander ſi la Matière peut penſer, ſans la conſidérer autrement qu'en elle-même, c'eſt demander ſi la Matière peut marquer les heures. On

Digitized by Google

voit d'avance que nous éviterons cet écueil, où Mr. Locke a eu le malheur d'échouer.

Les Leibnitiens, avec leurs *Monades*, ont élevé une hypothèse inintelligible. Ils ont plutôt ſpiritualiſé la Matière, que matérialiſé l'Ame. Comment peut-on définir un Etre, dont la nature nous eſt abſolument inconnuë?

Descartes, & tous les Carteſiens, parmi lesquels il y a long-tems qu'on a compté les Mallebranchiſtes, ont fait la même faute. Ils ont admis deux ſubſtances diſtinctes dans l'Homme, comme s'ils les avoient vuës & bien comptées.

Les plus ſages ont dit que l'Ame ne pouvoit ſe connoître, que par les ſeules lumières de la Foi: cependant en qualité d'Etres raiſonnables, ils ont cru pouvoir ſe réſerver le droit d'examiner ce que l'Ecriture a voulu dire par le mot *Eſprit*, dont elle ſe ſert, en parlant de l'Ame humaine; & dans leurs recherches, s'ils ne ſont pas d'accord ſur ce point avec les Théologiens, ceux-ci le ſont-ils davantage entr'eux ſur tous les autres?

Voici en peu de mots le réſultat de toutes leurs réflexions.

S'il y a un Dieu, il eſt Auteur de la Nature, comme de la Révélation; il nous a donné l'une, pour expliquer l'autre; & la Raiſon, pour les accorder enſemble.

Se défier des connoiſſances qu'on peut puiſer dans les Corps animés, c'eſt regarder la Nature & la Révélation, comme deux contraires qui ſe détruiſent; & par conſéquent, c'eſt oſer

Digitized by Google

oſer ſoutenir cette abſurdité: que Dieu ſe contredit dans ſes divers ouvrages, & nous trompe.

S'IL y a une Révélation, elle ne peut donc démentir la Nature. Par la Nature ſeule, on peut découvrir le ſens des paroles de l'Evangile, dont l'expérience ſeule eſt la véritable Interprète. En effet, les autres Commentateurs jusqu'ici n'ont fait qu'embrouiller la Vérité. Nous allons en juger par l'Auteur du *Spectacle de la Nature*. "Il eſt étonnant, dit-il, (au „ſujet de Mr. Locke,) qu'un Homme, qui dégrade notre „Ame jusqu'à la croire une Ame de boüe, oſe établir la Rai„ſon pour juge & ſouveraine Arbitre des Myſtères de la Foi; „car, ajoute-t-il, quelle idée étonnante auroit-on du Chriſtia„nisme, ſi l'on vouloit ſuivre la Raiſon?

OUTRE que ces réfléxions n'éclairciſſent rien par rapport à la Foi, elles forment de ſi frivoles objections contre la Méthode de ceux qui croient pouvoir interpreter les Livres Saints, que j'ai presque honte de perdre le tems à les réfuter.

Io. L'EXCELLENCE de la Raiſon ne dépend pas d'un grand mot vuide de ſens (*l'immaterialité*); mais de ſa force, de ſon étendüe, ou de ſa Clair-voyance. Ainſi une *Ame de boüe*, qui découvriroit, comme d'un coup d'œil, les rapports & les ſuites d'une infinité d'idées, difficiles à ſaiſir, ſeroit évidemment préferable à une Ame ſote & ſtupide, qui ſeroit faite des Elémens les plus précieux. Ce n'eſt pas être Philoſophe, que de rougir avec Pline, de la misère de notre origine. Ce qui paroit vil, eſt ici la choſe la plus précieuſe, & pour laquelle la Nature ſemble avoir mis le plus d'art & le plus d'appareil.

Digitized by Google

Mais comme l'Homme, quand même il viendroit d'une Source encore plus vile en aparence, n'en ſeroit pas moins le plus parfait de tous les Etres; quelle que ſoit l'origine de ſon Ame; ſi elle eſt pure, noble, ſublime, c'eſt une belle Ame, qui rend reſpectable quiconque en eſt doué.

La ſeconde manière de raiſonner de Mr. Pluche, me paroit vicieuſe, même dans ſon ſyſtême, qui tient un peu du Fanatisme; car ſi nous avons une idée de la Foi, qui ſoit contraire aux Principes les plus clairs, aux Verités les plus inconteſtables, il faut croire, pour l'honneur de la Révélation & de ſon Auteur, que cette idée eſt fauſſe; & que nous ne connoiſſons point encore le ſens des paroles de l'Evangile.

De deux choſes l'une; ou tout eſt illuſion, tant la Nature même, que la Révélation; ou l'expérience ſeule peut rendre raiſon de la Foi. Mais quel plus grand ridicule que celui de notre Auteur? Je m'imagine entendre un Péripaticien, qui diroit: „Il ne faut pas croire l'expérience de Tori„celli: car ſi nous la croyions, ſi nous allions bannir l'horreur „du vuide, quelle étonnante Philoſophie aurions-nous?

J'ai fait voir combien le raiſonnement de Mr. Pluche eſt vicieux *, afin de prouver prémièrement, que s'il y a une Révélation, elle n'eſt point ſuffiſamment démontrée par la ſeule autorité de l'Egliſe, & ſans aucun examen de la Raiſon, comme le prétendent tous ceux qui la craignent. Secondement, pour mettre à l'abri de toute attaque la Méthode de ceux qui voudroient ſuivre la voie que je leur ouvre, d'interpreter les choſes ſur-

* *Il péche evidemment par une pétition de Principe.*

Digitized by Google

surnaturelles, incomprehensibles en soi, par les lumières que chacun a reçües de la Nature.

L'EXPERIENCE & l'observation doivent donc seules nous guider ici. Elles se trouvent sans nombre dans les Fastes des Medecins, qui ont été Philosophes, & non dans les Philosophes, qui n'ont pas été Médecins. Ceux-ci ont parcouru, ont éclairé le Labyrinthe de l'Homme; ils nous ont seuls dévoilé ces ressorts cachés sous des envelopes, qui dérobent à nos yeux tant de merveilles. Eux seuls, contemplant tranquillement notre Ame, l'ont mille fois surprise, & dans sa misére, & dans sa grandeur, sans plus la mépriser dans l'un de ces états, que l'admirer dans l'autre. Encore une fois, voilà les seuls Physiciens qui aient droit de parler ici. Que nous diroient les autres, & sur-tout les Théologiens? N'est-il pas ridicule de les entendre décider sans pudeur, sur un sujet qu'ils n'ont point été à portée de connoître, dont ils ont été au contraire entièrement détournés par des Etudes obscures, qui les ont conduit à mille préjugés, & pour tout dire en un mot, au Fanatisme, qui ajoute encore à leur ignorance dans le Mécanisme des Corps.

MAIS quoique nous aïons choisi les meilleurs Guides, nous trouverons encore beaucoup d'épines & d'obstacles dans cette carrière.

L'HOMME est une Machine si composée, qu'il est impossible de s'en faire d'abord une idée claire, & conséquemment de la définir. C'est pourquoi toutes les recherches que les plus grands Philosophes ont faites *à priori*, c'est à dire, en voulant

Digitized by Google

ſe ſervir en quelque ſorte des aîles de l'Eſprit, ont été vaines. Ainſi ce n'eſt qu'à *poſteriori*, ou en cherchant à demêler l'Ame, comme au travers des Organes du corps, qu'on peut, je ne dis pas, découvrir avec évidence la nature même de l'Homme, mais atteindre le plus grand degré de probabilité poſſible ſur ce ſujet.

PRENONS donc le bâton de l'expérience, & laiſſons là l'Hiſtoire de toutes les vaines opinions des Philoſophes. Etre Aveugle, & croire pouvoir ſe paſſer de ce bâton, c'eſt le comble de l'aveuglement. Qu'un Moderne a bien raiſon de dire qu'il n'y a que la vanité ſeule, qui ne tire pas des cauſes ſecondes, le même parti que des prémières! On peut & on doit même admirer tous ces beaux Génies dans leurs travaux les plus inutiles; les Descartes, les Mallebranches, les Leibnitz, les Wolfs, &c. mais quel fruit, je vous prie, a-t-on retiré de leurs profondes Méditations & de tous leurs Ouvrages? Commençons donc, & voions, non ce qu'on a penſé, mais ce qu'il faut penſer pour le repos de la vie.

AUTANT de tempéramens, autant d'eſprits, de caractères & de mœurs différentes. Galien même a connu cette vérité, que Descartes a pouſſée loin, jusqu'à dire que la Medecine ſeule pouvoit changer les Eſprits & les mœurs avec le Corps. Il eſt vrai que la Mélancolie, la Bile, le Phlegme, le Sang, &c. ſuivant la nature, l'abondance & la diverſe combinaiſon de ces humeurs, de chaque Homme font un Homme différent.

DANS les maladies, tantôt l'Ame s'éclipſe & ne montre aucun ſigne d'elle-même; tantôt on diroit qu'elle eſt double, tant

tant la fureur la transporte; tantôt l'imbécillité ſe diſſipe: & la convaleſcence, d'un Sot fait un Homme d'eſprit. Tantôt le plus beau Génie devenu ſtupide, ne ſe reconnoit plus. Adieu toutes ces belles connoiſſances acquiſes à ſi grands frais, & avec tant de peine!

Ici c'eſt un Paralitique, qui demande ſi ſa jambe eſt dans ſon lit: Là c'eſt un Soldat qui croit avoir le bras qu'on lui a coupé. La mémoire de ſes anciennes ſenſations, & du lieu, où ſon Ame les raportoit, fait ſon illuſion, & ſon eſpece de délire. Il ſuffit de lui parler de cette partie qui lui manque, pour lui en rappeller & faire ſentir tous les mouvemens; ce qui ſe fait avec je ne ſai quel déplaiſir d'imagination qu'on ne peut exprimer.

Celui-ci pleure, comme un Enfant, aux approches de la Mort, que celui-là badine. Que falloit-il à Canus Julius, à Séneque, à Pétrone, pour changer leur intrépidité, en puſillanimité, ou en poltronnerie? Une obſtruction dans la rate, dans le foie, un embarras dans la veine porte. Pourquoi? Parce que l'imagination ſe bouche avec les viſcères; & de là naiſſent tous ces ſinguliers Phénomènes de l'affection hyſtérique & hypocondriaque.

Que dirois-je de nouveau ſur ceux qui s'imaginent être transformés en *Loups-garoux*, en *Coqs*, en *Vampires*, qui croient que les Morts les ſucent? Pourquoi m'arrêterois-je à ceux qui croient leur nez, ou autres membres de verre, & à qui il faut conſeiller de coucher ſur la paille, de peur qu'il ne ſe caſſent; afin qu'ils en retrouvent l'uſage & la véritable chair, lorsque

met-

mettant le feu à la paille, on leur fait craindre d'être brûlés : frayeur qui a quelquefois guéri la Paralyſie ? Je dois legèrement paſſer ſur des choſes connües de tout le Monde.

Je ne ſerai pas plus long ſur le détail des effets du Sommeil. Voiez ce Soldat fatigué ! Il ronfle dans la tranchée, au bruit de cent pièces de canon ! Son Ame n'entend rien, ſon Sommeil eſt une parfaite Apoplexie. Une Bombe va l'écraſer ; il ſentira peut-être moins ce coup qu'un Inſecte qui ſe trouve ſous le pié.

D'un autre côté, cet Homme que la Jalouſie, la Haine, l'Avarice, ou l'Ambition dévore, ne peut trouver aucun repos. Le lieu le plus tranquille, les boiſſons les plus fraîches & les plus calmantes, tout eſt inutile à qui n'a pas délivré ſon cœur du tourment des Paſſions.

L'Ame & le Corps s'endorment enſemble. À meſure que le mouvement du ſang ſe calme, un doux ſentiment de paix & de tranquillité ſe répand dans toute la Machine ; l'Ame ſe ſent mollement s'appéſantir avec les paupières & s'affaiſſer avec les fibres du cerveau : elle devient ainſi peu à peu comme paralitique, avec tous les muscles du corps. Ceux-ci ne peuvent plus porter le poids de la tête ; celle là ne peut plus ſoutenir le fardeau de la penſée ; elle eſt dans le Sommeil, comme n'étant point.

La circulation ſe fait-elle avec trop de viteſſe ? l'Ame ne peut dormir. L'Ame eſt-elle trop agitée ? le Sang ne peut ſe calmer ; il galope dans les veines avec un bruit qu'on entend : telles ſont les deux cauſes réciproques de l'inſomnie.

Une

Digitized by Google

Une ſeule fraieur dans les Songes fait battre le cœur à coups redoublés, & nous arrache à la néceſſité, ou à la douceur du repos, comme feroient une vive douleur, ou des beſoins urgens. Enfin, comme la ſeule ceſſation des fonctions de l'Ame procure le Sommeil, il eſt, même pendant la veille, (qui n'eſt alors qu'une demie veille) des ſortes de petits Sommeils d'Ame très fréquens, des *Rêves à la Suiſſe*, qui prouvent que l'Ame n'attend pas toujours le corps pour dormir; car ſi elle ne dort pas tout-à fait, combien peu s'en faut il! puiſqu'il lui eſt impoſſible d'aſſigner un ſeul objet auquel elle ait prêté quelque attention, parmi cette foule inombrable d'idées confuſes, qui comme autant de nuages, rempliſſent, pour ainſi dire, l'Atmosphère de notre cerveau.

L'OPIUM a trop de rapport avec le Sommeil qu'il procure, pour ne pas le placer ici. Ce remede enivre, ainſi que le vin, le caffé &c. chacun à ſa manière, & ſuivant ſa doſe. Il rend l'Homme heureux dans un état qui ſembleroit devoir être le tombeau du ſentiment, comme il eſt l'image de la Mort. Quelle douce Léthargie! L'Ame n'en voudroit jamais ſortir. Elle étoit en proie aux plus grandes douleurs; elle ne ſent plus que le ſeul plaiſir de ne plus ſouffrir, & de joüir de la plus charmante tranquillité. L'Opium change jusqu'à la volonté; il force l'Ame qui vouloit veiller & ſe divertir, d'aller ſe mettre au Lit malgré elle. Je paſſe ſous ſilence l'Hiſtoire des Poiſons.

C'EST en fouëttant l'imagination, que le Caffé, cet Antidote du Vin, diſſipe nos maux de tête & nos chagrins, ſans nous en mènager, comme cette Liqueur, pour le lendemain.

Digitized by Google

CONTEMPLONS l'Ame dans ſes autres beſoins.

LE corps humain eſt une Machine qui monte elle même ſes reſſorts; vivante image du mouvement perpetuel. Les alimens entretiennent ce que la fièvre excite. Sans eux l'Ame languit, entre en fureur, & meurt abattuë. C'eſt une bougie dont la lumière ſe ranime, au moment de s'éteindre. Mais nourriſſez le corps, verſez dans ſes tuiaux des Sucs vigoureux, des liqueurs fortes; alors l'Ame, généreuſe comme elles, s'arme d'un fier courage, & le Soldat que l'eau eut fait fuïr, devenu féroce, court gaiement à la mort au bruit des tambours. C'eſt ainſi que l'eau chaude agite un ſang, que l'eau froide eut calmé.

QUELLE puiſſance d'un Repas! La joie renaît dans un cœur triſte; elle paſſe dans l'Ame des Convives qui l'expriment par d'aimables chanſons, où le François excelle. Le Mélancolique ſeul eſt accablé, & l'Homme d'étude n'y eſt plus propre.

LA viande crüe rend les animaux féroces; les hommes le deviendroient par la même nourriture. Cette férocité produit dans l'Ame l'orgueil, la haine, le mépris des autres Nations, l'indocilité & autres ſentimens, qui dépravent le caractère, comme des alimens groſſiers font un eſprit lourd, épais, dont la pareſſe & l'indolence ſont les attributs favoris.

Mr. Pope a bien connu tout l'empire de la gourmandiſe, lorſqu'il dit: „Le grave Catius parle toujours de vertu, & croit „que, qui ſouffre les Vicieux, eſt vicieux lui-même. Ces beaux „ſentimens durent juſqu'à l'heure du diner; alors il préfère „un ſcélerat, qui a une table délicate, à un Saint frugal.

„CON-

Digitized by Google

„CONSIDEREZ, dit-il ailleurs, le même Homme en „ſanté, ou en maladie; poſſedant une belle charge, ou l'aiant „perduë; vous le verrez chérir la vie, ou la déteſter, Fou à la „chaſſe, Ivrogne dans une Aſſemblée de Province, Poli au bal, „bon Ami en Ville, ſans foi à la Cour.

ON a vû en Suiſſe un Baillif, nommé Mr. Steiguer de Wittighofen; il étoit à jeun le plus intègre, & même le plus indulgent des juges; mais malheur au miſerable qui ſe trouvoit ſur la Sellette, lorsqu'il avoit fait uu grand dîner! Il étoit homme à faire pendre l'innocent, comme le coupable.

NOUS penſons, & même nous ne ſommes honnêtes Gens, que comme nous ſommes gais, ou braves; tout dépend de la manière dont notre Machine eſt montée. On diroit en certains momens que l'Ame habite dans l'eſtomac, & que Van Helmont en mettant ſon ſiége dans le pylore, ne ſe ſeroit trompè, qu'en prenant la partie pour le tout.

À quels excès la faim cruelle peut nous porter! Plus de reſpect pour les entrailles auxquelles on doit, ou on a donné la vie; on les déchire à belles dents, on s'en fait d'horribles feſtins; & dans la fureur, dont on eſt tranſporté, le plus foible eſt toujours la proie du plus fort.

LA groſſeſſe, cette Emule deſirée des pâles couleurs, ne ſe contente pas d'amener le plus ſouvent à ſa ſuite les goûts dépravés qui accompagnent ces deux états: elle a quelquefois fait éxécuter à l'Ame les plus affreux complots; effets d'une manie ſubite, qui étouffe jusqu'à la Loi naturelle. C'eſt ainſi

Digitized by Google

que le cerveau, cette Matrice de l'eſprit, ſe pervertit à ſa manière, avec celle du corps.

QUELLE autre fureur d'Homme, ou de Femme, dans ceux que la continence & la ſanté pourſuivent! C'eſt peu pour cette Fille timide & modeſte d'avoir perdu toute honte & toute pudeur; elle ne regarde plus l'Inceſte, que comme une femme galante regarde l'Adultère. Si ſes beſoins ne trouvent pas de promts ſoulagemens, ils ne ſe borneront point aux ſimples accidens d'une paſſion Utérine, à la Manie, &c. cette malheureuſe mourra d'un mal, dont il y a tant de Médecins.

IL ne faut que des yeux pour voir l'Influence néceſſaire de l'âge ſur la Raiſon. L'Ame ſuit les progrès du corps, comme ceux de l'Education. Dans le beau ſexe, l'Ame ſuit encore la délicateſſe du tempérament: de là cette tendreſſe, cette affection, ces ſentimens vifs, plutôt fondés ſur la paſſion, que ſur la raiſon; ces préjugés, ces ſuperſtitions, dont la forte empreinte peut à peine s'effacer &c. L'Homme, au contraire, dont le cerveau & les nerfs participent de la fermeté de tous les ſolides, a l'eſprit, ainſi que les traits du viſage, plus nerveux: l'Education, dont manquent les femmes, ajoute encore de nouveaux degrés de force à ſon ame. Avec de tels ſecours de la Nature & de l'art, comment ne ſeroit-il pas plus reconnoiſſant, plus généreux, plus conſtant en amitié, plus ferme dans l'adverſité?, &c. Mais, ſuivant à peu près la penſée de l'Auteur des Lettres ſur les Phyſionomies; Qui joint les graces de l'Eſprit & du Corps à presque tous les ſentimens du cœur les plus tendres & les plus délicats, ne doit point nous envier une double force, qui

Digitized by Google

qui ne ſemble avoir été donnée à l'Homme; l'une, que pour ſe mieux pénétrer des attraits de la beauté; l'autre, que pour mieux ſervir à ſes plaiſirs.

Il n'eſt pas plus néceſſaire d'être auſſi grand Phyſionomiſte, que cet Auteur, pour deviner la qualité de l'eſprit, par la figure, ou la forme des traits, lorsqu'ils ſont marqués juſqu'à un certain point; qu'il ne l'eſt d'être grand Medecin, pour connoitre un mal accompagné de tous ſes ſymptomes évidens. Examinez les Portraits de Locke, de Steele, de Boerhaave, de Maupertuis, &c. vous ne ſerez point ſurpris de leur trouver des Phyſionomies fortes, des yeux d'Aigle. Parcourez-en une infinité d'autres, vous diſtinguerez toujours le beau du grand Génie, & même ſouvent l'honnête Homme du Fripon.

L'Histoire nous offre un mémorable exemple de la puiſſance de l'air. Le fameux Duc de Guiſe étoit ſi fort convaincu que Henri III. qui l'avoit eu tant de fois en ſon pouvoir, n'oſeroit jamais l'aſſaſſiner, qu'il partit pour Blois. Le Chancelier Chiverni apprenant ſon départ, s'écria: *voila un Homme perdu.* Lorsque ſa fatale prédiction fut juſtifiée par l'évènement, on lui en demanda la raiſon. *Il y a vingt ans*, dit-il, *que je connois le Roi; il eſt naturellement bon & même foible; mais j'ai obſervé qu'un rien l'impatiente & le met en fureur, lorsqu'il fait froid.*

Tel Peuple a l'eſprit lourd & ſtupide; tel autre l'a vif, léger, pénétrant. D'où cela vient-il, ſi ce n'eſt en partie, & de la nourriture qu'il prend, & de la ſemence de ſes Pères, * &

* *L'Hiſtoire des Animaux & des Hommes prouve l'Empire de la ſemence des Pères ſur l'Eſprit & le corps des Enfans.*

Digitized by Google

de ce Cahos de divers élémens qui nagent dans l'immenſité de l'air? L'eſprit a comme le corps, ſes maladies épidémiques & ſon ſcorbut.

Tel eſt l'empire du Climat, qu'un Homme qui en change, ſe reſſent malgré lui de ce changement. C'eſt une Plante ambulante, qui s'eſt elle-même transplantée; ſi le Climat n'eſt plus le même, il eſt juſte qu'elle dégenère, ou s'améliore.

On prend tout encore de ceux avec qui l'on vit, leurs geſtes, leurs accens &c. comme la paupière ſe baiſſe à la menace du coup dont on eſt prévenu, ou par la même raiſon que le corps du Spectateur imite machinalement, & malgré lui, tous les mouvemens d'un bon Pantomime.

Ce que je viens de dire prouve que la meilleure Compagnie pour un Homme d'eſprit, eſt la ſienne, s'il n'en trouve une ſemblable. L'Eſprit ſe rouïlle avec ceux qui n'en ont point, faute d'être exercé: à la paume, on renvoie mal la bale, à qui la ſert mal. J'aimerois mieux un Homme intelligent, qui n'auroit eu aucune éducation, que s'il en eût eu une mauvaiſe, pourvû qu'il fût encore aſſez jeune. Un Eſprit mal conduit, eſt un Acteur que la Province a gâté.

Les divers Etats de l'Ame ſont donc toujours corrélatifs a ceux du corps. Mais pour mieux démontrer toute cette dépendance, & ſes cauſes, ſervons nous ici de l'Anatomie comparée; Ouvrons les entrailles de l'Homme & des Animaux. Le moien de connoître la Nature humaine, ſi l'on n'eſt éclairé par un juſte parallèle de la Structure des uns & des autres!

En

Digitized by Google

En général la forme & la compoſition du cerveau des Quadrupèdes eſt à peu près la même, que dans l'Homme. Même figure, même diſpoſition par tout; avec cette difference eſſentielle, que l'Homme eſt de tous les Animaux, celui qui a le plus de cerveau, & le cerveau le plus tortueux, en raiſon de la maſſe de ſon corps: Enſuite le Singe, le Caſtor, l'Eléphant, le Chien, le Renard, le Chat &c. voila les Animaux qui reſſemblent le plus à l'Homme; car on remarque auſſi chez eux la même Analogie graduée, par rapport au corps calleux, dans lequel Lanciſi avoit établi le ſiége de l'Ame, avant feu M. de la Peyronie, qui cependant a illuſtré cette opinion par une foule d'expériences.

Aprés tous les Quadrupèdes, ce ſont les Oiſeaux qui ont le plus de cerveau. Les Poiſſons ont la tête groſſe; mais elle eſt vuide de ſens, comme celle de bien des Hommes. Ils n'ont point de corps calleux, & fort peu de cerveau, lequel manque aux Inſectes.

Je ne me répandrai point en un plus long détail des variétés de la Nature, ni en conjectures, car les unes & les autres ſont infinies; comme on en peut juger, en liſant les ſeuls Traités de Willis *De Cerebro*, & *de Anima Brutorum*.

Je concluerai ſeulement ce qui s'enſuit clairement de ces inconteſtables Obſervations, 1°. que plus les Animaux ſont farouches, moins ils ont de cerveau; 2°. que ce viſcere ſemble s'agrandir en quelque ſorte, à proportion de leur docilité; 3°. qu'il y a ici une ſingulière condition impoſée éternellement par la Nature, qui eſt que, plus on gagnera du côté de l'Eſprit, plus

on

Digitized by Google

on perdra du côté de l'inſtinct. Lequel l'emporte de la perte, ou du gain?

Ne croiez pas au reſte que je veuille prétendre par là que le ſeul volume du cerveau ſuffiſe pour faire juger du degré de docilité des Animaux; il faut que la qualité réponde encore à la qualité, & que les ſolides & les fluides ſoient dans cet équilibre convenable qui fait la ſanté.

Si l'imbécile ne manque pas de cerveau, comme on le remarque ordinairement, ce viſcère péchera par une mauvaiſe conſiſtance, par trop de moleſſe, par exemple. Il en eſt de même des Fous; les vices de leur cerveau ne ſe dérobent pas toujours à nos recherches; mais ſi les cauſes de l'imbécillité, de la folie &c. ne ſont pas ſenſibles, où aller chercher celles de la variété de tous les Eſprits? Elles échaperoient aux yeux des Linx & des Argus. *Un rien, une petite fibre, quelque choſe que la plus ſubtile Anatomie ne peut découvrir,* eut fait deux Sots, d'Eraſme, & de Fontenelle, qui le remarque lui même dans un de ſes meilleurs *Dialogues.*

Outre la moleſſe de la moëlle du cerveau, dans les Enfans, dans les petits Chiens & dans les Oiſeaux, Willis a remarqué que les *Corps canelés* ſont effacés, & comme décolorés, dans tous ces Animaux; & que leurs *Stries* ſont auſſi imparfaitement formés que dans les Paralytiques. Il ajoute, ce qui eſt vrai, que l'Homme a la protubérance annulaire fort groſſe; & enſuite toujours diminutivement par dégrés, le Singe & les autres Animaux nommés ci-devant, tandis que le Veau, le Bœuf, le Loup, la

Digitized by Google

la Brebis, le Cochon, &c. qui ont cette partie d'un très petit volume, ont les *Nates* & *Teſtes* fort gros.

On a beau être diſcret & réſervé ſur les conſéquences qu'on peut tirer de ces Obſervations, & de tant d'autres, ſur l'eſpèce d'inconſtance des vaiſſeaux & des nerfs &c.: tant de variétés ne peuvent être des jeux gratuits de la Nature. Elles prouvent du moins la néceſſité d'une bonne & abondante organiſation, puisque dans tout le Régne Animal l'Ame ſe raffermiſſant avec le corps, acquiert de la Sagacité, à méſure qu'il prend des forces.

Arretons nous à contempler la différente docilité des Animaux. Sans doute l'Analogie la mieux entendüe conduit l'Eſprit à croire que les cauſes dont nous avons fait mention, produiſent toute la diverſité qui ſe trouve entr'eux & nous, quoiqu'il faille avoüer que notre foible entendement, borné aux obſervations les plus groſſières, ne puiſſe voir les liens qui régnent entre la cauſe & les effets. C'eſt une eſpèce *d'harmonie* que les Philoſophes ne connoîtront jamais.

Parmi les Animaux, les uns apprennent à parler & à chanter; ils retiennent des airs, & prenent tous les tons, auſſi exactement qu'un Muſicien. Les autres, qui montrent cependant plus d'eſprit, tels que le Singe, n'en peuvent venir à bout. Pourquoi cela, ſi ce n'eſt par un vice des organes de la parole?

Mais ce vice eſt-il tellement de conformation, qu'on n'y puiſſe aporter aucun remède? En un mot ſeroit-il abſolument impoſſible d'apprendre une Langue à cet Animal? Je ne le croi pas.

Je prendrois le grand Singe préférablement à tout autre, jusqu'à ce que le hazard nous eût fait découvrir quelqu'autre eſpèce plus ſemblable à la nôtre, car rien ne répugne qu'il y en ait dans des Régions qui nous ſont inconnuës. Cet Animal nous reſſemblable ſi fort, que les Naturaliſtes l'ont apellé *Homme Sauvage*, ou Homme *des bois*. Je le prendrois aux mêmes conditions des Ecoliers d'Amman; c'eſt-à dire, que je voudrois qu'il ne fût ni trop jeune, ni trop vieux; car ceux qu'on nous aporte en Europe, ſont communément trop âgés. Je choiſirois celui qui auroit la phyſionomie la plus ſpirituelle, & qui tiendroit le mieux dans milles petites opérations, ce qu'elle n'auroit promis. Enfin, ne me trouvant pas digne d'être ſon Gouverneur, je le mettrois à l'Ecole de l'excellent Maître que je viens de nommer, ou d'un autre auſſi habile, s'il en eſt.

Vous ſavez par le Livre d'Amman, & par tous ceux * qui ont traduit ſa Méthode, tous les prodiges qu'il a ſû opérer ſur les ſourds de naiſſance, dans les yeux desquels il a, comme il le fait entendre lui-même, trouvé des oreilles; & en combien peu de tems enfin il leur a appris à entendre, parler, lire, & écrire. Je veux que les yeux d'un ſourd voient plus clair & ſoient plus intelligens que s'il ne l'étoit pas, par la raiſon que la perte d'un membre, ou d'un ſens, peut augmenter la force, ou la pénétration d'un autre: mais le Singe voit & entend; il comprend ce qu'il entend & ce qu'il voit. Il conçoit ſi parfaitement les Signes qu'on lui fait, qu'à tout autre jeu, ou tout autre exercice, je ne doute point qu'il ne l'emportât ſur les diſciples d'Amman. Pourquoi donc l'éducation des Singes ſeroit-elle impoſ-

* *L'Auteur de l'Hiſtoire naturelle de l'Ame &c.*

impoſſible? Pourquoi ne pourroit-il enfin, à force de ſoins, imiter, à l'exemple des ſourds, les mouvemens néceſſaires pour prononcer? Je n'oſe décider ſi les organes de la parole du Singe ne peuvent, quoiqu'on faſſe, rien articuler; mais cette impoſſibilité abſolüe me ſurprendroit, à cauſe de la grande Analogie du Singe & de l'Homme, & qu'il n'eſt point d'Animal connu jusqu'à préſent, dont le dedans & le dehors lui reſſemblent d'une manière ſi frappante. Mr. Locke, qui certainement n'a jamais été ſuſpect de crédulité, n'a pas fait difficulté de croire l'Hiſtoire que le Chevalier Temple fait dans ſes Mémoires, d'un Perroquet, qui répondoit à propos & avoit apris, comme nous, à avoir une eſpèce de converſation ſuivie. Je ſai qu'on s'eſt moqué * de ce grand Métaphiſicien; mais qui auroit annoncé à l'Univers qu'il y a des générations qui ſe font ſans œufs & ſans Femmes, auroit-il trouvé beaucoup de Partiſans? Cependant Mr. Trembley en a découvert, qui ſe font ſans accouplement, & par la ſeule ſection. Amman n'eut-il pas auſſi paſſé pour un Fou, s'il ſe fut vanté, avant que d'en faire l'heureuſe expérience, d'inſtruire, & en auſſi peu de tems, des Ecoliers, tels que les ſiens? Cependant ſes ſuccès ont étonné l'Univers, & comme l'Auteur de l'Hiſtoire des Polypes, il a paſſé de plein vol à l'immortalité. Qui doit à ſon génie les miracles qu'il opère, l'emporte à mon gré, ſur qui doit les ſiens au hazard. Qui a trouvé l'art d'embellir le plus beau des Règnes, & de lui donner des perfections qu'il n'avoit pas, doit être mis au deſſus d'un Faiſeur oiſif de ſyſtèmes frivoles, ou d'un Auteur laborieux de ſtériles découvertes. Celles d'Amman ſont bien

 d'une

* *L'Auteur de l'Hiſt. d'Ame.*

Digitized by Google

d'une autre prix; il a tiré les Hommes, de l'Inſtinct auquel ils ſembloient condamnés; il leur a donné des idées, de l'Eſprit, une Ame en un mot, qu'ils n'euſſent jamais eüe. Quel plus grand pouvoir!

Ne bornons point les reſſources de la Nature; elles ſont infinies, ſurtout aideés d'un grand Art.

La même Mécanique, qui ouvre le Canal d'Euſtachi dans les Sourds, ne pourroit-il le déboucher dans les Singes? Une heureuſe envie d'imiter la prononciation du Maître, ne pourroit-elle mettre en liberté les organes de la parole, dans des Animaux, qui imitent tant d'autres Signes, avec tant d'adreſſe & d'intelligence? Non ſeulement je défie qu'on me cite aucune expérience vraiment concluante, qui décide mon projet impoſſible & ridicule; mais la ſimilitude de la ſtructure & des opérations du Singe eſt telle, que je ne doute presque point, ſi on exerçoit parfaitement cet Animal, qu'on ne vint enfin à bout de lui apprendre à prononcer, & par conſéquent à ſavoir une langue. Alors ce ne ſeroit plus ni un Homme Sauvage, ni un Homme manqué: ce ſeroit un Homme parfait, un petit Homme de Ville, avec autant d'étoffe ou de muscles que nous mêmes, pour penſer & profiter de ſon éducation.

Des Animaux à l'Homme, la tranſition n'eſt pas violente; les vrais Philoſophes en conviendront. Qu'étoit l'Homme, avant l'invention des Mots & la connoiſſance des Langues? Un Animal de ſon eſpèce, qui avec beaucoup moins d'inſtinct naturel, que les autres, dont alors il ne ſe croioit pas Roi, n'étoit diſtingué du Singe & des autres Animaux, que com-

Digitized by Google

comme le Singe l'eſt lui-même; je veux dire, par une phyſionomie qui annonçoit plus de diſcernement. Réduit à la ſeule *connoiſſance intuitive* des Leibnitiens, il ne voioit que des Figures & des Couleurs, ſans pouvoir rien diſtinguer entr'elles; vieux, comme jeune, Enfant à tout âge, il bégaioit ſes ſenſations & ſes beſoins, comme un chien affamé, ou ennuié du repos, demande à manger, ou à ſe promener.

Les Mots, les Langues, les Loix, les Sciences, les Beaux Arts ſont venus; & par eux enfin le Diamant brut de notre eſprit a été poli. On a dreſſé un Homme, comme un Animal; on eſt devenu Auteur, comme Porte-faix. Un Geomètre a appris à faire les Démonſtrations & les Calculs les plus difficiles, comme un Singe a ôter, ou mettre ſon petit chapeau, & à monter ſur ſon chien docile. Tout s'eſt fait par des Signes; chaque eſpèce a compris ce qu'elle a pu comprendre; & c'eſt de cette manière que les Hommes ont acquis *la connoiſſance ſymbolique*, ainſi nommée encore par nos Philoſophes d'Allemagne.

Rien de ſi ſimple, comme on voit, que la Mécanique de notre Education! Tout ſe réduit à des ſons, ou à des mots, qui de la bouche de l'un, paſſent par l'oreille de l'autre, dans le cerveau, qui reçoit en même tems par les yeux la figure des corps, dont ces mots ſont les Signes arbitraires.

Mais qui a parlé le premier? Qui a été le premier Précepteur du Genre humain? Qui a inventé les moiens de mettre à profit la docilité de notre organiſation? Je n'en ſai rien; le nom de ces heureux & premiers Génies a été perdu dans la

Digitized by Google

nuit des tems. Mais l'Art eſt le fils de la Nature; elle a dû long-tems le précéder.

On doit croire que les Hommes les mieux organiſés, ceux pour qui la Nature aura épuiſé ſes bienfaits, auront inſtruit les autres. Ils n'auront pû entendre un bruit nouveau, par exemple, éprouver de nouvelles ſenſations, être frappé de tous ces beaux objets divers qui forment le raviſſant Spectacle de la Nature, ſans ſe trouver dans le cas de ce Sourd de Chartres, dont Fontenelle nous a le premier donné l'Hiſtoire, lorſqu'il entendit pour la première fois à quarante ans le bruit étonnant des cloches.

De là ſeroit-il abſurde de croire que ces premiers Mortels, eſſaièrent à la manière de ce Sourd, ou à celle des Animaux & des Müets, (autre Eſpece d'Animaux) d'exprimer leurs nouveaux ſentimens, par des mouvemens dépendans de l'Economie de leur imagination, & conſéquemment enſuite par des ſons ſpontanés propres à chaque Animal; expreſſion naturelle de leur ſurpriſe, de leur joie, de leurs tranſports, ou de leurs beſoins? Car ſans doute ceux que la Nature a doüés d'un ſentiment plus exquis, ont eu auſſi plus de facilité pour l'exprimer.

Volla' comme je conçois que les Hommes ont emploié leur ſentiment, ou leur inſtinct, pour avoir de l'eſprit, & enfin leur eſprit, pour avoir des connoiſſances. Voilà par quels moiens, autant que je peux les ſaiſir, on s'eſt rempli le cerveau des idées, pour la reception desquelles la Nature l'avoit formé. On s'eſt aidé l'un par l'autre; & les plus petits commencemens s'agran-

Digitized by Google

s'agrandiſſant peu à peu, toutes les choſes de l'Univers ont été auſſi facilement diſtinguées, qu'un Cercle.

Comme une corde de Violon, ou une touche de Clavecin, frémit & rend un ſon, les cordes du cerveau frapées par les raions ſonores, ont été excitées à rendre, ou à redire les mots qui les touchoient. Mais comme telle eſt la conſtruction de ce viſcère, que dès qu'une fois les yeux bien formés pour l'Optique, ont reçu la peinture des objets, le cerveau ne peut pas ne pas voir leurs images & leurs différences: de même, lorsque les Signes de ces différences ont été marqués, ou gravés dans le cerveau, l'Ame en a néceſſairement examiné les raports; examen qui lui étoit impoſſible, ſans la découverte des Signes, ou l'invention des Langues. Dans ces tems, où l'Univers étoit presque müet, l'Ame étoit à l'égard de tous les objets, comme un Homme, qui, ſans avoir aucune idée des proportions, regarderoit un tableau, ou une pièce de Sculpture; il n'y pourroit rien diſtinguer; ou comme un petit Enfant (car alors l'Ame étoit dans ſon Enfance) qui tenant dans ſa main un certain nombre de petits brins de paille, ou de bois, les voit en général d'une vüe vague & ſuperficielle, ſans pouvoir les compter, ni les diſtinguer. Mais qu'on mette une eſpèce de Pavillon, ou d'Etendart à cette pièce de bois, par exemple, qu'on appelle Mât: qu'on en mette un autre à un autre pareil corps; que le premier venu ſe nombre par le Signe 1. & le ſecond par le Signe, ou chiffre 2; alors cet Enfant pourra les compter, & ainſi de ſuite il apprendra toute l'Arithmetique. Dès qu'une Figure lui paroîtra égale à une autre par ſon

Signe

Signe *numératif*, il conclura ſans peine que ce ſont deux Corps différens; que 1. & 1. font deux, que 2. & 2. font 4. * &c.

C'EST cette ſimilitude réelle, ou apparente des Figures, qui eſt la Baſe fondamentale de toutes les vérités & de toutes nos connoiſſances, parmi lesquelles il eſt évident que celles dont les Signes ſont moins ſimples & moins ſenſibles, ſont plus difficiles à apprendre que les autres; en ce qu'elles demandent plus de Génie pour embraſſer & combiner cette immenſe quantité de mots, par lesquels les Sciences dont je parle expriment les vérités de leur reſſort: tandis que les Sciences, qui s'annoncent par des chiffres, ou autres petits Signes, s'apprennent facilement; & c'eſt ſans doute cette facilité qui a fait la fortune des Calculs Algébriques, plus encore que leur évidence.

TOUT ce ſavoir dont le vent enfle le Balon du cerveau de nos Pédans orgueilleux, n'eſt donc qu'un vaſte amas de Mots & de Figures, qui forment dans la tête toutes les traces, par lesquelles nous diſtinguons & nous nous rapellons les objets. Toutes nos idées ſe réveillent, comme un Jardinier qui connoît les Plantes, ſe ſouvient de toutes leurs phraſes à leur aſpect. Ces Mots & ces Figures qui ſont déſignées par eux, ſont tellement liées enſemble dans le cerveau, qu'il eſt aſſez rare qu'on imagine une choſe, ſans le nom, ou le Signe qui lui eſt attaché.

JE me ſers toujours du mot *imaginer*, parceque je crois que tout s'imagine, & que toutes les parties de l'Ame peuvent être juſtement réduites à la ſeule imagination, qui les forme tou-

* *Il y a encore aujourd'hui des Peuples, qui faute d'un plus grand nombre de Signes, ne peuvent compter que juſqu'à 20.*

Digitized by Google

toutes; & qu'ainſi le jugement, le raiſonnement, la mémoire ne ſont que des parties de l'Ame nullement abſolües, mais de véritables modifications de cette eſpèce de *toile médullaire*, ſur laquelle les objets peints dans l'œil, ſont renvoiés, comme d'une Lanterne magique.

Mais ſi tel eſt ce merveilleux & incompréhenſible réſultat de l'Organiſation du Cerveau; ſi tout ſe conçoit par l'imagination, ſi tout s'explique par elle; pourquoi diviſer le Principe ſenſitif qui penſe dans l'Homme? N'eſt-ce pas une contradiction manifeſte dans les Partiſans de la ſimplicité de l'eſprit? Car une choſe qu'on diviſe, ne peut plus être ſans abſurdité, regardée comme indiviſible. Voilà où conduit l'abus des Langues, & l'uſage de ces grands Mots, *ſpiritualité*, *immatérialité* &c. placés à tout haſard, ſans être entendus, même par des gens d'Eſprit.

Rien de plus facile que de prouver un Syſtème, fondé comme celui-ci, ſur le ſentiment intime & l'expérience propre de chaque individu. L'imagination, ou cette partie fantaſtique du cerveau, dont la nature nous eſt auſſi inconnue, que ſa manière d'agir, eſt-elle naturellement petite, ou foible? Elle aura à peine la force de comparer l'Analogie, ou la reſſemblance de ſes idées; elle ne pourra voir que ce qui ſera vis-à-vis d'elle, ou ce qui l'affectera le plus vivement; & encore de quelle manière! Mais toujours eſt-il vrai que l'imagination ſeule aperçoit; que c'eſt elle qui ſe repréſente tous les objets, avec les mots & les figures qui les caractériſent; & qu'ainſi c'eſt elle encore une fois qui eſt l'Ame, puiſqu'elle en fait tous les Rôles. Par elle, par ſon pinceau flateur, le froid ſquélette de la Raiſon prend

des chairs vives & vermeilles; par elle les Sciences fleuriſſent, les Arts s'embelliſſent, les Bois parlent, les Echos ſoupirent, les Rochers pleurent, le Marbre reſpire, tout prend vie parmi les corps inanimés. C'eſt elle encore qui ajoute à la tendreſſe d'un cœur amoureux, le piquant attrait de la volupté. Elle la fait germer dans le Cabinet du Philoſophe, & du Pédant poudreux; elle forme enfin les Savans, comme les Orateurs & les Poëtes. Sotement décriée par les uns, vainement diſtinguée par les autres, qui tous l'ont mal connüe, elle ne marche pas ſeulement à la ſuite des Graces & des beaux Arts, elle ne peint pas ſeulement la Nature, elle peut auſſi la meſurer. Elle raiſonne, juge, pénètre, compare, approfondit. Pourroit-elle ſi bien ſentir les beautés des tableaux qui lui ſont tracés, ſans en découvrir les rapports? Non; comme elle ne peut ſe replier ſur les plaiſirs des ſens, ſans en goûter toute la perfection, ou la volupté, elle ne peut réfléchir ſur ce qu'elle a mécaniquement conçû, ſans être alors le jugement même.

PLUS on exerce l'imagination, ou le plus maigre Génie, plus il prend, pour ainſi dire, d'embonpoint; plus il s'agrandit, devient nerveux, robuſte, vaſte & capable de penſer. La meilleure Organiſation a beſoin de cet exercice.

L'ORGANISATION eſt le premier mérite de l'Homme; c'eſt en vain que tous les Auteurs de Morale ne mettent point au rang des qualités eſtimables, celles qu'on tient de la Nature, mais ſeulement les talens qui s'acquièrent à force de réflexions & d'induſtrie: car d'où nous vient, je vous prie, l'habileté, la Science & la vertu, ſi ce n'eſt d'une diſpoſition qui nous rend pro-

Digitized by Google

propres à devenir habiles, ſavans & vertueux? Et d'où nous vient encore cette diſpoſition, ſi ce n'eſt de la Nature? Nous n'avons de qualités eſtimables que par elle; nous lui devons tout ce que nous ſommes. Pourquoi donc n'eſtimerois-je pas autant ceux qui ont des qualités naturelles, que ceux qui brillent par des vertus acquiſes, & comme d'emprunt? Quel que ſoit le mérite, de quelque endroit qu'il naiſſe, il eſt digne d'eſtime; il ne s'agit que de ſavoir la meſurer. L'Eſprit, la Beauté, les Richeſſes, la Nobleſſe, quoiqu'Enfans du Hazard, ont tous leur prix, comme l'Adreſſe, le Savoir, la Vertu &c. Ceux que la Nature a comblés de ſes dons les plus précieux, doivent plaindre ceux à qui ils ont été refuſés; mais ils peuvent ſentir leur ſupériorité ſans orgueil, & en connoiſſeurs. Une belle Femme ſeroit auſſi ridicule de ſe trouver laide, qu'un Homme d'Eſprit, de ſe croire un Sot. Une modeſtie outrée (défaut rare à la vérité) eſt une ſorte d'ingratitude envers la Nature. Une honnête fierté au contraire eſt la marque d'une Ame belle & grande, que décelent des traits mâles, moulés comme par le ſentiment.

Si l'organiſation eſt un mérite, & le premier mérite, & la ſource de tous les autres, l'inſtruction eſt le ſecond. Le cerveau le mieux conſtruit, ſans elle, le ſeroit en pure perte; comme ſans l'uſage du monde, l'Homme le mieux fait ne ſeroit qu'un payſan groſſier. Mais auſſi quel ſeroit le fruit de la plus excellente Ecole, ſans une Matrice parfaitement ouverte à l'entrée, ou à la conception des idées? Il eſt auſſi impoſſible de donner une ſeule idée à un Homme, privé de tous les ſens, que de faire un Enfant à une Femme, à laquelle la Nature

Digitized by Google

auroit pouſſé la diſtraction jusqu'à oublier de faire une Vulve, comme je l'ai vû dans une, qui n'avoit ni Fente, ni Vagin, ni Matrice, & qui pour cette raiſon fut démariée après dix ans de mariage.

MAIS ſi le cerveau eſt à la fois bien organiſé & bien inſtruit, c'eſt une terre féconde parfaitement enſemencée, qui produit le centuple de ce qu'elle a reçu: ou, (pour quitter le ſtile figuré, ſouvent néceſſaire pour mieux exprimer ce qu'on ſent & donner des graces à la Vérité même,) l'imagination élevée par l'art, à la belle & rare dignité de Génie, ſaiſit exactement tous les rapports des idées qu'elle a conçües, embraſſe avec facilité une foule étonnante d'objets, pour en tirer enfin une longue chaîne de conſéquences, lesquelles ne ſont encore que de nouveaux rapports, enfantés par la comparaiſon des premiers, auxquels l'Ame trouve une parfaite reſſemblance. Telle eſt, ſelon moi, la génération de l'Eſprit. Je dis *trouve*, comme j'ai donné ci-devant l'Epithète *d'Apparente*, à la ſimilitude des objets: Non que je penſe que nos ſens ſoient toujours trompeurs, comme l'a prétendu le Père Mallebranche, ou que nos yeux naturellement un peu ivres ne voient pas les objets, tels qu'ils ſont en eux mêmes, quoique les Microſcopes nous le prouvent tous les jours; mais pour n'avoir aucune diſpute avec les Pyrrhoniens, parmi lesquels Bayle s'eſt diſtingué.

JE dis de la Vérité en général ce que Mr. de Fontenelle dit de certaines en particulier, qu'il faut la ſacrifier aux agrémens de la Société. Il eſt de la douceur de mon caractère, d'ob-

Digitized by Google

d'obvier à toute dispute, lorsqu'il ne s'agit pas d'aiguiſer la converſation. Les Cartéſiens viendroient ici vainement à la charge avec leurs *idées innées*; je ne me donnerois certainement pas le quart de la peine qu'à priſe Mr. Locke pour attaquer de telles chimères. Quelle utilité en effet de faire un gros Livre, pour prouver une doctrine qui étoit érigée en axiome, il y a trois mille ans?

Suivant les Principes que nous avons poſés, & que nous croions vrais, celui qui a le plus d'imagination doit être regardé, comme aiant le plus d'eſprit, ou de génie, car tous ces mots ſont ſynonimes; & encore une fois c'eſt par un abus honteux qu'on croit dire des choſes différentes, lorsqu'on ne dit que différens mots ou différens ſons, auxquels on n'a attaché aucune idée, ou diſtinction réelle.

La plus belle, la plus grande, ou la plus forte imagination, eſt donc la plus propre aux Sciences, comme aux Arts. Je ne décide point s'il faut plus d'eſprit pour exceller dans l'Art des Ariſtotes, ou des Deſcartes, que dans celui des Euripides, ou des Sophocles; & ſi la Nature s'eſt miſe en plus grands frais, pour faire Newton, que pour former Corneille, (ce dont je doute fort;) mais il eſt certain que c'eſt la ſeule imagination diverſement appliquée, qui a fait leur différent triomphe & leur gloire immortelle.

Si quelqu'un paſſe pour avoir peu de jugement, avec beaucoup d'imagination; cela veut dire que l'imagination trop abandonnée à elle même, presque toujours comme occupée à ſe regarder dans le miroir de ſes ſenſations, n'a pas aſſez con-

Digitized by Google

tracté l'habitude de les examiner elles-mêmes avec attention; plus profondément pénetrée des traces, ou des images, que de leur vérité ou de leur reſſemblance.

Il eſt vrai que telle eſt la vivacité des reſſorts de l'imagination, que ſi l'attention, cette clé ou mère des Sçiences, ne s'en mêle, il ne lui eſt guères permis que de parcourir & d'effleurer les objets.

Voiez cet Oiſeau ſur la branche, il ſemble toujours prêt á s'envoler; l'imagination eſt de même. Toujours emportée par le tourbillon du ſang & des Eſprits; une onde fait une trace, effacée par celle qui ſuit; l'Ame court après, ſouvent en vain: Il faut qu'elle s'attende à regretter ce qu'elle n'a pas aſſez vîte ſaiſi & fixé: & c'eſt ainſi que l'imagination, véritable Image du tems, ſe détruit & ſe renouvelle ſans ceſſe.

Tel eſt le cahos & la ſucceſſion continuelle & rapide de nos idées; elles ſe chaſſent, comme un flot pouſſe l'autre; de ſorte que ſi l'imagination n'emploie, pour ainſi dire, une partie des ſes muscles, pour être comme en équilibre ſur les cordes du cerveau, pour ſe ſoutenir quelque tems ſur un objet qui va fuir, & s'empêcher de tomber ſur un autre, qu'il n'eſt pas encore tems de contempler; jamais elle ne ſera digne du beau nom de jugement. Elle exprimera vivement ce qu'elle aura ſenti de même; elle formera les Orateurs, les Muſiciens, les Peintres, les Poëtes, & jamais un ſeul Philoſophe. Au contraire ſi dès l'enfance on acoutume l'imagination à ſe brider elle-même; à ne point ſe laiſſer emporter à ſa propre impétuoſité, qui ne fait que de brillans Entouſiaſtes; à arrêter, contenir

Digitized by Google

nir ſes idées, à les retourner dans tous les ſens, pour voir toutes les faces d'un objet: alors l'imagination prompte à juger, embraſſera par le raiſonnement, la plus grande Sphère d'objets, & ſa vivacité, toujours de ſi bon augure dans les Enfans, & qu'il ne s'agit que de regler par l'étude & l'exercice, ne ſera plus qu'une pénétration clairvoiante, ſans laquelle on fait peu de progrès dans les Sciences.

TELS ſont les ſimples fondemens ſur lesquels a été bati l'édifice de la Logique. La Nature les avoit jettés pour tout le Genre Humain; mais les uns en ont profité, les autres en ont abuſé.

MALGRE' toutes ces prérogatives de l'Homme ſur les Animaux, c'eſt lui faire honneur que de le ranger dans la même claſſe. Il eſt vrai que jusqu'à un certain age, il eſt plus animal qu'eux, parce qu'il apporte moins d'inſtinct en naiſſant.

QUEL eſt l'Animal qui mourroit de faim au milieu d'une Rivière de Lait? L'Homme ſeul. Semblable à ce vieux Enfant dont un Moderne parle d'après Arnobe; il ne connoit ni les alimens qui lui ſont propres, ni l'eau qui peut le noyer, ni le feu qui peut le réduire en poudre. Faites briller pour la première fois la lumière d'une bougie aux yeux d'un Enfant, il y portera machinalement le doigt, comme pour ſavoir quel eſt le nouveau Phénomène qu'il aperçoit; c'eſt à ſes dépens qu'il en connoîtra le danger, mais il n'y ſera pas repris.

METTEZ-LE encore avec un Animal ſur le bord d'un précipice: lui ſeul y tombera; il ſe noye, où l'autre ſe ſauve à la nage. A quatorze, ou quinze ans, il entrevoit à peine les grands

grands plaiſirs qui l'attendent dans la reproduction de ſon eſpèce; déjà adoleſcent, il ne ſait pas trop comment s'y prendre dans un jeu, que la Nature apprend ſi vite aux Animaux: il ſe cache, comme s'il étoit honteux d'avoir du plaiſir & d'être fait pour être heureux, tandis que les Animaux ſe font gloire d'être *Cyniques*. Sans éducation, ils ſont ſans préjugés. Mais voions encore ce Chien & cet Enfant qui ont tous deux perdu leur Maître dans un grand chemin: l'Enfant pleure, il ne ſait à quel Saint ſe voüer; le Chien mieux ſervi par ſon odorat, que l'autre par ſa raiſon, l'aura bien-tôt trouvé.

LA Nature nous avoit donc faits pour être au deſſous des Animaux, ou du moins pour faire par là même mieux éclater les prodiges de l'Education, qui ſeule nous tire du niveau & nous élève enfin au-deſſus d'eux. Mais accordera-t-on la même diſtinction aux Sourds, aux Aveugles nés, aux Imbéciles, aux Fous, aux Hommes Sauvages, ou qui ont été élevés dans les Bois avec les Bêtes; à ceux dont l'affection hypocondriaque a perdu l'imagination, enfin à toutes ces Bêtes à figure humaine, qui ne montrent que l'inſtinct le plus groſſier? Non, tous ces Hommes de corps, & non d'eſprit, ne méritent pas une claſſe particulière.

NOUS n'avons pas deſſein de nous diſſimuler les objections qu'on peut faire en faveur de la diſtinction primitive de l'Homme & des Animaux, contre notre ſentiment. Il y a, dit-on, dans l'Homme une Loi naturelle, une connoiſſance du bien & du mal, qui n'a pas été gravée dans le cœur des Animaux.

MAIS

Digitized by Google

MAIS cette Objection, ou plutôt cette aſſertion eſt-elle fondée ſur l'expérience, ſans laquelle un Philoſophe peut tout rejetter? En avons-nous quelqu'une qui nous convainque que l'Homme ſeul a été éclairé d'un raion refuſé à tous les autres Animaux? S'il n'y en a point, nous ne pouvons pas plus connoitre par elle ce qui ſe paſſe dans eux, & même dans les Hommes, que ne pas ſentir ce qui affecte l'intérieur de notre Etre. Nous ſavons que nous penſons, & que nous avons des remords; un ſentiment intime ne nous force que trop d'en convenir; mais pour juger des remords d'autrui, ce ſentiment qui eſt dans nous eſt inſuffiſant: c'eſt pourquoi il en faut croire les autres Hommes ſur leur parole, ou ſur les ſignes ſenſibles & exterieurs que nous avons remarqués en nous mêmes, lorsque nous éprouvions la même conſcience & les mêmes tourmens.

MAIS pour décider ſi les Animaux qui ne parlent point, ont reçu la Loi Naturelle, il faut s'en raporter conſéquemment à ces ſignes dont je viens de parler, ſupoſé qu'ils exiſtent. Les faits ſemblent le prouver. Le Chien qui a mordu ſon Maître qui l'agaçoit, a paru s'en repentir le moment ſuivant; on l'a vû triſte, fâché, n'oſant ſe montrer, & s'avouër coupable par un air rampant & humilié. L'Hiſtoire nous offre un exemple célébre d'un Lion qui ne voulut pas déchirer un Homme abandonné à ſa fureur, parce qu'il le reconnut pour ſon Bienfaiteur. Qu'il ſeroit à ſouhaiter que l'Homme même montrât toujours la même reconnoiſſance pour les Bienfaits, & le même reſpect pour l'humanité! On n'auroit plus à craindre les Ingrats, ni ces Guerres qui ſont le fléau du Genre Humain & les vrais Bourreaux de la Loi Naturelle.

Digitized by Google

Mais un Etre à qui la Nature a donné un inſtinct ſi précoce, ſi éclairé, qui juge, combine, raiſonne & délibère, autant que s'étend & lui permet la Sphère de ſon activité: un Etre qui s'attache par les Bienfaits, qui ſe détache par les mauvais traitemens, & va eſſaier un meilleur Maître; un Etre d'une ſtructure ſemblable à la nôtre, qui fait les mêmes opérations, qui a les mêmes paſſions, les mêmes douleurs, les mêmes plaiſirs, plus ou moins vifs, ſuivant l'empire de l'imagination & la délicateſſe des nerfs; un tel Etre enfin ne montre-t-il pas clairement qu'il ſent ſes torts & les nôtres; qu'il connoît le bien & le mal, & en un mot a conſcience de ce qu'il fait? Son Ame qui marque comme la nôtre, les mêmes joies, les mêmes mortifications, les mêmes déconcertemens, ſeroit-elle ſans aucune répugnance, à la vuë de ſon ſemblable déchiré, ou après l'avoir lui-même impitoiablement mis en pièces? Cela poſé, le don précieux dont-il s'agit, n'auroit point été refuſé aux Animaux; car puiſqu'ils nous offrent des Signes évidens de leur repentir, comme de leur intelligence, qu'y a-t-il d'abſurde à penſer que des Etres, des Machines presque auſſi parfaites que nous, ſoient comme nous, faites pour penſer, & pour ſentir la Nature?

Qu'on ne m'objecte point que les Animaux ſont pour la plûpart des Etres féroces, qui ne ſont pas capables de ſentir les maux qu'ils font; car tous les Hommes diſtinguent-ils mieux les vices & les vertus? Il eſt dans notre Eſpèce de la férocité, comme dans la leur. Les Hommes qui ſont dans la barbare habitude d'enfreindre la Loi Naturelle, n'en ſont pas ſi tourmentés, que ceux qui la transgreſſent pour la première fois,

Digitized by Google

fois, & que la force de l'exemple n'a point endurcis. Il en eſt de même des Animaux, comme des Hommes; Les uns & les autres peuvent être plus ou moins féroces par tempérament, & ils le deviennent encore plus avec ceux qui le ſont. Mais un Animal doux, pacifique, qui vit avec d'autres Animaux emblables, & d'alimens doux, ſera ennemi du ſang & du carnage; il rougira intérieurement de l'avoir verſé; avec cette différence peut-être, que comme chez eux tout eſt immolé aux beſoins, aux plaiſirs, & aux commodités de la vie, dont ils jouïſſent plus que nous, leurs remords ne ſemblent pas devoir être ſi vifs que les nôtres, parce que nous ne ſommes pas dans la même néceſſité qu'eux. La coutume émouſſe, & peut-être étouffe les remords, comme les plaiſirs.

Mais je veux pour un moment ſuppoſer que je me trompe, & qu'il n'eſt pas juſte que presque tout l'Univers ait tort à ce ſujet, tandis que j'aurois ſeul raiſon; j'accorde que les Animaux, même les plus excellens, ne connoiſſent pas la diſtinction du bien & du mal moral, qu'ils n'ont aucune mémoire des attentions qu'on a euës pour eux, du bien qu'on leur a fait, aucun ſentiment de leurs propres vertus; que ce Lion, par exemple, dont j'ai parlé après tant d'autres, ne ſe ſouvienne pas de n'avoir pas voulu ravir la vie à cet Homme qui fut livré à ſa furie, dans un Spectacle plus inhumain que tous les Lions, les Tigres & les Ours; tandis que nos Compatriotes ſe battent, Suiſſes contre Suiſſes, Frères contre Frères, ſe reconnoiſſent, s'enchaînent, ou ſe tuënt ſans remords, parce qu'un Prince paie leurs meurtres: je ſuppoſe enfin que la Loi naturelle n'ait

Digitized by Google

pas été donnée aux Animaux, quelles en ſeront les conſéquences? L'Homme n'eſt pas pétri d'un Limon plus précieux; la Nature n'a emploié qu'une ſeule & même pâte, dont elle a ſeulement varié les levains. Si donc l'Animal ne ſe repent pas d'avoir violé le ſentiment interieur dont je parle, ou plutôt s'il en eſt abſolument privé, il faut néceſſairement que l'Homme ſoit dans le même cas: moiennant quoi adieu la Loi Naturelle, & tous ces beaux Traités qu'on a publiés ſur elle! Tout le Régne Animal en ſeroit généralement dépourvû. Mais réciproquement ſi l'Homme ne peut ſe diſpenſer de convenir qu'il diſtingue toujours, lorsque la ſanté le laiſſe joüir de lui-même, ceux qui ont de la probité, de l'humanité, de la vertu, de ceux qui ne ſoit ni humains, ni vertueux, ni honnêtes gens; qu'il eſt facile de diſtinguer ce qui eſt vice, ou vertu, par l'unique plaiſir, ou la propre répugnance, qui en ſont comme les effets naturels, il s'enſuit que les Animaux formés de la même matière, à laquelle il n'a peut-être manqué qu'un dégré de fermentation, pour égaler les Hommes en tout, doivent participer aux mêmes prérogatives de l'Animalité, & qu'ainſi il n'eſt point d'Ame, ou de ſubſtance ſenſitive, ſans remords. La Réfléxion ſuivante va fortifier celles-ci.

On ne peut détruire la Loi Naturelle. L'Empreinte en eſt ſi forte dans tous les Animaux, que je ne doute nullement que les plus ſauvages & les plus féroces n'aient quelques momens de repentir. Je crois que la Fille-Sauvage de Châlons en Champagne aura porté la peine de ſon crime, s'il eſt vrai qu'elle ait mangé ſa ſœur. Je penſe la même choſe de tous ceux qui commettent des crimes, même involontaires, ou de tempérament:

Digitized by Google

rament : de Gaſton d'Orléans qui ne pouvoit s'empecher de voler ; de certaine femme qui fut ſujette au même vice dans la groſſeſſe, & dont ſes enfans héritérent : de celle qui dans le même Etat, mangea ſon mari ; de cette autre qui égorgeoit les enfans, ſaloit leurs corps, & en mangeoit tous les jours comme du petit ſalé : de cette fille de Voleur Antropophage, qui la devint à 12 ans, quoiqu'aiant perdu Pere & Mere à l'age d'un an, elle eut été élevée par d'honnêtes gens ; pour ne rien dire de tant d'autres exemples dont nos obſervateurs ſont remplis ; & qui prouvent tous qu'il eſt mille vices & vertus héréditaires, qui paſſent des parens aux enfans, comme ceux de la Nourice, à ceux qu'elle allaite. Je dis donc & j'accorde que ces malheureux ne ſentent pas pour la plupart ſur le champ l'énormité de leur action. La *Boulymie*, par exemple, ou la faim canine peut éteindre tout ſentiment ; c'eſt une manie d'eſtomac qu'on eſt forcé de ſatisfaire. Mais revenues à elles-mêmes, & comme déſenivrées, quels remords pour ces femmes qui ſe rappellent le meurtre qu'elles ont commis dans ce qu'elles avoient de plus cher ! quelle punition d'un mal involontaire, auquel elles n'ont pu réſiſter, dont elles n'ont eu aucune conſcience ! Cependant ce n'eſt point aſſez apparemment pour les Juges. Parmi les femmes dont je parle, l'une fut roüée, & brulée, l'autre enterrée vive. Je ſens tout ce que démande l'intérêt de la ſocieté. Mais il ſeroit ſans doute à ſouhaiter qu'il n'y eut pour Juges, que d'excellens Medecins. Eux ſeuls pourroient diſtinguer le criminel innocent, du coupable. Si la raiſon eſt eſclave d'un ſens dépravé, ou en fureur, comment peut-elle le gouverner ?

Digitized by Google

Mais ſi le crime porte avec ſoi ſa propre punition plus ou moins cruelle; ſi la plus longue & la plus barbare habitude ne peut tout à-fait arracher le repentir des cœurs les plus inhumains; s'ils ſont déchirés par la mémoire même de leurs actions, pourquoi effraier l'imagination des eſprits foibles par un Enfer, par des ſpectres, & des précipices de feu, moins réels encore que ceux de Paſcal *? Qu'eſt-il beſoin de recourir à des fables, comme un Pape de bonne foi l'a dit lui-même, pour tourmenter les malheureux mêmes qu'on fait perir, parce qu'on ne les trouve pas aſſez punis par leur propre conſcience, qui eſt leur premier Bourreau? Ce n'eſt pas que je veüille dire que tous les criminels ſoient injuſtement punis; je prétens ſeulement que ceux dont la volonté eſt dépravée, & la conſcience éteinte, le ſont aſſez par leurs remords, quand ils reviennent à eux-mêmes; remords, j'oſe encore le dire, dont la Nature auroit dû en ce cas, ce me ſemble, délivrer des malheureux entrainés par une fatale néceſſité.

Les Criminels, les Méchans, les Ingrats, ceux enfin qui ne ſentent pas la Nature, Tyrans malheureux & indignes du jour, ont beau ſe faire un cruel plaiſir de leur Barbarie, il eſt des momens calmes & de réfléxion, où la Conſcience vengereſſe s'élève, dépoſe contr'eux, & les condamne à être presque

* *Dans un cercle, ou à table, il lui falloit toujours un rempart de Chaiſes, ou quelqu'un dans ſon voiſinage du coté gauche, pour l'empêcher de voir des Abimes épouvantables dans leſquels il craignoit quelquefois de tomber, quelque connoiſſance qu'il eut de ces illuſions. Quel effraiant effet de l'Imagination, ou d'une ſingulière circulation dans un Lobe du cerveau! Grand Homme d'un coté, il étoit à moitié fou de l'autre. La folie & la ſageſſe avoient chacun leur département, ou leur* Lobe, *ſéparé par la* faux. *De quel coté tenoit-il ſi fort à M^rr. de Port-Roial?*

que ſans ceſſe déchirés de ſes propres mains. Qui tourmente les Hommes, eſt tourmenté par lui-même; & les maux qu'il ſentira, ſeront la juſte meſure de ceux qu'il aura faits.

D'UN autre côté, il y a tant de plaiſir à faire du bien, à ſentir, à reconnoître celui qu'on reçoit, tant de contentement à pratiquer la vertu, à être doux, humain, tendre, charitable, compatiſſant & généreux, (ce ſeul mot renferme toutes les vertus), que je tiens pour aſſez puni, quiconque a le malheur de n'être pas né Vertueux.

NOUS n'avons pas originairement été faits pour être Savans; c'eſt peut-être par une eſpèce d'abus de nos facultés organiques, que nous le ſommes devenus; & cela à la charge de l'Etat, qui nourrit une multitude de Fainéans, que la vanité a decorés du nom de *Philoſophes*. La Nature nous a tous créés uniquement pour être heureux; oüi tous, depuis le ver qui rampe, juſqu'à l'Aigle qui ſe perd dans la Nuë. C'eſt pourquoi elle a donné à tous les Animaux quelque portion de la Loi naturelle, portion plus ou moins exquiſe, ſelon que le comportent les Organes bien conditionnés de chaque Animal.

A PRÉSENT comment définirons-nous la Loi naturelle? C'eſt un ſentiment, qui nous aprend ce que nous ne devons pas faire, par ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît. Oſerois-je ajouter à cette idée commune, qu'il me ſemble que ce ſentiment n'eſt qu'une eſpèce de crainte, ou de fraieur, auſſi ſalutaire à l'eſpèce, qu'à l'individu; car peut-être ne reſpectons nous la bourſe & la vie des autres, que pour nous conſerver nos Biens, notre honneur & nous-mêmes; ſemblables à ces

Ixi-

Digitized by Google

Esprit du Christianisme, qui n'aiment Dieu & n'embraſſent tant de chimériques vertus, que parce qu'ils craignent l'Enfer.

Vous voiez que la Loi naturelle n'eſt qu'un ſentiment intime, qui appartient encore à l'imagination, comme tous les autres, parmi leſquels on compte la penſée. Par conſéquent elle ne ſupoſe évidemment ni éducation, ni révélation, ni Législateur, à moins qu'on ne veüille la confondre avec les Loix Civiles, à la maniere ridicule des Théologiens.

Les armes du Fanatisme peuvent détruire ceux qui ſoutiennent ces vérités; mais elles ne détruiront jamais ces vérités mêmes.

Ce n'eſt pas que je révoque en doute l'exiſtence d'un Etre ſuprême; il me ſemble au contraire que le plus grand degré de Probabilité eſt pour elle: mais comme cette exiſtence ne prouve pas plus la néceſſité d'un culte, que toute autre, c'eſt une vérité théorique, qui n'eſt guères d'uſage dans la Pratique: de ſorte que, comme on peut dire d'après tant d'expériences, que la Religion ne ſuppoſe pas l'exacte probité, les mêmes raiſons autoriſent à penſer que l'Atheïsme ne l'exclut pas.

Qui ſait d'ailleurs ſi la raiſon de l'Exiſtence de l'Homme, ne ſeroit pas dans ſon exiſtence même? Peut-être a-t-il été jetté au hazard ſur un point de la ſurface de la Terre, ſans qu'on puiſſe ſavoir ni comment, ni pourquoi; mais ſeulement qu'il doit vivre & mourir; ſemblable à ces champignons, qui paroiſſent d'un jour à l'autre, ou à ces fleurs qui bordent les foſſés & couvrent les murailles.

Ne nous perdons point dans l'infini, nous ne ſommes pas faits pour en avoir la moindre idée; il nous eſt abſolument impoſſible de remonter à l'origine des choſes. Il eſt égal d'ailleurs pour notre repos, que la matière ſoit éternelle, ou qu'elle ait été créée; qu'il y ait un Dieu, ou qu'il n'y en ait pas. Quelle folie de tant ſe tourmenter pour ce qu'il eſt impoſſible de connoître, & ce qui ne nous rendroit pas plus heureux, quand nous en viendrions à bout.

Mais, dit on, liſez tous les ouvrages des Fénelons, des Nieuwentits, des Abadies, des Derhams, des Raïs &c. Eh bien! que m'apprendront-ils? ou plutôt que m'ont-ils appris? Ce ne ſont que d'ennuieuſes répétitions d'Ecrivains zèlés, dont l'un n'ajoute à l'autre qu'un verbiage, plus propre à fortifier, qu'à ſaper les fondemens de l'Atbéisme. Le volume des preuves qu'on tire du ſpectacle de la nature, ne leur donne pas plus de force. La ſtructure ſeule d'un doit, d'une oreille, d'un œil, *une obſervation de Malpighi*, prouve tout, & ſans doute beaucoup mieux que *Descartes & Mallebranche*; ou tout le reſte ne prouve rien. Les Deiſtes, & les Chrétiens mêmes devroient donc ſe contenter de faire obſerver que dans tout le Régne Animal, les mêmes vües ſont exécutées par une infinité de divers moiens, tous cependant exactement géométriques. Car de quelles plus fortes Armes pourroit-on terraſſer les Athées? Il eſt vrai que ſi ma raiſon ne me trompe pas, l'Homme & tout l'Univers ſemblent avoir été deſtinés à cette unité de vües. Le Soleil, l'Air, l'Eau, l'Organiſation, la forme des corps, tout eſt arrangé dans l'œil, comme dans un miroir qui préſente fidélement à l'imagination les objets qui y ſont peints, ſuivant

les loix qu'exige cette infinie variété de corps qui ſervent à la viſion. Dans l'oreille, nous trouvons partout une diverſité frappante, ſans que cette diverſe fabrique de l'Homme, des Animaux, des Oiſeaux, des Poiſſons, produiſe differens uſages. Toutes les oreilles ſont ſi mathématiquement faites, qu'elle tendent également au ſeul & même but, qui eſt d'entendre. Le Hazard, demande le Déiſte, ſeroit-il donc aſſez grand Géometre, pour varier ainſi à ſon gré les ouvrages dont on le ſuppoſe Auteur, ſans que tant de diverſité pût l'empêcher d'atteindre la même fin. Il objecte encore ces parties evidemment contenües dans l'Animal pour de futurs uſages; le Papillon dans la Chenille; l'Homme dans le Ver ſpermatique; un Polype entier dans chacune de ſes parties; la valvule du trou ovale, le Poumon dans le fetus; les dens dans leurs Alvéoles; les os dans les fluides, qui s'en détachent & ſe durciſſent d'une manière incompréhenſible. Et comme les Partiſans de ce ſyſtème, loin de rien négliger pour le faire valoir, ne ſe laſſent jamais d'accumuler preuves ſur preuves, ils veulent profiter de tout, & de la foibleſſe même de l'Eſprit en certains cas. Voiez, diſent-ils, les Spinoſa, les Vanini, les Desbarreaux, les Boindins, Apôtres qui font plus d'honneur, que de tort au Déisme! La durée de la ſanté de ces derniers a été la meſure de leur incrédulité: & il eſt rare en effet, ajoutent-ils, qu'on n'abjure pas l'Athéïsme, dès que les paſſions ſe ſont affoiblies avec le corps qui en eſt l'inſtrument.

Voilà certainement tout ce qu'on peut dit de plus favorable à l'exiſtence d'un Dieu, quoique le dernier argument ſoit frivole, en ce que ces converſions ſont courtes, l'Eſprit repre-

reprenant presque toujours ſes anciennes opinions, & ſe conduiſant en conſéquence, dès qu'il a recouvré, ou plutôt retrouvé ſes forces dans celles du corps. En voilà du moins beaucoup plus que n'en dit le Medecin *Diderot*, dans ſes *Penſées Philoſophiques*, ſublime ouvrage qui ne convaincra pas un Athée. Que répondre en effet à un Homme qui dit? „Nous ne connoiſſons point la Nature: Des cauſes cachées dans ſon ſein „pourroient avoir tout produit. Voiez à votre tour le Polype „de Trembley! Ne contient il pas en ſoi les cauſes qui donnent lieu à ſa régénération? Quelle abſurdité y auroit-il donc „à penſer qu'il eſt des cauſes phyſiques pour leſquelles tout „a été fait, & auxquelles toute la chaine de ce vaſte Univers „eſt ſi néceſſairement liée & aſſujettie, que rien de ce qui arrive, „ne pouvoit ne pas arriver; des cauſes dont l'ignorance „abſolument invincible nous a fait recourir à un Dieu, qui „n'eſt pas même un *Etre de Raiſon*, ſuivant certains? Ainſi „détruire le Hazard, ce n'eſt pas prouver l'exiſtence d'un Etre „ſuprême, puiſqu'il peut y avoir autre choſe qui ne ſeroit ni „Hazard, ni Dieu; je veux dire la Nature, dont l'etude par „conſéquent ne peut faire que des incrédules; comme le „prouve la façon de penſer de tous ſes plus heureux ſcrutateurs.

Le *poids de l'Univers* n'ébranle donc pas un véritable Athée, loin de *l'écraſer*; & tous ces indices mille & mille fois rebattus d'un Créateur, indices qu'on met fort au-deſſus de la façon de penſer dans nos ſemblables, ne ſont évidens, quelque loin qu'on pouſſe cet argument, que pour les Anti-pirrhoniens, ou pour ceux qui ont aſſés de confiance dans leur raiſon, pour croire pouvoir juger ſur certaines apparences, auxquelles, com-

me vous voiez, les Athées peuvent en oppoſer d'autres peut-être auſſi fortes, & abſolument contraires. Car ſi nous écoutons encore les Naturaliſtes; ils nous diront que les mêmes cauſes qui, dans les mains d'un Chimiſte, & par le Hazard de divers mêlanges, ont fait le premier miroir, dans celles de la Nature ont fait l'eau pure, qui en ſert à la ſimple Bergère: que le mouvement qui conſerve le monde, a pu le créer; que chaque corps a pris la place que ſa Nature lui a aſſignée; que l'air a dû entourer la terre, par la même raiſon que le Fer & les autres Métaux ſont l'ouvrage de ſes entrailles; que le Soleil eſt une production auſſi naturelle, que celle de l'Electricité; qu'il n'a pas plus été fait pour échaufer la Terre, & tous ſes Habitans, qu'il brule quelquefois, que la pluie pour faire pouſſer les grains, qu'elle gâte ſouvent; que le miroir & l'eau n'ont pas plus été faits pour qu'on pût s'y regarder, que tous les corps polis qui ont la même propriété: que l'œil eſt à la vérité une eſpèce de Trumeau dans lequel l'Ame peut contempler l'image des objets, tels qu'ils lui ſont repreſentés par ces corps; mais qu'il n'eſt pas démontré que cet organe ait été réellement fait exprès pour cette contemplation, ni exprès placé dans l'orbite: qu'enfin il ſe pourroit bien faire que Lucréce, le Medecin Lamy, & tous les Epicuriens anciens & modernes, euſſent raiſon, lorsqu'ils avancent que l'œil ne voit que par ce qu'il ſe trouve organiſé, & placé comme il l'eſt; que, poſées une fois les mêmes régles de mouvement que ſuit la Nature dans la génération & le dévelopement des corps, il n'etoit pas poſſible que ce merveilleux organe fut organiſé & placé autrement.

Tel eſt le pour & le contre, & l'abrégé des grandes raiſons

ſons qui partageront éternellement les Philoſophes: je ne prens aucun parti.

Non noſtrum inter vos tantas componere lites.

C'eſt ce que je diſois à un François de mes amis, auſſi franc Pirrhonien que moi, Homme de beaucoup de mérite, & digne d'un meilleur ſort. Il me fit à ce ſujet une réponſe fort ſingulière. Il eſt vrai, me dit il, que le pour & le contre ne doit point inquiéter l'Ame d'un Philoſophe, qui voit que rien n'eſt démontré avec aſſez de clarté pour forcer ſon conſentement, & même que les idées indicatives qui s'offrent d'un coté, ſont auſſitôt détruites par celles qui ſe montrent de l'autre. Cependant, reprit-il, l'Univers ne ſera jamais heureux, à moins qu'il ne ſoit Athée. Voici quelles étoient les raiſons de cet *abominable* Homme. Si l'Athéisme, diſoit-il, étoit généralement répandu, toutes le branches de la Réligion ſeroient alors détruites & coupées par la racine. Plus de guerres théologiques; plus de ſoldats de Religion; ſoldats terribles! la Nature infectée d'un poiſon ſacré, reprendroit ſes droits & ſa pureté. Sourds à toute autre voix, les Mortels tranquilles ne ſuivroient que les conſeils ſpontanés de leur propre individu; les ſeuls qu'on ne mépriſe point impunément, & qui peuvent ſeuls nous conduire au bonheur par les agréables ſentiers de la vertu.

Telle eſt la Loi Naturelle; quiconque en eſt rigide obſervateur, eſt honnête Homme, & mérite la confiance de tout le genre humain. Quiconque ne la ſuit pas ſcrupuleuſement, a beau affecter les ſpecieux dehors d'une autre Religion, c'eſt un fourbe, ou un Hippocrite dont je me défie.

APRÈS cela qu'un vain Peuple penſe différemment ; qu'il oſe affirmer qu'il y va de la probité même, à ne pas croire la Révélation ; qu'il faut en un mot une autre Religion, que celle de la Nature, quelle qu'elle ſoit ! quelle miſere! quelle pitié! & la bonne opinion que chacun nous donne de celle qu'il a embraſſée ! Nous ne briguons point ici le ſuffrage du vulgaire. Qui dreſſe dans ſon cœur des Autels à la Superſtition, eſt né pour adorer des Idoles, & non pour ſentir la Vertu.

MAIS puis que toutes les facultés de l'Ame dépendent tellement de la propre Organiſation du Cerveau & de tout le Corps, qu'elles ne ſont viſiblement que cette Organiſation même ; voilà une Machine bien éclairée! Car enfin quand l'Homme ſeul auroit reçu en partage la Loi Naturelle, en ſeroit-il moins une Machine ? Des Roües, quelques reſſorts de plus que dans les Animaux les plus parfaits, le cerveau proportionnellement plus proche du cœur, & recevant auſſi plus de ſang, la même raiſon donnée ; que ſais-je enfin ? des cauſes inconnües, produiroient toujours cette conſcience délicate, ſi facile à bleſſer, ces remords que ne ſont pas plus étrangers à la matière, que la penſée, & en un mot toute la différence qu'on ſuppoſe ici. L'organiſation ſuffiroit-elle donc à tout ? Oüi, encore une fois. Puisque la penſée ſe développe viſiblement avec les organes, pourquoi la matière dont ils ſont faits, ne ſeroit-elle pas auſſi ſuſceptible de remords, quand une fois elle a acquis avec le tems la faculté de ſentir ?

L'AME n'eſt donc qu'un vain terme dont on n'a point d'idée, & dont un bon Eſprit ne doit ſe ſervir que pour nommer la partie qui penſe en nous. Poſé le moindre principe de

Digitized by Google

de mouvement, les corps animés auront tout ce qu'il leur faut pour se mouvoir, sentir, penser, se repentir, & se conduire en un mot dans le Physique, & dans le Moral qui en dépend.

Nous ne supposons rien; ceux qui croiroient que toutes les difficultés ne seroient pas encore levées, vont trouver des expériences, qui acheveront de les satisfaire.

1. Toutes les chairs des Animaux palpitent après la mort, d'autant plus long-tems, que l'Animal est plus froid & transpire moins. Les Tortuës, les Lézards, les Serpens &c. en font foi.

2. Les muscles séparés du corps, se retirent, lorsqu'on les pique.

3. Les entrailles conservent long-tems leur mouvement péristaltique, ou vermiculaire.

4. Une simple injection d'eau chaude ranime le cœur & les muscles, suivant Cowper.

5. Le cœur de la Grenoüille, surtout exposé au Soleil, encore mieux sur une table, ou une assiette chaude, se remüe pendant une heure & plus, après avoir été arraché du corps. Le mouvement semble-t-il perdu sans ressource? Il n'y a qu'à piquer le cœur, & ce muscle creux bat encore. Harvey a fait la même observation sur les Crapaux.

6. Le Chancelier Bacon, Auteur du premier ordre, parle, dans son *Histoire de la vie & de la mort*, d'un homme convaincu de trahison qu'on ouvrit vivant, pour en arracher le cœur & le jetter au feu: ce muscle sauta d'abord à la hauteur perpendicu-

diculaire d'un pié & demi; mais enſuite perdant ſes forces, à chaque repriſe, toujours moins haut, pendant 7 ou 8 minutes.

7. PRENEZ un petit Poulet encore dans l'œuf; arrachez lui le cœur; vous obſerverez les mêmes Phénomènes, avec à peu près les mêmes circonſtances. La ſeule chaleur de l'haleine ranime un Animal prêt à périr dans la Machine Pneumatique.

LES mêmes Expériences que nous devons à Boyle & à Sténon, ſe font dans les Pigeons, dans les Chiens, dans les Lapins, dont les morceaux de cœur ſe remüent, comme les Cœurs entiers. On voit le même mouvement dans les pattes de Taupe arrachées.

8. LA Chenille, les Vers, l'Araignée, la Mouche, l'Anguille, offrent les mêmes choſes à conſiderer; & le mouvement des parties coupées augmente dans l'eau chaude, à cauſe du feu qu'elle contient.

9. UN Soldat yvre emporta d'un coup de ſabre la tête d'un Coq d'Inde. Cet Animal reſta debout, enſuite il marcha, courut; venant à rencontrer une muraille, il ſe tourna, battit des ailes, en continuant de courir, & tomba enfin. Etendu par terre, tous les muscles de ce Coq ſe remuoient encore. Voilà ce que j'ai vu, & il eſt facile de voir à peu près ces phénomènes dans les petits chats, ou chiens, dont on a coupé la tête.

10. LES Polypes font plus que de ſe mouvoir, après la Section; ils ſe reproduiſent dans huit jours en autant d'Animaux

maux, qu'il y a de parties coupées. J'en ſuis fâché pour le ſyſtème des Naturaliſtes ſur la génération, ou plutôt j'en ſuis bien aiſe ; car que cette découverte nous apprend bien à ne jamais rien conclurre de géneral, même de toutes les Expériences connües, & les plus déciſives !

Voila' beaucoup plus de faits qu'il n'en faut, pour prouver d'une manière inconteſtable que chaque petite fibre, ou partie des corps organiſés, ſe meut par un principe qui lui eſt propre, & dont l'action ne dépend point des nerfs, comme les mouvemens volontaires ; puisque les mouvemens en queſtion s'exerçent, ſans que les parties qui les manifeſtent, aient aucun commerce avec la circulation. Or ſi cette force ſe fait remarquer jusques dans des morceaux de fibres, le cœur, qui eſt un compoſé de fibres ſingulièrement entrelacées, doit avoir la même proprieté. L'Hiſtoire de Bacon n'étoit pas néceſſaire pour me le perſuader. Il m'étoit facile d'en juger, & par la parfaite Analogie de la ſtructure du Cœur de l'Homme & des Animaux; & par la maſſe même du premier, dans laquelle ce mouvement ne ſe cache aux yeux, que parce qu'il y eſt étouffé, & enfin parce que tout eſt froid & affaiſſé dans les cadavres. Si les diſſections ſe faiſoient ſur des Criminels ſupplicés, dont les corps ſont encore chauds, on verroit dans leur cœur les mêmes mouvemens, qu'on obſerve dans les muscles du viſage des gens décapités.

Tel eſt ce principe moteur des Corps entiers, ou des parties coupées en morceaux, qu'il produit des mouvemens non déreglés, comme on l'a cru, mais très réguliers, & cela

tant dans les Animaux chauds & parfaits, que dans ceux qui ſont froids & imparfaits. Il ne reſte donc aucune reſſource à nos Adverſaires, ſi ce n'eſt de nier mille & mille faits que chacun peut facilement vérifier.

Si on me demande à préſent quel eſt le ſiége de cette force innée dans nos corps; je répons qu'elle réſide très clairement dans ce que les Anciens ont appellé *Parenchyme*; c'eſt à dire dans la ſubſtance propre des parties, abſtraction faite des Veines, des Artères, des Nerfs, en un mot de l'Organiſation de tout le corps; & que par conſéquent chaque partie contient en ſoi des reſſorts plus ou moins vifs, ſelon le beſoin qu'elles en avoient.

Entrons dans quelque détail de ces reſſorts de la Machine humaine. Tous les mouvemens vitaux, animaux, naturels, & automatiques ſe font par leur action. N'eſt-ce pas machinalement que le corps ſe retire, frappé de terreur à l'aſpect d'un précipice inattendu? que les paupières ſe baiſſent à la menace d'un coup, comme on l'a dit? que la *Pupille* s'étrécit au grand jour pour conſerver la Rétine, & s'élargit pour voir les objets dans l'obſcurité? N'eſt ce pas machinalement que les pores de la peau ſe ferment en Hyver, pour que le froid ne pénètre pas l'intérieur des vaiſſeaux? que l'eſtomac ſe ſoulève, irrité par le poiſon, par une certaine quantité d'Opium, par tous les Emétiques &c.? que le Cœur, les Artères, les Muscles ſe contractent pendant le ſommeil, comme pendant la veille? que le Poumon fait l'office d'un ſouflet continuellement exercé? N'eſt-ce pas machinalement qu'agiſſent tous les Sphincters de la Veſſie,

Veſſie, du *Rectum* &c.? que le Cœur a une contraction plus forte que tout autre muscle? que les muscles érecteurs font dreſſer la Verge dans l'Homme, comme dans les Animaux qui s'en battent le ventre; & même dans l'enfant, capable d'érection, pour peu que cette partie ſoit irritée? Ce qui prouve, pour le dire en paſſant, qu'il eſt un reſſort ſingulier dans ce membre, encore peu connu, & qui produit des effets qu'on n'a point encore bien expliqués, malgre toutes les lumières de l'Anatomie.

Je ne m'etendrai pas davantage ſur tous ces petits réſſorts ſubalternes connus de tout le monde. Mais il en eſt un autre plus ſubtil, & plus merveilleux, qui les anime tous; il eſt la ſource de tous nos ſentimens, de tous nos plaiſirs, de toutes nos paſſions, de toutes nos penſées; car le cerveau a ſes muscles pour penſer, comme les jambes pour marcher. Je veux parler de ce principe incitant, & impétueux, qu'Hippocrate appelle ἔνορμον (l'Ame). Ce principe exiſte, & il a ſon ſiége dans le cerveau à l'origine des nerfs, par leſquels il exerce ſon empire ſur tout le reſte du corps. Par là s'explique tout ce qui peut s'expliquer, juſqu'aux effets ſurprenans des maladies de l'Imagination.

Mais pour ne pas languir dans une richeſſe & une fécondité mal entendüe, il faut ſe borner à un petit nombre de queſtions & de réfléxions.

Pourquoi la vüe, ou la ſimple idée d'une belle femme nous cauſe-t-elle des mouvemens & des déſirs ſinguliers? Ce qui ſe paſſe alors dans certains organes, vient-il de la nature

même de ces organes? Point du tout; mais du commerce & de l'eſpèce de ſympathie de ces muscles avec l'imagination. Il n'y a ici qu'un premier reſſort excité par le *beneplacitum* des Anciens, ou par l'image de la beauté, qui en excite un autre, lequel étoit fort aſſoupi, quand l'imagination l'a éveillé: & comment cela, ſi ce n'eſt par le déſordre & le tumulte du ſang & des eſprits, qui galopent avec une promptitude extraordinaire, & vont gonfler les corps caverneux?

Puisqu'il eſt des communications évidentes entre la Mère & l'Enfant *, & qu'il eſt dur de nier des faits rapportés par Tulpius & par d'autres Ecrivains auſſi dignes de foi, (il n'y en a point qui le ſoient plus,) nous croirons que c'eſt par la même voie que le fœtus reſſent l'impétuoſité de l'imagination maternelle, comme une cire molle reçoit toutes ſortes d'impreſſions; & que les mêmes traces, ou Envies de la Mère, peuvent s'imprimer ſur le fœtus, ſans que cela puiſſe ſe comprendre, quoiqu'en diſent Blondel & tous ſes adhérens. Ainſi nous faiſons réparation d'honneur au P. Malebranche, beaucoup trop raillé de ſa crédulité par des Auteurs qui n'ont point obſervé d'aſſez près la Nature, & ont voulu l'aſſujettir à leurs idées.

Voiez le Portrait de ce fameux Pope, le Voltaire des Anglois. Les Efforts, les Nerfs de ſon Génie ſont peints ſur ſa Phyſionomie; Elle eſt toute en convulſion; ſes yeux ſortent de l'Orbite, ſes ſourcils s'élèvent avec les muſcles du Front. Pourquoi? C'eſt que l'origine des Nerfs eſt en travail, & que tout le corps doit ſe reſſentir d'une eſpèce d'accouchement auſſi laborieux.

* *Au moins par les vaiſſeaux. Eſt-il ſûr qu'il n'y en a point par les nerfs?*

Digitized by Google

borieux. S'il n'y avoit une corde interne qui tirât ainſi celles du dehors, d'ou viendroient tous ces phénomènes ? Admettre une *Ame*, pour les expliquer, c'eſt être réduit à *l'Operation du S. Eſprit.*

En effet ſi ce qui penſe en mon Cerveau, n'eſt pas une partie de ce Viſcère, & conſéquemment de tout le Corps, pourquoi lorsque tranquille dans mon lit je forme le plan d'un Ouvrage, ou que je pourſuis un raiſonnement abſtrait, pourquoi mon ſang s'échaufe-t-il ? Pourquoi la fièvre de mon Eſprit paſſe-t-elle dans mes Veines ? Demandez-le aux Hommes d'Imagination, aux grands Poëtes, à ceux qu'un ſentiment bien rendu ravit, qu'un goût exquis, que les charmes de la Nature, de la Vérité, ou de la Vertu, transportent ! Par leur Entouſiasme, par ce qu'ils vous diront avoir éprouvé, vous jugerez de la cauſe par les effets : par cette *Harmonie*, que Borelli, qu'un ſeul Anatomiſte a mieux connüe que tous les Leibnitiens, vous connoitrez l'Unité matérielle de l'Homme. Car enfin ſi la tenſion des nerfs qui fait la douleur, cauſe la fièvre, par laquelle l'Eſprit eſt troublé, & n'a plus de volonté ; & que réciproquement l'Eſprit trop exercé trouble le corps, & allume ce feu de conſomption qui a enlevé Bayle dans un âge ſi peu avancé ; ſi telle titillation me fait vouloir, me force de déſirer ardemment ce dont je ne me ſouciois nullement le moment d'auparavant ; ſi à leur tour certaines traces du Cerveau excitent le même prurit & les mêmes déſirs, pourquoi faire double, qui n'eſt évidemment qu'un ? C'eſt en vain qu'on ſe récrie ſur l'empire de la Volonté. Pour un ordre qu'elle donne, elle ſubit cent fois le joug. Et quelle merveille que le corps obéiſſe dans l'état ſain,

Digitized by Google

puisqu'un torrent de ſang & d'eſprits vient l'y forcer ; la volonté aiant pour Miniſtres une légion inviſible de fluides plus vifs que l'Eclair, & toujours prêts à la ſervir ! Mais comme c'eſt par les Nerfs que ſon pouvoir s'exerce, c'eſt auſſi par eux qu'il eſt arrêté. La meilleure volonté d'un Amant épuiſé, les plus violens déſirs lui rendront-ils ſa vigueur perdüe ? Hélas ! non ; & elle en ſera la première punie, parceque, poſées certaines circonſtances, il n'eſt pas dans ſa puiſſance de ne pas vouloir du plaiſir. Ce que j'ai dit de la Paralyſie &c. revient ici.

Le Jauniſſe vous ſurprend ! Ne ſavez-vous pas que la couleur des corps dépend de celle des verres au travers desquels on les regarde ! Ignorez-vous que telle eſt la teinte des humeurs, telle eſt celle des objets, au moins par rapport à nous, vains jouets de mille illuſions. Mais ôtez cette teinte de l'humeur aqueuſe de l'œil ; faites couler la Bile par ſon tamis naturel ; alors l'Ame aiant d'autres yeux, ne verra plus jaune. N'eſt-ce pas encore ainſi qu'en abattant la Cataracte, ou en injectant le Canal d'Euſtachi, on rend la Vüe aux Aveugles, & l'Oüe aux Sourds. Combien de gens qui n'étoient peut-être que d'habiles Charlatans dans des ſiècles ignorans, ont paſſé pour faire de grands Miracles ! La belle Ame & la puiſſante Volonté qui ne peut agir, qu'autant que les diſpoſitions du corps le lui permettent, & dont les goûts changent avec l'âge & la fièvre ! Faut-il donc s'étonner ſi les Philoſophes ont toujours eu en vüe la ſanté du corps, pour conſerver celle de l'Ame ? ſi Pythagore a auſſi ſoigneuſement ordonné la Diète, que Platon a défendu le vin ? Le Régime qui convient au corps, eſt toujours celui par lequel les Medecins ſenſés prétendent qu'on doit préluder, lors-

lorsqu'il s'agit de former l'Esprit, de l'élever à la connoissance de la vérité & de la vertu; vains sons dans le désordre des Maladies & le tumulte des Sens! Sans les Préceptes de l'Hygiène, Epictète, Socrate, Platon, &c. prêchent en vain: toute morale est infructueuse, pour qui n'a pas la sobriété en partage; c'est la source de toutes les Vertus, comme l'Intempérance est celle de tous les Vices.

En faut-il davantage, (& pourquoi irois-je me perdre dans l'Histoire des passions, qui toutes s'expliquent par l'ἐνορμων d'Hippocrate,) pour prouver que l'Homme n'est qu'un Animal, ou un Assemblage de ressorts, qui tous se montent les uns par les autres, sans qu'on puisse dire par quel point du cercle humain la Nature a commencé? Si ces ressorts diffèrent entr'eux, ce n'est donc que par leur Siége, & par quelques degrés de force, & jamais par leur Nature; & par conséquent l'Ame n'est qu'un principe de mouvement, ou une Partie matérielle sensible du Cerveau, qu'on peut, sans craindre l'erreur, regarder comme un ressort principal de toute la Machine, qui a une influence visible sur tous les autres, & même paroit avoir été fait le premier; en sorte que tous les autres n'en seroient qu'une émanation, comme on le verra par quelques Observations que je rapporterai, & qui ont été faites sur divers Embryons.

Cette oscillation naturelle, ou propre à notre Machine, & dont est douée chaque fibre, &, pour ainsi dire, chaque Elément fibreux, semblable à celle d'un Pendule, ne peut toujours s'exercer. Il faut la renouveller, à mesure qu'elle se perd; lui donner des forces, quand elle languit; l'affoiblir, lorsqu'elle est

eſt opprimée par un excès de force & de vigueur. C'eſt en cela ſeul que la vraie Médecine conſiſte.

Le corps n'eſt qu'une horloge, dont le nouveau chyle eſt l'horloger. Le premier ſoin de la Nature, quand il entre dans le ſang, c'eſt d'y exciter une ſorte de fièvre, que les Chymiſtes qui ne rêvent que fourneaux, ont dû prendre pour une fermentation. Cette fièvre procure une plus grande filtration d'eſprits, qui machinalement vont animer les Muscles & le Cœur, comme s'ils y étoient envoiés par ordre de la Volonté.

Ce ſont donc les cauſes ou les forces de la vie, qui entretiennent ainſi durant 100 ans le mouvement perpetuel des ſolides & des fluides, auſſi néceſſaire aux uns qu'aux autres. Mais qui peut dire ſi les ſolides contribuent à ce jeu, plus que les fluides, & *vice verſa?* Tout ce qu'on ſait, c'eſt que l'action des premiers ſeroit bientôt anéantie, ſans le ſecours des ſeconds. Ce ſont les liqueurs qui par leur choc éveillent & conſervent l'élaſticité des vaiſſeaux, de laquelle dépend leur propre circulation. De-là vient qu'après la mort, le reſſort naturel de chaque ſubſtance eſt plus ou moins fort encore, ſuivant les reſtes de la vie, auxquels il ſurvit, pour expirer le dernier. Tant il eſt vrai que cette force des parties animales peut bien ſe conſerver & s'augmenter par celle de la Circulation, mais qu'elle n'en dépend point, puiſqu'elle ſe paſſe même de l'intégrité de chaque Membre, ou Viſcère, comme on l'a vû!

Je n'ignore pas que cette opinion n'a pas été goutée de tous les Savans, & que Staahl ſur-tout l'a fort dédaignée. Ce grand Chymiſte a voulu nous perſuader que l'Ame étoit la ſeule cauſe

Digitized by Google

cauſe de tous nos mouvemens. Mais c'eſt parler en Fanatique, & non en Philoſophe.

POUR détruire l'hypothèſe Staahlienne, il ne faut pas faire tant d'efforts que je vois qu'on en a faits avant moi. Il n'y a qu'à jetter les yeux ſur un joüeur de violon. Quelle ſoupleſſe! Quelle agilité dans les doigts! Les mouvemens ſont ſi prompts, qu'il ne paroît presque pas y avoir de ſucceſſion. Or je prie, ou plutôt je défie les Staahliens de me dire, eux qui connoiſſent ſi bien tout ce que peut notre Ame, comment il ſeroit poſſible qu'elle exécutât ſi vîte tant de mouvemens, des mouvemens qui ſe paſſent ſi loin d'elle, & en tant d'endroits divers. C'eſt ſuppoſer un joüeur de flûte qui pourroit faire de brillantes cadences ſur une infinité de trous qu'il ne connoitroit pas, & auxquels il ne pourroit ſeulement pas appliquer le doigt.

MAIS diſons avec Mr. Hecquet qu'il n'eſt pas permis à tout le Monde d'aller à Corinthe. Et pourquoi Staahl n'auroit-il pas été encore plus favoriſé de la Nature en qualité d'Homme, qu'en qualité de Chymiſte & de Praticien? Il falloit (l'heureux Mortel!) qu'il eût reçu une autre Ame que le reſte des Hommes; une Ame ſouveraine, qui non contente d'avoir quelque empire ſur le muscles *volontaires*, tenoit ſans peine les rênes de tous les mouvemens du Corps, pouvoit les ſuſpendre, les calmer, ou les exciter à ſon gré! Avec une Maitreſſe auſſi deſpotique, dans les mains de laquelle étoient en quelque ſorte les battemens du Cœur & les loix de la Circulation, point de fièvre ſans doute; point de douleur; point de langueur; ni honteuſe impuiſſance, ni facheux Priapisme. L'Ame

Digitized by Google

veut, & les reſſorts joüent, ſe dreſſent, ou ſe débandent. Comment ceux de la Machine de Staahl ſe ſont-ils ſi tôt détraqués? Qui a chez ſoi un ſi grand Medecin, devroit être immortel.

STAAHL au reſte n'eſt pas le ſeul qui ait rejetté le principe d'Oſcillation des corps organiſés. De plus grands eſprits ne l'ont pas emploié, lorsqu'ils ont voulu expliquer l'action du Cœur, l'Erection du *Penis* &c. Il n'y a qu'à lire les Inſtitutions de Medecine de Boerhaave, pour voir quels laborieux & ſéduiſans ſyſtêmes, faute d'admettre une force auſſi frappante dans le cœur, ce grand Homme a été obligé d'enfanter à la ſueur de ſon puiſſant génie.

WILLIS & Perrault, Eſprits d'une plus foible trempe, mais Obſervateurs aſſidus de la Nature, (que le fameux Profeſſeur de Leyde n'a guères connüe que par autrui, & n'a eüe, presque que de la ſeconde main,) paroiſſent avoir mieux aimé ſuppoſer une Ame généralement répandüe par tout le corps, que le principe dont nous parlons. Mais dans cette Hypothèſe qui fut celle de Virgile, & de tous les Epicuriens, Hypothèſe que l'hiſtoire du Polype ſembleroit favoriſer à la premiere vüe, les mouvemens qui ſurvivent au ſujet dans lequel ils ſont inhérens, viennent d'un *reſte d'Ame*, que conſervent encore les parties qui ſe contractent, ſans être déſormais irritées par le ſang & les eſprits. D'où l'on voit que ces Ecrivains, dont les ouvrages ſolides éclipſent aiſément toutes les fables Philoſophiques, ne ſe ſont trompés que ſur le modèle de ceux qui ont donné à la matiére la faculté de penſer, je veux dire, pour s'être mal exprimés, en termes obſcurs, & qui ne ſignifient rien.

En

Digitized by Google

En effet, qu'eſt-ce que ce *reſte d'Ame*, ſi ce n'eſt la force motrice des Leibnitiens, mal rendüe par une telle expreſſion, & que cependant Perrault ſur-tout a véritablement entrevüe. V. ſon *Traité de la Mécanique des Animaux*.

A préſent qu'il eſt clairement démontré contre les Carteſiens, les Staahliens, les Mallebranchiſtes, & les Théologiens peu dignes d'être ici placés, que la matière ſe meut par elle-même, non ſeulement lorſqu'elle eſt organiſée, comme dans un Cœur entier, par exemple, mais lors même que cette organiſation eſt détruite; la curioſité de l'Homme voudroit ſavoir comment un Corps, par cela même qu'il eſt originairement doué d'un ſoufle de Vie, ſe trouve en conſéquence orné de la faculté de ſentir, & enfin par celle-ci de la Penſée. Et pour en venir à bout, ô bon Dieu, quels efforts n'ont pas faits certains Philoſophes! Et quel galimathias j'ai eu la patience de lire à ce ſujet!

TOUT ce que l'Expérience nous apprend, c'eſt que tant que le mouvement ſubſiſte, ſi petit qu'il ſoit, dans une ou pluſieurs fibres; il n'y a qu'à les piquer, pour réveiller, animer ce mouvement presque éteint, comme on l'a vû dans cette foule d'Expériences dont j'ai voulu accabler les Syſtèmes. Il eſt donc conſtant que le mouvement & le ſentiment s'excitent tour à tour, & dans les Corps entiers, & dans les mêmes Corps, dont la ſtructure eſt détruite, pour ne rien dire de certaines Plantes qui ſemblent nous offrir les mêmes phénomènes de la réunion du ſentiment & du mouvement.

Digitized by Google

MAIS de plus, combien d'excellens Philoſophes ont démontré que la penſée n'eſt qu'une faculté de ſentir; & que l'Ame raiſonnable, n'eſt que l'Ame ſenſitive appliquée à contempler les idées, & à raiſonner! Ce qui ſeroit prouvé par cela ſeul que, lorsque le ſentiment eſt éteint, la penſée l'eſt auſſi, comme dans l'Apoplexie, la Léthargie, la Catalepſie &c. Car ceux qui ont avancé que l'Ame n'avoit pas moins penſé dans les maladies ſoporeuſes, quoiqu'elle ne ſe ſouvint pas des idées qu'elle avoit eües, ont ſoutenu une choſe ridicule.

POUR ce qui eſt de ce dévelopement, c'eſt une folie de perdre le tems à en rechercher le mécanisme. La Nature du mouvement nous eſt auſſi inconnüe que celle de la matière. Le moien de découvrir comment il s'y produit, à moins que de reſſuſciter avec l'Auteur de *l'Hiſtoire de l'Ame* l'ancienne & inintelligible Doctrine des *formes ſubſtantielles!* Je ſuis donc tout auſſi conſolé d'ignorer comment la Matière, d'inerte & ſimple, devient active & compoſée d'organes, que de ne pouvoir regarder le Soleil ſans verre rouge. Et je ſuis d'auſſi bonne compoſition ſur les autres Merveilles incompréhenſibles de la Nature, ſur la production du Sentiment & de la Penſée dans un Etre qui ne paroiſſoit autrefois à nos yeux bornés qu'un peu de boüe.

QU'ON m'accorde ſeulement que la Matière organiſée eſt douée d'un principe moteur, qui ſeul la différentie de celle qui ne l'eſt pas (eh! peut-on rien refuſer a l'Obſervation la plus inconteſtable?) & que tout dépend dans les Animaux de la diverſité de cette Organiſation, comme je l'ai aſſez prouvé; c'en

Digitized by Google

c'en eſt aſſez pour deviner l'Enigme des Subſtances & celle de l'Homme. On voit qu'il n'y en a qu'une dans l'Univers, & que l'Homme eſt la plus parfaite. Il eſt au Singe, aux Animaux les plus ſpirituels, ce que le Pendule Planétaire de Huygens, eſt à une Montre de Julien le Roi. S'il a fallu plus d'inſtrumens, plus de Roüages, plus de reſſorts pour marquer les mouvemens des Planètes, que pour marquer les Heures, ou les repeter; s'il a fallu plus d'art à Vaucanſon pour faire ſon *Flûteur*, que pour ſon *Canard*, il eût dû en emploier encore davantage pour faire un *Parleur;* Machine qui ne peut plus être regardée comme impoſſible, ſurtout entre les mains d'un nouveau Prométhée. Il étoit donc de même néceſſaire que la Nature emploiât plus d'art & d'appareil pour faire & entretenir une Machine, qui pendant un ſiècle entier pût marquer tous les battemens du cœur & de l'eſprit; car ſi on n'en voit pas au pouls les heures, c'eſt du moins le Baromètre de la chaleur & de la vivacité, par laquelle on peut juger de la nature de l'Ame. Je ne me trompe point; le corps humain eſt une horloge, mais immenſe, & conſtruite avec tant d'artifice & d'habileté, que ſi la roüe qui ſert à marquer ſes ſecondes, vient à s'arrêter; celle des minutes tourne & va toujours ſon train; comme la roüe des Quarts continüe de ſe mouvoir: & ainſi des autres, quand les premieres, roüillées, ou dérangées par quelque cauſe que ce ſoit, ont interrompu leur marche. Car n'eſt-ce pas ainſi que l'obſtruction de quelques Vaiſſeaux ne ſuffit pas pour détruire, ou ſuſpendre le fort des mouvemens, qui eſt dans le cœur, comme dans la pièce ouvrière de la Machine; puiſqu'au contraire les fluides dont le volume eſt diminué, aiant

Digitized by Google

moins de chemin à faire, le parcourent d'autant plus vîte, emportés comme par un nouveau courant, que la force du cœur s'augmente, en raiſon de la réſiſtance qu'il trouve à l'extrémité des vaiſſeaux? Lorsque le nerf optique ſeul comprimé ne laiſſe plus paſſer l'image des Objets, n'eſt-ce pas ainſi que la privation de la Vüe n'empêche pas plus l'uſage de l'Oüie, que la privation de ce ſens, lorsque les fonctions de la *Portion Molle* ſont interdites, ne ſuppoſe celle de l'autre? N'eſt-ce pas ainſi encore que l'un entend, ſans pouvoir dire qu'il entend, (ſi ce n'eſt après l'attaque du mal,) & que l'autre qui n'entend rien, mais dont les nerfs linguaux ſont libres dans le cerveau, dit machinalement tous les rêves qui lui paſſent par la tête? Phénomènes qui ne ſurprennent point les Medecins éclairés. Ils ſavent à quoi s'en tenir ſur la Nature de l'Homme: & pour le dire en paſſant; de deux Medecins, le meilleur, celui qui mérite le plus de confiance, c'eſt toujours, à mon avis, celui qui eſt le plus verſé dans la Phyſique, ou la Mécanique du corps humain, & qui laiſſant l'Ame, & toutes les inquiètudes que cette chimère donne aux ſots & aux ignorans, n'eſt occupé ſérieuſement que du pur Naturalisme.

LAISSONS donc le prétendu Mr. Charp ſe mocquer des Philoſophes qui ont regardé les Animaux, comme des Machines. Que je penſe differemment! Je crois que Descartes ſeroit un Homme reſpectable à tous égards, ſi né dans un ſiècle qu'il n'eût pas dû éclairer, il eût connu le prix de l'Expérience & de l'Obſervation, & le danger de s'en écarter. Mais il n'eſt pas moins juſte que je faſſe ici une autentique réparation à ce grand Homme, pour tous ces petits Philoſophes, mauvais plaiſans,

Digitized by Google

ſans, & mauvais Singes de Locke, qui au lieu de rire impudemment au nés de Descartes, feroient mieux de ſentir que ſans lui le champ de la Philoſophie, comme celui du bon Eſprit ſans Newton, ſeroit peu être encore en friche.

Il eſt vrai que ce célèbre Philoſophe s'eſt beaucoup trompé, & perſonne n'en disconvient. Mais enfin il a connu la Nature Animale ; il a le premier parfaitement démontré que les Animaux étoient de pures Machines. Or après une découverte de cette importance, & qui ſuppoſe autant de ſagacité, le moien ſans ingratitude, de ne pas faire grace à toutes ſes erreurs!

Elles ſont à mes yeux toutes réparées par ce grand aveu. Car enfin, quoiqu'il chante ſur la diſtinction des deux ſubſtances ; il eſt viſible que ce n'eſt qu'un tour d'adreſſe, un ruſe de ſtile, pour faire avaler aux Théologiens un poiſon caché à l'ombre d'une Analogie qui frappe tout le Monde, & qu'eux ſeuls ne voient pas. Car c'eſt elle, c'eſt cette forte Analogie, qui force tous les Savans & les vrais juges d'avouër que ces êtres fiers & vains, plus diſtingués par leur orgueil, que par le nom d'Hommes, quelque envie qu'ils aient de s'élever, ne ſont au fond que des Animaux, & des Machines perpendiculairement rampantes. Elles ont toutes ce merveilleux Inſtinct, dont l'Education fait de l'Eſprit, & qui a toujours ſon ſiége dans le Cerveau, & à ſon défaut, comme lorsqu'il manque, ou eſt oſſifié, dans la Moëlle allongée, & jamais dans le Cervelet ; car je l'ai vu conſiderablement bleſſé ; d'autres * l'ont trouvé ſchirreux, ſans que l'Ame ceſsât de faire ſes fonctions.

Etre

* *Haller dans les* Tranſact. Philoſoph.

Digitized by Google

ETRE Machine, ſentir, penſer, ſavoir diſtinguer le bien du mal, comme le bleu du jaune, en un mot être né avec de l'Intelligence, & un Inſtinct ſûr de Morale, & n'être qu'un Animal, ſont donc des choſes qui ne ſont pas plus contradictoires, qu'être un Singe, ou un Perroquet, & ſavoir ſe donner du plaiſir. Car puisque l'occaſion ſe préſente de le dire, qui eût jamais deviné *à priori*, qu'une goute de la liqueur qui ſe lance dans l'accouplement, fit reſſentir des plaiſirs divins, & qu'il en naîtroit une petite créature, qui pourroit un jour, poſées certaines loix, joüir des mêmes délices? Je crois la penſée ſi peu incompatible avec la matière organiſée, qu'elle ſemble en être une propriété, telle que l'Electricité, la Faculté motrice, l'Impénétrabilité, l'Etendüe. &c.

VOULEZ-vous de nouvelles obſervations? En voici qui ſont ſans réplique, & qui prouvent toutes que l'Homme reſſemble parfaitement aux Animaux dans ſon origine, comme dans tout ce que nous avons déjà cru eſſentiel de comparer.

J'EN appelle à la bonne foi de nos Obſervateurs. Qu'ils nous diſent s'il n'eſt pas vrai que l'Homme dans ſon Principe n'eſt qu'un Ver, qui devient Homme, comme la Chenille, Papillon. Les plus graves * Auteurs nous ont appris comment il faut s'y prendre pour voir cet Animalcule. Tous les Curieux l'ont vû, comme Hartſoeker, dans la ſemence de l'Homme, & non dans celle de la Femme; il n'y a que les ſots qui s'en ſoient fait ſcrupule. Comme chaque goute de ſperme contient une infinité de ces petits vers, lorsqu'ils ſont lancés à l'Ovaire, il n'y a que le plus adroit, ou le plus vigoureux qui ait

* *Boerh.* Inſt. Med. *& tout d'autres.*

Digitized by Google

ait la force de s'insinuer & de s'implanter dans l'œuf que fournit la femme, & qui lui donne sa première nourriture. Cet œuf, quelquefois supris dans les Trompes de Fallope, est porté par ces canaux à la Matrice, où il prend racine, comme un grain de blé dans la terre. Mais quoiqu'il y devienne monstrueux par sa croissance de 9 mois, il ne differe point des œufs des autres femelles, si ce n'est que sa peau (*l'Amnios*) ne se durcit jamais, & se dilate prodigieusement, comme on en peut juger, en comparant le fœtus trouvé en situation & prêt d'éclore, (ce que j'ai eu le plaisir d'observer dans une femme, morte un moment avant l'Accouchement,) avec d'autres petits Embryons très proches de leur origine: car alors c'est toujours l'œuf dans sa Coque, & l'Animal dans l'œuf, qui gêné dans ses mouvemens, cherche machinalement à voir le jour; & pour y réussir, il commence par rompre avec la tête cette membrane, d'où il sort, comme le Poulet, l'Oiseau &c. de la leur. J'ajouterai une observation que je ne trouve nulle part; c'est que *l'Amnios* n'en est pas plus mince, pour s'être prodigieusement étendu; semblable en cela à la Matrice, dont la substance même se gonfle de sucs infiltrés, indépendamment de la réplétion & du déploiement de tous ses Coudes Vasculeux.

Voions l'Homme dans & hors de sa Coque; examinons avec un Microscope les plus jeunes Embryons, de 4, de 6, de 8 ou de 15. jours; après ce tems les yeux suffisent. Que voit-on? La tête seule; un petit œuf rond avec deux points noirs qui marquent les yeux. Avant ce tems, tout étant plus informe, on n'aperçoit qu'une pulpe médullaire, qui est le Cerveau, dans lequel se forme d'abord l'origine des

Digitized by Google

Nerfs, ou le principe du ſentiment, & le cœur qui a déjà par lui-même dans cette pulpe la faculté de battre: c'eſt le *Punctum ſaliens* de Malpighi, qui doit peut-être déjà une partie de ſa vivacité à l'influence des nerfs. Enſuite peu-à-peu on voit la Tête allonger le Col, qui en ſe dilatant forme d'abord le *Thorax*, où le cœur a déjà deſcendu, pour s'y fixer; après quoi vient le bas ventre, qu'une cloiſon (le diafragme) ſépare. Ces dilatations donnent l'une, les bras, les mains, les doits, les ongles, & les poils; l'autre les cuiſſes, les jambes, les pieds &c. avec la ſeule différence de ſituation qu'on leur connoit, qui fait l'appui & le balancier du corps. C'eſt une Végétation frappante. Ici ce ſont des cheveux qui couvrent le ſommet de nos têtes; là ce ſont des feuilles & des fleurs. Par tout brille le même Luxe de la Nature; & enfin l'Eſprit Recteur des Plantes eſt placé, où nous avons nôtre ame, cette autre Quinteſſence de l'Homme.

TELLE eſt l'Uniformité de la Nature qu'on commence à ſentir, & l'Analogie du régne Animal & Végétal, de l'Homme à la Plante. Peut-être même y a-t-il des Plantes Animales, c'eſt-à-dire, qui en végétant, ou ſe battent comme les Polypes, ou font d'autres fonctions propres aux Animaux?

VOILA à peu près tout ce qu'on ſait de la génération. Que les parties qui s'attirent, qui ſont faites pour s'unir enſemble, & pour occuper telle, ou telle place, ſe réüniſſent toutes ſuivant leur Nature; & qu'ainſi ſe forment les yeux, le cœur, l'eſtomac, & enfin tout le corps, comme de grands Hommes l'ont écrit, cela eſt poſſible. Mais comme l'expérience nous aban-

Digitized by Google

abandonne au milieu de ces ſubtilités, je ne ſuppoſerai rien, regardant tout ce qui ne frappe pas mes ſens, comme un myſtère impénétrable. Il eſt ſi rare que les deux ſemences ſe rencontrent dans le Congrés, que je ſerois tenté de croire que la ſemence de la femme eſt inutile à la génération.

MAIS comment en expliquer les phénomènes, ſans ce commode rapport de parties, qui rend ſi bien raiſon des reſſemblances des enfans, tantôt au Père, & tantôt à la Mère? D'un autre coté l'embaras d'une explication doit-elle contrebalancer un fait? Il me paroît que c'eſt le Mâle qui fait tout, dans une femme qui dort, comme dans la plus lubrique. L'arrangement des parties ſeroit donc fait de toute éternité dans le germe, ou dans le Ver même de l'Homme. Mais tout ceci eſt fort au deſſus de la portée des plus excellens Obſervateurs. Comme ils n'y peuvent rien ſaiſir, ils ne peuvent pas plus juger de la mécanique de la formation & du dévelopement des Corps, qu'une Taupe, du chemin qu'un Cerf peut parcourir.

NOUS ſommes de vraies Taupes dans le champ de la Nature; nous n'y faiſons guères que le trajet de cet Animal; & c'eſt nôtre orgueil qui donne des bornes à ce qui n'en a point. Nous ſommes dans le cas d'une Montre qui diroit: (un Fabuliſte en feroit un Perſonnage de conſéquence dans un Ouvrage frivole;) „quoi! c'eſt ce ſot ouvrier qui m'a faite, moi qui „diviſe le tems! moi qui marque ſi exactement le cours du „Soleil; moi qui répète à haute voix les heures que j'indi„que! Non cela ne ſe peut pas". Nous, dédaignons de mê-

me, Ingrats que nous ſommes, cette mère commune de tous les *Règnes*, comme parlent les Chymiſtes. Nous imaginons, ou plutôt ſuppoſons, une cauſe ſupérieure à celle à qui nous devons tout, & qui a véritablement tout fait d'une manière inconcevable. Non, la matière n'a rien de vil, qu'aux yeux groſſiers qui la méconnoiſſent dans ſes plus brillans Ouvrages; & la Nature n'eſt point une Ouvrière bornée. Elle produit des millions d'Hommes avec plus de facilité & de plaiſir, qu'un Horloger n'a de peine à faire la montre la plus compoſée. Sa puiſſance éclate également, & dans la production du plus vil Inſecte, & dans celle de l'Homme le plus ſuperbe; le régne Animal ne lui coute pas plus que le Végetal, ni le plus beau Génie, qu'un Epi de blé. Jugeons donc par ce que nous voions, de ce qui ſe dérobe à la curioſité de nos yeux & de nos recherches, & n'imaginons rien au delà. Suivons le Singe, le Caſtor, l'Eléphant &c. dans leurs Operations. S'il eſt évident qu'elles ne peuvent ſe faire ſans intelligence, pourquoi la refuſer à ces Animaux? & ſi vous leur accordez une Ame, Fanatiques, vous êtes perdus; vous aurez beau dire que vous ne décidez point ſur ſa Nature, tandis que vous lui ôtez l'immortalité; qui ne voit que c'eſt une aſſertion gratuite? Qui ne voit quelle doit être, ou mortelle, ou immortelle, comme la nôtre, dont elle doit ſubir le même ſort, quel qu'il ſoit; & qu'ainſi c'eſt *tomber dans Scilla, pour vouloir éviter Caribde?*

Brisez la chaîne de vos préjugés; armez-vous du flambeau de l'Expérience, & vous ferez à la Nature l'Honneur qu'elle mérite; au lieu de rien conclure à ſon déſavantage, de l'ignorance

rance, où elle vous a laiſſés. Ouvrez les yeux ſeulement, & laiſſez-là ce que vous ne pouvez comprendre; & vous verrez que ce Laboureur dont l'Eſprit & les lumières ne s'étendent pas plus loin que les bords de ſon ſillon, ne diffère point eſſentiellement du plus grand Génie, comme l'eût prouvé la diſſection des cerveaux de Descartes & de Newton: vous ſerez perſuadé que l'imbécille, ou le ſtupide, ſont des Bêtes à figure Humaine, comme le Singe plein d'Eſprit, eſt un petit Homme ſous une autre forme; & qu'enfin tout dépendant abſolument de la diverſité de l'organiſation, un Animal bien conſtruit; à qui on a appris l'Aſtronomie, peut prédire une Eclipſe, comme la guériſon, ou la mort, lorſqu'il a porté quelque tems du génie & de bons yeux à l'Ecole d'Hippocrate & au lit des Malades. C'eſt par cette file d'obſervations & de vérités qu'on parvient à lier à la matière l'admirable proprieté de penſer, ſans qu'on en puiſſe voir les liens, parce que le ſujet de cet attribut nous eſt eſſentiellement inconnu.

Ne diſons point que toute Machine, ou tout Animal, périt tout-à-fait, ou prend une autre forme, après la mort; car nous n'en ſavons abſolument rien. Mais aſſurer qu'une Machine immortelle eſt une chimère, ou un *être de raiſon*, c'eſt faire un raiſonnement auſſi abſurde, que celui que feroient des Chenilles, qui voiant les dépouïlles de leurs ſemblables, déploreroient amérement le ſort de leur eſpèce qui leur ſembleroit s'anéantir. L'Ame de ces Inſectes, (car chaque Animal a la ſienne,) eſt trop bornée pour comprendre les Métamorphoſes de la Nature. Jamais un ſeul des plus ruſés d'entr'eux

Digitized by Google

n'eût imaginé qu'il dût devenir Papillon. Il en eſt de même de nous. Que ſavons-nous plus de nôtre deſtinée, que de nôtre origine? Soumettons-nous donc à une ignorance invincible, de laquelle nôtre bonheur dépend.

Qui penſera ainſi, ſera ſage, juſte, tranquille ſur ſon ſort, & par conſéquent heureux. Il attendra la mort, ſans la craindre, ni la déſirer; & chériſſant la vie, comprenant à peine comment le dégoût vient corrompre un cœur dans ce lieu plein de délices; plein de reſpect pour la Nature; plein de reconnoiſſance, d'attachement, & de tendreſſe, à proportion du ſentiment, & des bienfaits qu'il en a reçus, heureux enfin de la ſentir, & d'être au charmant Spectacle de l'Univers, il ne la détruira certainement jamais dans ſoi, ni dans les autres. Que dis-je! plein d'humanité, il en aimera le caractère jusques dans ſes ennemis. Jugez comme il traitera les autres. Il plaindra les vicieux, ſans les haïr; ce ne ſeront à ſes yeux que des Hommes contrefaits. Mais en faiſant grace aux défauts de la conformation de l'Eſprit & du corps, il n'en admirera pas moins leurs beautés, & leurs vertus. Ceux que la Nature aura favoriſés, lui paroîtront mériter plus d'égards, que ceux qu'elle aura traités en Marâtre. C'eſt ainſi qu'on a vû que les dons naturels, la ſource de tout ce qui s'acquiert, trouvent dans la bouche & le cœur du Matérialiſte, des hommages que tout autre leur refuſe injuſtement. Enfin le Matérialiſte convaincu, quoique murmuré ſa propre vanité, qu'il

n'eſt

n'eſt qu'une Machine, ou qu'un Animal, ne maltraitera point ſes ſemblables; trop inſtruit ſur la Nature des ces actions, dont l'inhumanité eſt toujours proportionnée au degré d'Analogie prouvée ci-devant; & ne voulant pas en un mot, ſuivant la Loi Naturelle donnée à tous les Animaux, faire à autrui, ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui fît.

Concluons donc hardiment que l'Homme eſt une Machine; & qu'il n'y a dans tout l'Univers qu'une ſeule ſubſtance diverſement modifiée. Ce n'eſt point ici une Hypotheſe élévée à force de demandes & de ſuppoſitions: ce n'eſt point l'ouvrage du Préjugé, ni même de ma Raiſon ſeule; j'euſſe dédaigné un Guide que je crois ſi peu ſûr, ſi mes ſens portant, pour ainſi dire, le flambeau, ne m'euſſent engagé à la ſuivre, en l'éclairant. L'Expérience m'a donc parlé pour la Raiſon; c'eſt ainſi que je les ai jointes enſemble.

Mais on a dû voir que je ne me ſuis permis le raiſonnement le plus rigoureux & le plus immédiatement tiré, qu'à la ſuite d'une multitude d'Obſervations Phyſiques qu'aucun Savant ne conteſtera; & c'eſt encore eux ſeuls que je reconnois pour Juges des conſéquences que j'en tire; recuſant ici tout Homme à préjugés, & qui n'eſt ni Anatomiſte, ni au fait de la ſeule Philoſophie qui eſt ici de miſe, celle du corps humain. Que pourroient contre un Chêne auſſi ferme & ſolide, ces foibles Roſeaux de la Théologie, de la Métaphyſique

Digitized by Google

ſique & des Ecoles; Armes puériles, ſemblables aux fleurets de nos ſalles, qui peuvent bien donner le plaiſir de l'Eſcrime, mais jamais entamer ſon Adverſaire. Faut-il dire que je parle de ces idées creuſes & triviales, de ces raiſonnemens rebattus & pitoiables, qu'on fera ſur la prétendue incompatibilité de deux ſubſtances, qui ſe touchent & ſe remüent ſans ceſſe l'une & l'autre, tant qu'il reſtera l'ombre du préjugé, ou de la ſuperſtition ſur la Terre? Voilà mon Syſtême, ou plutôt la Vérité, ſi je ne me trompe fort. Elle eſt courte & ſimple. Diſpute à préſent qui voudra!

SECOND

Digitized by Google

SECOND MEMOIRE

POUR SERVIR

À

L'HISTOIRE NATURELLE

DE

L'HOMME.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. I. *Exposition de l'Ouvrage.*
CHAP. II. *De la Matière.*
CHAP. III. *De l'étenduë de la Matière.*
CHAP. IV. *Des propriétés mécaniques passives de la matière, dépendantes de l'étenduë.*
CHAP. V. *De la puissance motrice de la matière.*
CHAP. VI. *De la faculté sensitive de la matière.*
CHAP. VII. *Des formes substantielles.*
CHAP. VIII. *De l'ame végétative.*
CHAP. IX. *De l'ame sensitive des Animaux.*
CHAP. X. *Des facultés du corps qui se rapportent à l'ame sensitive.*
§. I. *Des sens.*
§. II. *Mécanisme des sensations.*
§. III. *Loix des sensations.*
§. IV. *Que les sensations ne font pas connoître la nature des corps, & qu'elles changent avec les organes.*
§. V. *Raisons Anatomiques de la diversité des sensations.*
§. VI. *De la petitesse des idées.*
§. VII. *Differens sièges de l'Ame.*
§. VIII. *De l'étenduë de l'Ame.*
§. IX. *Que l'être sensitif est par conséquent matériel.*
§. X. *De la mémoire.*
§. XI. *De l'imagination.*
§. XII. *Des passions.*
CHAP. XI. *Des facultés qui dépendent de l'habitude des organes sensitifs.*
§. I. *Des inclinations & des appétits.*
§. II. *De l'instinct.*
§. III. *Que les animaux expriment leurs idées par les mêmes signes que nous.*
§. IV. *De la pénétration & de la conception.*

Digitized by Google

TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. XII. *Des affections de l'ame ſenſitive.*
§. I. *Les ſenſations, le diſcernement & les connoiſſances.*
§. II. *De la volonté.*
§. III. *Du goût.*
§. IV. *Du genie.*
§. V. *Du ſommeil & des Rêves.*
§. VI. *Concluſion ſur l'être ſenſitif.*
CHAP. XIII. *Des facultés intellectuelles, ou de l'Ame raiſonnable.*
§. I. *Des perceptions.*
§. II. *De la liberté.*
§. III. *De la Réflexion, &c.*
§. IV. *De l'arrangement des idées.*
§. V. *De la Méditation, ou de l'Examen.*
§. VI. *Du Jugement.*
CHAP. XIV. *Que la foi ſeule peut fixer notre croyance ſur la nature de l'Ame raiſonnable.*
CHAP. XV. *Hiſtoires qui confirment que toutes nos idées viennent des ſens.*
HIST. I. *Du Sourd de Chartres.*
HIST. II. *D'un Homme ſans idées morales.*
HIST. III. *De l'Aveugle de Cheſelden.*
HIST. IV. *Méthode d'Amman pour apprendre aux ſourds à parler.*
——— *Réflexions ſur l'éducation.*
HIST. V. *D'un enfant trouvé parmi des Ours.*
HIST. VI. *Des Hommes ſauvages appellés* Satyres.
Belle Conjecture d'Arnobe.
——— *Concluſion de l'ouvrage.*

TRAITE'

Digitized by Google

TRAITÉ DE L'AME.

CHAPITRE I.

Exposition de l'Ouvrage.

CE n'est ni Aristote, ni Platon, ni Descartes, ni Mallebranche, qui vous apprendront ce que c'est que votre Ame. En vain vous vous tourmentez pour connoître sa nature, n'en déplaise à votre vanité & à votre indocilité, il faut que vous vous soumettiez à l'ignorance & à la foi. L'essence de l'Ame de l'homme & des animaux est, & sera toujours aussi inconnue, que l'essence de la matière & des corps. Je dis plus; l'Ame dégagée du corps par abstraction, ressemble à la matière considérée sans aucunes formes: on ne peut la concevoir. L'ame & le corps ont été faits ensemble dans le même instant, &

comme d'un ſeul coup de pinceau. Ils ont été jettés au même moule, dit un grand Théologien * qui a oſé penſer. Celui qui voudra connoître les propriétés de l'Ame, doit donc auparavant rechercher celles qui ſe manifeſtent clairement dans les corps, dont l'Ame eſt le principe actif.

Cette réfléxion conduit naturellement à penſer qu'il n'eſt point de plus ſûrs guides que les ſens. Voilà mes Philoſophes. Quelque mal qu'on en diſe, eux ſeuls peuvent éclairer la raiſon dans la recherche de la vérité; oui, c'eſt à eux ſeuls qu'il faudra toujours revenir, quand on voudra ſérieuſement la connoître.

Voyons donc avec autant de bonne foi, que d'impartialité, ce que nos ſens peuvent découvrir dans la matière, dans la ſubſtance des corps, & ſur-tout des corps organiſés; mais n'y voyons que ce qui y eſt, & n'imaginons rien. La matière eſt par elle-même un principe paſſif, elle n'a qu'une force *d'inertie:* c'eſt pourquoi toutes les fois qu'on la verra ſe mouvoir, on pourra conclure que ſon mouvement vient d'un autre principe, qu'un bon eſprit ne confondra jamais avec celui qui le contient, je veux dire, avec la matière ou la ſubſtance des corps, parce que l'idée de l'un, & l'idée de l'autre, forment deux idées intellectuelles, auſſi différentes que l'actif & le paſſif. Si donc il eſt dans les corps un principe moteur, & qu'il ſoit prouvé que ce même principe qui fait battre le cœur, faſſe auſſi ſentir les nerfs & penſer le cerveau, ne s'enſuivra-t-il pas clairement que c'eſt à ce principe qu'on donne le nom *d'Ame.* Il eſt démon-

* *TERTULLIEN de reſurrect.*

Digitized by Google

démontré que le corps humain n'eſt dans ſa première origine qu'un *ver*, dont toutes les métamorphoſes n'ont rien de plus ſurprenant que celles de tout autre inſecte. Pourquoi ne ſeroit-il pas permis de rechercher la nature, ou les propriétés du principe inconnu, mais évidemment *ſenſible* & *actif*, qui fait ramper ce *ver* avec orgueil ſur la ſurface de la terre? La vérité n'eſt-elle donc pas plus faite pour l'homme, que le bonheur auquel il aſpire? Ou n'en ſerions-nous ſi avides, & pour ainſi dire, ſi amoureux, que pour n'embraſſer qu'une nuë, au lieu de la Déeſſe, comme les Poëtes l'ont feint d'Ixion.

CHAPITRE II.

De la Matière.

TOUS les Philoſophes qui ont attentivement examiné la nature de la matière, conſidérée en elle-même, indépendamment de toutes les formes qui conſtituent les corps, ont découvert dans cette ſubſtance diverſes propriétés, qui découlent d'une eſſence abſolument inconnuë. Telles ſont, 1°. la puiſſance de recevoir différentes formes, qui ſe produiſent dans la matière même, & par leſquelles la matière peut acquérir la force motrice & la faculté de ſentir; 2°. l'étenduë actuelle, qu'ils ont bien reconnuë pour un attribut, mais non pour l'eſſence de la matière.

Il y en a cependant eu quelques uns, & entr'autres Deſcartes, qui ont voulu réduire l'eſſence de la matière à la ſimple étenduë, & borner toutes les propriétés de la matière à celles de

Digitized by Google

de l'étendue; mais ce ſentiment a été rejetté par tous les autres Modernes, qui ont été plus attentifs à toutes les propriétés de cette ſubſtance; en ſorte que la puiſſance d'acquérir la force motrice & la faculté de ſentir, a été de tout tems conſidérée, de même que l'étendue, comme une propriété eſſentielle de la matière.

Toutes les diverſes propriétés qu'on remarque dans ce principe inconnu, démontrent un être dans lequel exiſtent ces mêmes propriétés, un être qui par conſéquent doit exiſter par lui-même. Or on ne conçoit pas, ou plutôt il paroît impoſſible, qu'un être qui exiſte par lui-même, puiſſe ni ſe créer, ni s'anéantir. Il ne peut y avoir évidemment que les formes, dont ſes propriétés eſſentielles le rendent ſuſceptible, qui puiſſent ſe détruire & ſe reproduire tour-à-tour. Auſſi l'expérience nous force-t-elle d'avouër que rien ne ſe fait de rien.

Tous les Philoſophes qui n'ont point connu les lumières de la foi, ont penſé que ce principe ſubſtantiel des corps a exiſté & exiſtera toujours, & que les élémens de la matière ont une ſolidité indeſtructible, qui ne permet pas de craindre que le monde vienne à s'écrouler. La plupart des Philoſophes Chrêtiens reconnoiſſent auſſi qu'il exiſte néceſſairement par lui-même, & qu'il n'eſt point de ſa nature d'avoir pu commencer, ni de pouvoir finir, comme on peut le voir dans un Auteur du ſiécle dernier qui profeſſoit * la Théologie à Paris.

CHA-

* *GOUDIN Philoſophia juxta inconcuſſa tutiſſimaque Divi Thomæ Dogmata,* Lugd. 1678.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

De l'étenduë de la Matière.

QUOIQUE nous n'ayons aucune idée de l'eſſence de la matière, nous ne pouvons refuſer notre conſentement aux propriétés que nos ſens y découvrent.

J'ouvre les yeux, & je ne vois autour de moi que matière, ou qu'étenduë. L'étenduë eſt donc une propriété qui convient toujours à toute matière, qui ne peut convenir qu'à elle ſeule, & qui par conſéquent eſt coëſſentielle à ſon ſujet.

Cette propriété ſuppoſe dans la ſubſtance des corps, trois dimenſions, longueur, largeur & profondeur. En effet, ſi nous conſultons nos connoiſſances, qui viennent toutes des ſens, on ne peut concevoir la matière, ou la ſubſtance des corps, ſans l'idée d'un être à la fois, long, large & profond; parce que l'idée de ces trois dimenſions eſt néceſſairement liée à celle que nous avons de toute grandeur, ou quantité.

Les Philoſophes qui ont le plus médité ſur la matière, n'entendent pas par l'étenduë de cette ſubſtance, une étenduë ſolide, formée de parties diſtinctes, capable de réſiſtance. Rien n'eſt uni, rien n'eſt diviſé dans cette étendue: car pour diviſer, il faut une force qui déſuniſſe; il en faut une auſſi, pour unir les parties diviſées. Or ſuivant ces Phyſiciens, la matière n'a point de force actuellement active: parce que toute force ne peut venir que du mouvement, ou de quelque effort ou tendance au mouvement, & qu'ils ne reconnoiſſent dans la ma-

tière dépouillée de toute forme par abſtraction, qu'une force motrice en *puiſſance*.

Cette théorie eſt difficile à concevoir ; mais les principes poſés, elle eſt rigoureuſement vraie dans ſes conſéquences. Il en eſt de ces vérités, comme des vérités algébriques, dont on connoît mieux la certitude, que l'eſprit ne la conçoit.

L'étenduë de la matière n'eſt donc qu'une étenduë metaphyſique ; qui n'offre rien de ſenſible, ſuivant l'idée de ces mêmes Philoſophes. Ils penſent avec raiſon qu'il n'y a que l'étenduë ſolide qui puiſſe frapper nos ſens.

Il nous paroît donc que l'étenduë eſt un attribut eſſentiel à la matière, un attribut qui fait partie de ſa forme métaphyſique ; mais nous ſommes fort éloignés de croire qu'une étenduë ſolide conſtitue ſon eſſence.

Cependant avant Deſcartes, quelques Anciens avoient fait conſiſter l'eſſence de la matière dans l'étenduë ſolide. Mais cette opinion que les Cartéſiens ont tant fait valoir, a été victorieuſement combattüe dans tous les tems, par des raiſons évidentes que nous expoſerons dans la ſuite ; car l'ordre veut que nous examinions auparavant à quoi ſe réduiſent les propriétes de l'étenduë.

CHAPITRE IV.

Des propriétés mécaniques-paſſives de la matière, dépendantes de l'étendue.

CE qu'on appelle forme en général, conſiſte dans les divers états, ou les différentes modifications, dont la matière eſt ſuſcep-

ſuſceptible. Ces modifications reçoivent l'être, ou leur exiſtence, de la matière même, comme l'empreinte d'un cachet la reçoit de la cire qu'elle modifie. Elles conſtituënt tous les différens états de cette ſubſtance: c'eſt par elles qu'elle prend toutes les diverſes formes des corps, & qu'elle conſtituë ces corps mêmes.

Nous n'examinerons pas ici quelle peut être la nature de ce principe, conſidéré ſéparément de ſon étenduë & de toute autre forme. Il ſuffit d'avoüer qu'elle eſt inconnuë: ainſi il eſt inutile de rechercher ſi la matière peut exiſter dépouillée de toutes ces formes, ſans leſquelles nous ne pouvons la concevoir. Ceux qui aiment les diſputes frivoles, peuvent ſur les pas des Scholaſtiques, pourſuivre toutes les queſtions qu'on peut faire à ce ſujet; nous n'enſeignerons que ce qu'il faut préciſément ſçavoir de la doctrine de ces formes.

Il y en a de deux ſortes; les unes actives, les autres paſſives. Je ne traite dans ce Chapitre que des dernières. Elles ſont au nombre de quatre; ſçavoir la grandeur, la figure, le repos & la ſituation. Ces formes ſont des états ſimples, des dépendances paſſives de la matière, des modes qui ne peuvent jamais l'abandonner, ni en détruire la ſimplicité.

Les Anciens penſoient, non ſans raiſon, que ces formes mécaniques paſſives de la matière n'avoient pas d'autre ſource que l'étenduë; perſuadés qu'ils étoient que la matière contient *potentiellement* toutes ces formes en ſoi, par cela ſeul que ce qui eſt étendu, qu'un être doué des dimenſions dont on a parlé, peut évidemment recevoir telle ou telle grandeur, figure, ſituation, &c.

Digitized by Google

Voilà donc les formes mécaniques-paſſives contenuës en puiſſance dans l'étenduë, dépendantes abſolument des trois dimenſions de la matière, & de leur diverſe combinaiſon; & c'eſt en ce ſens qu'on peut dire que la matière conſidérée ſimplement dans ſon étenduë, n'eſt elle-même qu'un principe paſſif. Mais cette ſimple étenduë, qui la rend ſuſceptible d'une infinité de formes, ne lui permet pas d'en recevoir aucune, ſans ſa propre force motrice; car c'eſt la matière déja revêtüe des formes, au moyen desquelles elle a reçu la puiſſance motrice, ou le mouvement actuel, qui ſe procure elle-même ſucceſſivement toutes les différentes formes qu'elle reçoit: & ſuivant la même idée, ſi la matière eſt la mère des formes, comme parle Ariſtote, elle ne l'eſt que par ſon mariage, ou par ſon union avec la force motrice même.

Cela poſé: ſi la matière eſt quelquefois forcée de prendre une certaine forme, & non telle autre, cela ne peut venir de ſa nature trop *inerte*, ou de ſes formes mécaniques-paſſives dépendantes de l'étenduë, mais d'une nouvelle forme qui mérite ici le premier rang, parce qu'elle joüe le plus grand rôle dans la nature; c'eſt la forme active, ou la puiſſance motrice; la forme, je le répéte, par laquelle la matière produit celles qu'elle reçoit.

Mais avant que de faire mention de ce principe moteur, qu'il me ſoit permis d'obſerver en paſſant que la matière, conſiderée ſeulement comme un être paſſif, ne paroît mériter que le ſimple nom de matière, auquel elle étoit autrefois reſtreinte; que la matière, entant qu'abſolument inſéparable de l'étenduë,

duë, de l'impénétrabilité, de la diviſibilité, & des autres formes mécaniques-paſſives, n'étoit pas réputée par les Anciens la même choſe que ce que nous appellons aujourd'hui du nom de ſubſtance, & qu'enfin loin de confondre ces deux termes, comme font les Modernes, il prenoient la matière, ſimplement comme un attribut ou une partie de cette ſubſtance, conſtituée telle, ou élevée à la dignité de corps par la puiſſance motrice dont je vais parler.

CHAPITRE V.

De la puiſſance motrice de la matière.

LES Anciens perſuadés qu'il n'y avoit aucuns corps ſans une force motrice, regardoient la ſubſtance des corps comme un compoſé de deux attributs primitifs: par l'un, cette ſubſtance avoit la puiſſance de ſe mouvoir; & par l'autre, celle d'être müe. En effet, dans tout corps qui ſe meut, il n'eſt pas poſſible de ne pas concevoir ces deux attributs, c'eſt-à-dire, la choſe qui ſe meut, & la même choſe qui eſt muë.

On vient de dire qu'on donnoit autrefois le nom de matière à la ſubſtance des corps, entant que ſuſceptible de mouvement: cette même matière devenüe capable de ſe mouvoir, étoit enviſagée ſous le nom de principe actif, donné alors à la même ſubſtance. Mais ces deux attributs paroiſſent ſi eſſentiellement dépendans l'un de l'autre, que Ciceron, * pour

* In utroque tandem utrumque. *Academ. quæſt. lib. 1.*

mieux exprimer cette union eſſentielle & primitive de la matière & de ſon principe moteur, dit que l'un & l'autre ſe trouve l'un dans l'autre; ce qui rend fort bien l'idée des Anciens.

D'où l'on comprend que les Modernes ne nous ont donné qu'une idée peu exacte de la matière, lorsqu'ils ont voulu par une confuſion mal entenduë donner ce nom à la ſubſtance des corps; puisqu'encore une fois la matière, ou le principe paſſif de la ſubſtance des corps, ne fait qu'une partie de cette ſubſtance. Ainſi il n'eſt pas ſurprenant qu'ils n'y ayent pas découvert la force motrice & la faculté de ſentir.

On doit voir à préſent, ce me ſemble, du premier coup d'œil, que s'il eſt un principe actif, il doit avoir dans l'eſſence inconnüe de la matière, une autre ſource que l'étenduë; ce qui confirme que la ſimple étenduë ne donne pas une idée complette de toute l'eſſence, ou forme Métaphyſique de la ſubſtance des corps, par cela ſeul qu'elle exclut l'idée de toute activité dans la matière. C'eſt pourquoi ſi nous démontrons ce principe moteur; ſi nous faiſons voir que la matière, loin d'être auſſi indifférente qu'on le croit communément, au mouvement & au repos, doit être regardée comme une ſubſtance active, auſſi bien que paſſive, quelle reſſource auront ceux qui ont fait conſiſter ſon eſſence dans l'étendue?

Les deux principes dont on vient de parler, l'étendue & ſa force motrice, ne ſont que des puiſſances de la ſubſtance des corps; car de même que cette ſubſtance eſt ſuſceptible de mouvement, ſans en avoir effectivement, elle a auſſi toujours, lors même qu'elle ne ſe meut pas, la faculté de ſe mouvoir.

Les

Digitized by Google

Les Anciens ont véritablement remarqué que cette force motrice n'agiſſoit dans la ſubſtance des corps, que lorsque cette ſubſtance étoit revêtuë de certaines formes : ils ont auſſi obſervé que les divers mouvemens qu'elle produit, ſont tous aſſujettis, ou réglés par ces différentes formes. C'eſt pourquoi les formes au moyen desquelles la ſubſtance des corps pouvoit non ſeulement ſe mouvoir, mais ſe mouvoit diverſement, ont été nommées *formes matérielles.*

Il ſuffiſoit à ces premiers maîtres de jetter les yeux ſur tous les phénomenes de la nature, pour découvrir dans la ſubſtance des corps la force de ſe mouvoir elle-même. En effet, ou cette ſubſtance ſe meut elle-même, ou lorsqu'elle eſt en mouvement, c'eſt une autre ſubſtance qui le lui communique. Mais voit-on dans cette ſubſtance autre choſe qu'elle-même en action ; & ſi quelquefois elle paroît recevoir un mouvement qu'elle n'a pas, le reçoit-elle de quelqu'autre cauſe que ce même genre de ſubſtance dont les parties agiſſent les unes ſur les autres?

Si donc on ſuppoſe un autre Agent, je demande quel il eſt, & qu'on me donne des preuves de ſon exiſtence ; mais puiſqu'on n'en a pas la moindre idée, ce n'eſt pas même un *Etre de raiſon.*

Après cela il eſt clair que les Anciens ont dû facilement reconnoître une force inrrinſéque de mouvement au dedans de la ſubſtance des corps ; puisqu'enfin on ne peut, ni prouver, ni concevoir aucune autre ſubſtance qui agiſſe ſur elle.

Mais ces mêmes Auteurs ont en même-tems avoué, ou plutôt prouvé, qu'il étoit impoſſible de comprendre comment

ce

Digitized by Google

ce myſtère de la nature peut s'opérer, parce qu'on ne connoît point l'eſſence des corps. Ne connoiſſant pas l'Agent, quel moyen en effet de pouvoir connoître ſa manière d'agir? Et la difficulté ne demeureroit-elle pas la même, en admettant une autre ſubſtance, principalement un être dont on n'auroit aucune idée, & dont on ne pourroit pas même raiſonnablement reconnoître l'exiſtence.

Ce n'eſt pas auſſi ſans fondement qu'ils ont penſé que la ſubſtance des corps enviſagée ſans aucune forme, n'avoit aucune activité, mais quelle étoit *tout en puiſſance.* * Le corps humain, par exemple, privé de la forme propre, pourroit-il exécuter les mouvemens qui en dépendent? De même ſans l'ordre & l'arrangement de toutes les parties de l'univers, la matière qui les compoſe pourroit-elle produire tous les divers phénomenes qui frappent nos ſens?

Mais les parties de cette ſubſtance qui reçoivent des formes, ne peuvent pas elles-mêmes ſe les donner; ce ſont toujours d'autres parties de cette même ſubſtance déja revêtuë de formes, qui les leur procurent. Ainſi c'eſt de l'action de ces parties, preſſées les unes par les autres, que naiſſent les formes par leſquelles la forme motrice des corps devient effectivement active.

C'eſt au froid & au chaud qu'on doit, à mon avis, réduire, comme ont fait les Anciens, les formes productives des autres formes; parce qu'en effet, c'eſt par ces deux qualités actives générales que ſont vraiſemblablement produits tous les corps ſublunaires.

Deſcar-

* *Totum in fieri.*

Digitized by Google

Deſcartes, génie fait pour ſe frayer de nouvelles routes & s'égarer, a prétendu avec quelques autres Philoſophes, que Dieu étoit la ſeule cauſe efficiente du mouvement, & qu'il l'imprimoit à chaque inſtant dans tous les corps. Mais ce ſentiment n'eſt qu'une hypothèſe qu'il a tâché d'ajuſter aux lumières de la Foi; & alors ce n'eſt plus parler en Philoſophe, ni à des Philoſophes, ſurtout à ceux qu'on ne peut convaincre que par la force de l'évidence.

Les Scholaſtiques Chrétiens des derniers ſiécles ont bien ſenti l'importance de cette ſimple réfléxion : c'eſt pourquoi ils ſe ſont ſagement bornés aux ſeules lumières purement philoſophiques ſur le mouvement de la matière, quoiqu'ils euſſent pu faire voir que Dieu même a dit qu'il avoit " empreint d'un " principe actif les élemens de la matière. " *Geneſ. 1. Iſaye 66.*

On pourroit former ici une longue chaîne d'autorités, & prendre dans les Profeſſeurs les plus célébres, une ſubſtance de la doctrine de tous les autres : mais ſans un fatras de citations, il eſt aſſez évident que la matière contient cette force motrice qui l'anime, & qui eſt la cauſe immédiate de toutes les loix du mouvement.

CHAPITRE VI.

De la faculté ſenſitive de la Matière.

NOUS avons parlé de deux attributs eſſentiels de la matière, desquels dépendent la plupart de ſes propriétés, ſçavoir l'étenduë & la force motrice. Nous n'avons plus maintenant qu'à prouver un troiſiéme attribut ; je veux dire la faculté de

BAYERISCHE STAATS-BIBLIOTHEK MUENCHEN

Digitized by Google

ſentir, que les Philoſophes * de tous les ſiécles ont reconnuë dans cette même ſubſtance. Je dis tous les Philoſophes, quoique je n'ignore pas tous les efforts qu'ont vainement faits les Cartéſiens pour l'en dépouiller. Mais pour écarter des difficultés inſurmontables, ils ſe ſont jettés dans un labyrinthe dont ils ont cru ſortir par cet abſurde ſyſtême, "que les bêtes ſont „de pures machines.

Une opinion ſi riſible n'a jamais eu d'accès chez les Philoſophes que comme un badinage d'eſprit, ou un amuſement philoſophique. C'eſt pourquoi nous ne nous arrêterons pas à la réfuter. L'expérience ne nous prouve pas moins la faculté de ſentir dans les bêtes, que dans les hommes : hors moi qui ſuis fort aſſuré que je ſens, je n'ai d'autre preuve du ſentiment des autres hommes que par les ſignes qu'ils m'en donnent. Le langage de convention, je veux dire, la parole, n'eſt pas le ſigne qui l'exprime le mieux : il y en a un autre commun aux hommes & aux animaux, qui le manifeſte avec plus de certitude ; je parle du langage affectif, tel que les plaintes, les cris, les careſſes, la fuite, les ſoupirs, le chant, & en un mot toutes les expreſſions de la douleur, de la triſteſſe, de l'averſion, de la crainte, de l'audace, de la ſoumiſſion, de la colère, du plaiſir, de la joie, de la tendreſſe, &c. Un langage auſſi énergique a bien plus de force pour nous convaincre, que tous les Sophiſmes de Descartes pour nous perſuader.

Peut-être les Cartéſiens, ne pouvant ſe refuſer à leur propre ſentiment intérieur, ſe croient-ils mieux fondés à reconnoître la

* Voyez la Thèſe que M. Leibnitz fit ſoutenir à ce ſujet au Prince Eugène, & *l'Origine ancienne de la Phyſique moderne*, par le P. Régnault.

Digitized by Google

la même faculté de ſentir dans tous les hommes, que dans les autres animaux ; parce que ceux-ci n'ont pas à la vérité exactement la figure humaine. Mais ces Philoſophes s'en tenant ainſi à l'écorce des choſes, auroient bien peu examiné la parfaite reſſemblance qui frappe les connoiſſeurs, entre l'homme & la bête: car il n'eſt ici queſtion que de la ſimilitude des organes des ſens, lesquels, à quelques modifications près, ſont abſolument les mêmes, & accuſent évidemment les mêmes uſages.

Si ce parallèle n'a pas été ſaiſi par Deſcartes, ni par ſes Sectateurs, il n'a pas échappé aux autres Philoſophes, & ſurtout à ceux qui ſe ſont curieuſement appliqués à *l'Anatomie comparée.*

Il ſe préſente une autre difficulté qui intereſſe davantage notre amour propre: c'eſt l'impoſſibilité où nous ſommes encore de concevoir cette propriété comme une dépendance, ou un attribut de la matière. Mais qu'on faſſe attention que cette ſubſtance ne nous laiſſe appercevoir que des choſes ineffables. Comprend-on mieux comment l'étenduë découle de ſon eſſence? comment elle peut être muë par une force primitive dont l'action s'exerce ſans contact, & mille autres merveilles qui ſe dérobent tellement aux recherches des yeux les plus clairvoyans, qu'elles ne leur montrent que le rideau qui les cache, ſuivant l'idée d'un illuſtre Moderne *.

Mais ne pourroit-on pas ſuppoſer, comme ont fait quelques uns, que le ſentiment qui ſe remarque dans les corps animés

* *LEIBNITZ.*

més, appartiendroit à un être distinct de la matière de ces corps, à une substance d'une différente nature, & qui se trouveroit unie avec eux? Les lumières de la raison nous permettent-elles de bonne foi d'admettre de telles conjectures? Nous ne connoissons dans les corps que de la matière, & nous n'observons la faculté de sentir que dans ces corps: sur quel fondement donc établir un être idéal, désavoué par toutes nos connoissances?

Il faut cependant convenir avec la même franchise, que nous ignorons si la matière a en soi la faculté immédiate de sentir, ou seulement la puissance de l'acquérir par les modifications, ou par les formes dont elle est susceptible; car il est vrai que cette faculté ne se montre que dans les corps organisés.

Voilà donc encore une nouvelle faculté qui ne résideroit aussi qu'en puissance dans la matière, ainsi que toutes les autres dont on a fait mention; & telle a été encore la façon de penser des Anciens, dont la Philosophie pleine de vues & de pénétration méritoit d'être élevée sur les débris de celle des Modernes. Ces derniers ont beau dédaigner des sources trop éloignées d'eux: l'ancienne Philosophie * prévaudra toujours devant ceux qui sont dignes de la juger; parce qu'elle forme, (du moins par rapport au sujet que je traite,) un système solide, bien lié, & comme un corps qui manque à tous ces membres épars de la Physique moderne.

CHA-

* *Metaphysique.*

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Des formes ſubſtantielles.

NOUS avons vu que la matière eſt mobile, qu'elle a la puiſſance de ſe mouvoir par elle-même; qu'elle eſt ſuſceptible de ſenſation & de ſentiment. Mais il ne paroît pas, du moins ſi l'on s'en rapporte à l'expérience, ce grand maître des Philoſophes, que ces propriétés puiſſent être miſes en exercice, avant que cette ſubſtance ſoit, pour ainſi dire, habillée de quelques formes qui lui donnent la faculté de ſe mouvoir & de ſentir. C'eſt pourquoi les Anciens regardoient ces formes, comme faiſant partie de la réalité des corps; & de là vient qu'ils les ont nommées *formes ſubſtantielles.* * En effet, la matière conſidérée par abſtraction, ou ſéparément de toute forme, eſt un être incomplet, ſuivant le langage des Ecoles, un être qui n'exiſte point dans cet état, & ſur lequel du moins les ſens, ni la raiſon, n'ont aucune priſe. Ce ſont donc véritablement les formes qui le rendent ſenſible, & pour ainſi dire, le réaliſent. Ainſi, quoique, rigoureuſement parlant, elles ne ſoient point des ſubſtances, mais de ſimples modifications, on a été fondé à leur donner le nom de formes ſubſtantielles, parce qu'elles perfectionnent la ſubſtance des corps, & en font en quelque ſorte partie.

D'ailleurs pourvu que les idées ſoient clairement expoſées, nous dédaignons de réformer des mots conſacrés par l'uſage, & qui ne peuvent induire en erreur, lorſqu'ils ſont définis, & bien entendus.

* GOUD. T. II. p. 94. 98.

Digitized by Google

Les Anciens n'avoient donné le nom de formes ſubſtantielles, qu'aux modifications qui conſtituënt eſſentiellement les corps, & qui leur donnent à chacun ces caractères déciſifs qui les diſtinguent l'un de l'autre. Ils nommoient ſeulement formes *accidentelles*, les modifications qui viennent par accident, & dont la deſtruction n'entraîne pas néceſſairement celle des formes qui conſtituënt la nature des corps; comme le mouvement local du corps humain, qui peut ceſſer, ſans altérer l'intégrité de ſon organiſation.

Les formes ſubſtantielles ont été diviſées en ſimples & en compoſées. Les formes ſimples ſont celles qui modifient les parties de la matière, telle que la grandeur, la figure, le mouvement, le repos & la ſituation; & ces parties de la matière revêtuës de ces formes, ſont ce qu'on appelle *corps ſimples*, ou *élemens*. Les formes compoſées conſiſtent dans l'aſſemblage des corps ſimples, unis & arrangés dans l'ordre, & la quantité néceſſaire pour conſtruire, ou former les différens mixtes.

Les mêmes Philoſophes de l'antiquité ont auſſi en quelque ſorte diſtingué deux ſortes de formes ſubſtantielles dans les corps vivans; ſçavoir celles qui conſtituënt les parties organiques de ces corps, & celles qui ſont regardées comme étant leur principe de vie. C'eſt à ces dernieres qu'ils ont donné le nom d'Ame. Ils en ont fait trois ſortes; l'Ame végétative qui appartient aux plantes, l'Ame ſenſitive, commune à l'homme & à la bête: mais parce que celle de l'homme ſemble avoir un plus vaſte empire, des fonctions plus étenduës, des vuës plus grandes, ils l'ont appellée *Ame raiſonnable*. Diſons un mot de l'Ame végétative. Mais auparavant, qu'il me ſoit permis de répon-

Digitized by Google

répondre à une objection que m'a faite un habile homme. „Vous n'admettez, dit-il, dans les animaux, pour principe de „sentiment, aucune substance qui soit différente de la matière: „pourquoi donc traiter d'absurde le Cartésianisme, en ce qu'il „suppose que les animaux sont de pures machines? & quelle si „grande différence y a-t-il entre ces deux opinions ?„ Je réponds d'un seul mot : Descartes refuse tout sentiment, toute faculté de sentir à ses machines, ou à la matière dont il suppose que les animaux sont uniquement faits : & moi je prouve clairement, si je ne me trompe fort, que s'il est un être qui soit, pour ainsi dire, pêtri de sentiment, c'est l'animal; il semble avoir tout reçu en cette monnoie, qui (dans un autre sens) manque à tant d'hommes. Voilà la différence qu'il y a entre le célèbre Moderne dont je viens de parler, & l'Auteur de cet Ouvrage.

CHAPITRE VIII.

De l'Ame végétative.

NOUS avons dit qu'il falloit rappeller au froid & au chaud les formes productives de toutes les formes des corps. Il a paru un excellent Commentaire de cette Doctrine des Anciens, par M. Quesnay. Cet habile homme la démontre par toutes les recherches & toutes les expériences de la Physique Moderne, ingénieusement rassemblées dans un *Traité du Feu*, où *l'Ether* subtilement rallumé, jouë le premier rôle dans la formation des corps. M. Lamy Médécin, n'a pas cru devoir ainsi borner l'empire de l'Ether; il explique la formation des Ames de tous les corps par cette même cause. L'Ether est un esprit

eſprit infiniment ſubtil, une matière très déliée & toujours en mouvement, connuë ſous le nom de feu pur & céleſte, parce que les Anciens en avoient mis la ſource dans le Soleil, d'où ſuivant eux, il eſt lancé dans tous les corps plus ou moins, ſelon leur nature & leur conſiſtence; & „quoique de ſoi-même „il ne brûle pas, par les différens mouvemens qu'il donne aux „particules des autres corps où il eſt renfermé, il brûle & fait „reſſentir la chaleur. Toutes les parties du monde ont quel„que portion de ce feu Elémentaire, que pluſieurs Anciens „regardent comme l'Ame du monde. Le feu viſible a beau„coup de cet Eſprit, l'air auſſi, l'eau beaucoup moins, la terre „très-peu. Entre les mixtes, les minéraux en ont moins, les „plantes plus, & les animaux beaucoup davantage. Ce feu, „ou cet eſprit, eſt leur Ame, qui s'augmente avec le corps par „le moyen des alimens qui en contiennent, & dont il ſe ſépare „avec le chile, & devient enfin capable de ſentiment, grace „à un certain mêlange d'humeurs, & à cette ſtructure particu„liere d'organes qui forment les corps animés: car les ani„maux, les minéraux, les plantes mêmes, & les os qui ſont la „baſe de nos corps, n'ont pas de ſentiment, quoiqu'ils ayent „chacun quelque portion de cet Ether, parce qu'ils n'ont pas „la même organiſation.“

Les Anciens entendoient par l'Ame végétative la cauſe qui dirige toutes les opérations de la génération, de la nutrition & de l'accroiſſement de tous les corps vivans.

Les Modernes, peu attentifs à l'idée que ces premiers Maîtres avoient de cette eſpéce d'Ame, l'ont confonduë avec l'orgaſi-

ganiſation même des végétaux & des animaux, tandis qu'elle eſt la cauſe qui conduit & dirige cette organiſation.

On ne peut en effet concevoir la formation des corps vivans, ſans une cauſe qui y préſide, ſans un principe qui régle & amene tout à une fin déterminée; ſoit que ce principe conſiſte dans les loix générales par lesquelles * s'opère tout le mécanisme des actions de ces corps; ſoit qu'il ſoit borné à des loix particulières, originairement réſidentes ou incluſes dans le germe de ces corps mêmes, & par lesquelles s'exécutent toutes ſes fonctions pendant leur accroiſſement & leur durée.

Les Philoſophes dont je parle, ne ſortoient pas des propriétés de la matière pour établir ces principes. Cette ſubſtance à laquelle ils attribuënt la faculté de ſe mouvoir elle-même, avoit auſſi le pouvoir de ſe diriger dans ſes mouvemens, l'un ne pouvant ſubſiſter ſans l'autre; puiſqu'on conçoit clairement que la même puiſſance doit être également, & le principe de ces mouvemens, & le principe de cette détermination, qui ſont deux choſes abſolument individuelles & inſéparables. C'eſt pourquoi ils regardoient l'Ame végétative, comme une forme ſubſtantielle purement matérielle, malgré l'eſpece d'intelligence dont ils imaginoient qu'elle n'étoit pas dépourvüe.

CHAPITRE IX.

De l'Ame ſenſitive des Animaux.

LE principe matériel, ou la forme ſubſtantielle, qui dans les animaux ſent, diſcerne & connoît, a été généralement nom-

* BOERH. Elem. Chem. p. 35. 36. *Abregé de ſa Théorie Chimique*, p. 6. 7.

Digitized by Google

nommée par les Anciens, *Ame ſenſitive*. Ce principe doit être ſoigneuſement diſtingué du corps organique même des animaux, & des opérations de ces corps, qu'ils ont attribuées à l'Ame végétative, comme on vient de le remarquer. Ce ſont cependant les organes mêmes de ces corps animés, qui occaſionnent à cet être ſenſitif les ſenſations dont il eſt affecté.

On a donné le nom de ſens, aux organes particulièrement deſtinés à faire naître ces ſenſations dans l'Ame. Les Médecins les diviſent en ſens externes & en ſens internes; mais il ne s'agit ici que des premiers, qui ſont, comme tout le monde ſçait, au nombre de cinq; la vûe, l'ouïe, l'odorat, le goût & le tact, dont l'empire s'étend ſur un grand nombre de ſenſations, qui toutes ſont des ſortes de toucher.

Ces organes agiſſent par l'entremiſe des nerfs, & d'une matière qui coule au-dedans de leur imperceptible cavité, & qui eſt d'une ſi grande ſubtilité, qu'on lui a donné le nom d'eſprit animal, ſi bien démontré ailleurs par une foule d'expériences & de ſolides raiſonnemens, que je ne perdrai point de tems à en prouver ici l'exiſtence.

Lorsque les organes des ſens ſont frappés par quelque objet, les nerfs qui entrent dans la ſtructure de ces organes ſont ébranlés, le mouvement des eſprits modifié ſe tranſmet au cerveau jusqu'au *ſenſorium commune*, c'eſt-à-dire, jusqu'à l'endroit même, où l'Ame ſenſitive reçoit les ſenſations à la faveur de ce reflux d'eſprits, qui par leur mouvement agiſſent ſur elle.

Si l'impreſſion d'un corps ſur un nerf ſenſitif eſt forte & profonde, ſi elle le tend, le déchire, le brûle, ou le rompt, il

en

Digitized by Google

en réſulte pour l'Ame une ſenſation qui n'eſt plus ſimple, mais douloureuſe: & réciproquement, ſi l'organe eſt trop foiblement affecté, il ne ſe fait aucune ſenſation. Donc pour que les ſens faſſent leurs fonctions, il faut que les objets impriment un mouvement proportionné à la nature foible ou forte de l'organe ſenſitif.

Il ne ſe fait donc aucune ſenſation, ſans quelque changement dans l'organe qui lui eſt deſtiné, ou plutôt dans la ſeule ſurface du nerf de cet organe. Ce changement peut-il ſe faire par *l'intromiſſion* du corps qui ſe fait ſentir? Non; les enveloppes dures des nerfs rendent la choſe évidemment impoſſible. Il n'eſt produit que par les diverſes propriétés des corps ſenſibles, & de là naiſſent les différentes ſenſations.

Beaucoup d'expériences nous ont fait connoître que c'eſt effectivement dans le cerveau, que l'Ame eſt affectée des ſenſations propres à l'animal: car lorsque cette partie eſt conſidérablement bleſſée, l'animal n'a plus ni ſentiment, ni diſcernement, ni connoiſſance: toutes les parties qui ſont au deſſus des plaies & des ligatures, conſervent entr'elles & le cerveau le mouvement & le ſentiment, toujours perdu au-deſſous, entre la ligature & l'extrémité. La ſection, la corruption des nerfs & du cerveau, la compreſſion même de cette partie, &c. ont appris à Galien la même vérité. Ce Sçavant a donc parfaitement connu le ſiége de l'Ame, & la néceſſité abſoluë des nerfs pour les ſenſations: il a ſçu 1°. que l'Ame ſent, & n'eſt réellement affectée que dans le cerveau, des ſentimens propres à l'animal. 2°. Qu'elle n'a de ſentiment & de connoiſſance, qu'autant qu'elle reçoit l'impreſſion actuelle des eſprits animaux.

Digitized by Google

Nous ne rapporterons point ici les opinions d'Ariſtote, de Chryſippe, de Platon, de Deſcartes, de Vieuſſens, de Roſſet, de Willis, de Lanciſi, &c. Il en faudroit toujours revenir à Galien, comme à la Vérité même. Hippocrate paroît auſſi n'avoir pas ignoré où l'Ame fait ſa réſidence.

Cependant la plupart des anciens Philoſophes, ayant à leur tête les Stoïciens; & parmi les Modernes, Perrault, Stuart, & Tabor, ont penſé que l'Ame ſentoit dans toutes les parties du corps, parce qu'elles ont toutes des nerfs. Mais nous n'avons aucune preuve d'une ſenſibilité auſſi univerſellement répanduë. L'expérience nous a même appris que lorsque quelque partie du corps eſt retranchée, l'Ame a des ſenſations, que cette partie qui n'eſt plus, ſemble encore lui donner. L'ame ne ſent donc pas dans le lieu même où elle croit ſentir. Son erreur conſiſte dans la manière dont elle ſent, & qui lui fait rapporter ſon propre ſentiment aux organes qui le lui occaſionnent, & l'avertiſſent en quelque ſorte de l'impreſſion qu'ils reçoivent eux-mêmes des cauſes extérieures. Cependant nous ne pouvons pas aſſurer que la ſubſtance de ces organes ne ſoit pas elle-même ſuſceptible de ſentiment, & qu'elle n'en ait pas effectivement. Mais ces modifications ne pourroient être connuës qu'à cette ſubſtance même, & non au tout, c'eſt-à-dire, à l'animal auquel elles ne ſont pas propres, & ne ſervent point.

Comme les doutes qu'on peut avoir à ce ſujet, ne ſont fondés que ſur des conjectures, nous ne nous arrêterons qu'à ce que l'expérience, qui ſeule doit nous guider, nous apprend ſur les ſenſations que l'Ame reçoit dans les corps animés.

Beau-

Digitized by Google

Beaucoup d'Auteurs mettent le siége de l'Ame presque dans un seul point du cerveau, & dans un seul point du corps calleux, d'où comme de son trône, elle régit toutes les parties du corps.

L'être sensitif ainsi cantonné, resserré dans des bornes aussi étroites, ils le distinguent 1°. de tous les corps animés, dont les divers organes concourent seulement à lui fournir ses sensations: 2°. des esprits mêmes qui le touchent, le remuënt, le pénétrent par la diverse force de leur choc, & le font si diversement sentir.

Pour rendre leur idée plus sensible, ils comparent l'Ame au timbre d'une montre, parce qu'en effet l'Ame est en quelque sorte dans le corps, ce qu'est le timbre dans la montre. Tout le corps de cette machine, les ressorts, les rouës ne sont que des instrumens, qui par leurs mouvemens concourent tous ensemble à la régularité de l'action du marteau sur le timbre, qui attend, pour ainsi dire, cette action, & ne fait que la recevoir: car lorsque le marteau ne frappe pas le timbre, il est comme isolé de tout le corps de la montre, & ne participe en rien à tous ses mouvemens.

Telle est l'Ame pendant un sommeil profond. Privée de toutes sensations, sans nulle connoissance de tout ce qui se passe au dehors & au dedans du corps qu'elle habite, elle semble attendre le réveil, pour recevoir en quelque sorte le coup de marteau donné par les esprits sur son timbre. Ce n'est en effet que pendant la veille qu'elle est affectée par diverses sensations, qui lui font connoître la nature des impressions que les corps externes communiquent aux organes.

Digitized by Google

Que l'Ame n'occupe qu'un point du cerveau, ou qu'elle ait un ſiége plus étendu, peu importe à nôtre ſyſtème. Il eſt certain qu'à en juger par la chaleur, l'humidité, l'âpreté, la douleur, &c. que tous les nerfs ſentent également, on croiroit qu'ils devroient tous être intimement réünis pour former cette eſpece de rendez-vous de toutes les ſenſations. Cependant on verra que les nerfs ne ſe raſſemblent en aucun lieu du cerveau, ni du cervelet, ni de la moëlle de l'épine.

Quoiqu'il en ſoit, les principes que nous avons poſés une fois bien établis, on doit voir que toutes les connoiſſances, même celles qui ſont les plus habituelles, ou les plus familières à l'Ame, ne réſident en elle, qu'au moment même qu'elle en eſt affectée. *L'habituel* de ces connoiſſances ne conſiſte que dans les modifications permanentes du mouvement des eſprits, qui les lui préſentent, ou plutôt qui les lui procurent très fréquemment. D'où il ſuit que c'eſt dans la fréquente répétition des mêmes mouvemens que conſiſtent la mémoire, l'imagination, les inclinations, les paſſions, & toutes les autres facultés qui mettent de l'ordre dans les idées, qui le maintiennent & rendent les ſenſations plus ou moins fortes & étenduës: & de là viennent encore la pénétration, la conception, la juſteſſe, & la liaiſon des connoiſſances; & cela, ſelon le dégré d'excellence, ou la perfection des organes des différens animaux.

CHAPITRE X.

Des facultés du corps qui ſe rapportent à l'Ame ſenſitive.

LES Philoſophes ont rapporté à l'Ame ſenſitive toutes les facultés qui ſervent à lui exciter des ſenſations. Cependant

dant il faut bien distinguer ces facultés, qui sont purement mécaniques, de celles qui appartiennent véritablement à l'être sensitif. C'est pourquoi nous allons les réduire à deux classes.

Les facultés du corps qui fourniſſent des sensations, sont celles qui dépendent des organes des sens, & uniquement du mouvement des esprits contenus dans les nerfs de ces organes, & des modifications de ces mouvemens. Tels sont la diversité des mouvemens des esprits excités dans les nerfs des différens organes, & qui font naître les diverses sensations dépendantes de chacun d'eux, dans l'instant même qu'ils sont frappés, ou affectés par des objets extérieurs. Nous rapporterons encore ici les modifications habituelles de ces mêmes mouvemens, qui rappellent néceſſairement les mêmes sensations que l'Ame avoit déjà reçuës par l'impreſſion des objets sur les sens. Ces modifications tant de fois répétées forment la mémoire, l'imagination, les passions.

Mais il y en a d'autres également ordinaires, & habituelles, qui ne viennent pas de la même source: elles dépendent originairement des diverses diſpoſitions organiques des corps animés, lesquelles forment les inclinations, les appétits, la pénétration, l'instinct & la conception.

La seconde classe renferme les facultés qui appartiennent en propre à l'être sensitif; comme les sensations, les perceptions, le discernement, les connoiſſances, &c.

§. I

Des sens.

La diversité des sensations varie selon la nature des organes qui les transmettent à l'Ame. L'ouïe porte à l'Ame la sensation

ſation du bruit ou du ſon, la vuë lui imprime les ſentimens de lumière & de couleurs, qui lui repréſentent l'image des objets qui s'offrent aux yeux; l'Ame reçoit de l'odorat toutes les ſenſations connuës ſous le nom d'odeurs; les ſaveurs lui viennent à la faveur du goût: le toucher enfin, ce ſens univerſellement répandu par toute l'habitude du corps, lui fait naître les ſenſations de toutes les qualités appellées *tactiles*, telles que la chaleur, la froideur, la dureté, la molleſſe, le poli, l'âpre, la douleur & le plaiſir, qui dépendent des divers organes du tact; parmi leſquels nous comptons les parties de la génération, dont le ſentiment vif pénétre & tranſporte l'Ame dans les plus doux & les plus heureux momens de notre exiſtence.

Puisque le nerf optique & le nerf acouſtique ſont ſeuls, l'un voir les couleurs, l'autre entendre les ſons; puiſque les ſeuls nerfs moteurs portent à l'Ame l'idée des mouvemens, qu'on n'apperçoit les odeurs qu'à la faveur de l'odorat, &c. il s'enſuit que chaque nerf eſt propre à faire naître différentes ſenſations, & qu'ainſi le *ſenſorium commune* a, pour ainſi dire, divers territoires, dont chacun a ſon nerf, reçoit & loge les idées apportées par ce tuyau. Cependant il ne faut pas mettre dans les nerfs mêmes la cauſe de la diverſité des ſenſations; car l'expanſion du nerf auditif reſſemble à la rétine, & cependant il en réſulte des ſenſations bien oppoſées. Cette variété paroît clairement dépendre de celle des organes placés avant les nerfs, deſorte qu'un organe dioptrique, par exemple, doit naturellement ſervir à la viſion.

Non ſeulement les divers ſens excitent différentes ſenſations, mais chacun d'eux varie encore à l'infini celles qu'il porte à l'Ame

Digitized by Google

à l'Ame, ſelon les différentes manières dont ils ſont affectés par les corps externes. C'eſt pourquoi la ſenſation du bruit peut être modifiée par une multitude de tons différens, & peut faire appercevoir à l'Ame l'éloignement & le lieu de la cauſe qui produit cette ſenſation. Les yeux peuvent de même en modifiant la lumière, donner des ſenſations plus ou moins vives de la lumière & des couleurs, & former par ces différentes modifications, les idées d'étendue, de figure, d'éloignement, &c. Tout ce qu'on vient de dire eſt exactement vrai des autres ſens.

§. II.

Mécaniſme des ſenſations.

Tâchons, à la faveur de l'œil, de pénétrer dans le plus ſubtil mécaniſme des ſenſations. Comme l'œil eſt le ſeul de tous les organes ſenſitifs, où ſe peigne & ſe repréſente viſiblement l'action des objets extérieurs, il peut ſeul nous aider à concevoir quelle ſorte de changement ces objets font éprouver aux nerfs qui en ſont frappés. Prenez un œil de bœuf, dépouillez-le adroitement de la ſclérotique & de la choroïde; mettez où étoit la première de ces membranes, un papier dont la concavité s'ajuſte parfaitement avec la convexité de l'œil. Préſentez enſuite quelque corps que ce ſoit devant le trou de la pupille, vous verrez très-diſtinctement au fond de l'œil l'image de ce corps. D'où j'infère en paſſant, que la viſion n'a pas ſon ſiége dans la choroïde, mais dans la rétine.

En quoi conſiſte la peinture des objets? Dans un retracement proportionnellement diminutif des rayons lumineux qui

partent de ces objets. Ce retracement forme une impreſſion de la plus grande délicateſſe, comme il eſt facile d'en juger par tous les rayons de la pleine Lune, qui concentrés dans le foyer d'un miroir ardent, & refléchis ſur le plus ſenſible thermométre, ne font aucunement monter la liqueur de cet inſtrument. Si l'on conſidère de plus, qu'il y a autant de fibres dans cette expanſion du nerf optique, que de points dans l'image de l'objet, que ces fibres ſont infiniment tendres & molles, & ne forment guères qu'une vraie pulpe, ou moëlle nerveuſe, on concevra non ſeulement que chaque fibrille ne ſe trouvera chargée que d'une trés-petite portion des rayons; mais qu'à cauſe de ſon extrême délicateſſe, elle n'en recevra qu'un changement ſimple, leger, foible, ou fort ſuperficiel; & en conſéquence de cela, les eſprits animaux à peine excités, réflueront avec la plus grande lenteur: à meſure qu'ils retourneront vers l'origine du nerf optique, leur mouvement ſe rallentira de plus en plus, & par conſéquent l'impreſſion de cette peinture ne pourra s'étendre, ſe propager le long de la corde optique, ſans s'affoiblir. Que penſez-vous à préſent de cette impreſſion portée jusqu'à l'Ame même? N'en doit-elle pas recevoir un effet ſi doux, qu'elle le ſente à peine?

De nouvelles expériences viennent encore à l'appui de cette théorie. Mettez l'oreille à l'extrémité d'un arbre droit & long, tandis qu'on gratte doucement avec l'ongle à l'autre bout. Une ſi foible cauſe doit produire ſi peu de bruit, qu'il ſembleroit devoir s'étouffer ou ſe perdre dans toute la longueur du bois. Il ſe perd en effet pour tous les autres, vous ſeul entendez un bruit ſourd, presqu'imperceptible. La même choſe ſe paſſe

paſſe en petit dans le nerf optique, parce qu'il eſt infiniment moins ſolide. L'impreſſion une fois reçuë par l'extrémité d'un canal cylindrique, plein d'un fluide non élaſtique, doit néceſſairement ſe porter jusqu'à l'autre extrémité, comme dans ce bois dont je viens de parler, & dans l'expérience ſi connuë des billes de billard; or les nerfs ſont des tuyaux cylindriques, du moins chaque fibre ſenſible nerveuſe montre clairement aux yeux cette figure.

Mais de petits cylindres d'un diamétre auſſi étroit ne peuvent vraiſemblablement contenir qu'un ſeul globule à la file, qu'une ſuite ou rang d'eſprits animaux. Cela s'enſuit de l'extrême facilité qu'ont ces fluides à ſe mouvoir au moindre choc, ou de la régularité de leurs mouvemens, de la préciſion, de la fidélité des traces, ou des idées qui en réſultent dans le cerveau: tous effets qui prouvent que le ſuc nerveux eſt compoſé d'élémens globuleux, qui nagent peut-être dans une matière éthérée; & qui ſeroient inexplicables, en ſuppoſant dans les nerfs, comme dans les autres vaiſſeaux, diverſes eſpèces de globules, dont le tourbillon changeroit l'homme le plus attentif, le plus prudent, en ce qu'on nomme un franc étourdi.

Que le fluide nerveux ait du reſſort, ou qu'il n'en ait pas, de quelque figure que ſoient les élémens, ſi l'on veut expliquer les phénoménes des ſenſations, il faut donc admettre 1°. l'éxiſtence & la circulation des eſprits. 2°. Ces mêmes eſprits qui mis en mouvement par l'action des corps externes, rétrogradent jusqu'à l'Ame. 3°. Un ſeul rang de globules ſphériques, dans chaque fibre cylindrique, pour courir au moindre tact, pour galopper au moindre ſignal de la volonté. Cela poſé,

Digitized by Google

avec quelle vîteſſe le premier globule pouſſé doit-il pouſſer le dernier, & le jetter, pour ainſi dire, ſur l'Ame, qui ſe réveille à ce coup de marteau, & reçoit des idées plus ou moins vives, rélativement au mouvement qui lui a été imprimé. Ceci amene naturellement les Loix des Senſations: les voici.

§. III.

Loix des Senſations.

I. Loi. Plus un objet agit diſtinctement ſur le *ſenſorium*, plus l'idée qui en réſulte, eſt nette & diſtincte.

II. Loi. Plus il agit vivement ſur la même partie matérielle du cerveau, plus l'idée eſt claire.

III. Loi. La même clarté réſulte de l'impreſſion des objets ſouvent renouvellée.

IV. Loi. Plus l'action de l'objet eſt vive; plus elle eſt différente de toute autre, ou extraordinaire, plus l'idée eſt vive & frappante. On ne peut ſouvent la chaſſer par d'autres idées, comme Spinoſa dit l'avoir éprouvé, lorſqu'il vit un de ces grands hommes du Bréſil. C'eſt ainſi qu'un blanc & un noir qui ſe voyent pour la première fois, ne l'oublieront jamais, parce que l'Ame regarde long-tems un objet extraordinaire, y penſe & s'en occupe ſans ceſſe. L'eſprit & les yeux paſſent légérement ſur les choſes qui ſe préſentent tous les jours. Une plante nouvelle ne frappe que le Botaniſte. On voit par là qu'il eſt dangereux de donner aux enfans des idées effrayantes, telle que la peur du Diable, du Loup, &c.

Ce n'eſt qu'en réfléchiſſant ſur les notions ſimples, qu'on ſaiſit les idées compliquées: il faut que les premières ſoient toutes repréſentées clairement à l'Ame, & qu'elle les conçoive diſtin-

Digitized by Google

distinctement l'une après l'autre; c'est-à-dire, qu'il faut choisir un seul sujet simple, qui agisse tout entier sur le *sensorium*, & ne soit troublé par aucun autre objet, à l'exemple des Géomètres, qui par habitude ont le talent que la maladie donne aux mélancoliques, de ne pas perdre de vuë leur objet. C'est la première conclusion qu'on doit tirer de notre première Loi; la seconde, est qu'il vaut mieux méditer, que d'étudier tout haut, comme les enfans & les écoliers: car on ne retient que des sons, qu'on nouveau torrent d'idées emporte continuellement. Au reste, suivant la troisiéme Loi, des traces plus souvent marquées sont plus difficiles à effacer, & ceux qui ne sont point en état de méditer, ne peuvent guéres apprendre que par le mauvais usage dont j'ai parlé.

Enfin comme il faut qu'un objet, qu'on veut voir clairement au microscope, soit bien éclairé, tandis que toutes les parties voisines sont dans l'obscurité; de même pour entendre distinctement un bruit qui d'abord paroissoit confus, il suffit d'écouter attentivement: le son trouvant une oreille bien préparée, harmoniquement tenduë, frappe le cerveau plus vivement. C'est par les mêmes moyens qu'un raisonnement qui paroissoit fort obscur, est enfin trouvé clair; cela s'ensuit de la II. Loi.

§. IV.

Que les Sensations ne font pas connoître la nature des corps, & qu'elles changent avec les organes.

Quelque lumineuses que soient nos sensations, elles ne nous éclairent jamais sur la nature de l'objet actif, ni sur celle de l'organe passif. La figure, le mouvement, la masse, la dureté,

Digitized by Google

ſont bien des attributs des corps ſur leſquels nos ſens ont quelque priſe. Mais combien d'autres propriétés qui réſident dans les derniers élémens des corps, & qui ne ſont pas ſaiſies par nos organes, avec leſquels elles n'ont du rapport que d'une façon confuſe qui les exprime mal, ou point du tout? Les couleurs, la chaleur, la douleur, le goût, le tact, &c. varient à tel point, que le même corps paroît tantôt chaud, & tantôt froid à la même perſonne, dont l'organe ſenſitif par conſéquent ne retrace point à l'Ame le véritable état des corps. Les couleurs ne changent-elles pas auſſi, ſelon les modifications de la lumière? Elles ne peuvent donc être regardées comme des proprietés des corps. L'ame juge confuſément des goûts, qui ne lui manifeſtent pas même la figure des ſels.

Je dis plus: on ne conçoit pas mieux les premières qualités des corps. Les idées de grandeur, de dureté, &c. ne ſont déterminées que par nos organes. Avec d'autres ſens, nous aurions des idées différentes des mêmes attributs, comme avec d'autres idées nous penſerions autrement que nous ne penſons de tout ce qu'on appelle ouvrage de génie, ou de ſentiment. Mais je reſerve à parler ailleurs de cette matière.

Si tous les corps avoient le même mouvement, la même figure, la même denſité, quelque différens qu'ils fuſſent d'ailleurs entr'eux, il ſuit qu'on croiroit qu'il n'y a qu'un ſeul corps dans la nature, parce qu'ils affecteroient tous de la même manière l'organe ſenſitif.

Nos idées ne viennent donc pas de la connoiſſance des propriétés des corps, ni de ce en quoi conſiſte le changement qu'éprouvent nos organes. Elles ſe forment par ce changement

Digitized by Google

ment ſeul. Suivant ſa nature, & ſes dégrés, il s'éleve dans notre Ame des idées qui n'ont aucune liaiſon avec leurs cauſes occaſionnelles & efficientes, ni ſans doute avec la volonté, malgré laquelle elles ſe font place dans la moëlle du cerveau. La douleur, la chaleur, la couleur rouge, ou blanche, n'ont rien de commun avec le feu, ou la flamme; l'idée de cet élément eſt ſi étrangere à ces ſenſations, qu'un homme ſans aucune teinture de Phyſique ne la concevra jamais.

D'ailleurs les ſenſations changent avec les organes; dans certaines jauniſſes, tout paroît jaune. Changez avec le doigt l'axe de la viſion, vous multiplierez les objets, vous en varierez à votre gré la ſituation & les attitudes. Les engelures, &c. font perdre l'uſage du tact. Le plus petit embarras dans le canal d'Euſtachi ſuffit pour rendre ſourd. Les fleurs blanches ôtent tout le ſentiment du vagin. Une taye ſur la cornée, ſuivant qu'elle répond plus ou moins au centre de la prunelle, fait voir diverſement les objets. La cataracte, la goutte ſerène, &c. jettent dans l'aveuglement.

Les ſenſations ne repréſentent donc point du tout les choſes, telles qu'elles ſont en elles-mêmes, puiſqu'elles dépendent entièrement des parties corporelles qui leur ouvrent le paſſage.

Mais pour cela nous trompent-elles? Non certes, quoiqu'on en diſe, puiſqu'elles nous ont été données plus pour la conſervation de notre machine, que pour acquérir des connoiſſances. La réfléxion de la lumière produit une couleur jaune dans un œil plein de bile; l'Ame alors doit donc voir jaune. Le ſel & le ſucre impriment des mouvemens oppoſés aux papilles du goût; on aura donc en conſéquence des idées contraires,

Digitized by Google

res, qui feront trouver l'un ſalé, & l'autre doux. A dire vrai, les ſens ne nous trompent jamais, que lorsque nous jugeons avec trop de précipitation ſur leurs rapports: car autrement ce ſont des miniſtres fidèles; l'Ame peut compter qu'elle ſera sûrement avertie par eux des embûches qu'on lui tend; les ſens veillent ſans ceſſe, & ſont toujours prêts à corriger l'erreur les uns des autres. Mais comme l'Ame dépend à ſon tour des organes qui la ſervent, ſi tous les ſens ſont eux-mêmes trompés, le moyen d'empêcher le *ſenſorium commune* de participer à une erreur auſſi générale?

§. V.

Raiſons Anatomiques de la diverſité des ſenſations.

Quand même tous les nerfs ſe raſſembleroient, les ſenſations n'en ſeroient pas moins diverſes: mais outre qu'il s'en faut beaucoup que cela ſoit vrai, ſi ce n'eſt les nerfs optiques & acouſtiques, c'eſt que les nerfs ſont réellement ſéparés dans le cerveau. 1°. L'origine de chaque nerf ne doit pas être fort éloignée de l'endroit où le ſcalpel les démontre, & ne peut plus les ſuivre, comme il paroît dans les nerfs auditifs & pathétiques. 2°. On voit clairement ſans microſcope, que les principes nerveux ſont aſſez écartés; (cela ſe remarque ſur-tout dans les nerfs olfactifs, optiques & auditifs, qui ſont à une très grande diſtance l'un de l'autre:) & que les fibres nerveuſes ne ſuivent pas les mêmes directions, comme le prouvent encore les nerfs que je viens de nommer. 3°. L'extrême molleſſe de toutes ces fibres, fait qu'elles ſe confondent aiſément avec la moëlle: la 4e. & la 8e. paire peuvent ici ſervir d'exemple. 4°. Telle eſt la ſeule impénétrabilité des corps, que les premiers filamens de

tant

Digitized by Google

tant de différens nerfs ne peuvent le réunir en un ſeul point. 5°. La diverſité des ſenſations, telle que la chaleur, la douleur, le bruit, la couleur, l'odeur, qu'on éprouve à la fois; ces deux ſentimens diſtincts à l'occaſion du toucher d'un doigt de la main droite, & d'un doigt de la main gauche, à l'occaſion même d'un ſeul petit corps rond, qu'on fait rouler ſous un doigt ſur lequel le doit voiſin eſt replié; tout prouve que chaque ſens a ſon petit département particulier dans la moëlle du cerveau, & qu'ainſi le ſiége de l'Ame eſt compoſé d'autant de parties, qu'il y a de ſenſations diverſes qui y répondent. Or qui pourroit les nombrer? Et que de raiſons pour multiplier & modifier le ſentiment à l'infini? Le tiſſu des enveloppes des nerfs, qui peut être plus ou moins ſolide, leur pulpe plus ou moins molle, leur ſituation plus ou moins lâche, leur diverſe conſtruction à l'une & à l'autre extrémité, &c.

Il s'enſuit de ce que nous avons dit juſqu'à préſent, que chaque nerf différe l'un de l'autre à ſa naiſſance, & en conſéquence ne paroît porter à l'Ame qu'une ſorte de ſenſations, ou d'idées. En effet l'hiſtoire phyſiologique de tous les ſens prouve que chaque nerf a un ſentiment rélatif à ſa nature, & plus encore à celle de l'organe au travers duquel ſe modifient les impreſſions externes. Si l'organe eſt dioptrique, il donne l'idée de la lumière & des couleurs; s'il eſt acouſtique, on entend, comme on l'a déjà dit, &c.

§. VI.

De la petiteſſe des idées.

Ces impreſſions des corps extérieurs ſont donc la vraie cauſe Phyſique de toutes nos idées; mais que cette cauſe eſt extra-

extraordinairement petite! Lorsqu'on regarde le Ciel au travers du plus petit trou, tout ce vaſte hemiſphère ſe peint au fond de l'œil, ſon image eſt beaucoup plus petite que le trou par où elle a paſſé. Que ſeroit-ce donc d'une étoile de la 6^e. grandeur, ou de la 6^e. partie d'un globule ſanguin? L'ame la voit cependant fort clairement avec un bon microſcope. Quelle cauſe infiniment éxigue? & par conſéquent quelle doit être l'éxilité de nos ſenſations & de nos idées? Et que cette éxilité de ſenſations & d'idées paroît néceſſaire par rapport à l'immenſité de la mémoire! Où loger en effet tant de connoiſſances, ſans le peu de place qu'il leur faut, & ſans l'étenduë de la moëlle du cerveau & des divers lieux qu'elles habitent.

§. VII.

Différens ſiéges de l'Ame.

Pour fixer, ou marquer avec préciſion, quels ſont ces divers territoires de nos idées, il faut encore recourir à l'Anatomie, ſans laquelle on ne connoît rien du corps, & avec laquelle ſeule on peut lever la plûpart des voiles qui dérobent l'Ame à la curioſité de nos regards & de nos recherches.

Chaque nerf prend ſon origine, de l'endroit, où finit la dernière artériole de la ſubſtance corticale du cerveau; cette origine eſt donc, où commence viſiblement le filament médullaire, qui part de ce fin tuyau qu'on en voit naître & ſortir ſans microſcope. Tel eſt réellement le lieu d'où la plûpart des nerfs ſemblent tirer leur origine, où ils ſe réüniſſent, & où l'être ſenſitif paroît réfugié. Les ſenſations & les mouvemens animaux peuvent-ils être raiſonnablement placés dans l'artère? Ce tuyau eſt privé de ſentiment par lui-même, & il n'eſt changé

par

par aucun effort de la volonté. Les ſenſations ne ſont point auſſi dans le nerf au deſſous de ſa continuité avec la moëlle: les plaies & autres obſervations nous le perſuadent. Les mouvemens à leur tour n'ont point leur ſiége au deſſous de la continuité du nerf avec l'artère, puiſque tout nerf ſe meut au gré de la volonté. Voilà donc le *ſenſorium* bien établi dans la moëlle, & cela juſqu'à l'origine même artérielle de cette ſubſtance médullaire. D'où il ſuit encore une fois que le ſiége de l'Ame a plus d'étenduë qu'on ne s'imagine; encore ſes limites ſeroient-elles peut-être trop bornées dans un homme, ſur tout très-ſçavant, ſans l'immenſe petiteſſe ou éxilité des idées dont nous avons parlé.

§. VIII.

De l'étendue de l'Ame.

Si le ſiége de l'Ame a une certaine étenduë, ſi elle ſent en divers lieux du cerveau, ou ce qui revient au même, ſi elle y a véritablement differens ſiéges, il faut néceſſairement qu'elle ne ſoit pas elle-même inétenduë, comme le prétend Deſcartes; car dans ſon ſyſtème, l'Ame ne pourroit agir ſur le corps, & il ſeroit auſſi impoſſible d'expliquer l'union & l'action réciproque des deux ſubſtances, que cela eſt eſt facile à ceux qui penſent qu'il n'eſt pas poſſible de concevoir aucun être ſans étenduë. En effet, le corps & l'Ame ſont deux natures entierement oppoſées, ſelon Deſcartes; le corps n'eſt capable que de mouvement, l'Ame que de connoiſſance; donc il eſt impoſſible que l'Ame agiſſe ſur le corps, ni le corps ſur l'Ame. Que le corps ſe meuve, l'Ame qui n'eſt point ſujette aux mouvemens, n'en ſen-

ſentira aucune atteinte. Que l'Ame penſe, le corps n'en reſſentira rien, puiſqu'il n'obéit qu'au mouvement.

N'eſt-ce pas dire avec Lucrece, que l'Ame n'étant pas matérielle, ne peut agir ſur le corps; ou qu'elle l'eſt effectivement, puiſqu'elle le touche & le remuë de tant de façons? Ce qui ne peut convenir qu'à un corps *.

Si petite & ſi imperceptible qu'on ſuppoſe l'étenduë de l'Ame, malgré les phénomènes qui ſemblent prouver le contraire, & qui démontreroient plutôt ** pluſieurs Ames, qu'une Ame ſans étenduë, il faut toujours qu'elle en ait une, quelle qu'elle ſoit, puiſqu'elle touche immédiatement cette autre étenduë énorme du corps, comme on conçoit que le globe du monde ſeroit touché par toute la ſurface du plus petit grain de ſable qui ſeroit placé ſur ſon ſommet? L'étenduë de l'Ame forme donc en quelque ſorte le corps de cet être ſenſible & actif; & à cauſe de l'intimité de ſa liaiſon, qui eſt telle qu'on croiroit que les deux ſubſtances ſont individuellement attachées & jointes enſemble, & ne ſont qu'un ſeul tout, Ariſtote *** dit, "qu'il n'y a point d'Ame ſans corps, & que l'Ame n'eſt point un corps." A dire vrai, quoique l'Ame agiſſe ſur le corps & ſe détermine ſans doute par une activité qui lui eſt propre, cependant je ne ſçais ſi elle eſt jamais active, avant que d'avoir été paſſive; car il ſemble que l'Ame pour agir, ait beſoin de recevoir

* *Tangere nec tangi, niſi corpus, nulla poteſt res.*

** Quelques anciens Philoſophes les ont admiſes, pour expliquer les differentes contradictions dans leſquelles l'Ame ſe ſurprend elle-même: telles que, par exemple, les pleurs d'une femme qui ſeroit bien fâchée de voir reſſuſciter ſon mari, & *vice verſa.*

*** *De Anima text.* 26. *c.* 2.

Digitized by Google

voir les impreſſions des eſprits modifiés par les facultés corporelles. C'eſt ce qui a peut-être fait dire à pluſieurs, que l'Ame dépend tellement du tempérament & de la diſpoſition des organes, qu'elle ſe perfectionne & s'embellit avec eux.

Vous voyez que pour expliquer l'union de l'Ame au corps, il n'eſt pas beſoin de tant ſe mettre l'eſprit à la torture, que l'ont fait ces grands génies, Ariſtote, Platon, Deſcartes, Mallebranche, Leibnitz, Staahl, & qu'il ſuffit d'aller rondement ſon droit chemin, & de ne pas regarder derrière, ou de côté, lorsque la vérité eſt devant ſoi. Mais il y a des gens qui ont tant de préjugés, qu'ils ne ſe baiſſeroient ſeulement pas pour ramaſſer la vérité, s'ils la rencontroient où ils ne veulent pas qu'elle ſoit.

Vous concevez enfin qu'après tout ce qui a été dit ſur la diverſe origine des nerfs & les différens ſiéges de l'Ame, il ſe peut bien faire qu'il y ait quelque choſe de vrai dans toutes les opinions des Auteurs à ce ſujet, quelqu'oppoſées quelles paroiſſent : & puisque les maladies du cerveau, ſelon l'endroit qu'elles attaquent, ſuppriment tantôt un ſens, tantôt un autre, ceux qui mettent le ſiége de l'Ame dans les *nates*, ou les *teſtes*, ont-ils plus de tort que ceux qui voudroient la cantonner dans le *centre ovale*, dans le *corps calleux*, ou même dans la *glande pinéale?* Nous pourrons donc appliquer à toute la moëlle du cerveau, ce que Virgile dit * de tout le corps, où il prétend avec les Stoïciens que l'Ame eſt répanduë.

* Totos diffuſa per artus
Mens agitat molem, & magno ſe corpore miſcet.
Virg. Æneid. l. 6.

En effet où eſt votre Ame, lorsque votre odorat lui communique des odeurs qui lui plaiſent, ou la chagrinent, ſi ce n'eſt dans ces couches d'où les nerfs olfactifs tirent leur origine? Où eſt-elle, lorsqu'elle apperçoit avec plaiſir un beau Ciel, une belle perſpective, ſi elle n'eſt dans les couches optiques? Pour entendre, il faut qu'elle ſoit placée à la naiſſance du nerf auditif, &c. Tout prouve donc que ce timbre auquel nous avons comparé l'Ame, pour en donner une idée ſenſible, ſe trouve en pluſieurs endroits du cerveau, puisqu'il eſt réellement frappé à pluſieurs portes. Mais je ne prétens pas dire pour cela qu'il y ait pluſieurs Ames; une ſeule ſuffit ſans doute avec l'étenduë de ce ſiége médullaire que nous avons été forcés par l'expérience de lui accorder; elle ſuffit, dis-je, pour agir, ſentir, & penſer, autant qu'il lui eſt permis par les organes.

§. IX.

Que l'être ſenſitif eſt par conſequent matériel.

Mais quels doutes s'élevent dans mon Ame, & que notre entendement eſt foible & borné! Mon Ame montre conſtamment, non la penſée, qui lui eſt accidentelle, quoiqu'en diſent les Cartéſiens, mais de l'activité & de la ſenſibilité. Voilà deux propriétés inconteſtables, reconnuës par tous les Philoſophes qui ne ſe ſont point laiſſés aveugler par l'eſprit ſyſtématique, le plus dangereux des eſprits. Or, dit-on, toutes propriétés ſuppoſent un ſujet qui en ſoit la baze, qui exiſte par lui-même, & auquel appartiennent de droit ces mêmes proprietés. Donc, conclut-on, l'Ame eſt un être ſéparé du corps, une eſpéce de *monade ſpirituelle*, une *forme ſubſiſtante*, comme parlent les adroits & prudens Scholaſtiques; c'eſt-à-dire, une ſubſtance dont

Digitized by Google

dont la vie ne dépend pas de celle du corps. On ne peut mieux raisonner sans doute; mais le sujet de ces propriétés, pourquoi voulez-vous que je l'imagine d'une nature absolument distincte du corps, tandis que je vois clairement que c'est l'organisation même de la moëlle aux premiers commencemens de sa naissance, (c'est-à-dire, à la fin du *cortex*,) qui exerce si librement dans l'état sain toutes ces propriétés? Car c'est une foule d'observations & d'expériences certaines, qui me prouvent ce que j'avance, au lieu que ceux qui disent le contraire peuvent nous étaler beaucoup de Métaphysique, sans nous donner une seule idée. Mais seroient-ce donc des fibres médullaires qui formeroient l'Ame? Et comment concevoir que la matière puisse sentir & penser? J'avouë que je ne le conçois pas; mais, outre qu'il est impie de borner la toute-puissance du Créateur, en soutenant qu'il n'a pu faire penser la matière, lui qui d'un mot a fait la lumière, dois-je dépouiller un Etre des proprietés qui frappent mes sens, parce que l'essence de cet Etre m'est inconnuë? Je ne vois que matière dans le cerveau; qu'étenduë, comme on l'a prouvé, dans sa partie sensitive: vivant, sain, bien organisé, ce viscère contient à l'origine des nerfs un principe actif répandu dans la substance médullaire; je vois ce principe qui sent & pense, se déranger, s'endormir, s'éteindre avec le corps. Que dis-je! l'Ame dort la première; son feu s'éteint à mesure que les fibres dont elle paroit faite, s'affoiblissent & tombent les unes sur les autres. Si tout s'explique par ce que l'Anatomie & la Physiologie me découvrent dans la moëlle, qu'ai-je besoin de forger un Etre idéal? Si je confonds l'Ame avec les organes corporels, c'est donc que tous les phénomènes m'y déterminent,

nent, & que d'ailleurs Dieu n'a donné à mon Ame aucune idée d'elle-même, mais ſeulement aſſez de discernement & de bonne foi pour ſe reconnoître dans quelque miroir que ce ſoit, & ne pas rougir d'être née dans la fange. Si elle eſt vertueuſe & ornée de mille belles connoiſſances, elle eſt aſſez noble, aſſez recommendable.

Nous remettons à expoſer les phénomènes dont je viens de parler, lorsque nous ferons voir le peu d'empire de l'Ame ſur le corps, & combien la volonté lui eſt aſſervie. Mais l'ordre des matières que je traite, exige que la mémoire ſuccéde aux ſenſations, qui m'ont mené beaucoup plus loin que je ne penſois.

§. X.

De la Mémoire.

Tout jugement eſt la comparaiſon de deux idées que l'Ame ſçait diſtinguer l'une de l'autre. Mais comme dans le même inſtant elle ne peut contempler qu'une ſeule idée; ſi je n'ai point de mémoire, lorsque je vais comparer la ſeconde idée, je ne retrouve plus la première. Ainſi, (& c'eſt une réparation d'honneur à la mémoire trop en décri,) point de mémoire, point de jugement. Ni la parole, ni la connoiſſance des choſes, ni le ſentiment interne de notre propre exiſtence, ne peuvent demeurer certainement en nous ſans mémoire. A-t-on oublié ce qu'on a ſçu? il ſemble qu'on ne faſſe que ſortir du néant; on ne ſçait point avoir déjà exiſté, & que l'on continuera d'être encore quelque tems. Wepfer parle d'un malade qui avoit perdu les idées mêmes des choſes, & n'avoit plus d'exactes perceptions; il prenoit le manche pour le dedans de la cuillier. Il en cite un autre

tre qui ne pouvoit jamais finir ſa phraſe, parce qu'avant d'avoir fini, il en avoit oublié le commencement; & il donne l'hiſtoire d'un troiſiéme, qui faute de mémoire, ne pouvoit plus épeler, ni lire. La Motte fait mention de quelqu'un qui avoit perdu l'uſage de former des ſons & de parler. Dans certaines affections du cerveau, il n'eſt pas rare de voir les malades ignorer la faim & la ſoif; Bonnet en cite une foule d'exemples. Enfin un homme qui perdroit toute mémoire, ſeroit un atome penſant, ſi on peut penſer ſans elle; inconnu à lui-même, il ignoreroit ce qui lui arriveroit, & ne s'en rapporteroit rien.

La cauſe de la mémoire eſt tout-à-fait mécanique, comme elle-même; elle paroît dépendre de ce que les impreſſions corporelles du cerveau, qui ſont les traces d'idées qui ſe ſuivent, ſont voiſines; & que l'Ame ne peut faire la découverte d'une trace, ou d'une idée, ſans rappeller les autres qui avoient coutume d'aller enſemble. Cela eſt très vrai de ce qu'on a appris dans la jeuneſſe. Si l'on ne ſe ſouvient pas d'abord de ce qu'on cherche, un vers, un ſeul mot le fait retrouver. Ce phénomene démontre que les idées ont des territoires ſéparés, mais avec quelque ordre. Car pour qu'un nouveau mouvement, par exemple, le commencement d'un vers, un ſon qui frappe les oreilles, communique ſur le champ ſon impreſſion à la partie du cerveau, qui eſt analogue à celle où ſe trouve le premier veſtige de ce qu'on cherche, c'eſt-à-dire, cette autre partie de la moëlle, où eſt cachée la mémoire, ou la trace des vers ſuivans, & y repréſente à l'Ame la ſuite de la première idée, ou des premiers mots, il eſt néceſſaire que de nouvelles idées ſoient portées par une loi conſtante au même lieu dans lequel

avoient été autrefois gravées d'autres idées de même nature que celles-là. En effet ſi cela ſe faiſoit autrement, l'arbre au pied duquel on a été volé, ne donneroit pas plus sûrement l'idée d'un voleur, que quelqu'autre objet. Ce qui confirme la même vérité, c'eſt que certaines affections du cerveau détruiſent tel ou tel ſens, ſans toucher aux autres. Le Chirurgien que j'ai cité, a vu un homme qui perdit le tact d'un coup à la tête. Hildanus parle d'un homme qu'une commotion de cerveau rendit aveugle. J'ai vu une Dame, qui, guérie d'une apopléxie, fut plus d'un an à recouvrer ſa mémoire; il lui fallut revenir à l'a, b, c, de ſes premières connoiſſances, qui s'augmentoient & s'élevoient en quelque ſorte avec les fibres affaiſſées du cerveau, qui n'avoient fait par leur *collabeſcence* qu'arrêter & intercepter les idées. Le P. Mabillon étoit fort borné; une maladie fit éclore en lui beaucoup d'eſprit, de pénétration, & d'aptitude pour les Sciences. Voilà une de ces heureuſes maladies contre leſquelles bien des gens pourroient troquer leur ſanté, & ils feroient un marché d'or. Les aveugles ont aſſez communément beaucoup de mémoire: tous les corps qui les environnent ont perdu les moyens de les diſtraire; l'attention, la réfléxion leur coute peu; de là on peut enviſager long-tems & fixement chaque face d'un objet, la préſence des idées eſt plus ſtable & moins fugitive. M. de la Motte, de l'Académie Françoiſe, dicta tout de ſuite ſa Tragédie *d'Inés de Caſtro*. Quelle étenduë de mémoire d'avoir 2000 vers préſens, & qui défilent tous avec ordre devant l'Ame, au gré de la volonté! Comment ſe peut-il faire qu'il n'y ait rien d'embrouillé dans cette eſpece de cahos! On a dit bien plus de Paſcal; on raconte

raconte qu'il n'a jamais oublié ce qu'il avoit appris. On penſe au reſte, & avec aſſez de raiſon, puiſque c'eſt un fait, que ceux qui ont beaucoup de mémoire, ne ſont pas ordinairement plus ſuſpects de jugement, que les Medecins de religion, parce que la moëlle du cerveau eſt ſi pleine d'anciennes idées, que les nouvelles ont peine à y trouver une place diſtincte: j'entens ces idées *mères*, ſi on me permet cette expreſſion, qui peuvent juger les autres, en les comparant, & en déduiſant avec juſteſſe une 3^e. idée de la combinaiſon des deux premières. Mais qui eut plus de jugement, d'eſprit & de mémoire, que les deux hommes illuſtres que je viens de nommer?

Nous pouvons conclure de tout ce qui a été dit au ſujet de la mémoire, que c'eſt une faculté de l'Ame qui conſiſte dans les modifications permanentes du mouvement des eſprits animaux, excités par les impreſſions des objets qui ont agi vivement, ou très-ſouvent ſur les ſens: en ſorte que ces modifications rappellent à l'Ame les mêmes ſenſations avec les mêmes circonſtances de lieu, de tems, &c. qui les ont accompagnées, au moment qu'elle les a reçuës par les organes qui ſentent.

Lorſqu'on ſent qu'on a eu autrefois une idée ſemblable à celle qui paſſe actuellement par la tête, cette ſenſation s'appelle donc *mémoire:* & cette même idée, ſoit que la volonté y conſente, ſoit qu'elle n'y conſente pas, ſe réveille néceſſairement à l'occaſion d'une diſpoſition dans le cerveau, ou d'une cauſe interne, ſemblable à celle qui l'avoit fait naître auparavant, ou d'une autre idée qui a quelque affinité avec elle.

Digitized by Google

§. XI.

De l'Imagination.

L'imagination confond les diverſes ſenſations incomplettes que la mémoire rappelle à l'Ame, & en forme des images, ou des tableaux, qui lui repréſentent des objets différens, ſoit pour les circonſtances, ſoit pour les accompagnemens, ou pour la variété des combinaiſons; j'entens des objets différens des exactes ſenſations reçuës autrefois par les ſens.

Mais pour parler de l'imagination avec plus de clarté, nous la définirons une perception d'une idée produite par des cauſes internes, & ſemblable à quelqu'une des idées que les cauſes externes avoient coutume de faire naître. Ainſi lorsque des cauſes matérielles cachées dans quelque partie du corps que ce ſoit, affectent les nerfs, les eſprits, le cerveau, de la même manière que les cauſes corporelles externes, & en conſéquence excitent les mêmes idées, on a ce qu'on appelle de *l'imagination.* En effet lorsqu'il naît dans le cerveau une diſpoſition phyſique, parfaitement ſemblable à celle que produit quelque cauſe externe, il doit ſe former la même idée, quoiqu'il n'y ait aucune cauſe préſente au dehors: c'eſt pourquoi les objets de l'imagination ſont appellés phantômes, ou ſpectres, Φαντασματα.

Les ſens internes occaſionnent donc, comme les externes, des changemens de penſées; ils ne différent les uns des autres, ni par la façon dont on penſe, qui eſt toujours la même pour tout le monde, ni par le changement qui ſe fait dans le *ſenſorium,* mais par la ſeule abſence d'objets externes. Il eſt peu ſurprenant que les cauſes internes puiſſent imiter les cauſes exte-

extérieures, comme on le voit en ſe preſſant l'œil, (ce qui change ſi ſingulièrement la viſion) dans les ſonges, dans les imaginations vives, dans le délire, &c.

L'imagination dans un homme ſain eſt plus foible que la perception des ſenſations externes; & à dire vrai, elle ne donne point de vraie perception. J'ai beau imaginer en paſſant la nuit ſur le Pont-neuf, la magnifique perſpective des lanternes allumées, je n'en ai la perception que lorsque mes yeux en ſont frappés. Lorsque je penſe à l'Opéra, à la Comédie, à l'Amour, qu'il s'en faut que j'éprouve les ſenſations de ceux qu'enchante la le Maure, ou qui pleurent avec Merope, ou qui ſont dans les bras de leurs maîtreſſes! Mais dans ceux qui rêvent, ou qui ſont en délire, l'imagination donne de vraies perceptions; ce qui prouve clairement qu'elle ne diffère point dans ſa nature même, ni dans ſes effets ſur le *ſenſorium*, quoique la multiplicité des idées, & la rapidité avec laquelle elles ſe ſuivent, affoibliſſent les anciennes idées retenuës dans le cerveau, où les nouvelles prennent plus d'empire: & cela eſt vrai de toutes les impreſſions nouvelles des corps ſur le nôtre.

L'imagination eſt vraie ou fauſſe, foible ou forte. L'imagination vraie repréſente les objets dans un état naturel, au lieu que dans l'imagination fauſſe, l'Ame les voit autrement qu'ils ne ſont. Tantôt elle reconnoît cette illuſion; & alors ce n'eſt qu'un vertige, comme celui de Paſcal, qui avoit tellement épuiſé par l'étude les eſprits de ſon cerveau, qu'il imaginoit voir du côté gauche un précipice de feu, dont il ſe faiſoit toujours garantir par des chaiſes, ou par toute autre eſpece de rempart, qui pût l'empêcher de voir ce goufre phantaſtique effrayant,

que ce grand homme connoiſſoit bien pour tel. Tantôt l'Ame participant à l'erreur générale de tous les ſens externes & internes, croit que les objets ſont réellement ſemblables aux phantômes produits dans l'imagination, & alors c'eſt un vrai délire.

L'imagination foible eſt celle qui eſt auſſi légérement affectée par les diſpoſitions des ſens internes, que par l'impreſſion des externes; tandis que ceux qui ont une imagination forte, ſont vivement affectés & remués par les moindres cauſes; & on peut dire que ceux-là ont été favoriſés de la nature, puisque pour travailler avec ſuccès aux ouvrages de génie & de ſentiment, il faut une certaine force dans les eſprits, qui puiſſe graver vivement & profondément dans les cerveau les idées que l'imagination a faites, & les paſſions qu'elle veut peindre. Corneille avoit les organes doués ſans doute d'une force bien ſupérieure en ce genre; ſon théâtre eſt l'école de la grandeur d'ame, comme le remarque M. de Voltaire. Cette force ſe manifeſte encore dans Lucrece même, ce grand Poëte, quoique le plus ſouvent ſans harmonie. Pour être grand Poëte, il faut de grandes paſſions.

Quand quelque idée ſe réveille dans le cerveau avec autant de force, que lorſqu'elle y a été gravée pour la premiere fois, & cela par un effet de la mémoire & d'une imagination vive, on croit voir au dehors l'objet connu de cette penſée. Une cauſe préſente, interne, forte, jointe à une mémoire vive, jette les plus ſages dans cette erreur, qui eſt ſi familière à ce *délire ſans fiévre* des mélancholiques. Mais ſi la volonté ſe met de la partie, ſi les ſentimens qui en réſultent dans l'Ame, l'irritent, alors on eſt, à proprement parler, en fureur.

Les

Digitized by Google

Les Maniaques occupés toujours du même objet, s'en font si bien fixé l'idée dans l'esprit, que l'Ame s'y fait & y donne son consentement. Plusieurs se ressemblent, en ce que, hors du point de leur folie, ils sont d'un sens droit & sain: & s'ils se laissent séduire par l'objet même de leur erreur, ce n'est qu'en conséquence d'une fausse hypothèse, qui les écarte d'autant plus de la raison, qu'ils sont plus conséquens ordinairement. Michel Montagne a un chapitre sur l'imagination, qui est fort curieux: il fait voir que le plus sage a un objet de délire, &, comme on dit, sa folie. C'est une chose bien singulière & bien humiliante pour l'homme, de voir que tel génie sublime, dont les Ouvrages sont l'admiration de l'Europe, n'a qu'à s'attacher trop longtems à une idée si extravagante, si indigne de lui qu'elle puisse être, il l'adoptera, jusqu'à ne vouloir jamais s'en départir; plus il verra & touchera, par exemple, sa cuisse & son nez, plus il sera convaincu que l'une est de paille, & l'autre de verre; & aussi clairement convaincu, qu'il l'est du contraire, dès que l'Ame a perdu de vuë son objet, & que la raison a repris ses droits. C'est ce qu'on voit dans la manie.

Cette maladie de l'esprit dépend de causes corporelles connuës; & si on a tant de peine à la guérir, c'est que ces malades ne croient point l'être, & ne veulent point entendre dire qu'ils le sont, de sorte que si un Médecin n'a pas plus d'esprit que de gravité, ou de Galénique, ses raisonnemens gauches & mal adroits les irritent & augmentent leur manie. L'ame n'est livrée qu'à une forte impression dominante, qui seule l'occupe tout entière, comme dans l'amour le plus violent, qui est une sorte de manie. Que sert donc alors de s'opiniâtrer à parler raison à un homme qui n'en a plus? *Quid vota furentem, quid delu-*

delubra, juvant? Tout le fin, tout le myſtère de l'art, eſt de tâcher d'exciter dans le cerveau une idée plus forte, qui aboliſſe l'idée ridicule qui occupe l'Ame: car par là on rétablit le jugement & la raiſon, avec l'égale diſtribution du ſang & des eſprits.

§. XII.

Des Paſſions.

Les paſſions ſont des modifications habituelles des eſprits animaux, leſquelles fourniſſent presque continuellement à l'Ame des ſenſations agréables ou déſagréables, qui lui inſpirent du déſir, ou de l'averſion pour les objets, qui ont fait naître dans le mouvement de ces eſprits les modifications accoutumées. De là naiſſent l'amour, la haine, la crainte, l'audace, la pitié, la férocité, la colère, la douceur, tel ou tel penchant à certaines voluptés. Ainſi il eſt évident que les paſſions ne doivent pas ſe confondre avec les autres facultés récordatives, telles que la mémoire & l'imagination, dont elles ſe diſtinguent par l'impreſſion agréable ou déſagréable des ſenſations de l'Ame; au lieu que les autres agens de notre réminiſcence ne ſont conſidérés qu'autant qu'ils rappellent ſimplement les ſenſations, telles qu'on les a reçuës, ſans avoir égard à la peine, ou au plaiſir qui peut les accompagner.

Telle eſt l'aſſociation des idées dans ce dernier cas, que les idées externes ne ſe repréſentent point telles qu'elles ſont au dehors, mais jointes avec certains mouvemens qui troublent le *ſenſorium:* & dans le premier cas, l'imagination fortement frappée, loin de retenir toutes les notions, admet à peine une ſeule notion ſimple d'une idée complexe, ou plutôt ne voit que ſon objet fixe interne.

Mais

Digitized by Google

Mais entrons dans un plus grand détail des paſſions. Lorsque l'Ame apperçoit les idées qui lui viennent par les ſens, elles produiſent par cette même repréſentation de l'objet, des ſentimens de joie ou de triſteſſe; ou elles n'excitent, ni les uns, ni les autres; celles-ci ſe nomment *indifférentes:* au lieu que les prémières font aimer, ou haïr l'objet qui les fait naître par ſon action.

Si la volonté qui réſulte de l'idée tracée dans le cerveau, ſe plaît à contempler, à conſerver cette idée; comme lorsqu'on penſe à une jolie femme, à certaine réüſſite, &c. c'eſt ce qu'on nomme *joie, volupté, plaiſir.* Quand la volonté déſagréablement affectée, ſouffre d'avoir une idée, & la voudroit loin d'elle, il en réſulte de la triſteſſe. L'amour & la haine ſont deux paſſions desquelles dépendent toutes les autres. L'amour d'un objet préſent me réjouït; l'amour d'un objet paſſé eſt un agréable ſouvenir; l'amour d'un objet futur eſt ce qu'on nomme *déſir*, ou *eſpoir*, lorsqu'on déſire, ou qu'on eſpere en joüir. Un mal préſent excite de la triſteſſe, ou de la haine; un mal paſſé donne une réminiſcence fâcheuſe; la crainte vient d'un mal futur. Les autres affections de l'Ame ſont divers degrés d'amour, ou de haine. Mais ſi ces affections ſont fortes, qu'elles impriment des traces ſi profondes dans le cerveau, que toute notre économie en ſoit bouleverſée, & ne connoiſſe plus les loix de la raiſon; alors cet état violent ſe nomme *paſſion*, qui nous entraîne vers ſon objet, malgré notre Ame. Les idées qui n'excitent, ni joie, ni triſteſſe, ſont appellées indifférentes, comme on vient de le dire: telle eſt l'idée de l'air, d'une pierre, d'un cercle, d'une maiſon, &c. Mais excepté ces idées là, tou-

tes les autres tiennent à l'amour, ou à la haine, & dans l'homme tout reſpire la paſſion. Chaque âge a les ſiennes. On ſouhaite naturellement ce qui convient à l'état actuel du corps. La jeuneſſe forte & vigoureuſe aime la guerre, les plaiſirs de l'amour, & tous les genres de volupté; l'impotente vieilleſſe, au lieu d'être belliqueuſe, eſt timide; avare, au lieu d'aimer la dépenſe; la hardieſſe eſt témérité à ſes yeux, & la jouïſſance eſt un crime, parce qu'elle n'eſt plus faite pour elle. On obſerve les mêmes appétits, & la même conduite dans les brutes, qui ſont comme nous gais, folâtres, amoureux dans le jeune âge, & s'engourdiſſent enſuite peu-à-peu pour tous les plaiſirs. A l'occaſion de cet état de l'Ame qui fait aimer, ou haïr, il ſe fait dans le corps des mouvemens muſculaires, par le moyen desquels nous pouvons nous unir, ou de corps, ou de penſée, à l'objet de notre plaiſir, & écarter celui dont la préſence nous révolte.

Parmi les affections de l'Ame, les unes ſe font avec conſcience, ou ſentiment intérieur; & les autres ſans ce ſentiment. Les affections du premier genre appartiennent à cette loi, par laquelle le corps obéït à la volonté; il n'importe de chercher comment cela s'opére. Pour expliquer ces ſuites, ou effets des paſſions, il ſuffit d'avoir recours à quelque accélération ou retardement dans le mouvement du ſuc nerveux, qui paroît ſe faire dans le principe du nerf. Celles du ſecond genre ſont plus cachées; & les mouvemens qu'elles excitent, n'ont pas encore été bien expoſés. Dans une très-vive joie, il ſe fait une grande dilatation du cœur: le pouls s'éleve, le cœur palpite, juſqu'à faire entendre quelquefois ſes palpitations, & il

ſe

ſe fait auſſi quelquefois une ſi grande tranſpiration, qu'il s'enſuit ſouvent la défaillance, & même la mort ſubite. La colère augmente tous les mouvemens, & conſéquemment la circulation du ſang; ce qui fait que le corps devient chaud, rouge, tremblant, tout-à-coup prêt à dépoſer quelques ſécrétions qui l'irritent, & ſujet aux hémorrhagies. De là ces fréquentes apopléxies, ces diarrhées, ces cicatrices r'ouvertes, ces inflammations, ces ictères, cette augmentation de tranſpiration. La terreur, cette paſſion, qui, en ébranlant toute la machine, la met, pour ainſi dire, en garde pour ſa propre défenſe, fait à peu près les mêmes effets que la colère; elle ouvre les artères, guérit quelquefois ſubitement les paralyſies, la létargie, la goute, arrache un malade aux portes de la mort, produit l'apopléxie, fait mourir de mort ſubite, & cauſe enfin les plus terribles effets. Une crainte médiocre diminue tous les mouvemens, produit le froid, arrête la tranſpiration, diſpoſe le corps à recevoir les miaſmes contagieux, produit la pâleur, l'horreur, la foibleſſe, le relâchement des ſphincters, &c. Le chagrin produit les mêmes accidens, mais moins forts, & principalement retarde tous les mouvemens vitaux & animaux. Cependant un grand chagrin a quelquefois fait tout-à-coup périr. Si vous rapportez tous ces effets à leurs cauſes, vous trouverez que les nerfs doivent néceſſairement agir ſur le ſang; en ſorte que ſon cours réglé par celui des eſprits, s'augmente, ou ſe retarde avec lui. Les nerfs qui tiennent les artéres, comme dans des filets, paroiſſent donc dans la colère & la joie exciter la circulation du ſang artériel, en animant le reſſort des artères: dans la crainte & le chagrin, paſſion qui ſemble diminutive de

la crainte, (au moins pour ſes effets,) les artères reſſerrées, étranglées, ont peine à faire couler leur ſang. Or où ne trouve-t-on pas ces filets nerveux? Ils ſont à la carotide interne, à l'artére temporale, à la grande méningienne, à la vertébrale, à la ſouclavière, à la racine de la ſouclavière droite, & de la carotide, au tronc de l'aorte, aux artères brachiales, à la céliaque, à la méſentérique, à celles qui ſortent du baſſin; & par tout ils ſont bien capables de produire ces effets. La pudeur, qui eſt une eſpéce de crainte, reſſerre la veine temporale, où elle eſt environnée des branches de la *portion dure*, & retient le ſang au viſage. N'eſt-ce pas auſſi par l'action des nerfs que ſe fait l'érection, effet qui dépend ſi viſiblement de l'arrêt du ſang? N'eſt-il pas certain que l'imagination ſeule procure cet état aux Eunuques mêmes? Que cette ſeule cauſe produit l'éjaculation, non ſeulement la nuit, mais quelquefois le jour même? Que l'impuiſſance dépend ſouvent des défauts de l'imagination, comme de ſa trop grande ardeur, ou de ſon extrême tranquillité, ou de ſes différentes maladies, comme on en lit des exemples dans Venette & Montagne? Il n'eſt pas juſqu'à l'excès de la pudeur, d'une certaine retenuë, ou timidité, dont on ſe corrige bien vîte à l'école des femmes galantes, qui ne mette ſouvent l'homme le plus amoureux, dans une incapacité de les ſatisfaire. Voilà à la fois la théorie de l'amour, & celle de toutes les autres paſſions; l'une vient merveilleuſement à l'appui des autres. Il eſt évident que les nerfs jouënt ici le plus grand rôle, & qu'ils ſont le principal reſſort des paſſions. Quoique nous ne connoiſſions point les paſſions par leurs cauſes, les lumières que le mécaniſme des mouvemens des corps animés a ré-

a répandües de nos jours, nous permettent donc du moins de les expliquer toutes assez clairement par leurs effets: & dès qu'on sçait, par exemple, que le chagrin resserre les diametres des tuyaux, quoiqu'on ignore quelle est la premiere cause qui fait que les nerfs se contractent autour d'eux, comme pour les étrangler; tous les effets qui s'ensuivent, de mélancolie, d'atrabile & de manie, sont faciles à concevoir: l'imagination affectée d'une idée forte, d'une passion violente, influë sur le corps & le tempérament; & réciproquement les maladies du corps attaquent l'imagination & l'esprit. La mélancolie prise dans le sens des Médecins, une fois formée, & devenüe bien atrabilaire dans le corps de la personne la plus gaie, la rendra donc nécessairement des plus tristes: & au lieu de ces plaisirs qu'on aimoit tant, on n'aura plus de goût que pour la solitude.

CHAPITRE XI.

Des facultés qui dépendent de l'habitude des organes sensitifs.

NOUS avons expliqué la mémoire, l'imagination & les passions; facultés de l'Ame qui dépendent visiblement d'une simple disposition du *sensorium*, laquelle n'est qu'un pur arrangement mécanique des parties qui forment la moëlle du cerveau. On a vu, 1°. que la mémoire consiste en ce qu'une idée semblable à celle qu'on avoit euë autrefois, à l'occasion de l'impression d'un corps externe, se réveille & se représente à l'Ame: 2°. Que si elle se réveille assez fortement, pour que la disposition interne du cerveau enfante une idée très-forte ou très-vive, alors on a de ces imaginations fortes, dont quelques Auteurs

teurs * ſont une claſſe, ou une eſpéce particuliére; & qui perſuadent très fortement l'Ame que la cauſe de cette idée exiſte hors du corps. 3°. Que l'imagination eſt de toutes les parties de l'Ame, la plus difficile à régler, & celle qui ſe trouble & ſe dérange avec le plus de facilité: de là vient que l'imagination en général nuit beaucoup plus au jugement, que la mémoire même, ſans laquelle l'Ame ne peut combiner pluſieurs idées. On diroit que ce ſens froid, appellé commun, quoique ſi rare, s'éclipſe & ſe fond en quelque ſorte à la chaleur des mouvemens vifs & turbulens de la partie phantaſtique du cerveau. 4°. Enfin j'ai fait voir combien de cauſes changent les idées mêmes des choſes, combien il faut de ſages précautions pour éviter l'erreur qui ſéduit l'homme en certains cas malgré lui-même. Qu'il me ſoit permis d'ajouter que ces connoiſſances ſont abſolument néceſſaires aux Médecins mêmes, pour connoître, expliquer & guérir les diverſes affections du cerveau.

Paſſons à un nouveau genre de facultés corporelles qui ſe rapportent à l'Ame ſenſitive. La mémoire, l'imagination, les paſſions, ont formé la premiere claſſe: les inclinations, les appétits, l'inſtinct, la pénétration & la conception, vont compoſer la ſeconde.

§. I.

Des inclinations & des appétits.

Les inclinations ſont des diſpoſitions qui dépendent de la ſtructure particuliere des ſens, de la ſolidité, de la moleſſe des nerfs qui ſe trouvent dans ces organes, ou plutôt qui les conſtituënt; des divers degrés de mobilité dans les eſprits, &c. C'eſt

* Boerh. *Inſt. med. de ſenſ. intern.*

C'eſt à cet état qu'on doit les penchans, ou les dégouts naturels, qu'on a pour différens objets qui viennent frapper les ſens.

Les appétits dépendent de certains organes, deſtinés à nous donner les ſenſations qui nous font déſirer la jouïſſance, ou l'uſage des choſes utiles à la conſervation de notre machine, & à la propagation de notre eſpece; appétit auſſi preſſant & qui reconnoît les mêmes principes, ou les mêmes cauſes, que la faim *. Il eſt bon de ſçavoir que les Anciens ont auſſi placé dans cette même claſſe certaines diſpoſitions de nos organes qui nous donnent de la répugnance, & même de l'horreur, pour les choſes qui pourroient nous nuire. C'eſt pourquoi ils avoient diſtingué ces appétits en *concupiſcibles*, & *en iraſcibles*; c'eſt-à-dire, en ceux qui nous font déſirer ce qui eſt bon, ou ſalutaire, qui ne nous y font jamais penſer ſans plaiſir; & en ceux qui nous font penſer à ce qui nous eſt contraire, avec aſſez de peine & de répugnance pour le rebuter. Quand je dis nous, c'eſt qu'il faut, n'en déplaiſe à l'orgueil humain, que les hommes ſe confondent ici avec les animaux, puiſqu'il s'agit de facultés que la nature a données en commun aux uns & aux autres.

§ II.

De l'inſtinct.

L'inſtinct conſiſte dans des diſpoſitions corporelles purement mécaniques, qui font agir les animaux ſans nulle délibération, indépendamment de toute expérience, & comme par une eſpece de néceſſité; mais cependant, (ce qui eſt bien admirable,) de la manière qui leur convient le mieux pour la con-

* M. Senac. *Anat. d'Heiſt.* p. 514.

conſervation de leur être. D'où naiſſent la ſimpathie que certains animaux ont les uns pour les autres, & quelquefois pour l'homme même, auquel il en eſt qui s'attachent tendrement toute leur vie; l'antipathie, ou averſion naturelle, les ruſes, le diſcernement, le choix indélibéré automatique, & pourtant sûr de leurs alimens, & même des plantes ſalutaires qui peuvent leur convenir dans leurs différentes maladies. Lorsque notre corps eſt affligé de quelque mal, qu'il ne fait ſes fonctions qu'avec peine, il eſt comme celui des animaux, machinalement déterminé à chercher les moyens d'y remedier, ſans cependant les connoître *.

La raiſon ne peut concevoir comment ſe font des opérations en apparence auſſi ſimples. Le docte Médecin que je cite ſe contente de dire, qu'elles ſe font en conſéquence des loix auxquelles l'Auteur de la nature a aſſujetti les corps animés, & que toutes les premières cauſes dépendent immédiatement de ces loix. L'enfant nouveau-né fait différentes fonctions, comme s'il s'y étoit exercé pendant toute la groſſeſſe, ſans connoître aucun des organes qui ſervent à ces fonctions; le papillon à peine formé fait jouër ſes nouvelles aîles, vole, & ſe balance parfaitement dans l'air; l'abeille qui vient de naître, ramaſſe du miel & de la cire; le perdreau à peine éclos, diſtingue le grain qui lui convient. Ces animaux n'ont point d'autre maître que l'inſtinct. Pour expliquer tous ces mouvemens & ces opérations, il eſt donc évident que Staahl a grand tort de prétexter l'adreſſe que donne l'habitude.

* Boerh. *Inſt. Med.* §. 4.

Il eſt certain, comme l'obſerve l'homme du monde le plus capable * d'arracher les ſecrets de la nature, qu'il y a dans les mouvemens des corps animés autre choſe qu'une mécanique intelligible, je veux dire, „une certaine force qui appartient „aux plus petites parties dont l'animal eſt formé, qui eſt répan„duë dans chacune, & qui caractériſe non ſeulement chaque „eſpece d'animal, mais chaque animal de la même eſpece, en „ce que chacun ſe meut, & ſent diverſement & à ſa manière, „tandis que tous appetent néceſſairement ce qui convient à la „conſervation de leur être, & ont une averſion naturelle qui „les garantit sûrement de ce qui pouroit leur nuire."

Il eſt facile de juger que l'homme n'eſt point ici excepté. Ouï, ſans doute, c'eſt cette forme propre à chaque corps, cette force innée dans chaque élément fibreux, dans chaque fibre vaſculeuſe, & toujours eſſentiellement différente en ſoi de ce qu'on nomme élaſticité, puiſque celle-ci eſt détruite, que l'autre ſubſiſte encore, après la mort même, & ſe réveille par la moindre force mouvante; c'eſt cette cauſe, dis-je, qui fait que j'ai moins d'agilité qu'une puce, quoique je ſaute par la même mécanique; c'eſt par elle, que dans un faux pas, mon corps ſe porte auſſi prompt qu'un éclair à contrebalancer ſa chute, &c. Il eſt certain que l'Ame & la volonté n'ont aucune part à toutes ces actions du corps, inconnuës aux plus grands Anatomiſtes; & la preuve en eſt, que l'Ame ne peut avoir qu'une ſeule idée diſtincte à la fois. Or quel nombre infini de mouvemens divers lui faudroit-il prévoir d'un coup d'œil, choiſir, combiner, ordonner avec la plus grande juſteſſe? Qui ſait combien il

* M. de Maupertuis.

il faut de muſcles pour ſauter; comme les fléchiſſeurs doivent être relachés, les extenſeurs contractés, tantôt lentement, tantôt vîte; comment tel poids & non tel autre peut s'élever? Qui connoît tout ce qu'il faut pour courir, franchir de grands eſpaces avec un corps d'une péſanteur énorme, pour planer dans les airs, pour s'y élever à perte de vuë & traverſer une immenſité de Pays? Les muſcles auroient-ils donc beſoin du conſeil d'un être qui n'en ſçait ſeulement pas le nom; qui n'en connoît ni les attaches, ni les uſages, pour ſe préparer à tranſporter ſans riſque & faire ſauter toute la machine à laquelle ils ſont attachés? L'ame n'eſt point aſſez parfaite pour cela, dans l'homme, comme dans l'animal; il faudroit qu'elle eût infuſe, cette ſcience infinie géométrique ſuppoſée par Staahl, tandis qu'elle ne connoît pas les muſcles qui lui obéïſſent. Tout vient donc de la ſeule force de l'inſtinct, & la monarchie de l'Ame n'eſt qu'une chimére. Il eſt mille mouvemens dans le corps, dont l'Ame n'eſt pas même la cauſe conditionnelle. La même cauſe qui fait fuïr ou approcher un corbeau à la préſence de certains objets, ou lorſqu'il entend quelque bruit, veille auſſi ſans ceſſe à ſon inſçu, à la conſervation de ſon être. Mais ce même corbeau, ces oiſeaux de la grande eſpéce qui parcourent les airs, ont le ſentiment propre à leur inſtinct.

Concluons donc que chaque animal a ſon ſentiment propre & ſa maniére de l'exprimer, & qu'elle eſt toujours conforme au plus droit ſens, à un inſtinct, à une mécanique qui peut paſſer toute intelligence, mais non les tromper: & confirmons cette concluſion par de nouvelles obſervations.

§. III.

§. III.

Que les animaux expriment leurs idées par les mêmes signes que nous.

Nous tacherons de marquer avec préciſion en quoi conſiſtent les connoiſſances des animaux, & jusqu'où elles s'étendent; mais ſans entrer dans le détail trop rebattu de leurs opérations, fort agréables ſans doute dans les ouvrages de certains Philoſophes qui ont daigné plaire *, admirables dans le livre de la nature. Comme les animaux ont peu d'idées, ils ont auſſi peu de termes pour les exprimer. Ils apperçoivent comme nous, la diſtance, la grandeur, les odeurs, la plûpart des *ſecondes qualités*, ** & s'en ſouviennent. Mais outre qu'ils ont beaucoup moins d'idées, ils n'ont guéres d'autres expreſſions que celles du langage affectif dont j'ai déja parlé. Cette diſette vient-elle du vice des organes? Non, puisque les Perroquets rediſent les mots qu'on leur apprend, ſans en ſçavoir la ſignification, & qu'ils ne s'en ſervent jamais pour rendre leurs propres idées. Elle ne vient point auſſi du défaut d'idées, car ils apprennent à diſtinguer la diverſité des perſonnes, & même des voix, & nous répondent par des geſtes trop vrais, pour qu'ils n'expriment pas leur volonté.

Quelle différence y a-t-il donc entre notre faculté de diſcourir & celle des bêtes? La leur ſe fait entendre, quoique muette, ce ſont d'excellens pantomimes; la nôtre eſt *verbeuſe*, nous ſommes ſouvent de vrais babillards.

* IV. principalement le P. Bougeant, *Eſſ. Phil. ſur le lang. des Bêtes.*

** Comme parle Locke.

Digitized by Google

Voilà des idées & des ſignes d'idées qu'on ne peut refuſer aux bêtes, ſans choquer le ſens commun. Ces ſignes ſont perpétuels, intelligibles à tout animal du même genre, & même d'une eſpéce differente, puisqu'ils le ſont aux hommes mêmes. Je ſçai auſſi certainement, dit Lamy *, qu'un Perroquet a de la connoiſſance, comme je ſçai qu'un étranger en a; les mêmes marques qui ſont pour l'un, ſont pour l'autre: il faut avoir moins de bon ſens que les animaux, pour leur refuſer des connoiſſances.

Qu'on ne nous objecte pas que les ſignes du diſcernement des bêtes ſont arbitraires, & n'ont rien de commun avec leurs ſenſations: car tous les mots dont nous nous ſervons le ſont auſſi, & cependant ils agiſſent ſur nos idées, ils les dirigent, ils les changent. Les lettres qui ont été inventées plus tard que les mots, étant raſſemblées, forment les mots, de ſorte qu'il nous eſt égal de lire des caractères; ou d'entendre les mots qui en ſont faits, parce que l'uſage nous y a fait attacher les mêmes idées, antérieures aux uns & aux autres. Lettres, mots, idées, tout eſt donc arbitraire dans l'homme, comme dans l'animal; mais il eſt évident, lorsqu'on jette les yeux ſur la maſſe du cerveau de l'homme, que ce viſcère peut contenir une multitude prodigieuſe d'idées, & par conſéquent exige pour rendre ces idées, plus de ſignes que les animaux. C'eſt en cela préciſément que conſiſte toute la ſupériorité de l'homme.

Mais les hommes, & même les femmes, ſe mocquent-elles mieux les unes des autres, que ces oiſeaux qui rediſent les chanſons des autres oiſeaux, de manière à leur donner un ridicule par-

* Diſc. Anat. p. 226.

Digitized by Google

parfait? Quelle différence y a-t-il entre l'enfant & le perroquet qu'on inſtruit? Ne rediſent-ils pas également les ſons dont on frappe leurs oreilles, & cela avec tout auſſi peu d'intelligence l'un que l'autre. Admirable effet de l'union des ſens externes avec les ſens internes; de la connexion de la parole de l'un, avec l'ouïe de l'autre; & d'un lien ſi intime entre la volonté & les mouvemens muſculeux, qu'ils s'exercent toujours au gré de l'animal, lorsque la ſtructure du corps le permet! L'oiſeau qui entend chanter pour la première fois, reçoit l'idée du ſon; déſormais il n'aura qu'à être attentif aux airs nouveaux, pour les redire, (ſur-tout s'il les entend ſouvent,) avec autant de facilité que nous prononçons un nouveau mot Anglois. L'expérience * a même fait connoître qu'on peut apprendre à parler & à lire en peu de ** tems à un ſourd de naiſſance, par conſéquent muet; ce ſourd qui n'a que des yeux, n'a-t-il pas moins d'avantage, qu'une perruche qui a de fines oreilles?

§. IV.

De la pénétration & de la conception.

Il nous reſte à expoſer deux autres facultés qui ſont des dépendances du même principe, je veux dire de la diſpoſition originaire & primitive des organes: ſçavoir, la pénétration & la conception qui naiſſent de la perfection des facultés corporelles ſenſitives.

La *pénétration* eſt uue heureuſe diſpoſition qu'on ne peut définir, dans la ſtructure intime des ſens & des nerfs, & dans le mouvement des eſprits. Elle pénétre l'Ame de ſenſations ſi

 nettes,

* Voy. Amman. *de loquelâ*, p. 81. & 103.

** Deux mois. *Amman id.*

Digitized by Google

nettes, ſi exquiſes, qu'elles la mettent elles-mêmes en état de les diſtinguer promptement & exactement l'une de l'autre.

Ce qu'on appelle *conception*, ou *compréhenſion*, eſt une faculté dépendante des mêmes parties, par laquelle toutes les facultés dont j'ai parlé, peuvent donner à l'Ame un grand nombre de ſenſations à la fois, & non moins claires & diſtinctes, en ſorte que l'Ame embraſſe, pour ainſi dire, dans le même inſtant & ſans nulle confuſion, plus ou moins d'idées, ſuivant le dégré d'excellence de cette faculté.

CHAPITRE XII.

Des affections de l'Ame ſenſitive.

§. I.

Les ſenſations, le diſcernement & les connoiſſances.

NON ſeulement l'Ame ſenſitive a une exacte connoiſſance de ce qu'elle ſent, mais ſes ſentimens lui appartiennent préciſément, comme des modifications d'elle-même. C'eſt en diſtinguant ces diverſes modifications qui la touchent, ou la remuënt diverſement, qu'elle voit & diſcerne les différens objets qui les lui occaſionnent: & ce diſcernement, lorsqu'il eſt net, &, pour ainſi dire, ſans nuages, lui donne des connoiſſances exactes, claires, évidentes.

Mais les ſenſations de notre Ame ont deux faces qu'il faut enviſager: ou elles ſont purement ſpéculatives, & lorsqu'elles éclairent l'eſprit, on leur donne le nom de connoiſſances; ou elles portent à l'Ame des affections agréables, ou déſagréables, & c'eſt alors qu'elles ſont le plaiſir, ou le bonheur, la peine, ou le

Digitized by Google

le malheur de notre être: en effet nous ne jouïssons très certainement que des modifications de nous-mêmes, & il eſt vrai de dire que l'Ame réduite à la poſſeſſion d'elle-même, n'eſt qu'un être accidentel. La preuve de cela, c'eſt que l'Ame ne ſe connoît point, & qu'elle eſt privée d'elle-même, lorsqu'elle eſt privée de ſenſations. Tout ſon bien-être & tout ſon mal-être, ne réſident donc que dans les impreſſions agréables ou déſagréables qu'elle reçoit paſſivement; c'eſt-à-dire, qu'elle n'eſt pas la maîtreſſe de ſe les procurer & de les choiſir à ſon gré, puiſqu'elles dépendent manifeſtement de cauſes qui lui ſont entierement étrangeres.

Il s'enſuit que le bonheur ne peut dépendre de la manière de penſer, ou plutôt de ſentir; car il eſt certain, & je ne crois pas que perſonne en diſconvienne, qu'on ne penſe & qu'on ne ſent, pas comme on voudroit. Ceux-là donc qui cherchent le bonheur dans leurs réfléxions, ou dans la recherche de la vérité qui nous fuït, le cherchent où il n'eſt pas. A dire vrai, le bonheur dépend de cauſes corporelles, telles que certaines diſpoſitions du corps, naturelles, ou acquiſes, je veux dire, procurées par l'action de corps étrangers ſur le nôtre. Il y a des gens qui, grace à l'heureuſe conformation de leurs organes & à la modération de leurs déſirs, ſont heureux à peu de frais, ou du moins ſont le plus ſouvent tranquilles & contens de leur ſort, de manière que ce n'eſt guères que par accident qu'ils peuvent ſe ſurprendre dans un état malheureux. Il y en a d'autres, (& malheureuſement c'eſt le plus grand nombre,) à qui il faut ſans ceſſe des plaiſirs nouveaux, tous plus piquans les uns que les autres; mais ceux-là ne ſont heureux que par accident, comme celui

celui que la muſique, le vin, ou l'opium réjouït: & il n'arrive que trop fréquemment que le dégoût & le repentir ſuivent de près ce plaiſir charmant, qu'on regardoit comme le ſeul bien réel, comme le ſeul Dieu digne de tous nos hommages & nos ſacrifices. L'homme n'eſt donc pas fait pour être parfaitement heureux. S'il l'eſt, c'eſt quelquefois; le bonheur ſe préſente comme la vérité, par hazard, au moment qu'on s'y attend le moins. Cependant il faut ſe ſoumettre à la rigueur de ſon état, & ſe ſervir, s'il ſe peut, de toute la force de ſa raiſon, pour en ſoutenir le fardeau. Ces moyens ne procurent pas le bonheur, mais ils accoutument à s'en paſſer, &, comme on dit, à prendre patience, à faire de néceſſité vertu. Ces courtes réfléxions ſur le bonheur m'ont dégouté de tant de traités du même ſujet, où le ſtyle eſt compté pour les choſes, où l'eſprit tient lieu du bon ſens, où l'on éblouït par le preſtige d'une frivole éloquence, faute de raiſonnemens ſolides, où enfin on ſe jette à corps perdu dans l'ambitieuſe Métaphyſique, parce qu'on n'eſt pas Phyſicien. La Phyſique ſeule peut abréger les difficultés, comme le remarque M. de Fontenelle *. Mais ſans une connoiſſance parfaite des parties qui compoſent les corps animés, & des loix mécaniques auxquelles ces parties obéïſſent, pour faire leurs mouvemens divers, le moyen de débiter ſur le Corps & l'Ame, autre choſe que de vains paradoxes, ou des ſyſtèmes frivoles, fruits d'une imagination déréglée, ou d'une faſtueuſe préſomption! C'eſt cependant du ſein de cette ignorance qu'on voit ſortir tous ces petits Philoſophes, grands conſtructeurs d'hypothèſes, ingénieux créateurs de ſonges bizares & ſingu-

liers,

* Digreſſion ſur les Anciens & les Modernes.

Digitized by Google

liers, qui ſans théorie, comme ſans expérience, croient ſeuls poſſéder la vraie Philoſophie du corps humain. La nature ſe montreroit à leurs regards, qu'ils la méconnoîtroient, ſi elle n'étoit pas conforme à la manière dont ils ont cru la concevoir. Flatteuſe & complaiſante imagination, n'eſt-ce donc point aſſez pour vous de ne chercher qu'à plaire, & d'être le plus parfait modéle de coquéterie? Faut il que vous ayez une tendreſſe vraiment maternelle pour vos enfans les plus contrefaits & les plus inſenſés, & que contente de votre ſeule fécondité, vos productions ne paroiſſent ridicules ou extravagantes, qu'aux yeux d'autrui? Oüi, il eſt juſte que l'amour propre qui fait les Auteurs, & ſurtout les mauvais Auteurs, les paye en ſecret des louanges que le Public leur refuſe, puisque cette eſpéce de dédommagement qui ſoutient leur courage, peut les rendre meilleurs, & même excellens dans la ſuite.

§. II.

De la volonté.

Les ſenſations qui nous affectent, décident l'Ame à vouloir, ou à ne pas vouloir, à aimer, ou à haïr ces ſenſations, ſelon le plaiſir, ou la peine qu'elles nous cauſent; cet état de l'Ame ainſi décidée par ſes ſenſations, s'appelle *volonté*.

Mais il faut qu'on diſtingue ici la volonté, de la liberté. Car on peut être agréablement, & en conſéquence volontairement affecté par une ſenſation, ſans être maître de la rejetter, ou de la recevoir. Tel eſt l'état agréable & volontaire, où ſe trouvent tous les animaux, & l'homme même, lorsquils ſatisfont quelques uns de ces beſoins preſſans, qui empêchoient

Digitized by Google

Alexandre de croire qu'il fût un Dieu, comme disoient ses flatteurs, puisqu'il avoit besoin de garderobe & de concubine.

Mais considérons un homme qui veut veiller, & à qui on donne de l'opium; il est invité au sommeil par les sensations agréables que lui procure ce divin remede; & sa volonté est tellement changée, que l'Ame est forcément décidée à dormir. Comme les bêtes ne jouïssent probablement que de ces *volitions*, il n'est pour elle ni bien, ni mal moral. L'opium assoupit donc l'Ame avec le corps: à grande doze, il rend furieux. Les cantharides intérieurement prises, font naître la passion d'amour avec une aptitude à la satisfaire, qui souvent coute bien cher. L'ame d'un homme mordu d'un chien enragé, enrage enfin elle-même. Le *pouft*, drogue vénimeuse fort en usage dans le Mogol, maigrit le corps, rend impuissant, & ôte peu-à-peu l'Ame raisonnable, pour ne lui substituer que l'Ame, je ne dis pas sensitive, mais végétative. Toute l'histoire des poisons * prouve assez que ce qui a été dit des *philtres* amoureux des Anciens, n'est pas si fabuleux; & que toutes les facultés de l'Ame, jusqu'à la conscience, ne sont que des dépendances du corps. Il n'y a qu'à trop boire & manger pour se réduire à la condition des bêtes. Socrate enyvré se mit à danser à la vuë d'un excellent Pantomime, ** & au lieu d'exemples de sagesse, ce précepteur de la Patrie n'en donna plus que de luxure & de volupté. Dans les plus grands plaisirs, il est impossible de penser, on ne peut que sentir. Dans les momens qui les suivent, &

* V. Mead, *de Venenis*.

** Les mouvemens se communiquent d'un homme à un autre homme; les sentimens se gagnent de même, & la conversation des gens d'esprit en donne. Cela est facile à expliquer par ce qui a été dit. c. XI. §. III.

Digitized by Google

& qui ne ſont pas eux-mêmes ſans volupté, l'Ame ſe replie en quelque ſorte ſur les délices qu'elle vient de gouter, comme pour en jouïr à plus longs traits; elle ſemble vouloir augmenter ſon plaiſir, en l'éxaminant: mais elle a tant ſenti, tant exiſté, qu'elle ne ſent & n'eſt presque plus rien. Cependant l'accablement où elle tombe lui eſt cher; elle n'en ſortiroit pas vîte ſans violence, parce que cette raviſſante convulſion des nerfs, qui a enyvré l'Ame de ſi grands tranſports, doit durer encore quelque tems; ſemblable à ces vertiges, où l'on voit tourner les objets, long-temps après qu'ils ne tournent plus. Tel qui ſeroit bien fâché de faire tort * à ſa famille en rêve, n'a plus la même volonté, à l'occaſion d'un certain prurit, qui va pour ainſi dire, chercher l'Ame dans les bras du ſommeil, & l'avertir qu'il ne tient qu'à elle d'être heureuſe un petit moment: & ſi la nature, lorsqu'elle s'éveille, eſt prête à trahir ſa première volonté, alors une autre volonté nouvelle s'éleve dans l'Ame, & ſuggère à la nature les plus courts moyens de ſortir d'un état urgent, pour s'en procurer un plus agréable, dont on va ſe repentir, ſuivant l'uſage, & comme il arrive ſurtout à la ſuite des plaiſirs pris ſans beſoin.

Voilà l'homme, avec toutes les illuſions dont il eſt le jouët, & la proie. Mais ſi ce n'eſt pas ſans plaiſir que la nature nous trompe & nous égare, qu'elle nous trompe toujours ainſi.

Enfin rien de ſi borné que l'empire de l'Ame ſur le corps, & rien de ſi étendu que l'empire du corps ſur l'Ame. Non ſeulement l'Ame ne connoit pas les muſcles qui lui obéïſſent, &

* Le bon Leeuwenhoeck nous certifie que ſes obſervations *Hartſoekrienes* n'ont jamais été faites aux dépens de ſa famille.

Digitized by Google

quel eſt ſon pouvoir volontaire ſur les organes vitaux; mais elle n'en exerce jamais d'arbitraire ſur ces mêmes organes. Que dis-je! elle ne ſçait pas même ſi la volonté eſt la cauſe efficiente des actions muſculeuſes, ou ſimplement une cauſe occaſionnelle, miſe en jeu par certaines diſpoſitions internes du cerveau, qui agiſſent ſur la volonté, la remuënt ſecrettement, & la déterminent de quelque manière que ce ſoit. Staahl penſe différemment; il donne à l'ame, comme on l'a inſinué, un empire abſolu; elle produit tout chez lui, jusqu'aux hémorrhoïdes. Voyez ſa théorie de Médecine, où il s'efforce de prouver cette imagination par des raiſonnemens Métaphyſiques, qui ne la rendent que plus incompréhenſible, &, ſi j'oſois le dire, plus ridicule.

§. III.

Du goût.

Les ſenſations conſidérées, ou comme de ſimples connoiſſances, ou en tant qu'elles ſont agréables, ou déſagréables, font porter à l'Ame deux ſortes de jugemens. Lorſqu'elle découvre des vérités, qu'elle s'en aſſure elle-même avec une évidence qui captive ſon conſentement, cette opération de l'Ame conſentante, qui ne peut ſe diſpenſer de ſe rendre aux lumières de la vérité, eſt ſimplement appellée *jugement*. Mais lorſqu'elle apprécie l'impreſſion agréable, ou déſagréable, qu'elle reçoit de ſes différentes ſenſations, alors ce jugement prend le nom de *goût*. On donne le nom de *bon goût*, aux ſenſations qui flattent le plus généralement tous les hommes, & qui ſont, pour ainſi dire, les plus accréditées, les plus en vogue: & réciproquement le mauvais goût, n'eſt que le goût le plus ſingulier, & le moins ordi-

Digitized by Google

ordinaire, c'eſt-à-dire, les ſenſations les moins communes. Je connois des gens de lettres, qui penſent différemment; ils prétendent, que le bon ou le mauvais goût, n'eſt qu'un jugement raiſonnable, ou bizarre, que l'Ame porte de ſes propres ſenſations. Celles, diſent-ils, qui plaiſent à la vérité à quelques uns, toutes défectueuſes & imparfaites qu'elles ſont, parce qu'ils en jugent mal, ou trop favorablement; mais qui déplaiſent, ou répugnent au plus grand nombre, parce que ces derniers ont ce qu'on appelle un bon eſprit, un eſprit droit; ces ſenſations ſont l'objet du mauvais goût. Je crois, moi, qu'on ne peut ſe tromper ſur le compte de ſes ſenſations: je penſe qu'un jugement qui part du ſens intime, tel que celui qu'on porte de ſon propre ſentiment, ou de l'affection de ſon Ame, ne peut porter à faux, parce qu'il ne conſiſte qu'à goûter un plaiſir, ou à ſentir une peine, qu'on éprouve en effet, tant que dure une ſenſation agréable, ou déſagréable. Il y en a qui aiment, par exemple, l'odeur de la corne de cheval, d'une carte, du parchemin brûlé. Tant qu'on n'entendra par *mauvais goût*, qu'un goût ſingulier, je conviendrai que ces perſonnes ſont de mauvais goût, & que les femmes groſſes dont les goûts changent avec les diſpoſitions du corps, ſont auſſi de très-mauvais goût, tandis qu'il eſt évident qu'elles ſont ſeulement avides de choſes aſſez généralement mépriſées, & dont elles ne faiſoient elles-mêmes aucun cas avant la groſſeſſe, & qu'ainſi elles n'ont alors que des goûts particuliers, rélatifs à leur état, & qui ſe remarquent rarement. Mais quand on juge agréable la ſenſation que donne l'odeur de la pomade à la Maréchale, celle du muſc, de l'ambre, & de tant d'autres parfums, ſi commodes aux barbets pour retrouver leurs maîtres, & cela dans le tems même qu'on

jouït du plaiſir que toutes ces choſes ſont à l'Ame, on ne peut pas dire qu'on en juge mal, ni trop favorablement. S'il eſt de meilleurs goûts les uns que les autres, ce n'eſt jamais que par rapport aux ſenſations plus agréables, qu'éprouve la même perſonne: & puisqu'enfin tel goût que je trouve délicieux, eſt déteſté par un autre, ſur lequel il agit tout autrement, où eſt donc ce qu'on nomme *bon* & *mauvais goût?* Non, encore une fois, les ſenſations de l'homme ne peuvent le tromper; l'Ame les apprécie préciſément ce qu'elles valent, rélativement au plaiſir, ou au déſagrément qu'elle en reçoit.

§. IV.

Du Génie.

Je vais tâcher de fixer l'idée du Génie, avec plus de préciſion que je n'ai fait jusqu'à préſent. On entend communément par ce mot *Génie,* le plus haut point de perfection, où l'eſprit humain puiſſe atteindre. Il ne s'agit plus que de ſçavoir ce qu'on entend par cette perfection. On la fait conſiſter dans la faculté de l'eſprit la plus brillante, dans celle qui frappe le plus, & même étonne, pour ainſi dire, l'imagination: & en ce ſens, dans lequel j'ai employé moi-même le terme de *Génie,* pour me conformer à l'uſage que j'avois deſſein de corriger enſuite, nos Poëtes, nos Auteurs ſyſtématiques, tout, jusqu'à l'Abbé Cartaut de la Villate *, auroit droit au Génie; & le Philoſophe qui auroit le plus d'imagination, le P. Mallebranche, ſeroit le premier de tous.

Mais ſi le génie eſt un eſprit auſſi juſte, que pénétrant; auſſi vrai, qu'étendu; qui non ſeulement évite conſtamment l'erreur, com-

* Eſſai Hiſtorique & Philoſophique du goût.

Digitized by Google

comme un Pilote habile évite les écueils; mais ſe ſervant de la raiſon, comme il ſe ſert de la Bouſſole; ne s'écarte jamais de ſon but, manie la vérité avec autant de préciſion, que de clarté, & enfin embraſſe aiſément, & comme d'un coup d'œil, une multitude d'idées, dont l'enchaînement forme un ſyſtême expérimental, auſſi lumineux dans ſes principes, que juſte dans ſes conſéquences, adieu les prétentions de nos beaux eſprits, & de nos plus célébres conſtructeurs d'hypothèſes! Adieu cette multitude de génies! Qu'ils ſeront rares déſormais! Paſſons en revuë les principaux Philoſophes modernes, ausquels le nom de génie a été prodigué, & commençons par Deſcartes.

Le chef-d'œuvre de Deſcartes eſt ſa Méthode, & il a pouſſé fort loin la Géométrie, du point où il l'a trouvée; peut-être autant que Newton l'a pouſſée lui-même, du point où l'avoit laiſſée Deſcartes. Enfin perſonne ne lui refuſe un eſprit naturellement Philoſophique. Jusques-là Deſcartes n'eſt pas un homme ordinaire; ce ſeroit même un génie, ſi pour mériter ce titre, il ne falloit qu'éclipſer & laiſſer fort loin derrière ſoi tous les autres Mathématiciens. Mais les idées des grandeurs ſont ſimples, faciles à ſaiſir & à déterminer. Le cercle en eſt petit, & des ſignes toujours préſens à la vuë, les rendent toujours ſenſibles; de ſorte que la Géometrie & l'Algébre ſont les Sciences où il y a moins de combinaiſons à faire, ſurtout de combinaiſons difficiles; on n'y voit par-tout que problêmes, & jamais il n'y en eut moins à réſoudre. De là vient que les jeunes gens qui s'appliquent aux Mathématiques pendant trois ou quatre ans, avec autant de courage que d'eſprit, vont bientôt de pair avec ceux qui ne ſont pas faits pour franchir les limites

Digitized by Google

tés de l'Art: & communément les Géométres, loin d'être des génies, ne ſont pas même des gens d'eſprit; ce que j'attribuë à ce petit nombre d'idées qui les abſorbent, & bornent l'eſprit, au lieu de l'étendre, comme on ſe l'imagine. Quand je vois un Géométre qui a de l'eſprit, je conclus qu'il en a plus qu'un autre; ſes calculs n'emportent que le ſuperflu, & le néceſſaire lui reſte toujours. Eſt-il étonnant que le cercle de nos idées ſe reſſerre proportionnellement à celui des objets qui nous occupent ſans ceſſe? Les Géométres, j'en conviens, manient facilement la vérité; & ce ſeroit doublement leur faute, s'ils ne ſçavoient pas la vraie méthode de l'expoſer, depuis que le célébre M. Clairaut a donné ſes *Elémens de Géométrie;* (car, bon Dieu! avant cet excellent ouvrage, en quel déſordre, & quel cahos étoit cette ſcience!) Mais faites-les ſortir de leur petite ſphére; qu'ils ne parlent ni de Phyſique, ni d'Aſtronomie; qu'ils paſſent à de plus grands objets, qui n'aient aucun rapport avec ceux qui dépendent des Mathématiques, par exemple, à la Métaphyſique, à la Morale, à la Phyſiologie, à la Littérature: ſemblables à ces enfans qui croyoient toucher le ciel au bout de la plaine, ils trouveront le monde des idées bien grand. Que de problêmes, & de problêmes très-compoſés & très-difficiles! Quelle foule d'idées, (ſans compter la peine que les Géométres ne ſe donnent pas ordinairement d'être lettrés & érudits,) & de connoiſſances diverſes à embraſſer d'une vue générale, à raſſembler, à comparer! Ceux qui faute de lumières veulent des autorités pour juger, n'ont qu'à lire le Diſcours que M. de Maupertuis prononça le jour qu'il fut reçu à l'Académie Françoiſe, & l'on verra ſi j'éxagère le peu de mérite des Géométres, & les talens néceſſaires pour réüſſir dans des Sciences d'une ſphére

plus

Digitized by Google

plus étenduë. Je n'en appelle, comme on voit, qu'au ſuffrage d'un profond Géométre, & pourtant homme de beaucoup d'eſprit, & qui plus eſt, vrai génie, ſi on l'eſt par les plus rares qualités qui le caractériſent, la vérité, la juſteſſe, la préciſion & la clarté. Qu'on me montre en Deſcartes des qualités auſſi eſſentielles au génie, & ſur tout qu'on me les faſſe voir ailleurs qu'en Géométrie, puiſqu'encore une fois le premier des Géométres ſeroit peut-être le dernier des Métaphyſiciens; & l'illuſtre Philoſophe dont je parle, en eſt lui-même une preuve trop ſenſible. Il parle des idées, ſans ſçavoir d'où, ni comment elles lui viennent; ſes deux premières définitions ſur l'eſſence de l'Ame & de la matière, ſont deux erreurs, d'où découlent toutes les autres. Aſſurément dans ces *Méditations Métaphyſiques* dont M. Deslandes admire la profondeur, ou plutôt l'obſcurité, Deſcartes ne ſçait ce qu'il cherche, ni où il veut aller; il ne s'entend pas lui-même. Il admet des idées innées; il ne voit dans les corps qu'une force divine. Il montre ſon peu de jugement, ſoit en refuſant le ſentiment aux bêtes; ſoit en formant un doute impraticable, inutile, puéril; ſoit en adoptant le faux, comme le vrai; en ne s'accordant pas ſouvent avec lui-même; en s'écartant de ſa propre Méthode; en s'élevant par la vigueur déreglée de ſes eſprits, pour tomber d'autant plus, & n'en retirer que l'honneur de donner, comme le téméraire Icare, un nom immortel aux Mers dans leſquelles il s'eſt noyé.

Je veux, & je l'ai inſinué moi-même, que les égaremens mêmes de Deſcartes ſoient ceux d'un grand homme; je veux que ſans lui nous n'euſſions point eu les Huygens, les Boyle, les Mariotte, les Newton, les Muſſchenbroeck, les s'Graveſande,

Digitized by Google

les Boerhaave, &c. qui ont enrichi la Phyſique d'une prodigieuſe multitude d'expériences; & qu'en ce ſens il ſoit fort permis aux imaginations vives de ſe donner carrière. Mais, n'en déplaiſe à M. Privat de Molière, grand partiſan des ſyſtèmes, & en particulier de l'hypothèſe Cartéſienne, qu'eſt-ce que cela prouve en faveur des conjectures frivoles de Deſcartes? Il a beau dire, des ſyſtèmes gratuits ne ſeront jamais que des châteaux en l'air, ſans utilité, comme ſans fondement.

Que dirons-nous de cet enfant de l'imagination, de cet ingrat, qui déclamant contr'elle, peut bien paſſer pour battre ſa mère, ou ſa propre nourrice? Il a été plus habile à édifier, que Bayle ne l'étoit à détruire; mais ce ſçavant homme avoit le plus ſouvent l'eſprit juſte, & prompt à éviter l'erreur; & Mallebranche n'a montré qu'un eſprit faux, incapable de ſaiſir la vérité; l'imagination qui le domine, ne lui permet pas de parler des paſſions, ſans en montrer; ni d'expoſer les erreurs des ſens, ſans les éxagérer. J'admire la magnificence de ſon ouvrage, il forme une chaîne nulle part interrompuë; mais l'erreur, l'illuſion, les rêves, les vertiges, le délire, en ſont les matériaux, & comme les guides qui le menent à l'immortalité. Son palais reſſemble à celui des Fées, leurs mains ont apprêté les mêts qu'il nous ſert. Qu'on a bien raiſon de dire qu'il n'a recherché la vérité que dans le titre de ſon livre! Il ne montre pas plus de ſagacité à la découvrir, que d'adreſſe à la faire connoître aux autres. Eſclave des préjugés, il adopte tout; dupe d'un phantôme, ou d'une apparition, il réaliſe les chimères qui lui paſſent par la tête. Les préjugés ont juſtement été comparés à ces faux amis qu'il faut abandonner, dés qu'on en a reconnu la perfidie.

Digitized by Google

fidie. Eh! qui la doit reconnoître, qui doit s'en garantir, ſi ce n'eſt un Philoſophe?

Ce n'eſt pas tout: non ſeulement il voit tout en Dieu, excepté ſes extravagances & ſes folies; mais on a remarqué qu'il en fait un Machiniſte ſi mal habile, que ſon ouvrage ne peut aller, ſi l'ouvrier ne le fait mouvoir ſans ceſſe: comme s'il avoit prétendu par cette idée Cartéſienne, faire trouver peu ſurprenant, que Dieu ſe fût repenti d'avoir fait l'homme.

Après cela, Mallebranche auroit-il prétendu au rang des Génies, c'eſt-à-dire, de ces eſprits heureuſement faits pour connoître & expoſer clairement la vérité? Qu'il en eſt différent! Mais ſans doute on le prendra pour un eſprit céleſte, étheré, dont les ſpéculations s'étendent au delà du douziéme ciel de Ptolomée; car des idées acquiſes par les ſens, que dis-je! les idées innées de Deſcartes ne lui ſuffiſent pas; il lui en faut de divines, puiſées dans le ſein de l'immenſité, dans l'infini: il lui faut un *monde ſpirituel, intelligible* (ou plutôt inintelligible,) où ſe trouvent les *idées*, c'eſt-à-dire, les images, les repréſentations de tous les corps, au hazard d'en conclure que Dieu eſt tout ce qu'on voit, & qu'on ne peut faire un pas, ſans le trouver dans ce vaſte Univers, ſelon l'idée que Lucain exprime ainſi dans le neuviéme livre de ſa Pharſale;

Jupiter eſt quodcumque vides, quòcumque moveris.

Le célébre Leibnitz raiſonne à perte de vuë ſur l'être, & la ſubſtance; il croit connoître l'eſſence de tous les corps. Sans lui, il eſt vrai, nous n'euſſions jamais deviné qu'il y eût des *Monades* au monde, & que l'Ame en fût une; nous n'euſſions point connu ces fameux principes qui excluënt toute égalité dans la

Digitized by Google

nature, & expliquent tous les phénomenes par une *raiſon*, plus *inutile*, que *ſuffiſante*. Wolf ſe préſente ici, comme un Commentaire ſous ſon Texte. Rendons la même juſtice à cet illuſtre Diſciple, à ce Commentateur, Original jusqu'à donner ſon nom à la ſecte de ſon maître, qui s'accroît tous les jours ſous ſes auſpices. Le ſyſtème qu'il a embelli par la fécondité & la ſubtilité d'idées merveilleuſement ſuivies, eſt ſans doute les plus ingénieux de tous. Jamais l'eſprit humain ne s'eſt ſi conſéquemment égaré: quelle intelligence, quel ordre, quelle clarté préſident à tout l'ouvrage! De ſi grands talens le font à juſte titre regarder comme un Philoſophe très-ſupérieur à tous les autres, & à celui même qui a fourni le fond de la Philoſophie Wolfienne. La chaîne de ſes principes eſt bien tiſſuë, mais l'or dont elle paroît formée, mis au creuſet, ne paroît qu'un métal impoſteur. Eh! faut-il donc tant d'art à enchaſſer l'erreur, pour mieux la multiplier? Ne diroit-on pas, à les entendre, ces ambitieux Métaphyſiciens, qu'ils auroient aſſiſté à la création du monde, ou au débrouïllement du cahos? Cependant leurs premiers principes ne ſont que des ſuppoſitions hardies, où le génie a bien moins de part, qu'une préſomptueuſe imagination. Qu'on les appelle, ſi l'on veut, de grands génies, parce qu'ils ont recherché & ſe ſont vantés de connoître les prémières cauſes! Pour moi je crois que ceux qui les ont dédaignées, leur ſeront toujours préférables: & que le ſuccès des Locke, des Boerhaave, & de tous ces hommes ſages, qui ſe ſont bornés à l'examen des cauſes ſecondes, prouve bien que l'amour propre eſt le ſeul qui n'en tire pas le même avantage, que des prémières!

§. V.

Digitized by Google

§. V.

Du ſommeil & des rêves.

La cauſe prochaine du ſommeil paroît être l'affaiſſement des fibres nerveuſes qui partent de la ſubſtance corticale du cerveau. Cet affaiſſement peut être produit, non ſeulement par l'augmentation du cours des liqueurs qui compriment la moëlle, & par la diminution de cette circulation, qui ne ſuffit pas pour diſtendre les nerfs, mais encore par la diſſipation, ou l'épuiſement des eſprits, & par la privation des cauſes irritantes, qui procure du repos & de la tranquillité, & enfin par le tranſport d'humeurs épaiſſes & imméables dans le cerveau. Toutes les cauſes du ſommeil peuvent s'expliquer par cette première.

Dans le ſommeil parfait, l'Ame ſenſitive eſt comme anéantie, parce que toutes les facultés de la veille qui lui donnoient des ſenſations, ſont entiérement interceptées en cet état de compreſſion du cerveau.

Pendant le ſommeil imparfait, il n'y a qu'une partie de ces facultés, qui ſoit ſuſpenduë, ou interrompuë; & les ſenſations qu'elles produiſent, ſont incomplettes, ou toujours défectueuſes en quelque point. C'eſt par là qu'on diſtingue les rêves qui réſultent de ces ſortes de ſenſations, d'avec celles qui affectent l'Ame au réveil. Les connoiſſances que nous avons alors avec plus d'exactitude & de netteté, nous découvrent aſſez la nature des rêves, qui ſont formés par un cahos d'idées confuſes & imparfaites. Il eſt rare que l'Ame apperçoive en rêvant quelque vérité fixe, qui lui faſſe reconnoître ſon erreur.

Digitized by Google

Nous avons en rêvant un ſentiment intérieur de nous-mêmes, & en même tems un aſſez grand délire, pour croire voir, & pour voir en effet clairement une infinité de choſes hors de nous; nous agiſſons, ſoit que la volonté ait quelque part, ou non, à nos actions. Communément les objets qui nous ont le plus frappés dans le jour, nous apparoiſſent la nuit, & cela eſt également vrai des chiens & des animaux en général. Il ſuit de là que la cauſe immédiate des rêves eſt toute impreſſion forte, ou fréquente, ſur la portion ſenſitive du cerveau, qui n'eſt point endormie, ou affaiſſée, & que les objets dont on eſt ſi vivement affecté, ſont viſiblement des jeux de l'imagination. On voit encore que le délire qui accompagne les inſomnies & les fiévres, vient des mêmes cauſes, & que le rêve eſt une demi-veille, en ce qu'une portion du cerveau demeure libre & ouverte aux traces des eſprits, tandis que toutes les autres ſont tranquilles & fermées. Lorsqu'on parle en rêve, il faut de néceſſité que les muſcles du larinx, de la langue & de la reſpiration, obéïſſent à la volonté, & que par conſéquent la région du *ſenſorium*, d'où partent les nerfs qui vont ſe rendre à ces muſcles, ſoit libre & ouverte, & que ces nerfs mêmes ſoient remplis d'eſprits. Dans les pollutions nocturnes, les muſcles releveurs & accélérateurs agiſſent beaucoup plus fortement, que ſi on étoit éveillé; ils reçoivent conſéquemment une quantité d'eſprits beaucoup plus conſidérable: car quel homme ſans toucher, & peut-être même en touchant une belle femme, pourroit répandre la liqueur de l'accouplement, autant de fois que cela arrive en rêve à des gens ſages, vigoureux, ou échauffés? Les hommes & les animaux geſticulent, ſautent, tréſſaillent,

Digitized by Google

lent, ſe plaignent; les Ecoliers rediſent leurs leçons; les Prédicateurs déclament leurs Sermons, &c. Les mouvemens du corps répondent à ceux qui ſe paſſent dans le cerveau.

Il eſt facile d'expliquer à préſent les mouvemens de ceux qu'on appelle *ſomnambules*, ou *noctambules*, parce qu'ils ſe promenent en dormant. Pluſieurs Auteurs racontent des hiſtoires curieuſes à ce ſujet; ils ont vu faire les chutes les plus terribles, & ſouvent ſans danger.

Il ſuit de ce qui a été dit touchant les rêves, que les ſomnambules dorment à la vérité parfaitement dans certaines parties du cerveau, tandis qu'ils ſont éveillés dans d'autres, à la faveur desquelles le ſang & les eſprits, qui profitent des paſſages ouverts, coulent aux organes du mouvement. Notre admiration diminuera encore plus, en conſidérant les dégrés ſucceſſifs, qui des plus petites actions faites en dormant, conduiſent aux plus grandes & aux plus compoſées, toutes les fois qu'une idée s'offre à l'Ame avec aſſez de force pour la convaincre de la préſence réelle du fantôme que l'imagination lui préſente: & alors il ſe forme dans le corps des mouvemens qui répondent à la volonté que cette idée fait naître. Mais pour ce qui eſt de l'adreſſe & des précautions que prennent les ſomnambules, avons-nous plus de facilité qu'eux, à éviter mille dangers, lorsque nous marchons la nuit dans des lieux inconnus? La Topographie du lieu ſe peint dans le cerveau du Noctambule, il connoît le lieu qu'il parcourt; & le ſiége de cette peinture eſt chez lui néceſſairement auſſi mobile, auſſi libre, auſſi clair, que dans ceux qui veillent.

§. VI.

Digitized by Google

§. VI.

Concluſion ſur l'Etre ſenſitif.

Il y a beaucoup d'autres choſes, qui concernent nos connoiſſances, & qui n'intéreſſent pas peu notre curioſité; mais elles ſont au deſſus de notre portée: nous ignorons quelles qualités doit acquérir le principe matériel ſenſitif, pour avoir la faculté immédiate de ſentir; nous ne ſçavons pas ſi ce principe poſſéde cette puiſſance dans toute ſa perfection, dès le prémier inſtant qu'il habite un corps animé. Il peut bien avoir des ſenſations plus imparfaites, plus confuſes, ou moins diſtinctes; mais ces défauts ne peuvent-ils pas venir des autres organes corporels qui lui fourniſſent ces ſenſations? Cette poſſibilité eſt du moins facile à établir, puiſqu'elles lui ſont toutes retranchées par l'interception du cours des eſprits durant le ſommeil; & que ce même principe ſenſitif, dans un ſommeil léger, ou imparfait, n'a que des ſenſations incompletes, quoique par lui-même il ſoit immédiatement prêt à les recevoir completes & diſtinctes. Je ne demande pas ce que devient ce principe à la mort, s'il conſerve cette immédiate faculté de ſentir, & ſi dans ce cas d'autres cauſes que les organes qui agiſſent ſur lui durant la vie, peuvent lui donner des ſenſations qui le rendent heureux ou malheureux. Je ne demande pas, „ſi cette partie dégagée „de ſes liens, & conſervant ſon eſſence, reſte errante, toujours „prête à reproduire un animal nouveau, ou à reparoître revêtuë „d'un nouveau corps, après qu'avoir été diſſipée dans l'air, où „dans l'eau, cachée dans les feüilles des plantes, ou dans la chair „des animaux, elle ſe retrouveroit dans la ſemence de l'animal „qu'elle devroit reproduire?“ Je m'inquiète peu, ſi l'Ame capa-

„ble

„ble d'animer de nouveaux corps, ne pourroit pas reproduire „ toutes les eſpéces poſſibles par la ſeule diverſité des combinai- „ ſons." * Ces queſtions ſont d'une nature à reſter éternellement indéciſes. Il faut avouër que nous n'avons ſur tout cela aucune lumière, parce qu'on ne ſçait rien au delà de ce que nous apprennent les ſenſations, qui nous abandonnent ici; & par conſéquent on ne doit pas ſe permettre de former là deſſus aucune ſorte de conjecture. Un homme d'eſprit propoſe des problêmes, le ſot & l'ignorant décident; mais la difficulté reſte toujours pour le Philoſophe. Soumettons-nous donc à l'ignorance, & laiſſons murmurer notre vanité. Ce qui me paroît aſſez vrai, & conforme aux principes établis ci devant, c'eſt que les animaux perdent en mourant leur puiſſance immédiate de ſentir, & que par conſéquent l'Ame ſenſitive eſt véritablement anéantie avec eux. Elle n'éxiſtoit que par des modifications qui ne ſont plus.

CHAPITRE XIII.

Des facultés intellectuelles, ou de l'Ame raiſonnable.

LES facultés propres à l'Ame raiſonnable, ſont les perceptions intellectuelles, la liberté, l'attention, la réfléxion, l'ordre ou l'arrangement des idées, l'éxamen & le jugement.

§. I.

Des Perceptions.

Les perceptions ſont les rapports que l'Ame découvre dans les ſenſations qui l'affectent. Les ſenſations produiſent des rapports qui ſont purement ſenſibles, & d'autres qu'on ne découvre

Y

* *Venus Phyſique.*

Digitized by Google

découvre que par un éxamen ſérieux. Lorsque nous entendons quelque bruit, nous ſommes frappés de deux choſes; 1°. du bruit, qui eſt la ſenſation: 2°. de la diſtance de nous à la cauſe qui fait le bruit, laquelle eſt diſtincte de la ſenſation du bruit, quoiqu'elle n'en ſoit pourtant qu'une dépendance, rélative à la manière dont ce ſon nous affecte; & qu'elle ne ſoit par conſéquent qu'une ſimple perception, mais une perception ſenſible, parce c'eſt le ſimple ſentiment qui nous la donne: 3°. de la manière dont la cauſe produit le bruit, en ébranlant l'air qui vient frapper nos oreilles. Mais cette connoiſſance ne peut s'acquérir que par les recherches de l'eſprit; & ce ſont les connoiſſances de ce dernier genre, qu'on appelle *perceptions intellectuelles*, parce que la ſimple ſenſation ne peut nous les donner par elle-même, & qu'il faut, pour les avoir, ſe replier ſur elle, & l'éxaminer

Ces perceptions ne ſe découvrent donc qu'à l'aide des ſenſations attentivement recherchées; car lorsque je vois un quarré, je n'y apperçois rien au premier coup d'œil que ce qui frappe les animaux mêmes; tandis qu'un Géometre qui applique tout ſon génie à découvrir les proprietés de cette figure, reçoit de l'impreſſion que ce quarré fait ſur ſes ſens, une infinité de perceptions intellectuelles, qui échapent pour toujours à ceux qui bornés à la ſenſation de l'objet, ne voyent pas plus loin que leurs yeux. Concluons donc que cette opération de l'Ame, ſi déliée, ſi métaphyſique, ſi rare dans la plupart des têtes, n'a d'autre ſource que la faculté de ſentir, mais de ſentir en Philoſophe, ou d'une manière plus attentive & plus étudiée.

§. II.

Digitized by Google

§. II.

De la Liberté.

La Liberté eſt la faculté d'examiner attentivement, pour découvrir des vérités, ou de déliberer pour nous déterminer avec raiſon à agir, ou à ne pas agir. Cette faculté nous offre deux choſes à conſidérer. 1°. Les motifs qui nous déterminent à examiner, ou à déliberer; car nous ne faiſons rien ſans quelque impreſſion, qui agiſſant ſur le fonds de l'Ame, remuë & détermine notre volonté. 2°. Les connoiſſances qu'il faut examiner pour s'aſſurer des vérités qu'on cherche, ou les motifs qu'il faut peſer, ou apprécier, pour prendre un parti.

Il eſt clair que dans le premier cas, ce ſont des ſenſations qui préviennent les premieres démarches de notre liberté, & qui prédéterminent l'Ame, ſans qu'il s'y mêle aucune délibération de ſa part, puiſque ce ſont ces ſenſations mêmes qui la portent à délibérer. Dans le ſecond cas, il ne s'agit que d'un éxamen des ſenſations, & à la faveur de cette revüe attentive. nous pouvons trouver les vérités que nous cherchons, & les conſtater. Or il s'agit des différens motifs, ou des diverſes ſenſations, qui nous portent les uns à agir, les autres à ne pas agir, Il eſt donc vrai que la liberté conſiſte auſſi dans la faculté de ſentir.

Je ne veux cependant pas paſſer ſous ſilence une diſpute qui eſt encore ſans déciſion; l'examen qui eſt le principal acte de la liberté, exige une volonté déterminée à s'appliquer aux objets qu'on veut exactement connoître, & cette volonté fixe eſt connuë ſous le nom d'attention, la mère des ſciences. Or on demande ſi cette même volonté n'exige pas dans l'Ame une

Digitized by Google

force par laquelle elle puiſſe ſe fixer, & s'aſſujettir elle-même à l'objet de ſes recherches, ou ſi les motifs qui la prédéterminent, ſuffiſent pour fixer & ſoutenir ſon attention.

Non noſtrum inter vos tantas componere lites.

Comme on n'a pu encore s'accorder ſur ce point, il y a toute apparence que toutes les raiſons alléguées de part & d'autre ne portent point avec elles ce *criterium veritatis*, auquel ſeul acquieſcent les eſprits philoſophiques: c'eſt pourquoi nous ne ferons point de vaines tentatives pour applanir de ſi grandes difficultés. Qu'il nous ſuffiſe de remarquer que dans l'attention, l'Ame peut agir par ſa propre force, je veux dire, par ſa force motrice, par cette activité coëſſentielle à la matière, & que presque tous les Philoſophes, comme on l'a dit, ont comptée au nombre des attributs eſſentiels de l'être ſenſitif, & en général de la ſubſtance des corps.

Mais ne paſſons pas ſi légerement ſur l'attention. Les idées qui ſont du reſſort des ſciences ſont complexes. Les notions particulieres qui forment ces idées, ſont détruites par les flots d'autres idées qui ſe chaſſent ſucceſſivement. C'eſt ainſi que s'affoiblit & diſparoît peu-à-peu l'idée que nous voulons retourner de tous les côtés, dont nous voulons enviſager toutes les faces, & graver toutes les parties dans la mémoire. Pour la retenir, qu'y a-t-il donc à faire, ſi ce n'eſt d'empêcher cette ſucceſſion rapide d'idées toujours nouvelles, dont le nombre accable ou diſtrait l'Ame, jusqu'à lui interdire la faculté de penſer. Il s'agit donc ici de mettre comme une eſpéce de frein qui retienne l'imagination, de conſerver ce même état du *ſenſorium commune*, procuré par l'idée qu'on veut ſaiſir & examiner;

Digitized by Google

ner; il faut détourner entièrement l'action de tous les autres objets, pour ne conſerver que la ſeule impreſſion du premier objet qui l'a frappée, & en concevoir une idée diſtincte, claire, vive, & de longue durée; il faut que toutes les facultés de l'Ame, tenduës & clairvoyantes vers un ſeul point, c'eſt-à-dire, vers la penſée favorite à laquelle on s'attache, ſoient aveugles par tout ailleurs: il faut que l'eſprit aſſoupiſſe lui-même ce tumulte qui ſe paſſe en nous-mêmes malgré nous; enfin, il faut que l'attention de l'Ame ſoit bandée en quelque ſorte ſur une ſeule perception, que l'Ame y penſe avec complaiſance, avec force, comme pour conſerver un bien qui lui eſt cher. En effet, ſi la cauſe de l'idée dont on s'occupe, ne l'emporte de quelque dégré de force, ſur toutes les autres idées, elles entreront de dehors dans le cerveau; & il s'en formera même au dedans, indépendamment de celles-là, qui feront des traces nuiſibles à nos recherches, jusqu'à les déconcerter & les mettre en déroute. L'attention eſt la clé qui peut ouvrir, pour ainſi dire, la ſeule partie de la moëlle du cerveau, où loge l'idée qu'on veut ſe repréſenter à ſoi même. Alors ſi les fibres du cerveau extrêmement tendües, ont mis une barriere qui ôte tout commerce entre l'objet choiſi, & toutes les idées indiſcretes qui s'empreſſent à le troubler, il en réſulte la plus claire, la plus lumineuſe perception qui ſoit poſſible.

Nous ne penſons qu'à une ſeule choſe à la fois dans le même tems: une autre idée ſuccede à la premiere, avec une viteſſe qu'on ne peut définir, mais qui cependant paroît être différente en divers ſujets. La nouvelle idée qui ſe préſente à l'Ame, en eſt apperçuë, ſi elle ſuccéde, lorsque la premiere a

diſparu; autrement l'Ame ne la diſtingue point. Toutes nos penſées s'expriment par des mots, & l'eſprit ne penſe pas plus deux choſes à la fois, que la langue ne prononce deux mots. D'où vient donc la vivacité de ceux qui réſolvent ſi vîte les problêmes les plus compoſés & les plus difficiles? De la facilité avec laquelle leur mémoire retient comme vraie, la propoſition la plus proche de celle qui expoſe le problême. Ainſi tandis qu'ils penſent à l'onziéme propoſition, par exemple, ils ne s'inquiétent plus de la vérité de la dixiéme; & ils regardent comme des axiomes, toutes les choſes précedentes, démontrées auparavant, & dont ils ont un recueil clair dans la tête. C'eſt ainſi qu'un grand Médecin voit d'un coup d'œil toutes les cauſes de la maladie & ce qu'il faut faire pour les combattre.

Il ne nous reſte plus qu'à traiter de la réfléxion, de la méditation, & du jugement.

§. III.

De la Réflexion, &c.

La réfléxion eſt une faculté de l'Ame qui rappelle & raſſemble toutes les connoiſſances qui lui ſont néceſſaires pour découvrir les vérités qu'elle cherche, ou dont elle a beſoin pour délibérer, ou apprécier les motifs qui doivent la déterminer à agir, ou à ne pas agir. L'Ame eſt conduite dans cette recherche par la liaiſon que les idées ont entr'elles, & qui lui fourniſſent en quelque manière le fil qui doit la guider, pour qu'elle puiſſe ſe ſouvenir des connoiſſances qu'elle veut raſſembler, à deſſein de les examiner enſuite, & de ſe décider; en ſorte que l'idée dont elle eſt actuellement affectée, la ſenſation qui l'occupe au moment préſent, la mene peu-à-peu, inſenſiblement, & com-

Digitized by Google

comme par la main, à toutes les autres qui y ont quelque rapport. D'une connoiſſance générale, elle paſſe ainſi facilement aux eſpéces; & des eſpéces, elle deſcend jusqu'aux particularités, de même qu'elle peut être conduite par les effets à la cauſe, de cette cauſe aux propriétés, & des propriétés à l'être. Ainſi c'eſt toujours par l'attention qu'elle apporte à ſes ſenſations, que celles dont elle eſt actuellement occupée, la conduiſent à d'autres, par la liaiſon que toutes nos idées ont entr'elles. Tel eſt le fil que la nature prête à l'Ame pour la conduire dans le labyrinthe de ſes penſées, & lui faire démêler le cahos de matière & d'idées, où elle eſt plongée.

§. IV.

De l'arrangement des idées.

Avant de définir la méditation, je dirai un mot ſur l'arrangement des idées. Comme elles ont entr'elles divers rapports, l'Ame n'eſt pas toujours conduite par la plus courte voie dans ſes recherches. Cependant lorsqu'elle eſt parvenuë, quoique par des chemins détournés, à ſe rappeller les connoiſſances qu'elle vouloit raſſembler, elle apperçoit entr'elles des rapports qui peuvent la conduire par des ſentiers plus lumineux & plus courts. Elle ſe fixe à cette ſuite de rapports, pour retrouver & examiner ces connoiſſances avec plus d'ordre & de facilité.

Nous voilà donc encore fort en droit d'inférer, que l'Ame raiſonnable n'agit que comme ſenſitive, même lorsqu'elle réfléchit, & travaille à arranger ſes idées.

§. V.

De la Méditation, ou de l'Examen.

Lorsque l'Ame eſt déterminée à faire quelques recherches, qu'elle a recueilli les connoiſſances qui lui ſont néceſſaires, qu'elle

Digitized by Google

qu'elle les a arrangées & miſes en revüe avec ordre, vis-à-vis d'elle-même, elle s'applique ſérieuſement à les contempler avec cet œil fixe qui ne perd pas de vuë ſon objet, pour y découvrir toutes les perceptions qui échapent, lorsqu'on n'en a que des ſenſations paſſagères; & c'eſt cet examen qui met l'Ame en état de juger, ou de s'aſſûrer des vérités qu'elle pourſuit, ou bien de ſentir le poids des motifs qui la doivent décider ſur le parti qu'elle doit prendre.

Il eſt inutile d'obſerver que cette opération de l'Ame dépend auſſi entièrement de la faculté ſenſitive, parce que examiner, n'eſt autre choſe que ſentir plus exactement & plus diſtinctement, pour découvrir dans les ſenſations, les perceptions qui ont pu légerement gliſſer ſur l'Ame, faute d'y avoir fait aſſez d'attention, toutes les autres fois que nous en avons été affectés.

§. VI.

Du Jugement.

La plupart des hommes jugent de tout, & ce qui revient au même, en jugent mal. Eſt-ce faute d'idées ſimples, qui ſont toutes des notions ſeules, iſolées? Non; perſonne ne confond l'idée du bleu, avec celle du rouge; mais on ſe trompe dans les idées compoſées, dont l'eſſence dépend de l'union de pluſieurs idées ſimples. On n'attend pas à avoir acquis la perception de toutes les notions qui entrent dans deux idées compoſées; il faut pour cela de la patience & de la modeſtie; attributs, qui font trop rougir l'orgueil & la pareſſe de l'homme. Mais ſi la notion de l'idée A, convient avec celle de l'idée B, je juge ſouvent qu'A & B ſont les mêmes, faute de faire attention que la première notion n'eſt qu'une partie de l'idée, dans laquelle

Digitized by Google

quelle ſont renfermées d'autres notions, qui répugnent à cette concluſion. La volonté même nous trompe beaucoup. Nous avons lié deux idées, par ſentiment d'amour, ou de haine; nous les uniſſons, quoiqu'elles ſoient très différentes, & nous jugeons des idées propoſées, non par elles-mêmes, mais par ces idées avec leſquelles nous les avons liées, & qui ne ſont pas des notions *componentes* de l'idée qu'il falloit juger, mais des notions tout-à-fait étrangères & accidentelles à cette même idée. On excuſe l'un, & on condamne l'autre, ſuivant le ſentiment dont on eſt affecté. On eſt encore trompé par ce vice de la volonté, & de l'aſſociation des idées, quand avant de juger, on ſouhaite que quelque idée s'accorde, ou ne s'accorde pas avec une autre; d'où naît ce goût pour telle ſecte, ou pour telle hypothèſe, avec lequel on ne viendra jamais à bout de connoître la vérité.

Comme le jugement eſt la combinaiſon des idées, le raiſonnement eſt la comparaiſon des jugemens. Pour qu'il ſoit juſte, il faut avoir deux idées claires, ou une perception exacte de deux choſes; il faut auſſi bien voir la troiſiéme idée qu'on leur compare, & que l'évidence nous force de déduire affirmativement, ou négativement, de la convenance, ou de la diſconvenance de ces idées. Cela ſe fait dans un clin d'œil, quand on voit clair, c'eſt-à-dire, quand on a de la pénétration, du diſcernement, & de la mémoire.

Les ſots raiſonnent mal, ils ont ſi peu de mémoire, qu'ils ne ſe ſouviennent pas de l'idée qu'ils viennent d'appercevoir; ou s'ils ont pu juger de la ſimilitude de leurs idées, ils ont déjà perdu de vüe ce jugement, lorſqu'il s'agit d'en inférer une troiſiéme idée, qui ſoit la juſte conſéquence des deux autres. Les

Digitized by Google

fols parlent ſans liaiſon dans leurs idées, ils rêvent, à proprement parler. En ce ſens les ſots ſont des eſpeces de fols. Ils ne ſe rendent pas juſtice de croire *n'être qu'ignorans;* car ils n'ont leur eſprit qu'en amour propre, dédommagement bien entendu de la part de la nature.

Il s'enſuit de notre Théorie, que lorsque l'Ame apperçoit diſtinctement & clairement un objet, elle eſt forcée par l'évidence même de ſes ſenſations, de conſentir aux vérités qui la frappent ſi vivement: & c'eſt à cet acquieſcement paſſif, que nous avons donné le nom de jugement. Je dis *paſſif,* pour faire voir qu'il ne part pas de l'action de la volonté, comme le dit Deſcartes. Lorsque l'Ame découvre avec la même lumière les avantages qui prévalent dans les motifs qui nous doivent décider à agir, ou à ne pas agir, il eſt clair que cette déciſion n'eſt encore qu'un jugement de la même nature que celui qu'elle fait, lorsqu'elle céde à la vérité par l'évidence qui accompagne ſes ſenſations.

Nous ne connoiſſons point ce qui ſe paſſe dans le corps humain, pour que l'Ame exerce ſa faculté de juger, de raiſonner, d'appercevoir, de ſentir, &c. Le cerveau change ſans ceſſe d'état, les eſprits y font toujours de nouvelles traces, qui donnent néceſſairement de nouvelles idées, & font naître dans l'Ame une ſucceſſion continuelle & rapide de diverſes opérations. Pour n'avoir point d'idées, il faut que les canaux, où coulent ces eſprits, ſoient entierement bouchés par la preſſion d'un ſommeil très-profond. Les fibres du cerveau ſe relevent-elles de leur affaiſſement? Les eſprits enfilent les chemins ouverts, & les idées qui ſont inſéparables des eſprits, marchent & galopent

pent avec eux. *Toutes les penſées*, comme l'obſerve judicieuſement Crouſaz, *naiſſent les unes des autres; la penſée*, (ou plutôt l'Ame dont la penſée n'eſt qu'un accident,) *ſe varie & paſſe par différens états; & ſuivant la variété de ſes états & de ſes manières d'être, ou de penſer, elle parvient à la connoiſſance, tantôt d'une choſe, tantôt d'une autre. Elle ſe ſent elle-même, elle eſt à elle-même ſon objet immediat; & en ſe ſentant ainſi, elle ſe repréſente des choſes différentes de ſoi.* Que ceux qui croient que les idées différent de la penſée; que l'Ame a comme la vuë, ſes yeux & ſes objets, & qu'en un mot toutes les diverſes contemplations de l'Ame ne ſont pas diverſes manières de ſe ſentir elle-même, répondent à cette ſage réfléxion.

CHAPITRE XIV.

Que la foi ſeule peut fixer notre croyance ſur la nature de l'Ame raiſonnable.

IL eſt démontré que l'Ame raiſonnable a des fonctions beaucoup plus étenduës que l'Ame ſenſitive, bornée aux connoiſſances qu'ells peut acquérir dans les bêtes, où elle eſt uniquement réduite aux ſenſations & aux perceptions ſenſibles, & aux déterminations machinales, c'eſt-à-dire, ſans délibération, qui en réſultent. L'Ame raiſonnable peut en effet s'élever juſqu'aux perceptions, ou aux idées intellectuelles, quoiqu'elle jouïſſe peu de cette noble prérogative dans la plupart des hommes. Peu, (c'eſt un aveu que la vérité ne m'arrache pas ſans douleur,) peu ſortent de la ſphère du monde ſenſible, parce qu'ils y trouvent tous les biens, tous les plaiſirs du corps, & qu'ils ne ſentent pas l'avantage des plaiſirs philoſophiques, du

Digitized by Google

bonheur même qu'on goûte, tant qu'on s'attache à la recherche de la vérité; car l'étude fait plus que la *piété*, non seulement elle *préserve de l'ennui*; mais elle procure souvent cette espéce de volupté, ou plutôt de satisfaction intérieure, que j'ai appellée sensations d'esprit, lesquelles sans doute sont fort du goût de l'amour propre.

Après cela est-il donc surprenant que le monde abstrait, intellectuel, où il n'est pas permis d'avoir un sentiment, qu'il ne soit examiné par les plus rigoureux Censeurs; est-il surprenant, dis-je, que ce monde soit presque aussi désert, aussi abandonné, que celui de l'illustre fondateur de la secte Cartésienne, puisqu'il n'est habité que par un petit nombre de sages, c'est-à-dire, d'hommes qui pensent (car c'est-là la vraie sagesse, le reste est préjugés)? Eh! qu'est-ce que penser, si ce n'est passer sa vie à cultiver une terre ingrate, qui ne produit qu'à force de soins & de culture. En effet sur cent personnes, y en a-t-il deux pour qui l'étude & la réfléxion ayent des charmes? Sous quel aspect le monde intellectuel, dont je parle, se montre-t-il aux autres hommes, qui connoissent tous les avantages de leurs sens, excepté le principal, qui est l'esprit? On n'aura pas de peine à croire qu'il ne leur paroît dans le lointain qu'un pays idéal, dont les fruits sont purement imaginaires.

C'est en conséquence de cette supériorité de l'Ame humaine, sur celle des animaux, que les Anciens l'ont appellée Ame raisonnable. Mais ils ont été fort attentifs à rechercher, si ces facultés ne venoient pas de celles du corps, qui sont encore plus excellentes dans l'homme. Ils ont d'abord remarqué que tous les hommes n'avoient pas, à beaucoup près, le même dé-

gré,

Digitized by Google

gré, la même étenduë d'intelligence; & en cherchant la raiſon de cette différence, ils ont cru qu'elle ne pouvoit dépendre que de l'organiſation corporelle, plus parfaite dans les uns, que dans les autres, & non de la nature même de l'Ame. Des obſervations fort ſimples les ont confirmés dans leur opinion. Ils ont vu que les cauſes qui peuvent produire du dérangement dans les organes, troublent, altérent l'eſprit, & peuvent rendre imbécille l'homme du monde qui a le plus d'intelligence & de ſagacité.

De-là ils ont conclu aſſez clairement, que la perfection de l'eſprit conſiſte dans l'excellence des facultés organiques du corps humain: & ſi leurs preuves n'ont pas été jusqu'ici ſolidement réfutées, c'eſt qu'elles portent ſur des faits; & à quoi ſervent en effet tous les raiſonnemens, contre des expériences inconteſtables & des obſervations journalières?

Il faut cependant ſçavoir que quelques uns ont regardé notre Ame, non ſeulement comme une *ſubſtance ſpirituelle*, parce que chez eux cette expreſſion ne ſignifioit qu'une matière déliée, active, & d'une ſubtilité imperceptible; mais même comme immatérielle, parce qu'ils diſtinguoient dans la ſubſtance des corps, comme on l'a tant de fois repété, la partie muë, c'eſt-à-dire, celle qu'ils regardoient ſimplement comme mobile, & à laquelle ils ne donnoient que le nom de matière, d'avec les formes actives & ſenſitives de ces ſubſtances. Ainſi l'Ame n'étoit autrefois décorée des Epithètes de *ſpirituelle* & *d'immatérielle*, que parce qu'on la regardoit comme la forme, ou la faculté active & ſenſitive parfaitement dévelopée, & même élevée au plus haut point de pénétration dans l'homme. On

connoît par ce que je viens de dire la véritable origine de la Métaphyſique, juſtement dégradée de ſa chimérique nobleſſe.

Pluſieurs ont voulu ſe ſignaler, en ſoutenant que l'Ame raiſonnable & l'Ame ſenſitive formoient deux Ames d'une nature réellement diſtincte, & qu'il falloit bien ſe donner de garde de confondre enſemble. Mais comme il eſt prouvé que l'Ame ne peut juger que ſur les ſenſations qu'elle a; l'idée de ces Philoſophes a paru impliquer une contradiction manifeſte, qui a révolté tous les eſprits droits & exemts de préjugés. Auſſi avons-nous ſouvent fait obſerver que toutes les opérations de l'Ame ſont totalement arrêtées, lorsque ſon ſentiment eſt ſuſpendu, comme dans toutes les maladies du cerveau, qui bouchent & détruiſent toutes les communications d'idées entre ce viſcère & les organes ſenſitifs; de ſorte que plus on examine toutes les facultés intellectuelles en elles-mêmes, plus on demeure fermement convaincu qu'elles ſont toutes renfermées dans la faculté de ſentir, dont elles dépendent ſi eſſentiellement, que ſans elle, l'Ame ne feroit jamais aucune de ſes fonctions.

Enfin quelques Philoſophes ont penſé que l'Ame n'eſt ni matière, ni corps, parce que conſidérant la matière par abſtraction, ils l'enviſageoient douée ſeulement de propriétés paſſives & mécaniques; & ils ne regardoient auſſi les corps, que comme revêtus de toutes les formes ſenſibles, dont ces mêmes propriétés peuvent rendre la matière ſuſceptible. Or, comme ce ſont les Philoſophes qui ont fixé la ſignification des termes, & que la foi pour ſe faire entendre aux hommes, a dû ſe ſervir néceſſairement du langage même des hommes; de là vient que c'eſt peut-être en ce ſens dont on a abuſé, que la foi a diſtingué l'Ame

Digitized by Google

l'Ame, & de la matière, & du corps qu'elle habite: & ſur ce que les anciens Métaphyſiciens avoient prouvé que l'Ame eſt une ſubſtance active & ſenſible, & que toute ſubſtance eſt par ſoi même impériſſable, de là ne ſemble-t-il pas naturel que la foi ait prononcé en conſéquence que l'Ame étoit immortelle?

Voilà comme on peut accorder, ſelon moi, la Révélation & la Philoſophie, quoique celle-ci finiſſe, où l'autre commence. C'eſt aux ſeules lumières de la foi à fixer nos idées ſur l'inexplicable origine du mal; c'eſt à elle à nous développer le juſte & l'injuſte, à nous faire connoître la nature de la liberté, & tous les ſecours ſurnaturels qui en dirigent l'exercice: enfin puiſque les Théologiens ont une Ame ſi ſupérieure à celle des Philoſophes, qu'ils nous diſent & nous faſſent imaginer, s'ils peuvent, ce qu'ils conçoivent ſi bien, l'eſſence de l'Ame, & ſon état après la mort. Car non ſeulement la ſaine & raiſonnable Philoſophie avouë franchement qu'elle ne connoît pas cet être incomparable qu'on décore du beau nom d'Ame, & d'attributs divins, & que c'eſt le Corps qui lui paroît penſer; * mais elle a toujours blâmé les Philoſophes qui ont oſé affirmer quelque choſe de poſitif ſur l'eſſence de l'Ame, ſemblable en cela à ces ſages Académies ** qui n'admettant que des faits en Phyſique, n'adoptent ni les ſyſtèmes, ni les raiſonnemens des Membres qui les compoſent.

J'avouë

* *Je ſuis corps & je penſe.* (Volt. Lett. Phil. *ſur l'Ame.*) Voyez comme il ſe mocque agréablement du raiſonnement qu'on fait dans les Ecoles pour prouver que la matière (qu'on ne connoît pas) ne peut penſer.

** Voyez la Préface que M. de Fontenelle a miſe à la tête des Mémoires de l'Académie des Sciences.

Digitized by Google

J'avouë encore une fois que j'ai beau concevoir dans la matière les parties les plus déliées, les plus ſubtiles, & en un mot la plus parfaite organiſation, je n'en conçois pas mieux que la matière puiſſe penſer. Mais, 1°. la matière ſe meut d'elle-même; je demande à ces Philoſophes, qui ſemblent avoir aſſiſté à la création, qu'ils m'expliquent ce mouvement, s'ils le conçoivent. 2°. Voilà un corps organiſé! Que de ſentimens s'impriment dans ce corps, & qu'il eſt difficile d'appercevoir la cauſe qui les produit! 3°. Eſt-il plus aiſé de ſe faire une idée d'une ſubſtance qui n'étant pas matière, ne ſeroit à la portée ni de la nature, ni de l'art; qu'on ne pourroit rendre ſenſible par aucuns moyens; d'une ſubſtance qui ne ſe connoît pas elle-même, qui apprend & oublie à penſer dans les différens âges de la vie?

Si l'on me permet de parcourir ces âges un moment, nous voyons que les enfans ſont des eſpéces d'oiſeaux, qui n'apprennent que peu de mots & d'idées à la fois, parce qu'ils ont le cerveau mol. Le jugement marche à pas lent derrière la mémoire; il faut bien que les idées ſoient faites & gravées dans le cerveau, avant que de pouvoir les arranger & les combiner. On raiſonne, on a de l'eſprit; il s'accroît par le commerce de ceux qui en ont, il s'embellit par la communication des idées, ou des connoiſſances d'autrui. L'adoleſcence eſt-elle paſſée? Les Langues & les Sciences s'apprennent difficilement, parce que les fibres peu fléxibles n'ont plus la même capacité de recevoir promptement, & de conſerver les idées acquiſes. Le Vieillard, *laudator temporis acti*, eſt eſclave des préjugés qui ſe ſont endurcis avec lui. Les vaiſſeaux rapprochent leurs parois vuides,

Digitized by Google

des, ou font corps avec la liqueur deſſechée, tout jusqu'au cœur & au cerveau s'oſſifie avec le tems; les eſprits ſe filtrent à peine dans le cerveau & dans le cervelet, les ventricules du cœur n'ont plus qu'un foible coup de piſton; défaut de ſang & de mouvement, défaut de parens & d'amis, qu'on ne connoît plus, défaut de ſoi-même qu'on ignore. Tel eſt l'âge décrépit, la nouvelle enfance, la ſeconde végétation de l'homme, qui finit, comme il a commencé. Faut-il pour cela être Miſantrope & mépriſer la vie? Non; ſi on a du plaiſir à ſentir, il n'eſt point de plus grand bien que la vie; ſi on a ſçu en jouïr, quoiqu'on en diſe, quoi que chantent nos Poëtes, * c'étoit *la peine de naître*, de vivre & de mourir.

Vous avez vu que la faculté ſenſitive exécute ſeule toutes les facultés intellectuelles; qu'elle fait tout chez l'homme, comme chez les animaux; que par elle enfin tout s'explique. Pourquoi donc demander à un être imaginaire plus diſtingué, les raiſons de votre ſupériorité ſur tout ce qui reſpire? Quel beſoin vous faites-vous d'une ſubſtance d'une plus haute origine? Eſt-ce qu'il eſt trop humiliant pour votre amour propre, d'avoir tant d'eſprit, tant de lumières, ſans en connoître la ſource? Non; comme les femmes ſont vaines de leur beauté, les beaux eſprits auront toujours un orgueil qui les rendra odieux dans la ſociété; & les Philoſophes même ne ſeront peut-être jamais aſſez Philoſophes, pour éviter cet écueil univerſel. Au reſte qu'on faſſe attention que je ne traite ici que de l'Hiſtoire naturelle des corps animés, & que pour ce qui ne concerne en rien cette Phyſique, il ſuffit, ce me ſemble, qu'un Philoſophe

* Rouſſeau, *Miroir de la vie.*

Digitized by Google

Chrêtien ſe ſoumette aux lumières de la Révélation, & renonce volontiers à toutes ſes ſpéculations, pour chérir une reſſource commune à tous les Fidèles. Ouï, ſans doute, cela doit ſuffire, & par conſéquent rien ne peut nous empêcher de pouſſer plus loin nos recherches Phyſiques, & de confirmer cette théorie des ſenſations par des faits inconteſtables.

CHAPITRE XV.

Hiſtoires qui confirment que toutes les idées viennent des ſens.

HISTOIRE PREMIERE.

D'un Sourd de Chartres.

„UN jeune homme fils d'un Artiſan, ſourd & muet de naiſ-
„ſance, commença tout d'un coup à parler, au grand
„étonnement de toute la Ville. On ſçut de lui que quelques
„trois ou quatre mois auparavant, il avoit entendu le ſon des
„cloches, & avoit été extrêmement ſurpris de cette ſenſation
„nouvelle & inconnuë. Enſuite il lui étoit ſorti comme une
„eſpece d'eau de l'oreille gauche, & il avoit entendu parfaite-
„ment des deux oreilles. Il fut ces trois ou quatre mois
„à écouter ſans rien dire, s'accoutumant à répéter tout bas les
„paroles qu'il entendoit, & s'affermiſſant dans la prononciation
„& dans les idées attachées aux mots. Enfin il ſe crut en état
„de rompre le ſilence, & il déclara qu'il parloit, quoique ce ne
„fût encore qu'imparfaitement. Auſſi-tôt des Théologiens
„habiles l'interrogèrent ſur ſon état paſſé, & leurs principales
„que-

Digitized by Google

„questions roulerent sur Dieu, sur l'Ame, sur la bonté, ou la „malice morale des actions. Il ne parut pas avoir poussé ses „pensées jusques-là. Quoiqu'il fût né de parens Catholiques, „qu'il assistât à la Messe, qu'il fût instruit à faire le Signe de la „Croix, & à se mettre à genoux dans la contenance d'un hom- „me qui prie, il n'avoit jamais joint à cela aucune intention, „ni compris celle que les autres y joignoient: il ne sçavoit pas „bien distinctement ce que c'étoit que la mort, & il n'y pensoit „jamais. Il menoit une vie purement animale, toute occupée „des objets sensibles & présens, & du peu d'idées qu'il recevoit „par les yeux. Il ne tiroit pas même de la comparaison de ces „idées, tout ce qu'il semble qu'il auroit pu en tirer. Ce n'est „pas qu'il n'eût naturellement de l'esprit, * mais l'esprit d'un „homme privé du commerce des autres, est si peu cultivé, si „peu exercé, qu'il ne pensoit qu'autant qu'il y étoit indispen- „sablement forcé par les objets extérieurs. Le plus grand ** „fond des idées des hommes est dans leur commerce récipro- „que."

Cette Histoire connuë de toute la Ville de Chartres, se trouve dans celle de l'Académie des Sciences. ***

HISTOIRE II.

D'un Homme sans Idées Morales.

Depuis plus de quinze ans il y a à l'Hôtel de Conti un Tourneur de broche, qui n'ayant rien de sourd, si ce n'est l'esprit,

* On plutôt la faculté d'en avoir.

** Tout le fond. M. de F.. l'affirme sans y penser, lorsqu'il dit que ce Sourd *n'avoit que les idées qu'il recevoit par les yeux*, car il s'ensuit qu'aveugle, il eût été sans idées.

*** 1703. p. 19. *de l'Hist.*

Digitized by Google

répond qu'il a été au Potager, lorsqu'on lui demande s'il a été à la Meſſe. Il n'a aucune idée acquiſe de la Divinité, & lorsqu'on veut ſçavoir de lui s'il croit en Dieu, le coquin dit que non, & qu'il n'y en a point. Ce fait paſſe dans cet Hôtel pour le *duplicata* de celui de Chartres, auquel pour cette raiſon je l'ai joint.

HISTOIRE III.

De l'aveugle de Cheſelden.

Pour voir, il faut que les yeux ſoient, pour ainſi dire, à l'uniſſon des objets. Mais ſi les parties internes de cet admirable organe, n'ont pas leur poſition naturelle, on ne voit que fort confuſément. M. de Voltaire, *Elemens de la Philoſophie de Newton. chap. 6.* rapporte que l'aveugle-né âgé de 14 ans, auquel Cheſelden abatit la cataracte, ne vit immédiatement après cette opération, qu'une lumière colorée, ſans qu'il pût *diſtinguer un globe d'un cube*, & qu'il n'eût aucune idée d'étenduë, de diſtance, de figure, &c. Je crois, 1°. que faute d'une juſte poſition dans les parties de l'œil, la viſion devoit ſe faire mal; (pour qu'elle ſe rétabliſſe, il faut que le criſtallin détrôné, ait eu le tems de ſe fondre, car il n'eſt pas néceſſaire à la vuë.) 2°. S'il voit de la lumière & des couleurs, il voit par conſéquent de l'étenduë. 3°. Les aveugles ont le tact fin, un ſens profite toujours du défaut d'un autre ſens: les houpes nerveuſes, non perpendiculaires, comme par tout le corps, mais paralleles & longitudinalement étenduës jusqu'à la pointe des doigts, comme pour mieux éxaminer un objet; ces houpes, dis-je, qui ſont l'organe du tact, ont un ſentiment exquis dans les aveugles, qui par conſéquent

Digitized by Google

ſéquent acquiérent facilement par le toucher les idées des figures, des diſtances, &c. Or un globe attentivement conſidéré par le toucher, clairement imaginé & conçu, n'a qu'à ſe montrer aux yeux ouverts; il ſera conforme à l'image, ou à l'idée gravée dans le cerveau; & conſéquemment il ne ſera pas poſſible à l'Ame de ne pas diſtinguer cette figure de toute autre, ſi l'organe dioptrique a l'arrangement interne néceſſaire à la viſion. C'eſt ainſi qu'il eſt auſſi impoſſible aux doigts d'un très-habile Anatomiſte de ne pas reconnoître les yeux fermés, tous les os du corps humain, de les emboiter enſemble, & d'en faire un ſquelette, qu'à un parfait Muſicien de ne pas reſſerrer ſa glotte, au point précis, pour prendre le vrai ton qu'on lui demande. Les idées reçuës par les yeux ſe retrouvent en touchant, & celles du tact, en voyant.

D'ailleurs on étoit prévenu pour ce qui avoit été décidé avant cette opération, par Locke p. 97. 98. ſur le problême du ſçavant Molineux; c'eſt pourquoi j'oſe mettre en fait de deux choſes l'une: Ou on n'a pas donné le tems à l'organe dioptrique ébranlé, de ſe remettre dans ſon aſſiéte naturelle; ou à force de tourmenter le nouveau voyant, on lui a fait dire ce qu'on étoit bien aiſe qu'il dît. Car on a, pour appuyer l'erreur, plus d'adreſſe, que pour découvrir la vérité. Ces *habiles Théologiens* qui interrogerent le ſourd de Chartres, s'attendoient à trouver dans la nature de l'homme des jugemens antérieurs à la prémière ſenſation. Mais Dieu qui ne fait rien d'inutile, ne nous a donné aucune idée primitive, même, comme on l'a dit tant de fois, de ſes propres attributs; & pour revenir à l'aveugle de Cheſelden, ces jugemens lui euſſent été inutiles pour diſtinguer

Digitized by Google

à la vuë le globe d'un cube: il n'y avoit qu'à lui donner le tems d'ouvrir les yeux, & de regarder le tableau composé de l'Univers. Lorsque j'ouvre ma fenêtre, puis-je au premier instant distinguer les objets? De même le *pouce* peut paroître *grand comme une maison*, lorsque c'est la premiere fois qu'on apperçoit la lumière. Ce qu'il y auroit là d'étonnant, c'est qu'un homme qui voit les choses si fort en grand, n'eût aucune perception de grandeur, comme on le dit contradictoirement.

HISTOIRE IV.

ou Méthode d'Amman pour apprendre aux sourds à parler.

Voici la Méthode selon laquelle Amman apprend à parler en peu de tems aux sourds & muets de naissance. * 1°. Le disciple touche le gosier du maître qui parle, pour acquerir par le tact l'idée, ou la perception du tremblement des organes de la parole. 2°. Il examine lui-même de la même manière son propre gosier, & tâche d'imiter les mêmes mouvemens que le toucher lui a déjà fait appercevoir. 3°. Ses yeux lui servent d'oreilles, (selon l'idée d'Amman,) c'est-à-dire, il regarde attentivement les divers mouvemens de la langue, de la machoire, & des levres, lorsque le maître ** prononce une lettre. 4°. Il fait les mêmes mouvemens devant un miroir, & les répete jusqu'à une parfaite éxecution. 5°. Le maître serre doucement les narines de son écolier, pour l'accoutumer à ne faire passer l'air que par la bouche. 6°. Il écrit la lettre qu'il fait prononcer,

* Celui qui devient sourd dans l'enfance avant que de sçavoir parler, lire & écrire, devient muet peu-à-peu; j'ai vérifié cette observation sur deux sœurs sourdes & muettes que j'ai vuës au Fort Louis.

** On commence par les voyelles.

Digitized by Google

cer, pour qu'on l'étudie, & qu'on la prononce ſans ceſſe en particulier.

Les ſourds ne parlent pas, comme on le croit, dès qu'ils entendent; autrement nous parlerions tous facilement une langue étrangere, qui ne s'apprend que par l'habitude des organes à la prononcer: ils ont cependant plus de facilité à parler; c'eſt pourquoi l'ouïe qu'Amman donne aux ſourds, eſt le grand miſtere & la baze de ſon art. Sans doute à force d'agiter le fond de leur gorge, comme ils voient faire, ils ſentent à la faveur du canal d'Euſtachi un tremblement, une titillation, qui leur fait diſtinguer l'air ſonore de celui qui ne l'eſt pas, & leur apprend qu'ils parlent, quoique d'une voix rude & groſſiere, qui ne s'adoucit que par l'exercice & la répetition des mêmes ſons. Voilà l'origine d'une ſenſation qui leur étoit inconnuë; voilà le modéle de la fabrique de toutes nos idées. Nous n'apprenons nous-mêmes à parler, qu'à force d'imiter les ſons d'autrui, de les comparer avec les nôtres, & de les trouver enfin reſſemblans. Les oiſeaux, comme on l'a dit ailleurs, ont la même faculté que nous, le même rapport entre les deux organes, celui de la parole, & celui de l'ouïe.

Un ſourd donne de la voix, quelle qu'elle ſoit, dès la premiére leçon d'Amman. Alors tandis que la voix ſe forme dans le larinx, on lui apprend à tenir la bouche ouverte, autant, & non plus qu'il faut pour prononcer telle ou telle voyelle. Mais comme ces lettres ont toutes beaucoup d'affinité entr'elles, & n'exigent pas des mouvemens fort différens, les ſourds, & même ceux qui ne le ſont pas, ne tiennent pas la bouche préciſément ouverte au point néceſſaire; c'eſt pourquoi ils ſe trom-

trompent dans la prononciation; mais il faut applaudir cette mépriſe, loin de la relever, parce qu'en tâchant de répéter la même faute (qu'ils ne connoiſſent pas,) ils en font une plus heureuſe, & donnent enfin le ſon qu'on demande.

Une phiſionomie ſpirituelle, un âge tendre, * les organes de la parole bien conditionnés, voilà ce qu'Amman exige de ſon Diſciple, & il préfere l'hyver aux autres ſaiſons, parce que l'air condenſé par le froid, rend la parole des ſourds, beaucoup plus ſenſible à eux-mêmes. Notre cerveau eſt originairement une maſſe informe, ſans nulle idée; il a ſeulement la faculté d'en avoir, il les obtient de l'éducation, avec la puiſſance de les lier, & de les combiner enſemble. Cette éducation conſiſte dans un pur mécaniſme, dans l'action de la parole de l'un, ſur l'ouïe de l'autre, qui rend les mêmes ſons & apprend les idées arbitraires qu'on a attachées à ces ſons: ou pour ne pas quitter nos ſourds, dans l'impreſſion de l'air & des ſons qu'on leur fait rendre à eux-mêmes machinalement, comme je l'ai dit, ſur leur propre nerf acouſtique, qui eſt une des cordes, ſi l'on me permet de m'exprimer ainſi, à la faveur desquelles les ſons & les idées vont ſe graver dans la ſubſtance medullaire du cerveau, & jettent ainſi les premières ſemences de l'eſprit & de la raiſon.

Amman a tort de croire que le défaut de la luette empêche de parler. M. Aſtruc, ** & pluſieurs autres Auteurs *** dignes

* Depuis huit ans jusqu'à quinze. Plus jeunes, ils ſont trop badins, & ne ſentent pas l'utilité de ces leçons; plus vieux, leurs organes ſont engourdis.

** De Morb. Vener.

*** Bartholin, Hildanus, Fallope, &c.

Digitized by Google

dignes de foi ont des observations contraires. Mais il faut d'ailleurs une parfaite organisation, & comme une communication (qui s'ouvre en quelque sorte au moindre signal,) du cerveau, aux nerfs des instrumens qui servent à parler. Sans ces organes naturellement bien faits, les sourds instruits par Amman pourroient bien un jour entendre les autres parler, & mettre leurs pensées par écrit, mais ils ne pourroient jamais parler eux-mêmes. Il faut aussi des organes bien conditionnés, lorsqu'on apprend à un animal à parler, ou qu'on l'instruit pour divers usages. Un sourd, & par conséquent muet de naissance, peut apprendre à lire & à prononcer un grand nombre de mots dans deux mois. Amman en cite un, qui sçavoit lire & réciter par mémoire l'Oraison Dominicale au bout de 15. jours. Il parle d'un autre enfant qui dans un mois apprit à bien prononcer les lettres, à lire, & à écrire passablement: il sçavoit même assez bien l'ortographe. Le plus court moyen de l'enseigner aux sourds, & de leur faire retenir plus aisément les idées des mots, c'est de leur faire coudre, ou joindre ensemble les lettres, (qu'ils entendent à leur manière & qu'ils répétent fort éxactement) dans leur tête, dans leur bouche, & sur le papier. La difficulté des combinaisons doit être proportionnée à l'aptitude du Disciple; on mêle des voyelles, des demi-voyelles, des consonnes, les unes & les autres, tantôt devant, tantôt derrière: mais dans le commencement on reculeroit, pour vouloir trop avancer. Les idées naissantes de deux ou trois lettres seroient troublées par un plus grand nombre; l'esprit se replongeroit dans son cahos.

Après les voyelles, on vient aux demi-voyelles, & aux conſonnes, & aux lettres les plus faciles de ces dernières, enfin à leurs combinaiſons les plus aiſées: & lorſqu'on ſçait prononcer toutes les lettres, on ſçait lire.

La lettre *M* ſéparée de *l'E* muet, qui tient à elle dans la prononciation, s'apprend, par la main que le ſourd enfonce dans ſon goſier, & l'effort qu'il fait pour fermer la bouche, en parlant.

La lettre *N* ſe prononce en regardant dans le miroir la ſituation de la langue, & en portant une main au nés du maître, & l'autre au fond de ſa bouche, pour ſentir le tremblement du larinx, & comme l'air ſonore ſort des narines.

Les ſourds apprennent la lettre *L* en n'appliquant leur langue qu'aux dents ſupérieures, inciſives & canines, & à la partie du palais voiſin de ces dents: cette action étant faite, on leur fait ſigne avec la main de faire ſortir leur voix par la bouche.

Dans la lettre *R* la voix s'éleve, ſaute en quelque ſorte & ſe rompt. Il faut du tems pour acquérir la ſoupleſſe & la mobilité néceſſaire à cette prononciation. Cependant je commence, dit l'Auteur, par mettre la main du ſourd dans ma bouche, pour qu'il touche en quelque ſorte ma prononciation, & apperçoive comme ce ſon eſt modifié; & en même tems, il ſe doit regarder dans un miroir, pour examiner le tremblement & la fluctuation de la langue.

C'eſt encore dans le miroir, qu'on apprend à rendre ſa langue convexe, autant qu'il le faut pour prononcer enſemble *ch*, ſur-tout ſi on examine avec la main comment l'air ſort de la bouche.

Pour

Digitized by Google

Pour prononcer K, T, P, on fait attention aux mouvemens de la bouche & de la langue du maître, & on examine toujours avec les doigts le mouvement de ſon goſier.

L'x ſe prononce comme S K. Il faut donc ſçavoir combiner deux conſonnantes ſimples, avant que de paſſer aux conſonnantes doubles. Tous les ſourds prononcent aſſez facilement les conſonnes ſimples, & ſur-tout la lettre H. Elles ne ſont qu'un air muet, ou peu ſonore qui en fermant, ou en ouvrant ſes conduits, ſort ſucceſſivement, ou tout à coup.

Lorsque le Diſciple ſçait prononcer ſéparément chaque lettre de l'Alphabet, il faut qu'il s'accoutume à prononcer, la bouche fort ouverte, les conſonnes & les demi-voyelles, pour que les levres & les dents ne l'empêchent pas de voir dans le miroir les mouvemens de la langue. Enſuite il doit peu-à-peu s'exercer à les prononcer à toutes ſortes d'ouvertures: & lorsqu'enfin on a acquis cette faculté, on prend deux ou trois lettres qu'on tâche de prononcer de ſuite, ou ſans interruption, ſuivant l'habileté qu'on a déjà.

L'Ecolier ayant fait ces progrès, lit une ligne d'un livre & répete par cœur les mêmes mots, après que le Maître, qu'il examine attentivement, les a prononcés. D'un coup d'œil par ce moyen, il inite ſeul les ſons qu'il lit, comme s'il les entendoit; parce que l'idée lui en eſt récente & bien gravée.

Amman remarque que c'eſt à peu près par le même diamétre de l'ouverture de la bouche qu'on prononce o, u, e, i, o, e, u, e: m, n, ng, p, t, k: ch, k. Toutes ces lettres ſortent du fond du goſier. Ainſi elles ſont fort difficiles à diſtinguer par un ſourd. Auſſi prononce-t-il mal, jusqu'à ce qu'il ait appris

Digitized by Google

beaucoup de mots; mais enfin il eſt de fait qu'il répete avec le tems, & comprend fort bien les diſcours d'autrui.

Les *exploſives, p, t, k,* ne ſe prononcent pas ſans quelque élevation apparente du larinx; elles ſe diſtinguent par là des *naſales* m, n, ng. La prononciation des lettres ch, eſt ſenſible à l'œil; c'eſt comme en liſant, qu'un ſourd conçoit qu'on ce lui dit; il eſt bon de lui parler dans la bouche pour mieux ſe faire entendre, lorsqu'il s'eſt déjà entendu lui-même, comme on l'a dit; mais on l'inſtruit mieux par la vuë & le toucher, *Aures ſunt in oculis,* dit fort bien l'Auteur du Traité *de Loquelâ,* p. 102.

Le Diſciple ſçait-il enfin lire & parler? On commence par lui apprendre les noms des choſes qui ont le plus d'uſages, & qui ſe préſentent le plus familièrement, comme dans l'éducation de tous les enfans; les ſubſtantifs, adjectifs, les verbes, les adverbes, les conjonctions, les déclinaiſons, les conjugaiſons, & les contractions particulières de la langue qu'on enſeigne.

Amman finit ſon petit, mais excellent Traité, par donner l'Art de corriger tous les défauts du langage, mais je ne le ſuivrai pas plus loin. Cette Méthode eſt d'autant plus au deſſus du *Bureau Typographique,* & du *Quadrille des Enfans,* qu'un ſourd-né, plus animal qu'un enfant, a par ſon ſeul inſtinct déjà appris à parler. Le ſçavant Maître des ſourds apprend à la fois & en peu de tems à parler, à lire, & à écrire ſuivant les régles de l'ortographe: & tout cela, comme vous voyez, machinalement, ou par des ſignes ſenſibles, qui ſont la voie de communication de toutes les idées. Voilà un de ces hommes dont il eſt fâcheux

que

Digitized by Google

que la vie ne ſoit pas proportionnée à l'utilité dont elle eſt au public.

§. I.

Réflexions ſur l'Education.

Rien ne reſſemble plus aux Diſciples d'Amman, que les enfans; il faut donc les traiter à peu près de la même manière. Si on veut imprimer trop de mouvemens dans les muſcles, & trop d'idées, ou de ſenſations dans le cerveau des ſourds, la confuſion ſe met dans les uns & dans les autres. De même la mémoire d'un enfant, le diſcernement qui ne fait que d'éclore, ſont fatigués de trop d'ouvrage. La foibleſſe des fibres & des eſprits exige un repos attentif. Il faut donc, 1°. ne pas devancer la raiſon, mais profiter du premier moment qu'on la voit paroître, pour fixer dans l'eſprit le ſens des mots appris machinalement. 2°. Suivre à la piſte les progrès de l'Ame, voir comment la raiſon ſe dévelope, en un mot obſerver exactement à quel dégré arrêter, pour ainſi dire, le thermométre du petit jugement des enfans, afin de proportionner à ſa ſphère, ſucceſſivement augmentée, l'étenduë des connoiſſances dont il faut l'embellir & le fortifier; & de ne faire travailler l'eſprit, ni trop, ni trop peu. 3°. De ſi tendres cerveaux ſont comme une cire molle dont les impreſſions ne peuvent s'effacer, ſans perdre toute la ſubſtance qui les a reçuës; de là les idées fauſſes, les mots vuides de ſens: les préjugés demandent dans la ſuite une refonte, dont peu d'eſprits ſont ſuſceptibles, & qui dans l'âge turbulent des paſſions devient presque impoſſible. Ceux qui ſont chargés d'inſtruire un enfant, ne doivent donc jamais lui imprimer que des idées ſi évidentes, que rien ne ſoit capable

d'en éclipſer la clarté. Mais pour cela il faut qu'ils en ayent eux-mêmes de ſemblables, ce qui eſt fort rare. On enſeigne, comme on a été enſeigné, & de là cette infinie propagation d'abus & d'erreurs. La prévention pour les premières idées, eſt la ſource de toutes ces maladies de l'eſprit. On les a acquiſes machinalement, & ſans y prendre garde, en ſe familiariſant avec elles, on croit que ces notions ſont nées avec nous. Un célébre Abbé de mes amis, Métaphyſicien de la première force, croyoit que tous les hommes étoient Muſiciens nés; parce qu'il ne ſe ſouvenoit pas d'avoir appris les airs avec leſquels ſa nourrice l'endormoit. Tous les hommes ſont dans la même erreur; & comme on leur a donné à tous les mêmes idées, s'ils ne parloient tous que François, ils feroient de leur langue le même phantôme que de leurs idées. Dans quel cahos, dans quel labyrinthe d'erreurs & de préjugés, la mauvaiſe éducation nous plonge! Et qu'on a grand tort de permettre aux enfans des raiſonnemens ſur des choſes dont ils n'ont point d'idées, ou dont ils n'ont que des idées confuſes!

HISTOIRE V.

D'un Enfant trouvé parmi des Ours.

UN jeune enfant, âgé de dix ans, fut trouvé l'an 1694. parmi un troupeau d'Ours, dans les forêts qui ſont aux confins de la Lithuanie & de la Ruſſie. Il étoit horrible à voir; il n'avoit ni l'uſage de la raiſon, ni celui de la parole: ſa voix & lui-même n'avoient rien d'humain, ſi ce n'eſt la figure extérieure du corps. Il marchoit ſur les mains & ſur les pieds, comme les quadrupedes: ſéparé des Ours, il ſembloit les regretter; l'en-

Digitized by Google

l'ennui & l'inquiétude étoient peints sur sa physionomie, lorsqu'il fut dans la société des hommes; on eut dit un prisonnier, (& il se croyoit tel) qui ne cherchoit qu'à s'enfuir, jusqu'à ce qu'ayant appris à lever ses mains contre un mur, & enfin à se tenir debout sur ses pieds, comme un enfant, ou un petit chat, & s'étant peu-à-peu accoutumé aux alimens des hommes, il s'apprivoisa enfin après un long espace de tems, & commença à proferer quelques mots d'une voix rauque, & telle que je l'ai dépeinte. Lorsqu'on l'interrogeoit sur son état sauvage, sur le tems que cet Etat avoit duré, il n'en avoit pas plus de mémoire, que nous n'en avons de ce qui s'est passé, pendant que nous étions au berceau.

Conor * qui raconte cette Histoire arrivée en Pologne, pendant qu'il étoit à Varsovie à la Cour de Jean Sobieski, alors sur le Thrône, ajoute que le Roi même, plusieurs Sénateurs, & quantité d'autres habitans du Pays dignes de foi, lui assurèrent comme un fait constant, & dont personne ne doute en Pologne, que les enfans sont quelquefois nourris par des ourses, comme Remus & Romulus le furent, dit-on, par une Louve. Qu'un enfant soit à sa porte, ou proche d'une haye, ou laissé par imprudence seul dans un champ, tandis qu'un ours affamé pâture dans le voisinage, il est aussi-tôt dévoré & mis en piéces; mais s'il est pris par une ourse qui allaite, elle le porte où sont ses petits, auxquels elle ne sert pas plus de mère & de nourrice, qu'à l'enfant même, qui quelques années après est quelquefois apperçu & pris par les chasseurs.

Conor

* P. 133, 134, 135. *Evang. Med.*

Digitized by Google

Conor cite une avanture ſemblable à celle dont il a été témoin, & qui arriva dans le même lieu (à Varſovie) en 1669, & qui ſe paſſa ſous les yeux de M. Wanden nommé Brande de Cleverskerk, Ambaſſadeur en Angleterre l'an 1699. Il décrit ce cas, tel qu'il lui a été fidelement raconté par cet Ambaſſadeur, dans ſon Traité du Gouvernement du Royaume de Pologne.

J'ai dit que ce pauvre enfant dont parle Conor, ne jouïſſoit d'aucunes lumières de la raiſon; la preuve en eſt qu'il ignoroit la misère de ſon état; & qu'au lieu de chercher le commerce des hommes, il les fuyoit, & ne déſiroit que de retourner avec ſes Ours. Ainſi, comme le remarque judicieuſement notre Hiſtorien, cet enfant vivoit machinalement, & ne penſoit pas plus qu'une bête, qu'un enfant nouveau né, qu'un homme qui dort, qui eſt en léthargie, ou en apoplexie.

HISTOIRE VI.

Des Hommes ſauvages, appellés Satyres.

Les hommes ſauvages, * aſſez communs aux Indes & en Afrique, ſont appellés *Avang-outang* par les Indiens, & *Quoias morrou* par les Afriquains.

Ils ne ſont ni gras, ni maigres, ils ont le corps quarré, les membres ſi trapus & ſi muſculeux, qu'ils ſont très-vîtes à la courſe, & ont une force incroyable. Au devant du corps ils n'ont de poil en aucun endroit; mais par derrière, on diroit d'une forêt de crins noirs dont tout le dos eſt couvert & hériſſé.

La

* Il y a deux ans qu'il parut à la Foire ſaint Laurent un grand Singe, ſemblable au Satyre de Tulpius.

Digitized by Google

La face de ces animaux reſſemble au viſage de l'homme: mais leurs narines ſont camuſes & courbées, & leur bouche eſt ridée & ſans dents.

Leurs oreilles ne different en rien de celles des hommes, ni leur poitrine; car les Satyres femelles ont de fort gros tétons, & les mâles n'en ont pas plus qu'on n'en voit communément aux hommes. Le nombril eſt fort enfoncé, & les membres ſupérieurs & inférieurs reſſemblent à ceux de l'homme, comme deux gouttes d'eau, ou un œuf à un autre œuf.

Le coude eſt articulé, comme le nôtre; ils ont le même nombre de doigts, le pouce fait comme celui de l'homme, des molets aux jambes, & une baſe à la plante du pied, ſur laquelle tout leur corps porte comme le nôtre, lorsqu'ils marchent à notre manière, ce qui leur arrive ſouvent.

Pour boire, ils prennent fort bien d'une main l'anſe du gobelet, & portent l'autre au fond du vaſe; enſuite ils eſſuient leurs levres avec la plus grande propreté. Lorsqu'ils ſe couchent, ils ont auſſi beaucoup d'attention & de délicateſſe, ils ſe ſervent d'oreiller & de couverture dont ils ſe couvrent avec un grand ſoin, lorsqu'ils ſont apprivoiſés. La force de leurs muſcles, de leur ſang & de leurs eſprits, les rend braves & intrépides, comme nous-mêmes: mais tant de courage eſt reſervé aux mâles, comme il arrive encore dans l'eſpéce humaine. Souvent ils ſe jettent avec fureur ſur les gens même armés, comme ſur les femmes & les filles, ausquelles ils font à la vérité de plus douces violences. Rien de plus laſcif, de plus impudique & de plus propre à la fornication, que ces animaux. Les femmes

de l'Inde ne ſont pas tentées deux fois d'aller les voir dans les cavernes, où ils ſe tiennent cachés. Ils y ſont nuds, & y font l'amour avec auſſi peu de préjugés que les chiens.

Pline, S. Jérôme & autres nous ont donné d'après les Anciens, des deſcriptions fabuleuſes de ces animaux laſcifs, comme on en peut juger, en les comparant avec celle-ci. Nous la devons à Tulpius Médecin d'Amſterdam. * Cet Auteur ne parle du Satyre qu'il a vu, que comme d'un animal; il n'eſt occupé qu'à décrire les parties de ſon corps, ſans faire mention s'il parloit & s'il avoit des idées. Mais cette parfaite reſſemblance qu'il reconnoît entre le corps du Satyre & celui des autres hommes, me fait croire que le cerveau de ce prétendu animal eſt originairement fait pour ſentir & penſer comme les nôtres. Les raiſons d'analogie ſont chez eux beaucoup plus fortes que chez les autres animaux.

Plutarque parle d'un Satyre qui fut pris en dormant, & amené à Sylla: la voix de cet animal reſſembloit au henniſſement des chevaux & au bêlement des boucs. Ceux qui dès l'enfance ont été égarés dans les forêts, n'ont pas la voix beaucoup plus claire & plus humaine; ils n'ont pas une ſeule idée, comme on l'a vu dans le fait rapporté par Conor, je ne dis pas de morale, mais de leur état, qui a paſſé comme un ſonge, ou plutôt, ſuivant l'expreſſion proverbiale, comme un rêve à la Suiſſe,

* Obſervat. Med. Ed. d'Elzev. L. III. C. LVI, p. 270.

Digitized by Google

Suiſſe, qui pourroit durer cent ans ſans nous donner une ſeule idée. Cependant ce ſont des hommes, & tout le monde en convient. Pourquoi donc les Satyres ne ſeroient-ils que des animaux? S'ils ont les inſtrumens de la parole bien organiſés, il eſt facile de les inſtruire à parler & à penſer, comme les autres Sauvages: je trouverois plus de difficulté à donner de l'éducation & des idées aux ſourds de naiſſance.

Pour qu'un homme croye n'avoir jamais eu de commencement, il n'y a qu'à le ſéqueſtrer de bonne-heure du commerce des hommes; rien ne pouvant l'éclairer ſur ſon origine, il croira non ſeulement n'être point né, mais même ne jamais finir. Le ſourd de Chartres qui voyoit mourir ſes ſemblables, ne ſavoit pas ce que c'étoit que la mort; car n'en pas avoir une perception *bien diſtincte*, comme M. de F. en convient, c'eſt n'en avoir aucune idée. Comment donc ſe pourroit-il faire qu'un Sauvage qui ne verroit mourir perſonne, ſur-tout de ſon eſpéce, ne ſe crût pas immortel?

Lorsqu'un homme ſort de ſon état de bête, & qu'on l'a aſſez inſtruit, pour qu'il commence à réflêchir, comme il n'a point penſé durant le cours de ſa vie ſauvage, toutes les circonſtances de cet état ſont perduës pour lui, il les écoute, comme nous écoutons ce qu'on nous raconte de notre enfance, qui nous paroîtroit une vraie fable, ſans l'exemple de tous les autres enfans. La naiſſance & la mort, nous paroîtroient également des chimeres, ſans ceux qu'on voit naître & mourir.

Digitized by Google

Les Sauvages qui ſe ſouviennent de la variété des états par où ils ont paſſé, n'ont été égarés qu'à un certain point; auſſi les trouve-t-on marchant comme les autres hommes ſur les piés ſeulement. Car ceux qui depuis leur origine ont long-tems vêcu parmi les bêtes, ne ſe ſouviennent point d'avoir exiſté dans la ſociété d'autres êtres; leur vie ſauvage, quelque longue qu'elle ait été, ne les a pas ennuyés, elle n'a duré pour eux, qu'un inſtant, comme on l'a déjà dit; enfin ils ne peuvent ſe perſuader qu'ils n'ont pas toujours été tels qu'ils ſe trouvent au moment qu'on leur ouvre les yeux ſur leur misère, en leur procurant des ſenſations inconnües, & l'occaſion de ſe replier ſur ces ſenſations.

Toute la Hollande a eu le plaiſant ſpectacle d'un enfant, abandonné dans je ne ſai quel déſert, élevé & trouvé enfin parmi des chévres ſauvages. Il ſe trainoit & vivoit comme ces animaux; il avoit les mêmes goûts, les mêmes inclinations, les mêmes ſons de voix: la même imbécilité étoit peinte ſur ſa phyſionomie. M. Boerhaave qui nous faiſoit cette hiſtoire en 1733. l'a, je crois, tirée du Bourguemaitre Tulpius.

On parloit beaucoup à Paris, quand j'y publiai la première édition de cet ouvrage, d'une fille ſauvage qui avoit mangé ſa ſœur, & qui étoit alors au Couvent à Châlons en Champagne. Mgr. le Maréchal de Saxe m'a fait l'honneur de me raconter bien des particularités de l'hiſtoire de cette fille.

Mais

Digitized by Google

Mais elles ſont plus curieuſes, que néceſſaires pour comprendre & expliquer ce qu'il y a de plus ſurprenant dans tous ces faits. Un ſeul ſuffit pour donner la clé de tous les autres; au fond ils ſe reſſemblent tous; comme toutes nos obſervations de Médecine ſur un même ſujet, dont une bonne Théorie facilite beaucoup mieux l'intelligence, que tous les livres de ces Docteurs Cliniques & bornés.

§. VII.

Belle Conjecture d'Arnobe,

qui vient à l'appui de tous ces faits.

J'ai rapporté pluſieurs * faits que le hazard, ou un art admirable, ont fournis aux Fontenelles, aux Cheſeldens, aux Lockes, aux Ammans, aux Tulpius, aux Boerhaaves, aux Conors &c. Je paſſe à preſent à ce qui m'a paru digne de les couronner; c'eſt une belle conjecture d'Arnobe, laquelle porte viſiblement ſur des obſervations qu'il avoit eu occaſion de faire, quoiqu'il n'en diſe qu'un mot en paſſant.

Faiſons, dit-il, ** un trou en forme de lit, dans la terre; qu'il ſoit entouré de murs, couvert d'un toit; que ce lieu ne ſoit ni trop chaud, ni trop froid: qu'on n'y entende abſolument aucun bruit: imaginons les moyens de n'y faire

* Je n'ai oublié que *l'Aveugle-né* de la Motte le Vayer; mais cet oubli n'eſt pas de conſequence, par la raiſon que j'ai donnée.

** *Advers. Gent. L. II.*

Digitized by Google

entrer qu'une pâle lueur entrecoupée de ténébres. Qu'on mette un enfant nouveau né dans ce ſouterrain; que ſes ſens ne ſoient frappés d'aucuns objets, qu'une nourrice nüe, en ſilence, lui donne ſon lait & ſes ſoins. A-t-il beſoin d'alimens plus ſolides? Qu'ils lui ſoient portés par la même femme: qu'ils ſoient toujours de la même nature, tels que le pain & l'eau froide, büe dans le creux de la main. Que cet enfant, ſorti de la race de Platon ou de Pithagore, quitte enfin ſa ſolitude à l'âge de vingt, trente, ou quarante ans; qu'il paroiſſe dans l'aſſemblée des mortels! Qu'on lui demande, avant qu'il ait appris à penſer & à parler, ce qu'il eſt lui même, quel eſt ſon père, ce qu'il a fait, ce qu'il a penſé, comment il a été nourri & élevé jusqu'à ce tems. Plus ſtupide qu'une bête, il n'aura pas plus de ſentiment que le bois, ou le caillou; il ne connoitra ni la terre, ni la mer, ni les aſtres, ni les météores, ni les plantes, ni les animaux. S'il a faim, faute de ſa nourriture ordinaire, ou plutôt faute de connoitre tout ce qui peut y ſuppléer, il ſe laiſſera mourir. Entouré de feu, ou de bêtes venimeuſes, il ſe jettera au milieu du danger, parce qu'il ne ſait encore ce que c'eſt que la crainte. S'il eſt forcé de parler, par l'impreſſion de tous ces objets nouveaux, dont il eſt frappé; il ne ſortira de ſa bouche béante, que des ſons inarticulés, comme *pluſieurs ont coutume de faire en pareil cas.* Demandez lui, non des idées abſtraites & difficiles de Métaphyſique, de Morale, ou de Géo-

Digitized by Google

Géometrie; mais ſeulement la plus ſimple queſtion d'Arithmétique, il ne comprend pas ce qu'il entend, ni que vôtre voix puiſſe ſignifier quelque choſe, ni même ſi c'eſt à lui, ou à d'autres que vous parlez. Où eſt donc cette portion immortelle de la Divinité? Où eſt cette Ame, qui entre dans le corps, ſi docte & ſi éclairée, & qui par le ſecours de l'inſtruction ne fait que ſe rappeller les connoiſſances qu'elle avoit infuſes? Eſt-ce donc là cet Etre ſi raiſonnable & ſi fort au deſſus des autres êtres? Hélas! oüi, voilà l'homme; il vivroit éternellement ſéparé de la ſocieté, ſans acquérir une ſeule idée. Mais poliſſons cet diamant brut, envoyons ce vieux enfant à l'école, *quantum mutatus ab illo?* L'Animal devient homme, & homme docte & prudent. N'eſt-ce pas ainſi, que le bœuf, l'âne, le cheval, le chameau, le perroquet apprennent, les uns à rendre divers ſervices aux hommes, & les autres à parler, & peut-être, (ſi, comme Locke, on pouvoit croire le Chev. Temple,) à faire une converſation ſuivie.

Jusqu'ici Arnobe que j'ai librement traduit & abrégé. Que cette peinture eſt admirable dans l'original! C'eſt un des plus beaux morceaux de l'Antiquité.

Conclusion de L'ouvrage.

Point de ſens, point d'idées.
Moins on a de ſens, moins on a d'idées.

Peu

Peu d'education, peu d'idées.

Point de ſenſations reçües, point d'idées.

Ces principes ſont les conſéquences néceſſaires de toutes les obſervations & expériences, qui ſont la baſe inébranlable de cet ouvrage. Donc l'Ame dépend eſſentiellement des organes du corps, avec lesquels elle ſe forme, croît, décroît. *Ergo participem leti quoque convenit eſſe.* *

F I N.

* Lucret. *de Nat. Rer.*

TROI-

Digitized by Google

TROISIÉME
MEMOIRE
POUR SERVIR
A
L'HISTOIRE NATURELLE
DE
L'HOMME.

Digitized by Google

Digitized by Google

ABRÉGÉ

DES

SYSTÊMES,

POUR

FACILITER L'INTELLIGENCE

DU

TRAITÉ

DE L'AME.

Mundum tradidit disputationibus eorum.

Digitized by Google

Digitized by Google

ABRÉGÉ DES SYSTÊMES.

§. I.

DESCARTES.

DESCARTES a purgé la Philoſophie de toutes ces expreſſions *Ontologiques*, par leſquelles on s'imagine pouvoir rendre intelligibles les idées abſtraites de l'Etre. Il a diſſipé ce cahos, & a donné le modèle de l'art de raiſonner avec plus de juſteſſe, de clarté, & de méthode. Quoiqu'il n'ait point ſuivi lui-même ſa propre méthode, nous lui devons l'eſprit philoſophique qui va dans un moment remarquer toutes ſes erreurs, & celui qu'on fait aujourd'hui régner dans tous les livres. Que d'ouvrages bien faits depuis Deſcartes! Que d'heureux efforts depuis les ſiens! Ses plus frivoles conjectures ont fait naître l'idée de faire mille expériences, auxquelles on n'auroit peut-être jamais ſongé. Il

Digitized by Google

eſt donc permis aux Eſprits vifs, ardens à inventer, de devancer par leurs ſpéculations, quelqu' inutiles qu'elles ſoient en elles mêmes, l'expérience même qui les détruit. C'eſt riſquer d'être utile, du moins indirectement.

2. Ceux qui diſent que Deſcartes ne fait pas un grand Géométre, peuvent, comme dit M. de Voltaire, (*Lettre ſur* l'Ame 73. 74.) ſe reprocher de battre leur nourrice. Mais on voit par ce que je dis plus loin au ſujet de la Géométrie, qu'il ne ſuffit pas d'être un grand Géométre, pour être à juſte titre qualifié de génie.

3. Après la Méthode & les Ouvrages géométriques de ce Philoſophe, on ne trouve plus que des ſyſtèmes, c'eſt à dire, des imaginations, des Erreurs. Elles ſont ſi connües, qu'il ſuffira, ce me ſemble, de les expoſer. Deſcartes avoüe comme Locke, qu'il n'a aucune idée de l'Etre, & de la Subſtance, & cependant il la définit (*Def. 6. de ſes Medit. Rep. aux 2. Object. à la 2. des 3" & aux 4".*) Il fait conſiſter l'eſſence de la matière qu'il ne connoit pas, dans l'étenduë ſolide; & lorsqu'on lui demande ce que c'eſt que le corps, ou la ſubſtance étendüe, il répond que c'eſt une ſubſtance compoſée de pluſieurs autres ſubſtances étendües, qui le ſont encore elles-mêmes de pluſieurs autres ſemblables. Voilà une définition bien claire & bien expliquée. Avec cette étendüe, Deſcartes n'admet que du mouvement dans les corps. Dieu eſt la cauſe première de ce mouvement, comme Deſcartes eſt l'Auteur de ces loix reconnües pour fauſſes, & que les Cartéſiens mêmes corrigent tous les jours dans leurs Ouvrages. On explique tous les phénomenes par ces deux ſeules propriétés, l'etendüe matérielle, & le mouvement com-

Digitized by Google

communiqué ſans ceſſe immédiatement par la force divine. On imagine non ſeulement qu'il n'y a que trois ſortes de particules, ou de matière dans le monde, *ſubtilis, globuloſa, ſtriata,* mais on décide de quelle manière Dieu a mis chacune d'elles en mouvement. Ces particules rempliſſent tellement le monde, qu'il eſt abſolument plein. Sans Newton, ou plutôt ſans la Phyſique, la Mécanique, & l'Aſtronomie, adieu le vuide des Anciens! On fabrique des tourbillons, & des cubes, qui expliquent tout, jusqu'à ce qui eſt inexplicable, la Création. Voilà le poiſon, voici l'antidote. L'Auteur avoüe dans ſon *L. des Princip. art. 9.* que ſon ſyſtème pourroit bien n'être pas vrai, & qu'il ne lui paroit pas tel à lui-même. Que pouvoit-il donc penſer de ſon riſible Traité *de form. ſæt?*

4. Deſcartes eſt le prémier qui ait admis un principe moteur, différent de celui qui eſt dans la matière, connu, comme on l'a dit au commencement du T. de l'A., ſous le nom de force motrice, ou de forme active. Mallebranche convient lui-même de ce que j'avance, pour en faire honneur à Deſcartes. Ariſtote & tous les Anciens, (excepté les Epicuriens, qui par un interêt hypothétique n'avoient garde d'admettre aucun principe moteur, ni matériel, ni immatériel) reconnurent la force motrice de la matière, ſans laquelle on ne peut completter l'idée des Corps. Mallebranche (L. VI. p. 387. in 4o. 1678.) convient du fait, & à plus forte raiſon Leibnitz, dont on parlera à ſon Article. Enfin ſi vous liſez Goudin, p. 21. 165-167. 264. &c. Tom. II. 2. Edit. Barbay, *Comment. in Ariſt. Phyſ.* p. 121-123. & autres Scholaſtiques, vous verrez que la force motrice de la matière a été enſeignée dans tous les tems dans nos Ecoles Chrê-

tien-

tiennes. *Ratio principii activi*, dit Goudin, *convenit ſubſtantiis corporeis, & inde pendent affectiones corporum quà cernuntur in modo.*

5. Deſcartes écrit à la fameuſe Princeſſe Palatine Eliſabeth, qu'on n'a aucune aſſurance du deſtin de l'Ame après la mort: il définit la penſée, *Art.* 13. toute connoiſſance, tant ſenſitive, qu'intellectuelle. Ainſi penſer, ſelon Deſcartes, c'eſt ſentir, imaginer, vouloir, comprendre; & lorsqu'il fait conſiſter l'eſſence de l'Ame dans la penſée, lorsqu'il dit que c'eſt une ſubſtance qui penſe, il ne donne aucune idée de la Nature de l'Ame; il ne fait que le dénombrement de ſes propriétés, qui n'a rien de ſi révoltant. Chez ce Philoſophe l'Ame ſpirituelle, inétendüe, immortelle, ſont de vains ſons pour endormir les Argus de Sorbonne. Tel a été encore ſon but, lorsqu'il a fait venir l'origine de nos idées, de Dieu même immédiatement. *Quâ quæſo ratione*, dit le Profeſſeur en Théologie que je viens de citer, *Carteſius demonſtravit ideas rerum eſſe immediate a Deo nobis inditas & non a ſenſibus acceptas, ſicuti docent Ariſtoteles, Divus Thomas, ac primates Theologi ac Philoſophi? . . . . cur anima non eſſet corporea, licet ſupra ſuam cogitationem reflectendo in ea corporeitatem non adverteret, & quid non poteſt, qui omnia potuit?* M. Goudin ne ſe ſeroit point ſi fort emporté contre Deſcartes, s'il l'eût auſſi bien entendu, que le Medecin Lamy, qui le ſoupçonne avec raiſon d'être un adroit Matérialiſte: & ſi M. Deslandes, (*Hiſtoire de la Philoſophie, T. II.* à l'article de *l'immortalité de l'Ame*) eût auſſi ſolidement réfléchi, qu'il a coutume de faire, il n'eût pas avancé téméraire-ment, que Deſcartes eſt *le prémier qui ait bien éclairci les preuves de ce Dogme; qui ait bien fait diſtinguer l'Ame du Corps, les Subſtances ſpirituelles, de celles qui ne le ſont pas;* il ne s'en ſeroit pas fié

aux

Digitized by Google

aux quatre propoſitions qu'il rapporte, & qui loin de rien *éclaircir*, ſont auſſi obſcures que la queſtion même. Un Etre inétendu ne peut occuper aucun Eſpace; & Deſcartes qui convient de cette vérité, recherche ſérieuſement le ſiége de l'Ame, & l'établit dans la glande pinéale. Si un Etre ſans aucunes parties, pouvoit être conçu exiſter réellement quelque part, ce ſeroit dans le vuide, & il eſt banni de l'hypothèſe Cartéſienne. Enfin ce qui eſt ſans extenſion, ne peut agir ſur ce qui en a une. A quoi ſervent donc les cauſes occaſionelles, par leſquelles on explique l'union de l'Ame & du Corps? Il eſt évident par là que Deſcartes n'a parlé de l'Ame, que parce qu'il étoit forcé d'en parler, & d'en parler de la manière qu'il en a parlé, dans un tems, ou ſon mérite même étoit plus capable de nuire à ſa fortune, que de l'avancer. Deſcartes n'avoit qu'à ne pas rejetter les proprietés frappantes dans la matière, & tranſporter à l'Ame la définition qu'il a donnée de la matière, il eût evité mille erreurs; & nous n'euſſions point été privés des grands progrés que cet excellent Eſprit eut pû faire, ſi au lieu de ſe livrer à de vains ſyſtèmes, il eut toûjours tenu le fil de ſa Géometrie, & ne ſe fût point écarté de ſa propre Méthode. Encore, hélas! ce fil eſt-il un bien mauvais guide. Il a égaré Spinoſa, qui n'eſt qu'un outré Cartéſien.

§. II.

MALLEBRANCHE.

1°. MALLEBRANCHE, après avoir diſtingué la ſubſtance de ſes modifications, & défini ce dont il n'a point d'idée, l'eſſence des choſes (*V. Rech. de la Verit.* L. 3. C. 1. 2.

Part. C. 7. 8.) fait conſiſter celle de la matière dans l'étendüe, comme avoit fait Deſcartes. En habile Cartéſien, il déploie toute ſa force & ſon éloquence contre les ſens, qu'il imagine *toûjours trompeurs;* il nie auſſi le vuide, met l'eſſence de l'Ame dans la penſée (L. 3. p. 1. c. 1. &c.) qui n'eſt qu'un *mode.*

2°. Quoiqu'il admette dans l'homme deux ſubſtances diſtinctes, il explique les facultés de l'Ame par celles de la matière, (L. 1. c. 1. L. III. c. VIII.) ſur une idée fauſſe du mot *penſée,* dont il fait une ſubſtance, il croit qu'on penſe toûjours, & que lorſque l'Ame n'a pas *conſcience* de ſes penſées, c'eſt alors qu'elle penſe le plus, parcequ'on a toûjours l'idée de l'Etre en général. (L. 3. c. 2. p. 1. c. 8.) Il définit l'Entendement, „la „faculté de recevoir différentes idées; & la volonté, celle de „recevoir différentes inclinations (L. 1. c. 1.); ou, ſi l'on „veut, une impreſſion naturelle qui nous porte vers le bien en „général, l'unique amour (L. 4. c. 1.) que Dieu nous imprime: „Et la liberté, eſt la force qu'a l'Eſprit de déterminer cette im„preſſion divine, vers les objets qui nous plaiſent. Nous n'a„vons cependant, ajoute-t-il, ni idée claire, ni même ſentiment „intérieur de cette égalité de mouvement vers le bien:" & c'eſt de ce défaut d'idées qu'il part pour donner les définitions que je viens de rapporter, auxquelles on s'apperçoit effectivement que l'Auteur manque d'idées.

3°. Mallebranche eſt le premier des Philoſophes, qui ait mis fort en vogue les eſprits animaux, mais comme une Hypothèſe, car il n'en prouve nulle part l'exiſtence d'une manière invincible. Cela étoit reſervé aux Medecins, & principalement à Boerhaave, le plus grand Théoricien de tous.

4°. Je

Digitized by Google

4°. Je viens au fonds du Syſtème principal du P. Mallebranche. Le voici:

„Les Objets que l'Ame aperçoit, ſont dans l'Ame, ou „hors de l'Ame; les premiers ſe voyent dans le miroir de nos „ſentimens; & les autres dans leurs *idées* (L. 3. c. 1. p. 2.); c'eſt-„à-dire, non eux-mêmes, ni dans les idées, ou images qui nous „en viennent par les ſens (L. 3. c. 1-4. p. 2. c. IX.), mais dans „quelque choſe qui étant intimement uni à nôtre Ame, nous „repréſente les corps externes. Cette choſe eſt Dieu. Il eſt „très étroitement uni à nos Ames par ſa préſence, cette pré-„ſence claire, intime, néceſſaire de Dieu agit fortement ſur „l'eſprit. On ne peut ſe défaire de l'idée de Dieu. Si l'Ame „conſidère un Etre en particulier, alors elle s'approche de quel-„ques unes des perfections divines, en s'éloignant des autres, „qu'elle peut aller chercher le moment ſuivant. (L. III. p. 2. „v. VI.)

„Les corps ne ſont viſibles que par le moyen de l'étendüe. „Cette étendüe eſt infinie, ſpirituelle, néceſſaire, immuable, „(ſouvent M. en parle comme d'une étendüe compoſée); c'eſt „un des attributs de Dieu. Or tout ce qui eſt en Dieu, eſt „Dieu; c'eſt donc en Dieu que je vois les corps. Je vois clai-„rement l'infini, en ce ſens que je vois clairement, qu'il n'a „point de bout. Je ne puis voir l'infini dans des Etres finis; „donc &c. Donc l'idée de Dieu ne ſe préſente à mon Ame, que „par ſon union intime avec elle. Donc il n'y a que Dieu qu'on „connoiſſe par lui-même, comme on ne connoit tout que par „lui.

Digitized by Google

„Comme tout ce qui eſt en Dieu, eſt très ſpirituel, & très „intelligible, & très préſent à l'eſprit; de là vient que nous „voyons les corps ſans peine, dans cette idée que Dieu renfer„me en ſoi, & que j'appelle *l'étendüe*, ou *le monde intelligible*. Ce „monde ne repréſente en ſoi les corps que comme poſſibles, „avec toutes les idées des vérités; & non les *vérités* mêmes „qui ne ſont *rien de réel* (L. 3. c. 6. p. 2). Mais les ſentimens „de lumière & de couleurs, dont nous ſommes affectés par „l'étendüe, nous font voir les corps exiſtans. Ainſi Dieu, les „corps poſſibles, les corps exiſtans, ſe voyent dans le monde „intelligible, qui eſt Dieu, comme nous nous voyons dans „nous-mêmes. Les Ames des autres hommes ne ſe connoiſ„ſent que par conjectures, enfin il ſuit que nôtre entendement „reçoit toutes les idées, non par l'union des deux ſubſtances. „(qui eſt inutile dans ce ſyſtème): mais par l'union ſeule du „*Verbe*, ou de la ſageſſe de Dieu; par ce monde immatériel, qui „renferme l'idée, la repréſentation, & comme l'image du „monde matériel; par l'étendüe intelligible, qui eſt les corps „poſſibles, ou la ſubſtance divine même, entant qu'elle peut „être participée par les corps, dont elle eſt repréſentative.“

C'eſt jusqu'ici Malebranche qui parle, ou que je fais parler conformément à ſes principes; desquels il s'enſuit, comme on l'a remarqué il y a long-tems, que les corps ſont des modifications de Dieu, que nôtre célèbre Metaphyſicien appelle tant de fois l'être en général, qu'il ſembleroit n'en faire qu'un Etre idéal. Ainſi voilà nôtre dévot Oratorien, Spinoſiſte ſans le ſavoir, quoiqu'il fût déjà Cartéſien, car encore une fois Spinoſa l'étoit. Mais comme dit ſagement M. de S. Hyacinthe dans ſes

Recher-

Digitized by Google

Recherches philoſophiques, c'eſt une choſe qu'il ne faut pas chercher à approfondir, de peur ſans doute que les plus grands Philoſophes ne fuſſent convaincus d'Athéïsme.

De telles viſions ne méritent pas d'être ſérieuſement réfutées. Qui pourroit ſeulement imaginer ce qu'un cerveau brulé par des méditations abſtraites croit concevoir? Il eſt certain que nous n'appercevons pas l'infini, & que nous ne connoiſſons pas même le fini par l'infini: & cette vérité ſuffit pour ruïner le ſyſtème du P. Malebranche, qui porte tout entier ſur une ſuppoſition contraire. D'ailleurs je n'ai point d'idée de Dieu, ni des Eſprits: il m'eſt donc impoſſible de concevoir comment mon Ame eſt unie à Dieu.

Paſcal a bien raiſon de dire qu'on ne peut concevoir un Etre penſant ſans tête. C'eſt là en effet que ſont nos idées; elles ne ſont que des modifications de nôtre ſubſtance; & ſi je n'en avois pas une parfaite conviction par mon ſens intime, je ſerois également ſûr que mes idées des objets ſont dans moi & à moi; & non hors de moi, non dans Dieu, ni à Dieu; puiſque c'eſt toûjours dans moi que ſe grave l'image qui repréſente les corps. D'où il s'enſuit que ces idées hors de mon Ame, diſtinguées de ma ſubſtance, quelque étroitement unies qu'on les ſuppoſe, ſont chimériques. Je croirai que je vois en Dieu, quand une expérience fondée ſur le ſens intime, quand ma conſcience me l'aura appris. Malebranche au reſte paroit avoir pris la magnifique imagination de ſon *monde intelligible*. 1°. Dans Marcel Platonicien, *Zodiaq. Chant 7.* où l'on trouve des rêves à peu près ſemblables. 2°. dans le *Parménide* de Platon, qui croyoit que les idées étoient des Etres réels, diſtincts des créa-

Digitized by Google

tures qui les apperçoivent hors d'elles. Ce ſubtil Philoſophe n'a donc pas même ici le mérite de l'invention, & encore ce mérite-là feroit-il peu d'honneur à l'eſprit. Il vaut mieux approfondir une vérité déjà découverte, que d'avoir la dangéreuſe gloire d'inventer le faux, & d'enfiler une hypothèſe de nouvelles chimères.

§. III.

LEIBNITZ.

LEIBNITZ fait conſiſter l'eſſence, l'être, ou la ſubſtance, (car tous ce noms ſont ſynonimes,) dans des *Monades*; c'eſt-à-dire, dans des corps ſimples, immuables, indiſſolubles, ſolides, individuels, ayant toûjours la même figure & la même maſſe. Tout le monde connoit ces Monades, depuis la brillante acquiſition que les Leibnitiens ont faite de Mᵉ. la M. du Chattelet. Il n'y a pas, ſelon Leibnitz, deux particules homogènes dans la matière; elles ſont toutes différentes les unes des autres. C'eſt cette conſtante hétérogéneïté de chaque élément, qui forme & explique la diverſité de tous les corps. Nul Etre penſant, & à plus forte raiſon Dieu, ne fait rien ſans choix, ſans motifs qui les déterminent. Or ſi les Atomes de la matière étoient tous égaux, on ne pourroit concevoir pourquoi Dieu eut préferé de créer, & de placer tel atome, ici, plûtôt que là; ni comment une matière homogène eut pû former tant de différens corps. Dieu n'ayant aucuns motifs de préférence, ne pourroit créer deux Etres ſemblables poſſibles. Il eſt donc néceſſaire qu'ils ſoyent tous hétérogènes. Voilà comme on combat l'homogéneïté des élémens par le fameux *principe de la Raiſon*

Digitized by Google

Raiſon ſuffiſante. J'avoüe qu'il n'eſt pas prouvé qu'un élément doive être ſimilaire, comme le penſoit Mr. Boerhaave; mais réciproquement, parce qu'on me dit que Dieu ne fait rien ſans une raiſon qui le détermine; dois-je croire que rien n'eſt égal, que rien ne ſe reſſemble dans la Nature, & que toutes les Monades, ou eſſences, ſont différentes? Il eſt évident que ce Syſtême ne roule que ſur la ſuppoſition de ce qui ſe paſſe dans un Etre, qui ne nous a donné aucune notion de ſes attributs. M. Clarke & pluſieurs autres Philoſophes admettent des cas de parfaite égalité, qui exclüent toute *raiſon* Leibnitienne; elle ſeroit alors non *ſuffiſante*, mais *inutile*, comme on le dit dans le *Traité de l'Ame*.

Comme on dit *l'Homme*, & *le Monde de Deſcartes*, on dit les *Monades de Leibnitz*, c'eſt-à-dire, des imaginations. Il eſt poſſible, je le veux, qu'elles ſe trouvent conformes aux réalités. Mais nous n'avons aucun moien de nous aſſûrer de cette conformité. Il faudroit pour cela connoître la première détermination de l'être, comme on connoit celle de toute figure, ou eſſence géométrique, par exemple, d'un cercle, d'un triangle, &c. Mais de pareilles connoiſſances ne pourroient s'acquérir qu'au premier inſtant de la création des êtres, à laquelle perſonne n'a aſſiſté: & cette création même eſt encore une hypothèſe qui ſouffre des difficultés inſurmontables, leſquelles ont fait tant d'Athées, & la moitié de la baze fondamentale du Spinoſiſme.

Puiſque nous ne connoiſſons pas la *ſubſtance*, nous ne pouvons donc ſavoir, ſi les élemens de la matière ſont ſimilaires, ou non; & ſi véritablement le principe de la *Raiſon ſuffiſante* en eſt un. A dire vrai, ce n'eſt qu'un principe de Syſtème, & fort inutile

inutile dans la recherche de la vérité. Ceux qui n'en ont jamais entendu parler, ſavent par les idées qu'ils ont acquiſes, que le tout, par exemple, eſt plus grand que ſa partie; & quand ils connoitroient ce principe, auroient-ils fait un pas de plus, pour dire que cela eſt vrai, parcequ'*il y a dans le tout quelque choſe qui fait comprendre pourquoi il eſt plus grand que ſa partie?*

La Philoſophie de Mr. Leibnitz porte encore ſur un autre principe, mais moins, & encore plus inutile, c'eſt celui de *contradiction.* Tous ces prétendus premiers principes n'abrégent & n'éclairciſſent rien; ils ne ſont eſtimables & commodes, qu'autant qu'ils ſont le réſultat de mille connoiſſances particulières, qu'un Général d'Armée, un Miniſtre, un Négociateur, &c. peuvent rédiger en axiomes utiles & importans.

Ces êtres, qui ſéparés, ſont des *monades,* ou la *ſubſtance,* forment par leur aſſemblage les corps, ou l'étendüe; étendüe métaphyſique, comme je l'ai dit (Chap. IV.) puiſqu'elle eſt formée par des êtres ſimples, parmi leſquels on compte l'Ame ſenſitive & raiſonnable. Leibnitz a reconnu dans la matière 1°. non ſeulement une force *d'inertie;* mais une force *motrice,* un *principe d'action,* autrement appellé *Nature.* 2°. Des perceptions, & des ſenſations, ſemblables en petit à celles des corps animés. On ne peut en effet les refuſer, du moins à tout ce qui n'eſt pas inanimé.

Leibnitz remarque 3°. que dans tous les tems on a reconnu la force motrice de la matière; 4°. que la Doctrine des Philoſophes ſur cette propriété eſſentielle, n'a commencé à être interrompüe qu'au tems de Deſcartes. 5°. Il attribuë la même opinion aux Philoſophes de ſon tems. 6°. Il conclut que chaque

être

être indépendamment de tout autre, & par la force qui lui eſt propre, produit tous ſes changemens. 7°. Il voudroit cependant partager cet ouvrage entre la cauſe prémière, & la cauſe ſeconde, Dieu & la Nature; mais il n'en vient à bout que par des diſtinctions inutiles, ou par de frivoles abſtractions.

Venons au ſyſtême de *l'harmonie préétablie;* c'eſt une ſuite des principes établis cy-devant. Il conſiſte en ce que tous les changemens du corps correſpondent ſi parfaitement aux changemens de la *Monade,* appellée *Eſprit,* ou *Ame,* qu'il n'arrive point de mouvemens dans l'une, auxquels ne coëxiſte quelque idée dans l'autre, & *vice verſâ.* Dieu a préétabli cette harmonie, en faiſant choix des ſubſtances, qui par leur propre force produiroient de concert la ſuite de leurs *mutations;* de ſorte que tout ſe fait dans l'Ame, comme s'il n'y avoit point de corps, & tout ſe paſſe dans le corps, comme s'il n'y avoit point d'Ame. Leibnitz convient que cette dépendance n'eſt pas réelle, mais métaphyſique, ou idéale. Or eſt-ce par une fiction qu'on peut découvrir & expliquer les perceptions? Les modifications de nos Organes ſemblent en être la vraie cauſe; mais comment cette cauſe produit-elle des idées? réciproquement comment le corps obeït-il à la volonté? Comment une Monade ſpirituelle, ou inétenduë, peut-elle faire marcher à ſon gré toutes celles qui compoſent le corps, & en gouverner tous les organes? L'Ame ordonne des mouvemens dont les moyens lui ſont inconnus; & dès qu'elle veut qu'ils ſoyent, ils ſont, auſſi vîte que la lumière fut. Quel plus bel appanage, quel tableau de la Divinité, diroit Platon! Qu'on me diſe ce que c'eſt que la matière; & quel eſt le mécaniſme de l'organiſation de mon corps,

& je répondrai à ces queſtions. En attendant on me permettra de croire que nos idées, ou perceptions, ne ſont autre choſe que des modifications corporelles, quoique je ne conçoive pas comment des modifications penſent, aperçoivent, &c.

§. IV.
WOLF.

J'ai donné une idée très ſuccincte des Syſtèmes de trois grands Philoſophes: je paſſe à l'abrégé de celui de Wolf, fameux commentateur de Leibnitz, & qui ne cede en rien à tous les autres. Il définit l'être, *tout ce qui eſt poſſible;* & la ſubſtance, *un ſujet durable & modifiable.* Ce qu'on entend par ſujet, ou *ſubſtratum,* comme parle Locke, eſt une choſe qui eſt, ou exiſte en elle-même, & par elle-même; ainſi elle peut être ronde, quarrée, &c. Au contraire les accidens ſont des êtres qui ne ſubſiſtent point par eux-mêmes, mais qui ſont dans d'autres êtres, auxquels ils ſont inhérens, comme les trois côtés dans un triangle. Ce ſont donc des manières d'être; & par conſéquent ils ne ſont point modifiables, quoiqu'en diſent les Scholaſtiques, dont la ſubtilité a été jusqu'à faire du cercle, & de ſa rondeur, deux êtres réellement diſtincts; ce qui me ſurprend d'autant plus, qu'ils ont eux-mêmes le plus ſouvent confondu la penſée avec le corps.

L'eſſence, ou l'être, ſelon Wolf, eſt formé par des déterminations eſſentielles, qu'aucune autre ne détermine, ou qui ne préſuppoſent rien par où on puiſſe concevoir leur exiſtence. Elles ſont la ſubſtance, comme les trois côtés ſont le triangle. Toutes les propriétés, ou tous les attributs de cette figure découl-

découlent de ces déterminations eſſentielles; & par conſéquent, quoique les attributs ſoient des déterminations conſtantes, ils ſuppoſent un ſujet qui les détermine; quelque choſe qui ſoit prémier, qui ſoit avant tout, qui ſoit le ſujet, & n'en ait pas béſoin. C'eſt ainſi que Wolf croit marquer ce en quoi conſiſte la ſubſtance, contre Locke, Philoſophe beaucoup plus ſage, qui avoüe qu'on n'en a point d'idée. Je paſſe ſous ſilence ſes déterminations variables; ce ne ſont que des modifications. Tout cela ne nous donne pas la moindre notion de l'être, du ſoutien, du ſupport des attributs, de ce ſujet dont les modes varient ſans ceſſe. Pour connoître l'eſſence de quelque choſe que ce ſoit, il faudroit en avoir des idées qu'il eſt impoſſible à l'eſprit humain d'acquerir. Les objets ſur lesquels nos ſens n'ont aucune priſe, ſont pour nous, comme s'ils n'étoient point. Mais comment un Philoſophe entreprend-il de donner aux autres des idées qu'il n'a pas lui-même? v. Wolf *Inſt. Phyſ.* ſurtout chap. 3.

„L'être ſimple, ou l'élément, n'eſt ni étendu, ni diviſible, „ni figuré, il ne peut remplir aucun eſpace. Les corps réſul„tent de la multitude & de la réünion de ces êtres ſimples, „dont ils ſont compoſés, & comme on dit, des *aggrégats*. „L'imagination ne peut diſtinguer pluſieurs choſes entr'elles, „ſans ſe les repréſenter les unes hors des autres; ce qui forme „le phénomene de l'étendüe, qui n'eſt par conſéquent que „métaphyſique, & dans laquelle conſiſte l'eſſence de la ma„tière.“

Non ſeulement l'étenduë n'eſt qu'une apparence, ſelon Wolf; mais la force motrice qu'il admet, la force d'inertie,

ſont des phénomenes, ainſi que les couleurs mêmes, c'eſt-à-dire, des perceptions confuſes de la réalité des objets. Ceci roule ſur une fauſſe & ridicule hypothèſe des perceptions. Wolf ſuppoſe „que nos ſenſations ſont compoſées d'un nombre „infini de perceptions partielles, qui toutes ſéparément repré„ſentent parfaitement les êtres ſimples, ou ſont ſemblables aux „réalités; mais que toutes ces perceptions ſe confondant en „une ſeule, repréſentent confondües, des choſes diſtinctes."

Il admet contre Locke des perceptions obſcures dans le ſommeil, dont l'Ame n'a point conſcience: & par conſéquent il croit avec Mallebranche que l'Ame penſe toûjours, au moment qu'elle y penſe le moins. Nous avons prouvé ailleurs le contraire. Mais, ſuivant Wolf, toute ſubſtance ſimple n'eſt pas douée de perceptions; il en dépouille les monades Leibnitiennes; & il ne croit pas que la ſenſation ſoit une ſuite, & comme un développement néceſſaire de la force motrice. D'où il ſuit, (contre ſes propres principes) que les perceptions ne ſont qu'accidentelles à l'Ame; & par conſéquent encore il eſt auſſi contradictoire, que gratuit, d'aſſurer, comme fait Wolf, que l'Ame eſt un petit monde ſenſitif, un miroir vivant de l'vnivers, qu'elle ſe repréſente par ſa propre force, même en dormant. Pourquoi cela? Ecoutez, (car cela eſt fort important pour expliquer l'origine & la génération des idées) parceque l'objet qui donne la perception, eſt lié avec toutes les parties du monde, & qu'ainſi les ſenſations tiennent à l'vnivers par nos organes.

Je ne parle point du Syſtème de l'Harmonie préétablie, ni des deux principes fameux de Leibnitz, *le principe de Contradiction, & le principe de la Raiſon ſuffiſante.* C'eſt une Doctrine qu'on

qu'on juge bien que Wolf a fait valoir avec cette ſagacité, cette intelligence, cette juſteſſe, & même cette clarté qui lui eſt propre, ſi ce n'eſt lorsqu'elle vient quelquefois à ſe couvrir des nüages de l'Ontologie. Exemple ſi contagieux dans une Secte qui s'accroît tous les jours, qu'il faudra bientôt qu'un nouveau Deſcartes vienne purger la Métaphyſique de tous ces termes obſcurs dont l'eſprit ſe repaît trop ſouvent. La Philoſophie Wolfienne ne pouvoit ſe diſpenſer d'admettre ce qui ſervoit de fondement à la Léibnitienne; mais je ſuis faché d'y trouver en même tems des traces du jargon inintelligible des écoles.

Je viens encore un moment à la force motrice. C'eſt comme dit Wolf, „le réſultat des différentes forces actives des „élémens, confondües entr'elles; c'eſt un effort des êtres ſim„ples, qui tend à changer ſans ceſſe le mobile de lieu. Ces „efforts ſont ſemblables à ceux que nous faiſons pour agir;“ Wolf en fait lui-même de bien plus grands ſans doute, pour que Dieu, témoin de cette action de la Nature, (qui fait tout dans le Syſtème de ce ſubtil Philoſophe) ne reſte pas oiſif, & pour ainſi dire, les bras croiſés devant elle: ce qui tend à *l'Athéiſme*. Mais dans ce partage il n'eſt pas plus heureux que ſon Maître. C'eſt toûjours la Nature qui agit ſeule, qui produit, & conſerve tous les phénomenes. Le choc des ſubſtances les unes ſur les autres, fait tout, quoiqu'il ne ſoit pas décidé, s'il eſt réel, ou apparent: Car en général les Leibnitiens ſe contentent de dire que nous ne pouvons juger que ſur des apparences, dont la cauſe nous eſt inconnüe. Tant de modeſtie a dequoi ſurprendre dans des Philoſophes ſi hardis, ſi téméraires à s'éle-

ver aux premiers principes, qui cependant dans l'hypothèſe des perceptions Wolfiennes, devoient au premier coup d'œil paroitre incompréhenſibles.

Il étoit, ce me ſemble, curieux & utile d'obſerver, par quelles voies les plus grands génies ont été conduits dans un Labyrinthe d'erreurs, dont ils ont en vain cherché l'iſſuë. La connoiſſance du point où ils ont commencé à s'égarer, à ſe ſéparer, à ſe rallier, peut ſeule nous faire éviter l'erreur, & découvrir la vérité, qui eſt ſouvent ſi près d'elle, qu'elles ſe touchent presque. Les fautes d'autrui ſont comme une ombre qui augmente la lumière; & par conſéquent rien n'eſt plus important dans la recherche de la vérité, que de s'aſſurer de l'origine de nos erreurs. Le premier antidote, eſt la connoiſſance du poiſon.

Mais ſi tant de beaux génies ſe ſont laiſſés aveugler par l'eſprit de Syſtème, l'écueil des plus grands hommes, rien doit-il nous inſpirer plus de méfiance dans la recherche de la vérité? Ne devons-nous pas penſer que tous nos ſoins, nos projets, doivent être de reſter toujours attachés au char de la Nature, & de nous en faire honneur, à l'exemple de ces vrais génies, les Newton, les Boerhaave, ces deux glorieux eſclaves dont la nature a ſi bien recompenſé les ſervices (*Boerh. de honore med. ſervit*). Mais pour arriver à ce but, il faut ſe défaire courageuſement de ſes préjugés, de ſes goûts les plus favoris pour telle ou telle ſecte, comme on quitte d'anciens amis dont on reconnoit la perfidie. Il eſt aſſez ordinaire aux plus grands Philoſophes de ſe vanter, comme les petits Maitres; ceux-ci ont ſouvent obtenu des faveurs de femmes qu'ils n'ont jamais ni vües

ni,

Digitized by Google

ni connuës; ceux-là prétendent avoir pris la Nature ſur le fait comme dit un fameux Néologue; qu'elle leur a révélé tous ſes ſecrets, & qu'ils ont, pour ainſi dire, tout vû, tout entendu, lors même que la Nature garde encore plus de voiles, que jamais n'en eut *l'Iſis* des Egyptiens. Pour avancer dans le chemin de la vérité, qu'il faut ſuivre une conduite différente! Il faut faire aſſidûment les mêmes pas avec la Nature, toujour aidé, comme dit Mᵉ. la M. du Chattelet, du *Bâton* de l'obſervation & de l'expérience. Il faut en Phyſique imiter la conduite qu'a tenue le ſage Sydenham en Médecine.

§. V.

LOCKE.

1°. M. Locke fait l'aveu de ſon ignorance ſur la nature de l'eſſence des corps; en effet, pour avoir quelque idée de l'être, ou de la ſubſtance, (car tous ces mots ſont ſynonimes,) il faudroit ſavoir une Géometrie, inacceſſible même aux plus ſublimes Métaphyſiciens, celle de la nature. Le ſage Anglois n'a donc pû ſe faire une notion imaginaire de l'eſſence des corps, comme Wolf le lui reproche ſans aſſez de fondement.

2°. Il prouve contre l'Auteur de l'Art de Penſer & tous les autres Logiciens, l'inutilité des Syllogismes, & de ce qu'on appelle Analyſes parfaites, par leſquelles on a la puérilité de vouloir prouver les axiomes les plus évidens, minuties qui ne ſe trouvent ni dans Euclide, ni dans Clairaut (Voyez Locke L. 4. c. 17. §. 10. p. 551. 552.); mais qui abondent en *Scholies* dans Wolf.

3°. Il

Digitized by Google

3°. Il a cru les principes généraux, très propres à enſeigner aux autres les connoiſſances qu'on a ſoi-même. En quoi je ne ſuis pas de ſon avis, ni par conſéquent de celui de l'Auteur de la Logique trop eſtimée que je viens de citer, chap. 4. c. 7. Le grand étalage, cette multitude confuſe d'axiomes, de propoſitions générales ſyſtèmatiquement arrangées, ne ſont point un fil aſſuré pour nous conduire dans le chemin de la vérité. Au contraire cette méthode ſynthétique, comme l'a fort bien ſenti M. Clairaut, eſt la plus mauvaiſe qu'il y ait pour inſtruire. Je dis même qu'il n'eſt point de cas, ou de circonſtances dans la vie, où il ne faille acquérir des idées particulières, avant que de les rappeller à des généralités. Si nous n'avions acquis par les ſens les idées de tout, & de partie, avec la notion de la différence qu'il y a entre l'un & l'autre, ſçaurions-nous que le tout eſt plus grand que ſa partie? Il en eſt ainſi de toutes ces vérités qu'on appelle éternelles, & que Dieu même ne peut changer.

4°. Locke a été le deſtructeur des idées innées, comme Newton l'a été du ſyſtème Cartéſien. Mais il a fait, me ſemble, trop d'honneur à cette ancienne chimère, de la réfuter par un ſi grand nombre de ſolides réfléxions. Selon ce Philoſophe & la vérité, rien n'eſt plus certain que cet ancien axiome, mal reçu autrefois de Platon, de Timée, de Socrate, & de toute l'Académie: *Nihil eſt in intellectu, quod prius non fuerit in ſenſu.* Les idées viennent par les ſens, les ſenſations ſont l'unique ſource de nos connoiſſances. Locke explique par elles toutes les opérations de l'Ame.

5°. Il paroit avoir crû l'Ame matérielle, quoique ſa modeſtie ne lui ait pas permis de le décider. „Nous ne ſerons peut-être

Digitized by Google

„être jamais, dit-il, capables de décider, ſi un être purement „matériel penſe, ou non, & parce que nous ne conçevons ni „la matière, ni l'eſprit.“ Cette ſimple réfléxion n'empêchera pas les Scholaſtiques d'argumenter en forme pour l'opinion contraire, mais elle ſera toujours l'écueil de tous leurs vains raiſonnemens.

6°. Il renonce à la vanité de croire que l'Ame penſe toujours; il démontre par une foule de raiſons tirées du ſommeil, de l'enfance, de l'apoplexie, &c. que l'homme peut exiſter, ſans avoir le ſentiment de ſon être: que non ſeulement il n'eſt pas évident que l'Ame penſe en tous ces états; mais qu'au contraire, à en juger par l'obſervation, elle paroit manquer d'idées, & même de ſentiment. En un mot, M. Locke nie que l'Ame puiſſe penſer & penſe réellement, ſans avoir conſcience d'elle même, c'eſt-à-dire, ſans ſçavoir qu'elle penſe, ſans avoir quelque notion, ou quelque ſouvenir des choſes qui l'ont occupée. Ce qui eſt bien certain, c'eſt que l'opinion de ce ſubtil Métaphyſicien eſt confirmée par les progrès & la décadence mutuelle de l'Ame & du Corps, & principalement par les phénoménes des maladies, qui démontrent clairement, à mon avis, contre Paſcal même, (c. 23. n. 1.) que l'homme peut fort bien être conçu ſans la penſée, & par conſéquent qu'elle ne fait point l'être de l'homme.

Quelle différence d'un Philoſophe auſſi ſage, auſſi retenu, à ces préſomptueux Métaphyſiciens, qui ne connoiſſant ni la force, ni la foibleſſe de l'eſprit humain, s'imaginent pouvoir atteindre à tout, ou à ces pompeux Declamateurs, qui, comme Abadie, (*de la vérité de la Réligion Chrétienne*) aboient presque,

pour perſuader; & qui par le dévot entouſiasme d'une imagination échauffée, & presque en courroux, font fuïr la vérité, au moment même qu'elle auroit le plus de diſpoſition à ſe laiſſer, pour ainſi dire, apprivoiſer? Pour punir ces illuminés fanatiques, je les ai condamnés à écouter tranquilement, s'ils peuvent, l'hiſtoire des différens faits que le hazard a fournis dans tous les tems, comme pour confondre les préjugés.

7°. Il eſt donc vrai que M. Locke a le premier débrouïllé le cahos de la Métaphyſique, & nous en a le premier donné les vrais principes, en rappellant les choſes à leur première origine. La connoiſſance des égaremens d'autrui l'a mis dans la bonne voie. Comme il a penſé que les obſervations ſenſibles ſont les ſeules qui méritent la confiance d'un bon eſprit, il en a fait la baze de ſes méditations; par tout il ſe ſert du compas de la juſteſſe, ou du flambeau de l'experience. Ses raiſonnemens ſont auſſi ſéveres, qu'exemts de préjugés, & de partialité; on n'y remarque point auſſi cette eſpèce de fanatisme d'irréligion, qu'on blâme dans quelques-uns. Eh! ne peut-on ſans paſſion remedier aux abus, & ſecouër le joug des préjugés? Il eſt d'autant plus ridicule à un Philoſophe de déclamer contre les Réligionaires, qu'il trouve mauvaiſe la repréſaille.

§. VI.

BOERHAAVE.

1°. M. Boerhaave a penſé qu'il étoit inutile de rechercher les attributs qui conviennent à l'être, comme à l'être; c'eſt ce qu'on nomme dernières cauſes Métaphyſiques. Il rejette ces cauſes, & ne s'inquiéte pas même des premières Phyſiques, tels

Digitized by Google

tels que les Elémens, l'origine de la première forme, des ſemences, & du mouvement (Inſt. Med. XXVIII).

2°. Il diviſe l'homme en Corps, & en Ame, & dit que la penſée ne peut étre que l'opération de l'eſprit pur (XXVII.); cependant non ſeulement il ne donne jamais à l'Ame les épithetes de ſpirituelle, & d'immortelle; mais lorsqu'il vient à traiter des *ſens internes*, on voit que cette ſubſtance n'eſt point ſi particulière, mais n'eſt que je ne ſçais quel ſens interne, comme tous les autres, dont elle ſemble être la réünion.

3°. Il explique par le ſeul mécaniſme toutes les facultés de l'Ame raiſonnable; & jusqu'à la penſée la plus métaphyſique, la plus intellectuelle, la plus vraie de toute éternité, ce grand Théoricien ſoumet tout aux loix du mouvement: de ſorte qu'il m'eſt évident qu'il n'a connu dans l'homme qu'une Ame ſenſitive plus parfaite que celle des animaux. Voyez ſes leçons données par Mr. Haller, & librement traduites en François; Les *Inſtitutions* qui en ſont le texte; ſurtout *de ſenſib. intern.* & ſes Diſcours *de honore Medic. Servitut. de uſu ratiocinii Mecanici in Medicina: De comparando certo in Phyſ. &c.*

4°. On ſçait ce qu'il en penſa couter à ce grand Philoſophe, pour avoir ſemblé prendre le parti de Spinoſa devant un inconnu avec lequel il voyageoit. (*Vie de Boerh.* par M. de la M. Schultens. *Orat. in Boerh. Laud.*) Mais au fond, autant qu'on en peut juger par ſes ouvrages, perſonne ne fut moins Spinoſiſte: partout il reconnoit l'inviſible main de Dieu, qui a tiſſu, ſelon lui, jusqu'aux plus petits poils de notre corps; d'où l'on voit, comme par tant d'autres endroits, combien ce Médecin célébre étoit différent de ces deux Epicuriens Modernes, Gaſ-

Digitized by Google

ſendi & Lami, qui n'ont pas voulu croire que les Inſtrumens du corps humain fuſſent faits pour produire certains mouvemens déterminés, dès qu'il ſurviendroit une cauſe mouvante, (*Boerh. Inſt. Med.* XL.) & qui enfin ont adopté à cet égard le Syſtême de Lucrece (*de Natura Rerum* L. IV.). S'agit-il d'expliquer la correſpondance mutuelle du corps & de l'Ame? Ou le ſavant Profeſſeur de Leide tranche nettement la difficulté, en admettant au fond une ſeule & même ſubſtance: ou, quand il veut battre la campagne, comme un autre, il ſuppoſe des Loix Cartéſiennes établies par le Créateur, ſelon leſquelles tel mouvement corporel donne a l'Ame telle penſée, & *vice verſa &c.* avouant d'ailleurs qu'il eſt abſolument inutile aux Médecins de connoitre ces Loix, & impoſſible aux plus grands Génies de venir à bout de les découvrir. Je ne ſuis ici que l'Hiſtorien des opinions *vocales, ou typographiques* de mon illuſtre Maître, qui fut ſans contredit un parfait Déiſte. Qui peut ſe flatter de connoitre les opinions intimes du cœur? *Deus ſolus ſcrutator cordium.*

§. VII.

SPINOSA.

Voici en peu de mots le ſiſtème de Spinoſa. Il ſoutient 1°. qu'une ſubſtance ne peut produire une autre ſubſtance. 2°. que rien ne peut-étre créé de rien, ſelon ce vers de Lucrece,

Nullam rem e nihilo fieri Divinitus unquam.

3°. Qu'il n'y a qu'une ſeule ſubſtance, parce qu'on ne peut appeller ſubſtance, que ce qui eſt éternel, indépendant de toute cauſe ſupérieure, que ce qui exiſte par ſoi-même & néceſſairement. Il ajoute que cette ſubſtance unique, ni diviſée, ni diviſible

ſible, eſt non ſeulement doüée d'une infinité de perfections, mais qu'elle ſe modifie d'une infinité de manières: entant qu'étenduë, les corps, & tout ce qui occupe un eſpace; entant que penſée, les ames, & toutes les intelligences, ſont ſes modifications. Le tout cependant reſte immobile, & ne perd rien de ſon eſſence pour changer.

Spinoſa définit les ſens conſéquemment à ſes principes: *des mouvemens de l'Ame, cette partie penſante de l'Univers, produits par ceux des corps, qui ſont des parties étenduës de l'Univers.* Définition évidemment fauſſe; puisqu'il eſt prouvé cent & cent fois, 1°. que la penſée n'eſt qu'une modification accidentelle du principe ſenſitif, qui par conſéquent ne fait point *partie penſante de l'Univers:* 2°. que les choſes externes ne ſont point repréſentées à l'Ame, mais ſeulement quelques propriétés différentes de ces choſes, toutes rélatives & arbitraires; & qu'enfin la pluspart de nos ſenſations, ou de nos idées, dépendent tellement de nos organes, qu'elles changent ſur le champ avec eux. Il ſuffit de lire Bayle, (Dictionnaire Critique, à l'article de *Spinoſa,*) pour voir que ce bon homme (car *quoique* athée, il étoit doux & bon,) a tout confondu & tout embrouïllé, en attachant de nouvelles idées aux mots reçus. Son Athéïsme reſſemble aſſés bien au labyrinthe de Dédale, tant il a de tours & de détours tortueux. M. l'Abbé de Condillac a eu la patience de les parcourir tous, & leur a fait trop d'honneur. Dans le ſyſtème de Spinoſa, qui a été autrefois celui de Xénophanes, de Meliſſus, de Parmenide, & de tant d'autres, adieu la Loy naturelle, nos principes naturels ne ſont que nos principes accoutumés! Le Traducteur du Traité de la Vie heureuſe de Seneque a pouſſé fort loin

cette idée, qui ne paroit pas avoir déplu a ce grand Génie, Paſcal, lorsqu'il dit: *qu'il craint bien que la nature ne ſoit une premiére coutume, & que la coutume ne ſoit une ſeconde nature.* Suivant Spinoſa encore, l'homme eſt un veritable Automate, une Machine aſſujettie à la plus conſtante neceſſité, entrainée par un impétueux fatalisme, comme un Vaiſſeau par le courant des Eaux. L'Auteur de *l'Homme Machine* ſemble avoir fait ſon livre exprès pour défendre cette triſte vérité.

Les anciens Hebreux, Alchimiſtes, & Auteurs ſacrés ont mis Dieu dans le feu pur, (Boerh. *de ign.*) dans la matière ignée ou étherée; d'où, comme de ſon Throne, il lançoit des feux vivifians ſur toute la Nature. Ceux qui voudront acquérir une plus grande connoiſſance des ſyſtèmes, doivent lire l'excellent Traité que Mr. l'Abbé de Condillac en a donné. Il ne me reſte plus qu'à parler de ceux qui ont pris parti, tantot pour la mortalité, tantôt pour l'immortalité de l'Ame.

§. VIII.

De ceux qui ont cru l'Ame mortelle & immortelle.

Si nous n'avons pas de preuves philoſophiques de l'immortalité de l'Ame, ce n'eſt certainement pas que nous ſoyons bien aiſes qu'elles nous manquent. Nous ſommes tous naturellement portés à croire ce que nous ſouhaitons. L'amour propre trop humilié de ſe voir prêt d'être anéanti, ſe flatte, s'enchante de la riante perſpective d'un bonheur éternel. J'avouë moi même que toute ma Philoſophie ne m'empêche pas de regarder la mort comme la plus triſte néceſſité de la nature, dont je

je voudrois pour jamais perdre l'affligeante idée. Je puis dire avec l'aimable Abbé de Chaulieu.

Plus j'approche du terme, & moins je le redoute:
Par des principes ſûrs, mon eſprit affermi,
Content, perſuadé, ne connoit plus le doute;
Des ſuites de ma fin je n'ai jamais frémi.

Et plein d'une douce eſpérance;
Je mourrai dans la confiance,
Au ſortir de ce triſte lieu,
De trouver un azyle, une retraite ſûre,
Ou dans le ſein de la nature,
Ou bien dans les bras de mon Dieu.

Cependant je ceſſe d'être en quelque ſorte, toutes les fois que je penſe que je ne ſerai plus.

Paſſons en revûe les opinions, ou les deſirs des Philoſophes ſur ce ſujet. Parmi ceux qui ont ſouhaité que l'Ame fût immortelle, on compte 1°. Seneque (*Epiſt. 107. &c. Quæſt. Nat. L. 7. &c.*) 2°. Socrate. 3°. Platon, qui donne à la vérité (*in Phæd.*) une demonſtration ridicule de ce Dogme, mais qui convient ailleurs, *qu'il ne le croit vrai, que parcequ'il l'a oüi dire.* 4°. Ciceron (*de Naturâ Deorum,*) L. 2. quoiqu'il vacille, L. 3. dans ſa propre Doctrine, pour revenir à dire ailleurs qu'*il affectionne beaucoup le Dogme de l'immortalité, quoique peu vraiſemblable.* 5°. Paſcal, parmi les modernes; mais ſa manière de raiſonner (*v. Penſ. ſur la Relig.*) eſt peu digne d'un Philoſophe. Ce grand homme s'imaginoit avoir de la foi, & il n'avoit qu'envie de croire, mais ſur de légitimes motifs qu'il cherchoit, & chercheroit encore, s'il vivoit. Croire, parce qu'on ne riſque rien, c'eſt croire comme un Enfant, parce qu'on ne ſait rien de ce qui concerne

Digitized by Google

cerne l'objet de la croiance. Le parti le plus ſage eſt du moins de douter, pourvû que nos doutes ſervent à régler nos actions, & à nous conduire d'une manière irréprochable, ſelon la raiſon & les loix. Le Sage aime la vertu, pour la vertu même.

Enfin les Stoïciens, les Celtes, les anciens Brétons, &c. déſiroient tous que l'Ame ne s'éteignît point avec le corps. Tout le monde, dit plaiſammant Pomponace, (*de immort. Anim.*) ſouhaite l'immortalité, comme un mulet déſire la génération qu'il n'obtient pas.

Ceux qui ont penſé ſans balancer, que l'Ame étoit mortelle, ſont en bien plus grand nombre. Bion ſe livre à toutes ſortes de plaiſanteries, en parlant de l'autre monde. Céſar s'en moque au milieu même du Sénat, au lieu de chercher à domter l'hydre du peuple, & à l'accoutumer au frein néceſſaire des préjugés. Lucrece, (*de Nat. rer. L. 3.*) Plutarque, &c. ne connoiſſent d'autre Enfer, que les remords. Je ſai, dit l'Auteur d'Electre,

„ *Je ſai que les remords d'un cœur, né vertueux,*
„ *Souvent pour les (crimes) punir vont plus loin que les Dieux.*

Virgile (*Georg*) ſe moque du bruit * imaginaire de l'Acheron; & il dit (*Eneïd.* L. 3.) que les Dieux ne ſe mêlent point des affaires des hommes.

Scilicet is ſuperis labor eſt, ea cura quietos,
Sollicitat.

Lucrece

* *Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas,*
Atque metus omnes & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, ſtrepitumque Acherontis!
L'Abbé de Chaulieu a très bien paraphraſé ces vers.

Digitized by Google

Lucrece dit la même choſe.

Utque omnis per ſe divûm natura neceſſe eſt
Immortali ævo ſummâ cum pace fruatur,
Semota à noſtris rebus, ſejunctaque longè;
Nam privata dolore omni, privata periclis,
Ipſa ſuis pollens opibus, nil indiga noſtri,
Nec benè pro meritis gaudet, nec tangitur irâ.

En un mot tous les Poëtes de l'Antiquité, Homère, Héſiode, Pindare, Callimaque, Ovide, Juvenal, Horace, Tibule, Catule, Manilius, Lucain, Petrone, Perſe, &c. ont foulé aux pieds les craintes de l'autre vie. Moyſe même n'en parle pas, & les Juifs ne l'ont point connüe; ils attendent le Meſſie, pour décider l'affaire.

Hippocrate, Pline, Galien, en un mot tous les Medecins Grecs, Latins, & Arabes, n'ont point admis la diſtinction des deux ſubſtances, & la plûpart n'ont connu que la Nature.

Diogène, Leucippe, Democrite, Epicure, Lactance, les Stoiciens, quoique d'avis differens entr'eux ſur le concours des Atomes, ſe ſont tous réünis ſur le point dont il s'agit; & en général tous les Anciens euſſent volontiers adopté ces deux vers d'un Poëte françois.

„ Une heure après ma mort, mon Ame evanouſe,
„ Sera ce qu'elle étoit une heure avant ma vie.

Dicæarque, Asclépiade, ont regardé l'Ame comme l'Harmonie de toutes les parties du Corps. Platon à la vérité ſoutient que l'Ame eſt incorporelle, mais c'eſt comme faiſant partie

Digitized by Google

d'une chimère qu'il admet ſous le nom *d'Ame du monde*; & ſelon le même Philoſophe, toutes les Ames des Animaux & des hommes ſont de même Nature; & la difficulté de leurs fonctions ne vient que de la différence des corps qu'elles habitent.

Ariſtote dit auſſi, que „ceux qui prétendent qu'il n'y a „point d'Ame ſans corps, & que l'Ame n'eſt point un corps, „ont raiſon; car, ajoute-t-il, l'Ame n'eſt point un corps, mais „c'eſt quelque choſe du corps.“ *Animam qui exiſtimant, neque ſine corpore, neque corpus aliquod, benè opinantur: corpus enim non eſt, corporis autem eſt aliquid.* (*de Anim.* Text 26. c, 2.) Il entend bonnement la forme, ou un accident, dont il fait un être ſéparé de la matière. D'où l'on voit qu'il n'y a qu'à bien éplucher ceux d'entre les Anciens qui paroiſſent avoir crû l'Ame immatérielle, pour ſe convaincre qu'ils ne diffèrent pas des autres. Nous avons vû d'ailleurs qu'ils penſoient que la ſpiritualité étoit auſſi bien un véritable attribut de la ſubſtance, que la matérialité même: ainſi ils ſe reſſemblent tous.

Je ferai ici une réflexion. Platon définit l'Ame, une eſſence ſe mouvant d'elle-même, & Pythagore un nombre ſe mouvant de lui-même. D'où ils concluoient qu'elle étoit immortelle. Descartes en tire une conſéquence toute oppoſée; tandis qu'Ariſtote qui vouloit combattre l'immortalité de l'Ame, n'a cependant jamais ſongé à nier la concluſion de ces anciens Philoſophes, & s'en eſt tenu ſeulement à nier fortement le principe, pour pluſieurs raiſons que nous ſupprimons, & qui ſont rapportées dans *Macrobe*. Ce qui fait voir avec quelle con-

confiance on a tiré en differens tems des mêmes Principes, des conclusions contradictoires. *O deliræ hominum mentes!*

Le syſtême de la ſpiritualité de la Matière étoit encore fort en vogue dans les quatre premiers ſiécles de l'Egliſe. On crut jusqu'au Concile de Latran, que l'Ame de l'Enfant étoit la production moyenne de celles du Père & de la Mère. Ecoutons Tertullien: *Animam corporalem profitemur, habentem proprium genus ſubſtantiæ, & ſoliditatis, per quam quod & ſentire & pati poſſit . . . . quid dicis cæleſtem, quam unde cæleſtem intelligas, non habes? . . . . . caro atque anima ſimul fiunt ſine calculo temporis, atque ſimul in utero etiam figurantur . . . . minimè divina res eſt, quoniam quidem mortalis.*

Origène, St. Irenée, St. Juſtin Martyr, Théophile d'Antioche, Arnobe, &c. ont penſé avec Tertullien que l'Ame a une étenduë formelle, comme depuis peu l'a écrit St. Hyacinthe.

St. Auguſtin penſe-t-il autrement? lorsqu'il dit: *Dum corpus animat, vitâque imbuit, anima dicitur: dum vult, Animus: dum ſcientiâ ornata eſt, ac judicandi peritiam exercet, mens; dum recolit, ac reminiſcitur, memoria: dum ratiocinatur, ac ſingula diſcernit, ratio: dum contemplationi inſiſtit, ſpiritus: dum ſentiendi vim obtinet, ſenſus eſt anima.*

Il dit dans le même ouvrage (*de Anim.*) 1°. Que l'Ame habite dans le ſang, parce qu'elle ne peut vivre dans le ſec: pourquoi? Admirez la ſagacité de ce grand homme; & comme en certains tems on peut devenir tel à peu de frais!

Parce que c'eſt un eſprit. 2°. Il avoüe qu'il ignore ſi les Ames ſont créées tous les jours, ou ſi elles deſcendent par propagation, des Pères aux enfans. 3°. Il conclut qu'on ne peut rien réſoudre ſur la Nature de l'Ame. Pour traiter ce ſujet, il ne faut être ni Théologien, ni Orateur: il faut être plus; Philoſophe.

Mais pour revenir encore à Tertullien; quoique les Ames s'éteignent avec les corps, tout éteintes qu'elles ſont, ſuivant cet Auteur, elles ſe rallument, comme une bougie, au Jugement dernier, & rentrent dans les corps reſſuſcités, ſans leſquels elles n'ont point ſouffert, *ad perficiendum & ad patiendum ſocietatem carnis* (Anima) *expoſtulat, ut tam plenè per eam pati poſſit, quam ſine ea plenè agere non potuit.* (*De Reſurr.* L. I. 98). C'eſt ainſi que Tertullien imaginoit que l'Ame pouvoit être tout enſemble mortelle & immortelle, & qu'elle ne pouvoit être immortelle, qu'autant qu'elle ſeroit matérielle. Peut-on ajuſter plus ſingulièrement la mortalité, l'immortalité, & la matérialité, de l'Ame, avec la réſurrection des corps? Conor va plus loin, (*Evangelium Medici*) il pouſſe l'extravagance juſqu'à entreprendre d'expliquer phyſiquement ce myſtère.

Les Scholaſtiques Chrêtiens n'ont pas penſé autrement que les Anciens ſur la Nature de l'Ame. Ils diſent tous avec St. Thomas. *Anima eſt principium quo vivimus, movemur, & intelligimus.* „Vouloir & comprendre, dit Gou„din, ſont auſſi bien des mouvemens matériels, que vivre „& végéter.“ Il ajoute un fait ſingulier, qui eſt, que dans un

un Concile tenu à Vienne „ſous Clement V. l'Autorité de „l'Egliſe ordonna de croire que l'Ame n'eſt que la forme „ſubſtantielle du Corps; qu'il n'y a point d'idées innées, „(comme l'a penſé le même S. Thomas) & déclara héréti„ques, tous ceux qui n'admettoient pas la matérialité de „l'Ame.

Raoul Fornier, Profeſſeur en droit, enſeigne la même Choſe dans ſes *Diſcours Académiques ſur l'Origine de l'Ame*, imprimés à Paris en 1619. avec une approbation & des éloges de pluſieurs Docteurs en Théologie.

Qu'on liſe tous les Scholaſtiques, on verra qu'ils ont reconnu une force motrice dans la matière, & que l'Ame n'eſt que la forme ſubſtantielle du corps. Il eſt vrai qu'ils ont dit qu'elle étoit une forme ſubſiſtante (Goudin T. II. p. 93. 94.), ou qui ſubſiſte par elle même, & vit indépendamment de la Vie du corps. De la ces *entités* diſtinctes, *ces accidens abſolus*, ou plûtot abſolument inintelligibles. Mais c'eſt une diſtinction évidemment frivole; car puiſque les Scholaſtiques conviennent avec les Anciens 1°. que les formes tant ſimples, que compoſées, ne ſont que de ſimples attributs, ou de pures dépendances des corps: 2°. Que l'Ame n'eſt que la *forme*, ou l'*accident* du corps; ils ajoutent en vain pour ſe masquer, ou ſe ſauver de l'Ennemi, les épithètes de *ſubſiſtante*, ou d'*abſolu*: il falloit auparavant preſſentir les conſéquences de la Doctrine qu'ils embraſſoient, & la rejetter, s'il eût été poſſible, plutôt que d'y faire de ridicules reſtrictions. Car qui croira de bonne foi, que ce qui eſt matériel dans tous les corps ani-

més, ceſſe de l'être dans l'homme? La contradiction eſt trop révoltante. Mais les Scholaſtiques l'ont eux-mêmes ſentie, plus que les Théologiens, à l'abri desquels ils n'ont que voulu ſe mettre par ces détours, & ces vains ſubterfuges.

Bayle dit dans ſon *Dictionnaire*, à l'article de *Lucrece*, que „ceux qui nient que l'Ame ſoit diſtincte de la matière, doivent „croire tout l'univers animé, ou plein d'Ames: que les plan„tes & les pierres mêmes ſont des ſubſtance penſantes; des „ſubſtances qui peuvent bien ne pas ſentir les odeurs, ne pas „voir les couleurs, ne pas entendre les ſons; mais qui doivent „néceſſairement avoir des connoiſſances dans l'hypothèſe des „Matérialiſtes, ou des Atomiſtes; parce que les principes „matériels ſimples, de quelque nom qu'on les décore, n'ont „rien de plus précieux que ceux qui forment une pierre; & „qu'en conſéquence ce qui penſe dans un corps, doit penſer „dans un autre.

Tel eſt le Sophisme de Bayle ſur une prétendüe ſubſtance, à laquelle il eſt clair par cent & cent endroits de ſes Ouvrages, qu'il ne croyoit pas plus que la Motte le Vayer, & tant d'autres théologiquement perſifleurs. Il faudroit avoir l'eſprit bien faux & bien bouché, pour ne pas découvrir l'erreur de ce mauvais raiſonnement. Ce n'eſt point la Nature des principes ſolides des corps, qui en fait toute la variété, mais la diverſe configuration de leurs Atomes. Ainſi la diverſe diſpoſition des fibres des corps animés, qui ſont faites d'élémens terreſtres colés fortement enſemble; celle des vaiſſeaux qui ſont compoſés de fibres; des membranes qui ſont vaſculeuſes &c. produit

tant

Digitized by Google

tant d'eſprits differens dans le régne animal, pour ne rien dire de la variété qui ſe trouve dans la conſiſtance & le cours des liqueurs; dernière cauſe qui entre (pour ſa moitié) dans la production des divers eſprits, ou inſtincts dont je parle. Si les corps des autres Régnes, n'ont ni ſentimens, ni penſées; c'eſt qu'ils ne ſont pas organiſés pour cela, comme les hommes & les animaux: ſemblables à une eau qui tantôt croupit, tantôt coule, tantôt monte, deſcend, ou s'élance en jet d'eau, ſuivant les cauſes phyſiques & inévitables qui agiſſent ſur elle. Un homme d'eſprit, en fait, comme le cheval avec ſon fer tire du feu du caillou. Il n'en doit pas être plus orgueilleux que cet animal. Les Montres à répétition ſont de plus grand prix, & non d'une autre nature que les plus ſimples.

Je finirai par une remarque ſur l'opinion que les anciens avoient de la Spiritualité & de la Matérialité. Ils entendoient par l'une, un aſſemblage de parties matérielles, légères & délées, juſqu'à ſembler en effet quelque choſe d'incorporel, ou d'immatériel; & par l'autre, ils concevoient des parties peſantes, groſſières, viſibles, palpables. Ces parties matérielles, appercevables, forment tous les corps par leurs diverſes modifications; tandis que les autres parties imperceptibles, quoique de même Nature, conſtituent toutes les Ames. Entre une *ſubſtance ſpirituelle*, & une *ſubſtance matérielle*, il n'y a donc d'autre différence que celle qu'on met entre les modifications, ou les façons d'être d'une même ſubſtance: & ſelon la même idée, ce qui eſt matériel, peut devenir inſenſiblement ſpirituel, & le devient en effet. Le blanc d'oeuf peut ici ſervir d'exemple; lui, qui à force de s'atténuer, & de s'affiner au travers des filiéres vaſculeuſes infiniment

Digitized by Google

niment étroites du poulet, forme tous les eſprits nerveux de cet Animal. Eh que l'Analogie prouve bien que la lymphe fait la même choſe dans l'homme! Oſeroit-on comparer l'Ame, aux eſprits animaux, & dire qu'elle ne différe des corps, que comme ceux-ci différent des humeurs groſſières, par le fin tiſſu & l'extrême agilité des ſes Atomes?

C'en eſt aſſés, & plus qu'il ne faut, ſur l'immortalité de l'Ame. Aujourd'hui c'eſt un Dogme eſſentiel à la Religion; autrefois c'étoit une Queſtion purement philoſophique, comme le Chriſtianisme n'étoit qu'une Secte. Quelque parti qu'on prît, on ne s'avançoit pas moins dans le Sacerdoce. On pouvoit croire l'ame mortelle, quoique ſpirituelle; ou immortelle, quoique matérielle. Aujourd'hui il eſt défendu de penſer qu'elle n'eſt pas ſpirituelle, quoique cette ſpiritualité ne ſe trouve nulle part révéleé: Et quand elle le ſeroit, il faudroit enſuite croire à la Révélation, ce qui n'eſt pas une petite affaire pour un Philoſophe: *hoc opus, hic labor eſt.*

QUA-

QUATRIÉME MEMOIRE

POUR SERVIR

A

L'HISTOIRE NATURELLE

DE

L'HOMME.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'HOMME-PLANTE.

Digitized by Google

PRÉFACE.

L'Homme eſt ici métamorphoſé en Plante, mais ne croïez pas que ce ſoit une fiction dans le goût de celles d'Ovide. La ſeule Analogie du Règne Végétal, & du Règne Animal, m'a fait découvrir dans l'un, les principales Parties qui ſe trouvent dans l'autre. Si mon imagination joüe ici quelquefois, c'eſt, pour ainſi dire, ſur la Table de la Vérité; mon Champ de Bataille eſt celui de la Nature, dont il n'a tenu qu'à moi d'être aſſés peu ſingulier, pour en diſſimuler les variétés.

L'HOM-

Digitized by Google

L'HOMME PLANTE.

CHAPITRE PREMIER.



Nous commençons à entrevoir l'Uniformité de la Nature: ces rayons de Lumière, encore foibles, ſont dûs à l'étude de l'Hiſtoire Naturelle; mais juſqu'à quel point va cette uniformité?

Prenons garde d'outrer la Nature, elle n'eſt pas ſi uniforme, qu'elle ne s'écarte ſouvent de ſes loix les plus favorites: tachons de ne voir que ce qui eſt, ſans nous flatter de tout voir: tout eſt piège, ou écueil, pour un eſprit vain & peu circonſpect.

Pour juger de l'analogie qui ſe trouve entre les deux principaux Règnes, il faut comparer les Parties des Plantes avec celles de l'Homme, & ce que je dis de l'Homme, l'appliquer aux Animaux.

Il y a dans notre Eſpèce, comme dans les Végétaux, une Racine principale & des Racines Capillaires. Le Réſervoir des Lombes & le Canal Thorachique, forment l'une, & les Veines Lactées ſont les autres. Mêmes uſages, mêmes fonctions par tout. Par ces Racines, la nourriture eſt portée dans toute l'étenduë du Corps organiſé.

L'Homme n'eſt donc point un Arbre renverſé, dont le Cerveau ſeroit la Racine, puisqu'elle réſulte du ſeul concours des Vaiſſeaux Abdominaux qui ſont les prémiers formés; du moins le ſont-ils avant les Tégumens qui les couvrent, & forment l'Ecorce de l'Homme. Dans le Germe de la Plante, une des prémières choſes qu'on aperçoit, c'eſt ſa petite Racine, enſuite ſa Tige; l'une deſcend, l'autre monte.

Les Poumons ſont nos Feuïlles; Elles ſuppléent à ce Viscère dans les Végétaux, comme il remplace chez nous les Feuïlles qui nous manquent. Si ces Poumons des Plantes ont des Branches, c'eſt pour multiplier leur étendüe, & qu'en conſèquence il y entre plus d'Air; ce qui fait que les Végetaux, & ſur tout les Arbres, en reſpirent en quelque ſorte plus à l'aiſe. Qu'avions-nous beſoin de Feuïlles & de Rameaux? La quantité de nos Vaiſſeaux & de nos Véſicules Pulmonaires, eſt ſi bien proportionnée à la maſſe de notre Corps, à l'étroite circonférence qu'elle occupe, qu'elle nous ſuffit. C'eſt un grand plaiſir d'obſerver ces Vaiſſeaux & la Circulation qui s'y fait, principalement dans les Amphibies!

Mais quoi de plus reſſemblant que ceux qui ont été découverts & décrits par les Harvées de la Botanique! Ruisch, Boer-

Digitized by Google

Boerhaave &c. ont trouvé dans l'Homme la même nombreuse ſuite de Vaiſſeaux, que Malpighi, Loewenhock, van Royen, dans les Plantes? Le Cœur bat-il dans tous les Animaux? Enfle-t-il leurs Veines de ces ruiſſeaux de Sang qui portent dans toute la Machine le Sentiment & la Vie? La chaleur, cet autre Cœur de la Nature, ce feu de la Terre & du Soleil, qui ſemble avoir paſſé dans l'Imagination des Poëtes qui l'ont peint; ce feu, dis je, fait également circuler les ſucs dans les tuyaux des Plantes, qui tranſpirent comme nous. Quelle autre Cauſe en effet pourroit faire tout germer, croitre, fleurir & multiplier dans l'Univers?

L'Air paroît produire dans les Végétaux les mêmes effets qu'on attribuë avec raiſon, dans l'Homme, à cette ſubtile liqueur des Nerfs, dont l'exiſtence eſt prouvée par mille Expériences.

C'eſt cet Elément, qui par ſon irritation & ſon reſſort fait quelquefois s'élever les Plantes au deſſus de la ſurface des Eaux, s'ouvrir & ſe fermer, comme on ouvre & ferme la main: Phénomène dont la conſidération a peut-être donné lieu à l'opinion de ceux qui ont fait entrer l'Ether dans les Eſprits Animaux, auxquels il ſeroit mêlé dans les Nerfs.

Si les fleurs ont leurs feuilles, ou *Pétales*, nous pouvons regarder nos Bras & nos Jambes, comme de pareilles Parties. Le *Nectarium*, qui eſt le Réſervoir du Miel dans certaines Fleurs, telles que la Tulippe, la Roſe &c. eſt celui du Lait dans la Plante fémelle de nôtre Eſpèce, lorsque la Mâle la fait venir. Il eſt double, & a ſon ſiège à la baze latérale de chaque *Pétale*, immédiatement ſur un Muſcle conſidérable, le Grand Pectoral.

On

On peut regarder la Matrice Vierge, ou plutôt non Groſſe, ou, ſi l'on veut, l'Ovaire, comme un Germe qui n'eſt point encore fécondé. Le *Stylus* de la femme eſt le Vagin; la Vulve, le Mont de Venus avec l'odeur qu'exhalent les Glandes de ces parties, répondent au *Stigma:* & ces choſes, la Matrice, le Vagin & la Vulve forment le *piſtille;* nom que les Botaniſtes Modernes donnent à toutes les Parties Femelles des Plantes.

Je compare le *Péricarpe*, à la Matrice dans l'état de Groſſeſſe, parcequ'elle ſert à envelopper le Fœtus. Nous avons notre *Graine*, comme les Plantes, & elle eſt quelquefois fort abondante.

Le *Nectarium* ſert à diſtinguer les Sexes dans notre Eſpéce, quand on veut ſe contenter du premier coup d'oeil, mais les recherches les plus faciles ne ſont pas les plus ſûres; il faut joindre le *Piſtille* au *Nectarium*, pour avoir l'Eſſence de la Femme; car le premier peut bien ſe trouver ſans le ſecond, mais jamais le ſecond ſans le premier, ſi ce n'eſt dans des hommes d'un embonpoint conſidérable, & dont les Mammelles imitent d'ailleurs celles de la Femme, jusqu'à donner du Lait, comme Morgagni & tant d'autres en rapportent l'Obſervation. Toute Femme imperforée, ſi on peut appeller Femme, un Etre qui n'a aucun Sexe, telle que celle dont je fais plus d'une fois mention, n'a point de Gorge; c'eſt le Bourgeon de la Vigne, ſur tout cultivée.

Je ne parle point du *Calice*, ou plûtot du *Corolla*, parcequ'il eſt étranger chez nous, comme je le dirai.

C'en

C'en eſt aſſez, car je ne veux point aller ſur les brisées de Corneille Agrippa. J'ai décrit Botaniquement la plus belle Plante de notre Eſpéce, je veux dire la Femme: Si elle eſt ſage, quoique métamorphoſée en fleur, elle n'en ſera pas plus facile à cueillir.

Pour nous autres Hommes, ſur lesquels un coup d'oeil ſuffit, Fils de Priape, Animaux Spermatiques, notre *Etamine* eſt comme roulée en Tube Cylindrique, c'eſt la *Verge;* & le Sperme eſt notre *Poudre* fécondante. Semblables à ces Plantes, qui n'ont qu'un Mâle, nous ſommes des *Monandria:* les Femmes ſont des *Monogynia,* parce qu'elles n'ont qu'un Vagin. Enfin le Genre Humain, dont le Mâle eſt ſéparé de la Fémelle, augmentera la Claſſe des *Dioecia:* Je me ſers des mots dérivés du Grec, & imaginés par Linœus.

J'ai cru devoir expoſer d'abord l'Analogie qui régne entre la Plante & l'Homme déjà formés, parcequ'elle eſt plus ſenſible & plus facile à ſaiſir. En voici une plus ſubtile, & que je vais puiſer dans la Génération des deux Régnes.

Les Plantes ſont Mâles & Fémelles, & ſe ſecoüent comme l'Homme, dans le Congrés. Mais en quoi conſiſte cette importante action qui renouvelle toute la Nature? Les Globules infiniment petits qui ſortent des Grains de cette Pouſſière dont ſont couvertes les Etamines des Fleurs, ſont enveloppés dans la Coque de ces Grains, à peu prés comme certains Oeufs, ſelon Needham & la vérité. Il me ſemble que nos gouttes de Semence ne répondent pas mal à ces Grains, & nos Vermiſſeaux à leurs Globules. Les Animalcules de l'Homme ſont véritablement enfermés dans deux liqueurs, dont la plus

commune, qui eſt le Suc des Proſtates, enveloppe la plus précieuſe, qui eſt la Semence proprement dite; & à l'exemple de chaque Globule de Poudre Végètale, ils contiennent vraiſemblablement la Plante Humaine en Mignature. Je ne ſai pourquoi Néedham s'eſt aviſé de nier ce qu'il eſt ſi facile de voir. Comment un Phyſicien ſcrupuleux, un de ces prétendus Sectateurs de la ſeule Expérience, ſur des Obſervations faites dans une eſpèce, oſe-t-il conclure que les mêmes Phénomènes doivent ſe rencontrer dans une autre, qu'il n'a cependant point obſervée, de ſon propre aveu? De telles concluſions tirées pour l'honneur d'une Hypotèſe, dont on ne hait que le nom, faché que la choſe n'ait pas lieu, de telles concluſions, dis je, en font peu à leur Auteur. Un Homme du mérite de Néedham, avoit encore moins beſoin d'exténuer celui de M. Géoffroy, qui, autant que j'en puis juger par ſon Mémoire ſur la Structure & les principaux uſages des Fleurs, a plus que conjecturé que les Plantes étoient fécondées par la Pouſſière de leurs Etamines. Ceci ſoit dit en paſſant.

Le liquide de la Plante diſſout mieux qu'aucun autre, la Matiére qui doit la féconder; de ſorte qu'il n'y a que la Partie la plus ſubtile de cette Matière qui aille frapper le but.

Le plus ſubtil de la Semence de l'Homme ne porte-t-il pas de même ſon Ver, ou ſon petit Poiſſon, jusques dans l'Ovaire de la Femme?

Néedham compare l'action des Globules fécondans à celle d'un Eolipile violemment échauffé. Elle paroit auſſi ſemblable à une eſpèce de petite Bileveſée, tant dans la Nature même, ou dans l'Obſervation, que dans la Figure que ce

Jeune

Digitized by Google

Jeune & Illuſtre Naturaliſte Anglois nous a donnée de l'Ejaculation des Plantes.

Si le Suc propre à chaque Végétal produit cette action d'une manière incompréhenſible, en agiſſant ſur les Grains de Pouſſière, comme l'eau ſimple fait d'ailleurs, comprenons-nous mieux comment l'Imagination d'un Homme qui dort, produit des Pollutions, en agiſſant ſur les Muſcles Erecteurs & Ejaculateurs, qui, même ſeuls & ſans le ſecours de l'Imagination, occaſionnent quelquefois les mêmes accidens? A moins que les Phénomènes qui s'offrent de part & d'autre, ne vinſſent d'une même Cauſe, je veux dire d'un Principe d'irritation, qui après avoir tendu les reſſorts, les feroit ſe débander. Ainſi l'Eau pure, & principalement le liquide de la Plante, n'agiroit pas autrement ſur les Grains de Pouſſière, que le Sang & les Eſprits ſur les Muſcles & les Réſervoirs de la Semence.

L'Ejaculation des Plantes ne dure qu'une Seconde ou deux; la nôtre dure-t-elle beaucoup plus? Je ne le crois pas: quoique la Continence offre ici des Variétés qui dépendent du plus ou moins de Sperme amaſſé dans les Véſicules Séminales. Comme elle ſe fait dans l'Expiration, il falloit qu'elle fût courte: Des plaiſirs trop longs euſſent été nôtre Tombeau. Faute d'Air ou d'Inſpiration, chaque Animal n'eût donné la Vie qu'aux dépens de la ſienne propre, & fût véritablement mort de plaiſir.

Mêmes Ovaires, mêmes Oeufs, même Faculté fécondante. La plus petite goute de Sperme contenant un grand nombre de vermiſſeaux, peut, comme on l'a vû, porter la Vie dans un grand nombre d'Oeufs.

Digitized by Google

Même Stérilité encore, même Impuiſſance des deux côtés. S'il y a peu de Grains qui frappent le but, & ſoient vraiment féconds, peu d'Animalcules percent l'Oeuf féminin, Mais dès qu'une fois il s'y eſt implanté, il y eſt nourri, comme le Globule de Poudre, & l'un & l'autre forment avec le tems l'Etre de ſon eſpéce, un Homme & une Plante.

Les Oeufs, ou les Graines de la Plante, mal à propos appellés *Germes*, ne deviennent jamais Fœtus, s'ils ne ſont fécondés par la Pouſſière dont il s'agit; de même une Femme ne fait point d'Enfans, à moins que l'Homme ne lui lance pour ainſi dire, l'abrégé de lui-même au fond des entrailles.

Faut-il que cette Pouſſière ait acquis un certain degré de maturité pour être féconde? La Semence de l'Homme n'eſt pas plus propre à la Génération dans le jeune Age, peut-être parce que notre petit Ver ſeroit encore alors dans un état de Nymphe, comme le Traducteur de Néedham l'a conjecturé. La même choſe arrive, lorsqu'on eſt extrémément épuiſé, ſans doute parce que les Animalcules mal nourris meurent, ou du moins ſont trop foibles. On ſéme en vain de telles graines, ſoit Animales, ſoit Végétales; elles ſont ſtériles & ne produiſent rien. La Sageſſe eſt la Mére de la fécondité.

L'Amnios, le Chorion, le Cordon Ombilical, la Matrice &c. ſe trouvent dans les deux Régnes. Le Fœtus Humain ſort-il enfin par ſes propres efforts de ſa Priſon Maternelle? Celui des Plantes, où, pour le dire Néologiquement, la Plante *Embrionée*, tombe au moindre mouvement, dés qu'elle eſt mûre: C'eſt l'Accouchement Végétal.

Si

Si l'Homme n'eſt pas une production Végétale, comme l'*Arbre de Diane*, & autres, c'eſt du moins un Inſecte qui pouſſe ſes Racines dans la Matrice, comme le Germe fecondé des Plantes dans la leur. Il n'y auroit cependant rien de ſurprenant dans cette idée, puisque Néedham obſerve que les Polypes, les Bernacles & autres Animaux ſe multiplient par Végétation. Ne taille-t-on pas encore, pour ainſi dire, un Homme comme un Arbre? Un Auteur univerſellement Savant l'a dit avant moi. Cette Forêt de beaux Hommes qui couvre la Pruſſe, eſt dûe aux ſoins & aux recherches du feu Roi. La Généroſité réüſſit encore mieux ſur l'Eſprit; elle en eſt l'aiguillon, elle ſeule peut le tailler, pour ainſi dire, en Arbres des Jardins de Marli, & qui plus eſt, en Arbres, qui, de ſtériles qu'ils euſſent été, porteront les plus beaux fruits. Eſt-il donc ſurprenant que les Beaux Arts prennent aujourd'hui la Pruſſe pour leur Païs natal? Et l'Eſprit n'avoit-il pas droit de s'attendre aux avantages les plus flatteurs, de la part d'un Prince qui en a tant?

Il y a encore parmi les Plantes des Noirs, des Mulâtres, des taches où l'Imagination n'a point de part, ſi ce n'eſt peut-être dans celle de Mr. Colonne. Il y a des Pannaches ſinguliers, des Monſtres, des Loupes, des Goëtres, des Queuës de Singes & d'Oiſeaux; & enfin, ce qui forme la plus grande & la plus merveilleuſe Analogie, c'eſt que les Fœtus des Plantes ſe nourriſſent, comme Mr. Monroo l'a prouvé, ſuivant un mélange du Mécaniſme des Ovipares & des Vivipares. C'en eſt aſſez ſur l'Analogie des deux Régnes.

Digitized by Google

CHAPITRE SECOND.

Je paſſe à la ſeconde Partie de cet Ouvrage, ou à la différence des deux Règnes.

La Plante eſt enracinée dans la Terre qui la nourrit, elle n'a aucuns beſoins, elle ſe féconde elle même, elle n'a point la Faculté de ſe mouvoir; enfin on l'a regardée comme un Animal immobile, qui cependant manque d'Intelligence, & même de Sentiment.

Quoique l'Animal ſoit une Plante mobile, on peut le conſiderer comme un Etre d'une eſpèce bien différente; car non ſeulement il a la puiſſance de ſe mouvoir, & le mouvement lui coute ſi peu, qu'il influe ſur la *Saineté* des Organes dont il dépend; mais il ſent, il penſe, & peut ſatisfaire cette foule de beſoins dont il eſt aſſiégé.

Les raiſons de ces variétés ſe trouvent dans ces variétés mêmes, avec les Loix que je vais dire.

Plus un Corps organiſé a de beſoins, plus la Nature lui a donné de moyens pour les ſatisfaire. Ces moyens ſont les divers dégrés de cette Sagacité, connüe ſous le nom d'Inſtinct dans les Animaux, & d'Ame dans l'Homme.

Moins un Corps organiſé a de néceſſités, moins il eſt dificile à nourrir & à élever, plus ſon partage d'Intelligence eſt mince.

Les Etres ſans beſoins, ſont auſſi ſans Eſprit: dernière Loi qui s'enſuit des deux autres.

L'Enfant collé au Téton de ſa Nourrice qu'il tette ſans ceſſe, donne une juſte idée de la Plante. Nouriſſon de la Terre,

Digitized by Google

Terre, elle n'en quitte le Sein qu'à la Mort. Tant que la Vie dure, la Plante eſt identifiée avec la Terre, leurs Viſcères ſe confondent & ne ſe ſéparent que par force. De là point d'embarras, point d'inquiétude pour avoir dequoi vivre; par conséquent point de beſoins de ce coté.

Les Plantes ſont encore l'amour ſans peine; car ou elles portent en ſoi le double Inſtrument de la Génération, & ſont les ſeuls Hermaprodites qui puiſſent s'engroſſer eux mêmes; ou ſi dans chaque Fleur les Sèxes ſont ſéparés, il ſuffit que les Fleurs ne ſoient pas trop éloignées les unes des autres, pour qu'elles puiſſent ſe mêler enſemble. Quelquefois même le Congrés ſe fait, quoique de loin, & même de fort loin. Le Palmier de Pontanus n'eſt pas le ſeul Exemple d'Arbres fécondés à une grande diſtance. On ſait depuis longtems que ce ſont les Vents, ces Meſſagers de l'Amour Végétal, qui portent aux Plantes fémelles le Sperme des mâles. Ce n'eſt point en plein vent que les nôtres courent ordinairement de pareils risques.

La Terre n'eſt pas ſeulement la Nourrice des Plantes, elle en eſt en quelque ſorte l'Ouvriére; non contente de les allaiter, elle les habille. Des mêmes ſucs qui les nourriſſent, elle ſait filer des habits qui les enveloppent. C'eſt le *Corolle*, dont j'ai parlé, & qui eſt orné des plus belles couleurs. L'Homme, & ſurtout la Femme, ont le leur en habits & en divers ornemens, durant le jour; car la nuit ce ſont des Fleurs presque ſans enveloppe.

Quelle différence des Plantes de notre eſpèce, à celles qui couvrent la ſurface de la Terre! Rivales des Aſtres, elles forment

forment le brillant émail des Prairies; mais elles n'ont ni peines, ni plaiſirs. Que tout eſt bien compenſé! Elles meurent comme elles vivent, ſans le ſentir. Il n'etoit pas juſte que qui vit ſans plaiſir, mourût avec peine.

Non ſeulement les Plantes n'ont point d'Ame, mais cette Subſtance leur étoit inutile. N'ayant aucune des néceſſités de la Vie Animale, aucune ſorte d'inquiètude, nuls ſoins, nuls pas à faire, nuls déſirs, toute ombre d'Intelligence leur eût été auſſi ſuperflüe, que la Lumiére à un Aveugle. Au défaut de Preuves Philoſophiques, cette raiſon jointe à nos Sens, dépoſe donc contre l'Ame des Végétaux.

L'Inſtinct a été encore plus légitimement refuſé à tous les corps fixement attachés aux Rochers, aux Vaiſſeaux, ou qui ſe forment dans les Entrailles de la Terre.

Peut-être la formation des Minéraux ſe fait-elle, ſuivant les Loix de l'Attraction, en ſorte que le Fer n'attire jamais l'Or, ni l'Or le Fer, que toutes les Parties hétérogènes ſe repouſſent, & que les ſeules homogènes s'uniſſent, ou font un Corps entr'elles. Mais ſans rien décider dans une obſcurité commune à toutes les Générations; parce que j'ignore comment ſe fabriquent les Foſſiles, fandra-t-il invoquer, ou plûtôt ſuppoſer une Ame, pour expliquer la formation de ces Corps? Il ſeroit beau, (ſurtout après en avoir dépouïllé des Etres Organiſés, où ſe trouvent autant de Vaiſſeaux que dans l'Homme,) il ſeroit beau, dis je, d'en vouloir revêtir des Corps d'une Structure ſimple, groſſière & compacte!

Imaginations, Chimerès antiques, que toutes ces Ames prodiguées à tous les Régnes! Et Sottiſes aux Modernes qui, ont

ont eſſaié de les rallumer d'un ſouffle ſubtil! Laiſſons leurs noms & leurs Mânes en Paix; le Galien des Allemands, Sennert, ſeroit trop maltraité.

Je regarde tout ce qu'ils ont dit comme des jeux Philoſophiques & des Bagatelles qui n'ont de mérite que la difficulté, *difficiles nugæ*. Faut-il avoir recours à une Ame pour expliquer la croiſſance des Plantes, infinement plus prompte que celle des Pierres? Et dans la Végétation de tous les Corps, depuis le plus mol jusqu'au plus dur, tout ne dépend-il pas des Sucs Nourriciers plus ou moins terreſtres, & appliqués avec divers dégrés de force à des Maſſes plus ou moins dures? Par là en effet je vois qu'un Rocher doit moins croître en cent ans, qu'une Plante en 8. jours.

Au reſte il faut pardonner aux Anciens leurs Ames Générales & Particulières; Ils n'étoient point verſés dans la Structure & l'Organiſation des Corps, faute de Phyſique Expérimentale & d'Anatomie. Tout devoit être auſſi incompréhenſible pour eux, que pour ces Enfans, ou ces Sauvages, qui voyant pout la première fois une montre, dont ils ne connoiſſent pas les reſſorts, la croyent animée, ou douée d'une Ame comme eux, tandis qu'il ſuffit de jetter les yeux ſur l'Artifice de cette Machine, Artifice ſimple, & qui ſuppoſe véritablement, non une Ame qui lui appartienne en propre, mais celle d'un Ouvrier Intelligent, ſans lequel jamais le Hazard n'eût marqué les Heures & le Cours du Soleil.

Nous beaucoup plus éclairés par la Phyſique, qui nous montre qu'il n'y a point d'autre Ame du Monde que Dieu & le mouvement; d'autre Ame des Plantes, que la chaleur; plus

Digitized by Google

éclairés par l'Anatomie, dont le Scalpel s'eſt auſſi heureuſement exercé ſur elles, que ſur nous & les Animaux; enfin plus inſtruits par les Obſervations Microſcopiques qui nous ont découvert la Génération des Plantes, nos Yeux ne peuvent s'ouvrir au grand jour de tant de Découvertes, ſans voir, malgré la grande Analogie expoſée ci-devant, que l'Homme & la Plante différent peut-être encore plus entr'eux, qu'ils ne ſe reſſemblent. En effet l'Homme eſt celui de tous les Etres connus jusqu'à préſent, qui a le plus d'Ame, comme il etoit nèceſſaire que cela fût; & la Plante celui de tous auſſi, ſi ce n'eſt les Minéraux, qui en a & en devoit avoir le moins. La belle Ame après tout, qui ne s'occupant d'aucuns Objets, d'aucuns Déſirs, ſans Paſſions, ſans Vices, ſans Vertus, ſurtout ſans Beſoins, ne ſeroit pas même chargée du ſoin de pourvoir à la nourriture de ſon Corps.

Après les Végétaux & les Minéraux, Corps ſans Ame, viennent les Etres qui commencent à s'animer: tels ſont le Polype, & toutes les Plantes Animales inconnuës jusqu'à ce jour, & que d'autres heureux Trembleys découvriront avec le tems.

Plus les Corps dont je parle, tiendront de la Nature Végétale, moins ils auront d'Inſtinct, moins leurs Opérations ſuppoſeront de Discernement.

Plus ils participeront de l'Animalité, ou feront des Fonctions ſemblables aux nôtres, plus ils ſeront généreuſement pourvûs de ce Don précieux. Ces Etres mitoyens ou mixtes, que j'appelle ainſi, parce qu'ils ſont Enfans des deux Règnes, auront en un mot d'autant plus d'intelligence, qu'ils

ſeront

Digitized by Google

ſeront obligés de ſe donner de plus grands Mouvemens pour trouver leur ſubſiſtance.

Le dernier, ou le plus vil des Animaux, ſuccéde ici à la plus ſpirituelle des Plantes Animales; J'entens celui qui de tous les véritables Etres de cette eſpèce, ſe donne le moins de mouvemement, ou de peine, pour trouver ſes Alimens & ſa Femelle, mais toujours un peu plus que la première Plante Animale. Cet Animal aura plus d'inſtinct qu'elle, quand ce ſurplus de Mouvement ne ſeroit que de l'épaiſſeur d'un Cheveu. Il en eſt de même de tous les autres; à proportion des inquiétudes qui les tourmentent; car ſans cette Intelligence rélative aux beſoins, celui-ci ne pourroit allonger le cou, celui-là ramper, l'autre baiſſer ou lever la tête, voler, nager, marcher, & celà viſiblement exprès pour trouver ſa nourriture. Ainſi, faute d'aptitude à réparer les pertes que font ſans ceſſe les Bêtes qui tranſpirent le moins, chaque Individu ne pourroit continuer de vivre: il périroit à meſure qu'il ſeroit produit, & par conſéquent les Corps le ſeroient vainement, ſi Dieu ne leur eût donné à tous, pour ainſi dire, cette Portion de lui-même, que Virgile exalte ſi magnifiquement dans les Abeilles.

CHAPITRE III.

Rien de plus charmant que cette Contemplation, elle a pour objet cette Echelle ſi imperceptiblement graduée, qu'on voit la Nature exactement paſſer par tous ſes degrés, ſans jamais ſauter en quelque ſorte un ſeul Echelon dans toutes ſes productions diverſes. Quel Tableau nous offre le Spectacle

de l'Univers! Tout y eſt parfaitement aſſorti, rien n'y tranche; ſi l'on paſſe du Blanc au Noir, c'eſt par une infinité de nüances, ou de dégrés, qui rendent ce paſſage infiniment agréable.

L'Homme & la Plante forment le blanc & le noir; les Quadrupèdes, les Oiſeaux, les Poiſſons, les Inſectes, les Amphibies, nous montrent les couleurs intermediaires qui adouciſſent ce frappant contraſte. Sans ces couleurs, ſans les Opérations Animales, toutes différentes entr'elles, que je veux déſigner ſous ce nom; l'Homme, ce ſuperbe Animal, fait de boüe comme les autres eût crû être un Dieu ſur la Terre, & n'eût adoré que lui.

Il n'y a point d'Animal ſi chétif & ſi vil en apparence, dont la vûë ne diminuë l'Amour propre d'un Philoſophe. Si le Hazard nous a placés au haut de l'Echelle, ſongeons qu'un rien de plus ou de moins dans le Cerveau, où eſt l'Ame de tous les Hommes, (excepté des LEIBNITZIENS,) peut ſur le champ nous précipiter au bas, & ne mépriſons point des Etres qui ont la même Origine que nous. Ils ne ſont à la vérité qu'au ſecond rang, mais ils y ſont plus ſtables & plus fermes.

Deſcendons de l'homme le plus ſpirituel, au plus vil des Végétaux, & même des Foſſiles; remontons du dernier de ces Corps au premier des Génies, embraſſant ainſi tout le Cercle des Règnes, nous admirerons partout cette uniforme variété de la Nature. L'Eſprit finit-il ici? Là on le voit prêt à s'éteindre, c'eſt un feu qui manque d'alimens; ailleurs il ſe rallume; il brille chez nous, il eſt le Guide des Animaux.

Il y auroit à placer ici un curieux Morceau d'Hiſtoire Naturelle, pour démontrer que l'Intelligence a été donnée à tous les Animaux en raiſon de leurs beſoins; mais à quoi bon

bon tant d'Exemples & de Faits? Ils nous ſurchargeroient ſans augmenter nos lumières, & ces Faits d'ailleurs ſe trouvent dans les Livres de ces Obſervateurs infatigables, que j'oſe appeller le plus ſouvent les Manœuvres des Philoſophes.

S'amuſe qui voudra à nous ennuier de toutes les Merveilles de la Nature; que l'un paſſe ſa Vie à obſerver les Inſectes; l'autre à compter les petits Oſſelets de la Membrane de l'Ouïe de certains Poiſſons; à meſurer même, ſi l'on veut, à quelle diſtance peut ſauter une Puce, pour paſſer ſous ſilence tant d'autres miſerables objets; pour moi qui ne ſuis curieux que de Philoſophie, qui ne ſuis faché que de ne pouvoir en étendre les bornes, la Nature Active ſera toujours mon ſeul point de vuë. J'aime à la voir au loin, en grand, comme en général, & non en particulier, ou en petits détails, qui quoique néceſſaires juſqu'à un certain point dans toutes les Sciences, communément ſont la marque du peu de génie de ceux qui s'y livrent. C'eſt par cette ſeule maniére d'enviſager les choſes, qu'on peut s'aſſurer que l'Homme non ſeulement n'eſt point entiérement une Plante, mais n'eſt pas même un Animal comme un autre. Faut-il en repeter la raiſon? C'eſt qu'ayant infiniment plus de beſoins, il falloit qu'il eût infiniment plus d'Eſprit.

Qui eût crû qu'une ſi triſte Cauſe eût produit de ſi grands effets? Qui eût crû qu'un auſſi fâcheux aſſujétiſſement à toutes ces importunes néceſſités de la Vie, qui nous rappellent à chaque inſtant la misère de notre Origine & de notre Condition, qui eût crû, dis-je, qu'un tel principe eût été la ſource de notre bonheur, & de notre dignité; diſons plus,

Digitized by Google

de la Volupté même de l'Eſprit, ſi ſupérieure à celle du Corps? Certainement ſi nos beſoins, comme on n'en peut douter, ſont une ſuite néceſſaire de la Structure de nos Organes, il n'eſt pas moins évident que notre Ame dépend immédiatement de nos beſoins, qu'elle eſt ſi alerte à ſatisfaire, & à prévenir, que rien ne va devant eux. Il faut que la Volonté même leur obéïſſe. On peut donc dire que notre Ame prend de la force & de la ſagacité, à proportion de leur multitude, ſemblable à un Général d'Armée qui ſe montre d'autant plus habile & d'autant plus vaillant, qu'il à plus d'ennemis à combattre.

Je ſai que le Singe reſſemble à l'Homme par bien d'autres choſes que les Dens; l' Anatomie comparée en fait foi: quoiqu'elles ayent ſuffi à Linæus pour mettre l'Homme au rang des Quadrupèdes, (à la tête à la vèrité). Mais quelle que ſoit la docilité de cet Animal, le plus ſpirituel d'entr'eux, l'Homme montre beaucoup plus de facilité à s'inſtruire. On a raiſon de vanter l'excellence des Opérations des Animaux, elles méritoient d'être rapprochées de celles de l'Homme; Des-Cartes leur avoit fait tort, & il avoit ſes raiſons pour cela; mais quoiqu'on en diſe, & quelques prodiges qu'on en raconte, ils ne portent point d'atteinte à la Prééminence de notre Ame; elle eſt bien certainement de la même pâte & de la même fabrique; mais non, ni à beaucoup près, de la même qualité. C'eſt par cette qualité ſi ſupèrieure de l'Ame humaine, par ce ſurplus de lumières, qui réſulte viſiblement de l'Organiſation, que l'Homme eſt le Roi des Animaux, qu'il eſt le ſeul propre à la Société, dont ſon induſtrie a inventé les Langues, & ſa Sageſſe, les Loix & les Mœurs. Il me

Digitized by Google

Il me reſte à prèvenir une Objection qu'on pourroit me faire. Si votre Principe, me dira-t-on, étoit généralement vrai, ſi les beſoins des Corps étoient la meſure de leur Eſprit, pourquoi jusqu'à un certain âge, où l'Homme a plus de beſoins que jamais, parce qu'il crôit d'autant plus, qu'il eſt plus près de ſon origine, pourquoi a-t-il alors ſi peu d'Inſtinct, que ſans mille ſoins continuels, il périroit infailliblement, tandis que les Animaux à peine éclos, montrent tant de ſagacité, eux qui, dans l'hypotèſe, & même dans la vérité, ont ſi peu de beſoins.

On fera peu de cas de cet Argument, ſi l'on conſidère que les Animaux venant au monde, ont déjà paſſé dans la Matrice un long tems de leur courte Vie, & de là vient qu'ils ſont ſi formés, qu'un Agneau d'un jour, par exemple, court dans les Prairies, & broute l'herbe, comme Père & Mère.

L'Etat de l'Homme-fœtus eſt proportionnellement moins long; il ne paſſe dans la Matrice qu' $\frac{1}{17}$ poſſible de ſa longue vie; or n'étant pas aſſés formé, il ne peut penſer, il faut que les Organes ayent eû le tems de ſe durcir, d'acquérir cette force qui doit produire la lumière de l'Inſtinct, par la même raiſon qu'il ne ſort point d'étincelles d'un Caillou, s'il n'eſt dur. L'Homme né de parens plus nus; plus nu, plus délicat lui même que l'Animal, ne peut avoir ſi vîte ſon Intelligence: tardive dans l'un, il eſt juſte qu'elle ſoit précoce dans l'autre; il n'y perd rien pour attendre, la Nature l'en dédommage avec uſure, en lui donnant des Organes plus mobiles & plus déliés.

Pour former un Diſcernement, tel que le nôtre, il falloit donc plus de tems que la Nature n'en emploie à la Fabrique de celui des Animaux; il falloit paſſer par l'Enfance, pour arri-

ver

ver à la Raiſon, il falloit avoir les déſagrémens & les peines de l'Animalité, pour en retirer les avantages qui caractériſent l'Homme.

L'Inſtinct des Bêtes donné à l'Homme naiſſant n'eût point ſuffi à toutes les infirmités qui aſſiègent ſon Berceau. Toutes leurs Ruſes ſuccomberoient ici. Donnez réciproquement à l'Enfant le ſeul Inſtinct des Animaux qui en ont le plus, il ne pourra ſeulement pas lier ſon Cordon Ombilical, encore moins chercher le Téton de ſa Nourrice. Donnez aux Animaux nos premières incommodités, il y périront tous.

J'ay enviſagé l'Ame, comme faiſant partie de l'Hiſtoire Naturelle des Corps animés, mais je n'ai garde de donner la différence graduée de l'une à l'autre, pour auſſi nouvelle que les raiſons de cette gradation. Car combien de Philoſophes, & de Théologiens mêmes, ont donné une Ame aux Animaux; de ſorte que l'Ame de l'Homme, ſelon un de ces derniers, eſt à l'Ame des Bêtes, ce que celle des Anges eſt à celle de l'Homme, & apparemment toujours en remontant, celle de Dieu à celle des Anges.

FIN.

Digitized by Google

CINQUIÉME MEMOIRE

POUR SERVIR

À

L'HISTOIRE NATURELLE

DE

L'HOMME.

Mm LES

Digitized by Google

Digitized by Google

LES

ANIMAUX

PLUS QUE

MACHINES.

Les Bêtes ne ſont pas ſi Bêtes que l'on penſe.

Molière.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES

ANIMAUX

PLUS QUE

MACHINES.

AVANT Descartes, aucun Philoſophe n'avoit regardé les Animaux comme des Machines. Depuis cet homme célébre, un ſeul moderne des plus hardis s'eſt aviſé de réveiller une Opinion, qui ſembloit condamnée à un oubli, & même à un mépris perpétuel; non pour vanger ſon compatriote, mais portant la témérité au plus haut point, pour apliquer à l'homme ſans nul détour ce qui avoit été dit des Animaux, pour le dégrader, l'abaiſſer à ce qu'il y a de plus vil, & confondre ainſi le Maitre & le Roi avec ſes ſujets.

IL eſt bon d'humilier de tems en tems la fierté & l'orgueil de l'homme; mais il ne faut pas que ce ſoit au préjudice de la verité.

Digitized by Google

Ceux qui veulent que les Animaux n'aient point d'Ame, de peur que l'homme ne puiſſe ſe diſpenſer de ſe mettre dans leur claſſe, & de n'être que le premier entr'égaux, ont beau entaſſer forces ſur forces, Argumens ſur Argumens, les traits que lancent ces téméraires, retombent ſur eux, & n'atteignent point cette ſublime ſubſtance.

Je ſai que la figure des Animaux n'eſt pas tout à fait humaine; mais ne faut-il pas être bien borné, bien peuple, bien peu Philoſophe, pour déferer ainſi aux apparences, & ne juger de l'arbre, que ſur ſon écorce? Que fait la forme plus ou moins belle, où ſe trouvent les mêmes traits ſenſiblement gravés de la même main? L'Anatomie comparée nous offre les mêmes parties, les mêmes fonctions; c'eſt par tout le même jeu, le meme ſpectacle. Les ſens internes ne manquent pas plus aux Animaux, que les externes: par conſéquent ils ſont doüés comme nous de toutes les facultés ſpirituelles qui en dépendent, je veux dire de la Perception, de la Mémoire, de l'Imagination, du Jugement, du Raiſonnement; toutes choſes que Boerhaave a prouvé apartenir à ces ſens. D'où il s'enſuit que nous ſavons par Théorie, comme par la Pratique de leurs Opérations, que les Animaux ont une Ame produite par les mêmes combinaiſons que la nôtre; & cependant, comme on le verra dans la ſuite, tout à fait diſtincte de la Matière. Rien de plus vrai que ce Paradoxe.

Laissons là des conſidérations triviales. Les rêves des Animaux, à haute, & à baſſe voix, comme les nôtres; leur réveil en ſurſaut; leur Mémoire, qui les ſert ſi bien; ces craintes, ces inquiétudes, leur air embaraſſé en tant d'occaſions;

leur

Digitized by Google

leur joye, à la vüe d'un Maitre & d'un mêts chéri; leur choix des moyens les plus propres à ſe tirer d'affaire, tant de ſignes ſi frappans ne ſuffiroient-ils pas pour prouver que nôtre vanité, en leur aſſignant l'Inſtinct, pour nous décorer de cet Etre bizarre, inconſtant & volage, nommé la Raiſon, nous a plus diſtingués de nom, que d'effet? Mais, dit-on, la parole manque aux Animaux! Admirable Objection! Dites auſſi qu'ils marchent à quatre pattes, & ne voyent le Ciel, que couchés ſur le dos; reprochez enfin à l'Auteur de la Nature l'innocent plaiſir qu'il a pris à varier ſes ouvrages.

Qui prive les Animaux du don de la Parole? *Un rien* peut être. Ce *rien* de Fontenelle, qui le diſtingue autant lui-même de presque tous les autres hommes, que ceux-ci le ſont des brutes. Peut-être encore que ce foible obſtacle ſera un jour levé; la choſe n'eſt pas impoſſible, ſelon l'Auteur de *l'Homme Machine.* Le ſéduiſant exemple que celui de ſon grand ſinge! Et les beaux projets qui lui ont paſſé par la tête!

Si les hommes parlent, ils doivent ſonger qu'ils n'ont pas toûjours parlé. Tant qu'ils n'ont été qu'à l'Ecole de la Nature, des ſons inarticulés, tels que ceux des Animaux, ont été leur premier langage. Antérieur à l'art & à la Parole, c'eſt celui de la Machine, il n'appartient qu'à elle. Par combien d'ailleurs de geſtes & de ſignes, le langage le plus muët peut-il ſe faire entendre! Quelle Expreſſion naïve & ingenüe! Quelle Energie, dont tout le monde eſt frappé, que tout le monde comprend, miſes en regard de ſons arbitraires, qui battent l'air, & n'expriment rien pour l'étranger qui les entend!

Digitized by Google

tend! Quoi! faut il donc parler, pour paroître ſentir & réfléchir? Parle aſſés, qui montre du ſentiment. Première preuve de l'Ame des Animaux. La parfaite Analogie qui eſt entr'eux & nous, fournit la ſeconde, & la démontre; c'eſt la conſcience intime qu'ils ont, comme nous, de leurs propres ſenſations.

Si on pouvoit être Auteur, ſans faire, comme le pieux Rollin, un vain étalage de ce qu'on ſait, & de ce qu'on ne ſait pas, en faudroit-il davantage pour être en droit de conclure qu'il y a autant d'injuſtice à refuſer une Ame aux Animaux, qu'il y en auroit à eux, à ne pas reconnoître la nôtre, avec toute ſa ſupériorité?

Poursuivons donc, puisqu'il eſt écrit qu'il y aura toûjours des Auteurs, c'eſt à dire, des Gens dont la profeſſion eſt de s'amuſer à retourner le nez de cire, & comme l'habit des ſçiences, pour faire de la même matiére ſans ceſſe remaniée & remachée, un livre d'une forme, non ſeulement préſentable aux Lecteurs, mais aux Libraires, qui comme (*) le *Monſeigneur* de Voltaire, meſurent communément l'ouvrage à la Toiſe.

Rassurez-vous cependant, je ne ferai point un Volume pour prouver ma Thèſe. Je me contenterai de faire voir que c'eſt l'Ame, & non le corps, qui voit, entend, veut, ſent; & qu'enfin tout ce que certains attribüent au Mécanisme des Corps animés, dans leur ſyſtême Epicuro-Cartéſien retourné & mal couſu, ne dépend abſolument que de l'Ame, & que tout s'opère par la puiſſance de cet Etre immortel.

Tellæ

(*) Templ. du Goût.

Digitized by Google

Telle eſt la Carriére que j'ai à parcourir; je n'y ai encore jetté que le premier coup d'oeil. Commençons par prouver que c'eſt l'Ame qui voit, & comment.

Vous croyez ſans doute avec tous les Phyſiciens & Métaphyſiciens, que l'Ame ne pourroit voir ſans la propagation de l'image tracée ſur la Rétine, ou du moins ſans quelque impreſſion de cette image, qui produiſe une ſenſation dans le Cerveau. Vous êtes dans l'erreur. Cela pouvoit bien être autrefois; mais depuis le grand Théoricien Tralles, on peut dire de la Vüe, ce que Molière fait dire du Foye à un de ſes Perſonnages: „les choſes ont bien changé.„

Pour que l'Ame voye, il n'eſt pas néceſſaire que les images paſſent jusqu'au Cerveau, il ſuffit que les objets s'y repréſentent, ou plûtôt y ſoyent aperçus: Il ſuffit que le Deſſein reſte tracé ſur cette Tunique, jusqu'à ce qu'il ſoit effacé par un nouveau Coloris. Tant que les Peintures ſont ſur cette Membrane, l'Ame les voit ſans autre interceſſion; lorsqu'elles n'y ſont plus, elle s'en ſouvient. Voilà tout le miſtére.

Remarquez, s'il vous plaît, que pour bien juger des Objets, il ne faut en être, ni trop loin, ni trop près. Voulez vous que les mêmes images peintes ſur la Rétine, le ſoyent auſſi dans le Cerveau? Vous risquez d'éblouïr l'Ame par la force de la réverbération. Plus ſenſible qu'aucun Thermometre, elle monteroit, s'agiteroit, & ſortiroit de cette aſſiette tranquille, qui fait ſon ſang froid. Il n'y auroit plus de Philoſophes; tous les hommes ſeroient Enthouſiaſtes, Eſpèce d'Epileptiques faciles à connoître à l'écume qui leur vient à la bouche, à la moindre Opinion hardie, toûjours ſûre de leur

Digitized by Google

déplaire, dès qu'elle les contrédit & bleſſe leur Amour propre.

Comme l'œil ne ſe voit point dans un miroir trop proche de lui, l'Ame ne pourroit voir des images qui la toucheroient. C'eſt pourquoi le prudent Médecin de Breslau a jugé à propos de reculer le foyer de la Viſion. C'eſt bien fait, grand Docteur! L'Ame eſt ſi diſtincte du Corps, qu'on peut bien l'iſoler, & la détacher des piéces néceſſaires à l'Ouvrage de ſa Miſſion. Outre qu'il eſt dangereux qu'un corps puiſſe immédiatement l'affecter, de crainte qu'elle ne fît partie réelle du Viſcère, dont elle n'eſt que partie Idéale, ou Métaphyſique.

Cela poſé, l'Ame ſemblable à un Chaſſeur à l'Affût, du haut de ſon Obſervatoire, n'attend que le débrouïllement des humeurs de l'œil, pour apercevoir & ſaiſir tout ce qui paſſe devant ſa fenêtre. Elle a une lunette toute prête & dreſſée exprès, c'eſt le Nerf Optique. La fenêtre, ou plutôt la guérite, eſt à peine ouverte, que la longuevüe a déjà ſervi; & pourvû ſeulement que l'Inſtrument ſoit bien conditionné, que le Verre ne ſoit ni humide, ni opaque, l'Ame pourra clairement voir tous les objets qui s'offriront à ſes regards, ſans que cet énorme paquet de moëlle, où ſont enſévelies nos Ames toutes vivantes, puiſſe l'en empêcher.

Si les figures pouvoient paſſer au Cerveau par les yeux, elles y paſſeroient auſſi par la porte du goût. Il y a ſi peu de différence, ou plutôt une ſi parfaite reſſemblance entre les Corps *ſapides*, & viſibles, que nous ne ſerions point obligés de recourir à la Chymie, pour connoître la forme des Molécules, qui agiſſent ſur les Papilles nerveuſes de la langue & du Palais.

Digitized by Google

Palais. Une Réflexion auſſi ſenſée enleve les ſuffrages, & m'a paru ſans réplique. Courage, courage, Docteur; vous ouvrez là une brillante carrière.

Portraits de la Nature, recevez donc les mêmes ordres que les flots de la Mer: vos limites ſont marquées; vous pénétrerez jusqu'à la Rétine; mais vous y reſterez, y voltigeant ſans ceſſe tour à tour, ſans jamais aller plus loin! Un Hercule moderne a fierement planté au fond de l'œil les Colonnes inébranlables de ſon ſyſtème, & ces colonnes ſont vôtre *nec plus ultra.*

Mais le moyen de ne pas admirer Tralles, ſurtout lorsqu'enchanté à juſte titre des ſurprenantes merveilles dont le Globe de l'œil contient un monde, il ne peut ſe refuſer à ſon aſpect à une ſorte d'Enthouſiasme! Diſons avec lui; „oüi, ſans doute, ce bel Organe contient quelque choſe de „plus que tout ce qu'on nomme corps & matiére, quelque „choſe de ſurnaturel & de divin.“ On n'oſe pas en faire le ſiége de l'Ame, cela ſeroit trop nouveau; mais peut-être n'aura-t-elle pas dédaigné de mettre la dernière main à ce merveilleux ouvrege. Il ſe peut dumoins que, comme une Salamandre qui ſe métamorphoſeroit en Sylphe, elle ait volontiers quitté le feu du Cerveau, pour venir de tems en tems prendre le frais dans l'air de l'oeil, où ſi elle n'a pas tout purifié, comme un autre Socrate, elle a du moins laiſſé en ſortant des traces éternelles de la Divinité dont elle fait portion. *Et vera inceſſu patuit Dea.*

L'Ouïe répond à la Viſion, & ſe fait de même. Le Nerf Acouſtique, ou auditif, ayant pénetré dans l'oreille, s'y dilate

en une toile, ou membrane également fine, ſuivant en cela cette conſtante Uniformité que la Nature moutre partout. Cette Toile qui revêt & tapiſſe les Canaux demi-circulaires, eſt le ſiége de l'Ouïe, ainſi que la Rétine eſt celui de la Vüe. Tel eſt le Centre, où vont aboutir tous les rayons ſonores. L'air mis en mouvement par quelque cauſe que ce ſoit, communique un léger frémiſſement au Tympan; celui-ci aux petits oſſelets de l'ouie, qui mettent en branle l'Air interne, lequel enfin frappe l'Expanſion infinement molle & délicate dont j'ai parlé. Cette Tunique a à peine foiblement tremblé, que l'Ame a déjà entendu. C'eſt elle qui voit, qui entend dans l'Oiſeau, comme dans le Géometre & le Métaphyſicien. Il n'y a que les Poiſſons, qui ne ſoyent pas ſoumis au même Mécanisme; ils entendent fort bien ſans le ſecours d'un Organe pareil à celui des autres Animaux. L'eau ébranlée par le ſon, porte par la communication du mouvement qui ſe propage d'ondes en ondes, porte, dis-je, la même ſenſation à leur *ſenſorium commune*, peût-être par le ſeul toucher. Comme les ſourds ont leurs oreilles en quelque ſorte dans leurs yeux, qui en ſemblent meilleurs; & les aveugles, leurs yeux dans leur Tact, qui n'eſt cependant pas toûjours auſſi exquis chez les uns, que chez les autres; (car quelle différence de celui de Saounderſon, au toucher de nos Quinze-vingt!) la Nature n'a pas voulu ſans doute priver les Poiſſons de ce même dédommagement de l'Organe de l'Ouie, quoique ce qui le remplace, ce qui préciſement conſtitüe leur Ouïe, ne ſoit pas connu.

Le Spectacle & la Conſidération des Corps animés nous offrent

offrent à chaque pas tant de prodiges, que la ſeule fabrique de l'Ame pouvoit les expliquer.

Iº Une auſſi petite maſſe que celle du Cerveau, fût-elle conçue étendüe en une ſurface cent fois plus mince que la plus légère feuille d'or, ne peut être, ſelon Tralles, le rendez-vous de cette multitude inombrable d'images & de ſons, que l'on veut y être propagée & miſe en dépôt. C'eſt une Galerie qui ne peut contenir tant de Tableaux.

IIº Quel ſeroit le langage des Animaux, müet, ou non, s'exprimant par des Paroles, ou par des Geſtes! Quelle Confuſion! Quand je penſe au ſeul Catalogue des Connoiſſances d'un homme, tel que Boerhaave, & au nombre des Pages qu'il occupe dans Tralles qui a pris la peine de le faire, j'aime à conclure avec lui, que comme tant de Peintures ne peuvent former qu'on Cahos, ou un *Amphigouri*, d'Images dans les meilleures têtes; tant de ſons entrés dans le Cerveau, n'en peuvent ſortir que pêle-mêle, avec la confuſion des langues de la Tour de Babel, & comme en une eſpéce de déroute.

Si l'Ame n'eût eu la puiſſance de vóir & d'entendre au loin par elle même, pour ſe rappeller enſuite les ſons & les images au premier Acte de ſa Volonté; ſi elle n'eût pris ſur elle de juger des Corps, indépendamment des ſens ſoumis à leur Action, & ſans aucun rapport de ces vils *Commis*; plus de clarté, plus de triage, plus de diſtinction d'Idées: Impoſſibilité de donner à l'une la préférence ſur l'autre. Comment les contempler, les ſéparer, les rapprocher, les combiner? Où ſont, s'écrie merveilleuſement nôtre Docte Commentateur, où ſont les Tiroirs, & le Commode aſſez vaſte, pour mettre l'Idée,

Digitized by Google

ou la repréſentation de chaque choſe en un tel ordre, ſi bien en ſon lieu & ſa vraïe place, qu'elle ſoit facile à trouver. Le Cerveau, Magazin, Arſenal, ou Répertoire de toutes nos Idées! eh! fi; fi donc encore une fois! Il ne manque plus que de définir ainſi la Mémoire, pour donner dans tous les travers du Matérialisme. Mais je veux que l'Impreſſion des Objets externes paſſe jusqu'au Cerveau; qu'on me diſe donc quelle place un ſon, quelle place une image occupent dans ce Viscère; comment une ſimple Machine peut s'accoutumer à diſtinguer les voix entr'elles, celles des animaux, de l'homme, de la femme, (& par elles, leurs différens âges,) & de cet Amphibie ſans barbe, qui n'eſt ni homme, ni femme, qui n'a de ſexe, que l'ombre du ſien, & de talens, que celui de chanter. Que tous nos ſavans *Machiniſtes* nous diſent, par quelle Mécanique ce je ne ſai quel reſſort ſentant qu'on met dans la ſubſtance, qui elle-même le compoſe, ſe ſouvient d'une voix qu'on n'a entendüe qu'une ſeule fois, & il y a vingt ans! Enfin qu'on réponde à St. Auguſtin, (j'ai droit de l'exiger,) lorsqu'il objecte avec Tralles & autres, plus ſolidement peut-être que ceux qui ont lû Locke & Condillac ne ſe l'imaginent: "Par „quel ſens des Idées toutes ſpirituelles, celle de la penſée, par „exemple, & celle de l'être, ſeroient-elles entrées dans l'En„tendement? Sont-elles lumineuſes, ou colorées, pour être „entrées par la vüe? D'un ſon grave, ou aigu, pour être en„trées par l'Ouïe? D'une bonne, ou mauvaiſe odeur, pour „être entrées par l'Odorat? D'un bon, ou d'un mauvais goût, „pour être entrées par le gout? Froides, ou chaudes, pour „être entrées par l'attouchement? Que ſi on ne peut rien ré-

„pondre

„pondre qui ne ſoit déraiſonnable; il faut avoüer que toutes „nos Idées ſpirituelles ne tirent en aucune ſorte leur Origine „des ſens; mais que nôtre Ame a la faculté de les former de „ſoi-même.„

Demandons moins; qu'on nous diſe ſeulement qu'elle eſt la Couleur ou l'Image d'un ſon; quelle eſt cette Peinture, qui de la Rétine, ſe propage au Cerveau; quelle eſt enfin cette trace des Eſprits Animaux, par laquelle tout s'explique ſi commodément. Et ſi on ne peut ſatisfaire une juſte Curioſité, nous ſerons en droit d'admettre un Etre dans le Corps, diſtinct eſſentiellement du corps, Etre qui du moins donne des Raiſons *ſpirituelles* de tous les Phénomènes du Régne penſant.

Chimeres donc à jamais répudiées, à jamais reléguées chez les Philoſophes non Chrêtiens, toutes ces traces, ces Veſtiges, ces Impreſſions des Corps dans le Cerveau! Car comme tout ce que j'ai dit des ſens nobles, s'applique tres bien aux *Roturiers*, parmi leſquels rien de ſi ignoble, rien de ſi bourgeois, me ſemble, que le Tact, il s'enſuit que l'Odorat à plus forte raiſon n'aura pas plus de privilége, que l'Ouïe & la Vüe. Ainſi l'Impreſſion des odeurs aura ordre de ne point pénétrer au de là de ce nerf des Narines, tenu frais par la fine membrane de Schneider, qui le couvre, pour le mettre à l'abri des injures de l'air, & l'empêcher de ſe racornir. En effet l'Ame qui entend ſans oreille, tandis que le Corps n'entend point avec deux, n'a pas beſoin de nez, pour ſentir de loin ces Corpuſcules volatils, qui ſe font un jeu de la rappeller de la foibleſſe à la force, & de la Mort à la Vie.

Mais où s'arrêtent ces *Effluvia* de Boyle? Quel nouveau Tral-

Tralles marquera leur limites? Qui nous dira jusqu'où s'exhale l'évaporation des Corps odoriférens? Qui oſera décider, ſi la *Quinteſſence* des Anciens, ou *l'Eſprit Recteur* des Modernes s'arrête à la prémière, ou a la force de monter jusqu'*à la ſeconde Région* du Cerveau, ſemblable à ces rayons qui s'éteignent, en entrant par la cornée, avant que d'avoir paſſé à *la Chambre poſtérieure de l'oeil;* à moins cependant que le plus fin Tabac d'Eſpagne, qui ne peut ſe faire jour au travers des petits trous de l'Os Ethmoïde exactement remplis par les filamens du Nerf olfactif, ne réſolut ce grand Problême?

Que d'embaras! que d'incertitude par tout! Qui fixera encore le point, où s'arrête la progreſſion du mouvement imprimé par le Toucher? Qui dira jusqu'où le Tact fait monter les Eſprits Animaux dans le thermometre des Nerfs? Se dépouilleroient-ils de leur ſenſation? Perdroient-ils la nouvelle modification qu'ils ont reçüe, avant que de percer le Crâne, comme les Artères Vertébrales & Carotides quittent une partie de leur Tunique muſculeuſe; ceux-là, pour faire honneur à l'Ame, qui du bout du doit peut juger des Corps, comme on le voit dans les aveugles; celles-ci, pour ne pas troubler la raiſon par une élaſticité inſupportable, qui nous eût peut-être tous rendus fous.

Cela accordé au Docteur Tralles, c'eſt ſans fondement qu'on s'eſt imaginé que les ſenſations ſe portoient jusqu'au Cerveau, où elles ne faiſoient que paſſer, plus vîte que l'Eclair, au travers du crible des Organes des ſens; & même que le Principe ſenſitif, ou l'Ame, ne recevoit aucune ſenſation, ſi elle ne pénétroit jusqu'au Cerveau, qui eſt prouvé par tant d'Expériences

Digitized by Google

siences & d'observations incontestables, être le siége de cette divine substance.

Ne dissimulons cependant rien; il est des Hypothèses favorables à la propagation ultérieure des sons, des images, en un mot des sensations. Je vais les exposer.

Les Objets sont représentés au fond de l'oeil sur la Rétine; cette membrane est l'expansion du Nerf Optique; ce Nerf part de la moëlle du Cerveau; il est composé de fibres circulairement arrangées, qui forment une cavité imperceptible, dans laquelle coulent des Esprits animaux, aussi invisibles que cette cavité. Or on conçoit aisément dans ce tube nerveux, autant de petites fibres, qu'il y a de points dans l'Image de l'objet, de sorte que chacune étant ébranlée par l'action des rayons qui forment cette Image, semble pouvoir porter au Cerveau, qui doit le rendre à l'Ame, un ébranlement toûjours diminutivement proportionel, à mesure qu'il se propage, au point coloré, ou à l'impression qu'elle a reçüe.

Tel est le premier Systême, qui n'est peut-être *solide*, que du nom des parties qu'on met en jeu, pour expliquer ce Phénomène.

Voici le second. Ce n'est plus l'ondulation des fibres nerveuses, qui produit les sensations dans le Cerveau; c'est le reflux des Esprits, comme effarouchés. Globuleux, ils roulent en tous sens avec facilité; ils peuvent reculer & avancer; tous à la file, dans une seule fibrille, comme les Carosses du Cours dans une allée, (je ne trouve point de comparaison plus sensible,) les premiers sont à peine mis en branle, qu'ils rétrogradent, pressent les seconds, ceux-ci les troisiémes; & ainsi toujours

ſuite, comme à la Mer retirante, dont ils ſont la très ſubtile Image, jusqu'à ce qu'enfin toutes les files ou ſéries d'Eſprits parviennent à cette partie du Cerveau, que perſonne n'a jamais vüe, ſi ce n'eſt feu Mr. de la Peyronie; ou qu'on a vüe, ſans la connoître, & que les Medecins nomment *ſenſorium commune*, lequel *ſenſorium* a été placé presque dans toutes les parties du Cerveau, mais principalement, (depuis qu'il a été détroné de la glande Pinéale,) dans le corps calleux, & dans ce point où l'on a fauſſement conjecturé que ſe raſſembloient tous les Nerfs.

A preſent ſera-ce le Choc du liquide, ſi étonnément mobile & délié, qui produira la ſenſation proprement dite? Sera-ce le retour des Eſprits refoulés, comme le Jourdain contre leur origine? Ou ſera-ce le mouvement continué le long de la Corde optique ſolide?

A Dieu ne plaiſe que nous admettions aucun de ces Syſtèmes! Nous marchons avec trop de zele ſur les pas du *Blache* de la Faculté de Breslau. *Quelle Idée aurions-nous de notre Ame*, ſi les ſenſations qui la déterminent, dépendoient d'un changement proportionel à ce point presque Mathématique dont j'ai parlé, dépendoient d'une diviſion à l'infini de la matière ſenſitive, laquelle n'eſt elle-même que le mouvement imprimé au Nerf, mouvement que certains, à cauſe de ſa ſubtilité, ont cru lui-même immatériel? La belle ſenſation, qui ſeroit produite par un ſeul point coloré, ſonore &c. dont l'effet ſe partageroit à toute une immenſe ſuite de globules nerveux! La belle Ame, qui ne ſentiroit & ne penſeroit, qu'en conſéquence d'une impreſſion qui iroit toujours s'affoibliſſant, pour

mourir

enfin à ſa dernière retraite! La Nature peut bien reconnoître une ſi grande ſimplicité; mais ce qui lui fait honneur, n'en fait point à un Etre incompréhenſible, qui eſt autant au deſſus d'elle, que le Ciel l'eſt de la Terre. *Longè jam proximus intervallo.*

Je ne veux point fermer les yeux ſur tout ce qu'on allégue, ou peut alléguer, en faveur de l'une ou de l'autre Hypothèſe. Je conviens que le fardeau d'une Image ſi infiniment diviſée, ne ſeroit pas plus difficile à porter d'un coté, qu'à recevoir de l'autre; ſoit dans la ſuppoſition du reflux des Eſprits, ſoit dans celle de la marche du mouvement, ou de la propagation du changement des Organes ſenſitifs. Je ſai qu'il y a une parfaite Analogie qu'on n'a point encore aſſés fait valoir, entre la Rétine & le Cerveau: Que ces deux ſubſtances nous offrent le même ſpectacle; même blancheur, même molleſſe, même délicateſſe par tout, tant vasculeuſe que nerveuſe. La branche reſſemble au tronc; & le pavillon, ou l'Antichambre, à l'appartement du Maître. J'ajouterai une choſe qui ne s'eſt preſentée à aucun Auteur que je ſache; c'eſt que la parfaite Homogénéité, ou ſimilitude que je viens de remarquer, me paroit être la raiſon probable pour laquelle la Viſion ſe fait toûjours ſur la Rétine; excepté chés ceux qui, pour mieux voir, ont apparemment cru qu'il étoit à propos de couvrir d'un voile noir le verre de la lanterne magique, je veux dire, d'abſorber les rayons dans la noirceur de la Choroïde.

Que vous dirai-je de plus? Que le Nerf optique ne paroît s'infinuer dans l'orbite & percer l'œil, que pour y venir chercher l'impreſſion des Corps, au devant desquels ce tube ner-

nerveux paroit s'avancer; qu'il ne ſemble embraſſer les humeurs de l'oeil ainſi nommées, quoique improprement ou aſſés mal, que pour réünir plus de rayons raſſemblés dans la vaſte & mince étendüe de ſa ſurface déployée; pour ne rien laiſſer échaper, ne rien perdre, & tout mieux ſentir par ſa fineſſe exquiſe. Quoi, encore? Que les maladies du Nerf optique arrêtent en chemin la matière, ou le mouvement qui alloit faire ſentir le Cerveau, & l'Ame dans ce Viſcère, comme la preſſion arrête ou étouffe le ſon, au lieu même où elle ſe fait, d'autant plus qu'elle eſt plus forte.

Mais voyez, je vous prie, combien dangereuſes ſont les conſéquences de telles Hypothèſes! Elles ne vont rien moins qu'à prouver, I°. que les Impreſſions des Corps vont, malgré Tralles, frapper le Cerveau dans la ſanté, puis qu'il n'y a que les maladies, ou les obſtacles qu'elles font intervenir au commerce interrompu des deux ſubſtances, qui puiſſent s'oppoſer à cette propagation. II°. Les mêmes concluſions, ſi elles n'étoient pas *forcées*, ſembleroient donner gain de cauſe au *pitoiable* Auteur de *l'Homme Machine*, en faiſant du Cerveau une eſpèce de nape blanche, tendüe exprés au dedans du Crâne pour recevoir l'image des Objets, du fond de l'oeil; comme la ſerviette appliquée au mur la reçoit, du fond de la Lanterne magique. Or cela ne crie-t-il pas vengeance, de rappeller auſſi hardiment le Syſtème d'Epicure, dans un tems auſſi éclairé par la Religion, que le nôtre; Syſtème, qui dans celui de Ciceron, brillant Philoſophe, étoit déja fort décrié, & tourné en ridicule.

Ce n'eſt pas tout, bien d'autres calamités coulent de la même ſource empoiſonnée. Le *ſenſorium* eſt dans le Cerveau, & l'A-

& l'Ame dans ce *ſenſorium*, non comme ces boëtes de Nuremberg, mais comme un timbre dans une montre. Ce timbre ne ſonne pas toûjours; il eſt ſeulement toûjours prêt à ſonner, à *interroger l'heure* au premier coup de marteau, comme parle le triomphant rival de Lucréce, dans un Poëme moderne qu'on ne peut comparer à l'ancien. Mais qui donne ce coup? Faut-il le répeter? Le choc des fluides rétrogradans, ou des ſolides, qui ne peuvent être ébranlés, ſans ébranler l'Ame, laquelle eſt, pour ainſi dire, à l'extrémité du Bâton, où, comme on ſait, la force du mouvement portée de fibres en fibres, ſe fait principalement ſentir. Quelle Hypothèſe plus malheureuſe & plus impie!

Loin d'ici tous ces agens corporels & groſſiers, qui déshonorent les Ames animales par des comparaiſons mécaniques & triviales, bien dignes des vils ouvriers qui les font. Qui voit, qui entend, qui ſent par ſoi-même & de loin, n'a que faire qu'on ait la complaiſance d'aller au devant d'elle, pour obviet à une foibleſſe de Myope, que ne peut avoir une vûe auſſi forte que celle de nôtre Ame. Loin d'ici encore une fois toute Doctrine, qui fait du Cerveau une table originairement raſe & polie, ſur laquelle rien ne viendroit ſe deſſiner, ſans cette ouverture des ſens où paſſe toute la Nature; mais qui ainſi vitrée, pour être magnifiquement ornée, & former un jour la plus belle Galerie de Tableaux, n'attend que les couleurs de la Nature & le ciſeau de l'Education. Une telle Doctrine en effet, comme tout ce qui conduit au Matérialisme, devroit être despotiquement bannie, ou plutôt punie.

Mais que j'aime la Contradiction, ou du moins l'irréſolu-

tion dans laquelle, dirai-je le disciple, ou le rival de Boerhaave, & après lui l'admirateur de Haller, fait tomber ce grand homme, lorsqu'au lieu de lui faire ſimplement expoſer les Syſtèmes, comme il a vraiſemblablement fait dans tous les tems, on lui fait expliquer en vacillant la Viſion, tantôt par une Hypotheſe, & tantôt par une autre! Ce qui fait bien voir, dit-on, quel Labyrinthe ſans iſſûe eſt la Viſion, puiſqu'un tel homme ne ſait quel parti prendre & enſeigner. *O Commentatores, doctum Pecus!* Savantes *Machoires!*

Quoi de plus propre à dégouter des Syſtèmes! Et que Tralles montre de Jugement, en rejettant ceux-mêmes qui ſemblent nous forcer d'en choiſir un d'entr'eux!

Concluons donc avec ce judicieux Auteur, que le Cerveau a beau attendre, & paroître fait exprès, pour recevoir une nouvelle modification, avec celle des Organes qui la lui transmettent, il ne lui vient pas le moindre lambeau d'Image; pas le moindre rayon ſonore; pas la moindre réfléxion de lumière. Le jour eſt dans l'oeil, & la nuit dans la tête. En conſéquence de ce jour là, l'Ame voit cependant. O prodige! O myſtère! C'eſt tout ce qu'on ſait. Newton, le grand Newton, qui ſemble avoir paſſé les bornes de l'Eſprit humain, monté, l'optique à la main, ſur les épaules quarrées de tous ces Animaux qu'on appelle Anatomiſtes, n'en ſavoit pas davantage. Au fait de la choſe, il ignoroit le *quo-modo*. Et celui qui a été tout enſemble l'Architecte & le Réformateur d'un Art, dont les Manœuvres que je viens de nommer, lui ont fourni, n'en déplaiſe à Tralles, presque tous les matériaux, portant cependant devant ſoi le flambeau d'une toute autre Théorie, que l'immortel

tel Anglois, n'en a pas vû plus loin. „A l'occasion de la peinture des Objets sur la Rétine, disoit-il, l'Ame voit: Je ne sai „rien de plus (si ce n'est des Systèmes,) sur tous les sens, dont „je me fais gloire d'ignorer l'action ultérieure & immédiate.„

Si telle est la pénétration de l'Esprit humain dans ceux qui l'ont portée le plus loin, ôque l'Homme a bien sujet de s'enorgueillir!

Enfin peu m'importent tout les Systèmes; il est facile de se consoler d'une ignorance que les seuls ignorans n'avoüent point. Je plaide pour l'Ame de mes frères; & pourvû que ce soit elle qui voie, & non le Corps, c'est tout ce que je demande; car ce qui se dit d'un sens, est aussi applicable à tous les autres, que ce qui se dit des Animaux, l'est mutuellement à l'Homme. Or Aristote m'accorde cette grande vérité, lui qui n'est pas accusé de favoriser le Spiritualisme. Tant mieux! Plus de dispute; j'ai trouvé le point fixe, d'où je vais partir pour dépouiller des Organes injustement élevés sur les débris du Principe qui les anime, & détroner pour jamais le Tyran usurpateur de l'Empire de l'Ame; c'est la *matière*, à laquelle il est tems de faire succéder *l'Esprit*.

Tout le domaine de nôtre vaste entendement vient d'être réduit à un seul principe par un jeune Philosophe que je mets autant au dessus de Locke, que celui-cy au dessus de Descartes, de Mallebranche, de Leibnitz, de Wolff &c. Ce Principe s'appelle Perception, & il naît de la sensation qui se fait dans le Cerveau.

C'est une chose assés singulière, qu'après avoir nié la propagation de l'impression des sens jusqu'au Cerveau, j'admette cepen-

cependant ce qui la ſuppoſe; mais Tralles vous l'avoüera; nous autres Auteurs, Gens diſtraits, nous perdons de vüe nos Principes; nous accordons ce que nous avons nié; nous nions ce que nous avons accordé; & comme les Aſtronomes ne s'étonnent pas d'une erreur de quelques milliers de lieües dans leurs Calculs de la diſtance des Planetes, ſuivant Mr. de Fontenelle, une douzaine de contradictions nous ſemblent une bagatelle, tant l'art eſt difficile!

Au fond ne vaut-il pas mieux rendre enfin juſtice à la vérité, que de s'opiniatrer, comme un ſot, contr'elle? Oüi, le changement que l'action des corps externes occaſionne dans les Nerfs des Organes ſenſitifs, eſt porté par ces tuiaux au Cerveau, qui éprouve, en conſéquence du nouveau mouvement qu'il reçoit, une modification nouvelle; & par elle, une nouvelle façon de ſentir, à laquelle on a donné le nom de *ſenſation*. Ce que portent les Nerfs ébranlés, n'en eſt que la matière, ou la cauſe matérielle. Otez cette ſenſation, comme dans tous les cas, où ce qui alloit la produire, eſt arrêté en chemin, comme par d'inſurmontables *Ganglions*; vous n'aurez point de perception, l'Ame n'apercevra pas plus, que ne ſentira le Cerveau.

Ainsi en faiſant l'expoſition de cette nouvelle Doctrine, demandons grace pour tant de paroles perdües; à condition cependant qu'il nous ſera permis de ne pas dire des choſes à l'avenir. Car qui en dit? Dans cette Idée nous ſuivrons le célébre Commentateur de Leibnitz.

Les ſenſations forment ce que Wolf appelle les *Idées matérielles*; les perceptions forment les *Idées ſenſitives*. Les Idées maté-

matérielles ſont naître les idées ſenſitives, & réciproquement celles-ci donnent lieu à la génération de celles là.

Tel ſentiment, telle perception répond donc toujours à telle ſenſation; & telle ſenſation, à tel ſentiment; de ſorte que la même diſpoſition phyſique du Cerveau produit toûjours les mêmes idées, ou la même diſpoſition Métaphyſique dans l'Ame. Vous croirez peut-être que cette perpétuelle coéxiſtence & identité entre ces deux fabriques d'idées corporelles & incorporelles, eſt un vrai Matérialisme? Point du tout. Wolff vous aſſurera que cela n'empêche pas leur diſtinction eſſentielle; que les premières ſont Enfans de la Chair & du ſang; tandis que les ſecondes plus ſublimes, s'élevent à l'Etre, auquel elles appartiennent, l'Eſprit pur. D'où il s'enſuit que les unes ne ſont que des cauſes accidentelles ou occaſionnelles, mais nullement eſſentielles ou abſolües, des autres.

Mais pour former ces idées matérielles, Wolff a dû admettre cette propagation jusqu'au Cerveau, des impreſſions produites par les corps externes ſur les Organes ſenſitifs; auſſi ne s'y eſt-il pas refuſé. Il conſent que les Nerfs ſoient ébranlés jusqu'à leur Origine; & c'eſt la nouvelle modification produite par cet ébranlement, qu'il a jugé à propos d'appeller *Idées matérielles:* Mais il ne veut pas qu'elles demeurent plus longtems tracées dans le Viſcère de l'Ame, que Tralles, les Images des objets repréſentés ſur la Rétine. Il veut encore que les idées ſenſitives aient le même ſort, qu'elles s'éclipſent, quand l'attention ceſſe d'être appliquée à ces perceptions; que l'Ame les perde de vüe, & ne puiſſe enfin ſe les rappeller que par la Mémoire, par l'Imagination, ou par une cauſe ou diſpo-

ſition interne corporelle, tout à fait ſemblable à celle qui avoit originairement occaſionné ces perceptions. Voici comment cela peut mieux, dit-on, ſe concevoir. Quoique ces deux genres ſi différens d'Idées ne ſoient point *actu*, ni dans le Cerveau, ni dans l'Ame, elles ſont cependant *potentiellement*, comme parle nôtre Docteur, dans ces deux ſubſtances; de manière que, *poſitis ponendis*, elles pourront s'exciter & s'engendrer tour à tour. Telle cauſe externe, je le ſuppoſe, aura fait naître telle ſenſation; telle cauſe interne corporelle aura enſuite la même vertu; mais la même Idée matérielle, comme on l'a dit, réveille toûjours le même ſentiment de l'Ame, qu'elle a une fois produit, comme ce ſentiment donne lieu à la ſenſation dont il eſt émané. Ce qui eſt toûjours vrai, ſoit que l'Idée ſenſitive naiſſe de l'Idée matérielle, ou des cauſes incorporelles dont j'ai fait mention.

Tel eſt ce flux & reflux continuel de mouvemens, de ſenſations, & de penſées, qui ſe répondent ſi parfaitement, qu'un Géomètre ne manqueroit pas de dire qu'il eſt clair que l'Ame eſt au corps, ce que le corps eſt à l'Ame, & réciproquement, dans la plus grande exactitude. Mais les Idées raiſonnables, ſpirituelles, réfléchies, ſont ſans doute auſſi intimément liées aux ſenſitives, que celles-ci le ſont aux Matérielles. On obſerve par tout la même chaîne & les mêmes dépendances. Le Cerveau reçoit-il une nouvelle impreſſion? Nouvelle Idée dans l'Ame. Celle-ci s'affecte-t'il d'une nouvelle Idée? Non ſeulement il en réſulte les mêmes mouvemens & les mêmes ſenſations dans le Corps; mais ſi cette affection eſt proonde, l'attention s'en mêle; c'eſt elle qui la conſidère, l'examine,

Digitized by Google

mine, la retourne. Alors elle prend le nom de Réfléxion, faculté de l'Ame qui ſert à combiner un ſentiment & tous ſes rapports, avec une infinité d'autres qui ſe repréſentent par les cauſes ſpirituelles, ou corporelles, dont on a parlé. C'eſt ainſi que l'Ame n'a qu'à ſe replier en quelque ſorte ſur elle-même, pour exercer ſes plus brillantes facultés, les étendre, montrer du génie, de la force, de la ſagacité; ſemblable à un rayon qui ne ſe réfléchit point, ſans devenir plus actif; ou, ſi l'on veut, à une Draperie qu'un heureux pli du Peintre ou du Graveur embellit.

Laissons l'Hypothèſe des Perceptions Wolffiennes, déjà donnée dans tant d'Ouvrages, & particulièrement en peu de mots dans *l'Hiſtoire Naturelle de l'Ame*. Quelque plaiſante qu'elle ſoit, il ſera encore plus agréable, de contempler le merveilleux concert du Corps & de l'Ame dans la mutuelle Génération de leurs goûts & de leurs Idées; & c'eſt un Apologue Original, de je ne ſai quel Auteur badin, qui va nous donner ce petit divertiſſement Philoſophique. Le Cerveau parle le premier, & l'Ame répond.

D. „Comment trouvez-vous le ſucre?
R. „Comme vous, doux.
D. „Le Jus de Citron?
R. „Acide.
D. „L'Eſprit de Vitriol?
R. „Beaucoup plus acide.
D. „Le Quinquina?
R. „Amer.
D. „Le ſel marin? &c.

 R. „Sot-

R. „Sottes queſtions! Comme vous, encore une fois, & toû-
„jours comme vous. Depuis que j'ai perdu les *Idées in-*
„*nées*, & les belles prérogatives dont Descartes & Staahl
„m'avoient ſi généreuſement gratifiée, êtes-vous à ſavoir
„que je ne reçois rien que de vous, & que vous ne rece-
„vez rien que de moi; que je ne me gouverne que par
„vos volontés, comme vous ne vous réglez que ſur les
„miennes. Ainſi donc point de diſpute & grand ſilence,
„nous ſommes faits pour être toûjours d'accord. Les
„Préjugés ſeuls pouvoient mettre le Divorce, où ſont
„naturellement la complaiſance & les mêmes penchans.

Rien de plus juſte, rien de plus ſenſé, rien de plus conforme au vrai, que ces réponſes de l'Ame. Il étoit difficile de mieux *peindre*, quoiqu'en riant, le commerce intime des deux Subſtances, & la Génération réciproque des Idées de l'Ame par celles du Corps: *Ridendo dicere verum, quid vetat?* En effet chacun n'a qu'à rentrer en ſoi, pour ſentir que l'Ame n'eſt pas plus contrédite par le Cerveau, tout groſſier qu'il paroît, que lui-même ne l'eſt par l'Ame, beaucoup plus polie. Mêmes ſenſations, toutes choſes égales, mêmes Goûts des deux parts, mêmes Opinions, même façon de ſentir & de penſer. Si l'Ame en change avec le Corps, le Corps en change avec l'Ame. Enfin l'imitation eſt ſi parfaite, qu'on peut dire que c'eſt une vraie ſingerie, ou une vraie Comédie qui ſe joüe dans le Cerveau, ſoit qu'on rêve, ſoit qu'on veille, ſans qu'on puiſſe décider lequel du Corps & de l'Ame a été le premier Acteur, ou, ſi l'on veut, le premier Singe, parce qu'on ne ſait lequel des deux a commencé le premier. Et c'eſt apparem-

ment

Digitized by Google

ment ce qui aura jetté dans le Matérialisme, tous ces petits Philoſophes qui ne jugent que ſur l'écorce des choſes.

N'OUTRONS rien; quelqu'unis & intimément liés que ſoient entr'eux l'Ame & le Cerveau, leur bonne intelligence ne dure pas toûjours. C'eſt comme en Mariage; le ménage va mal, quand les cœurs ſont mal aſſortis. Deux Chiens pris enſemble, ne tirent pas plus, chacun de ſon côté, qu'une pauvre Ame timorée par le ſcrupule, & des Nerfs, qui, ſi on les laiſſoit faire, imaginent qu'ils auroient bien du plaiſir à le braver. De là, de cette ſource empoiſonnée, toutes ces contrarietés qui ont fait imaginer pluſieurs Ames aux Philoſophes embaraſſés de deviner l'Enigme de l'Homme; de là ces peines & ces combats, ſi flatteurs pour la Raiſon & pour la vertu, quand elles peuvent par hazard faire pancher la balance de leur côté & remporter la Victoire.

PLUS l'Education eſt contraire à la Nature, plus il en réſulte dans le courant de la Vie d'incompatibilité entre les deux ſubſtances. La vaincre, cette contrariété, c'eſt le triomphe de l'Homme, qui ſeul a ce pouvoir, comme je le dirai plus au long, lorsque j'aurai occaſion de faire ſentir combien l'Homme, tout Animal qu'il eſt, eſt cependant au deſſus de tous les Animaux. Je ne négligerai pas de dire en paſſant qu'il y a eu des Philoſophes qui ont ſingulièrement expliqué cette bizarre contradiction de l'Homme avec lui-même; c'eſt par la mépriſe des Ames, qui ſe trompant de porte, entrent dans les corps qui ne leur conviennent pas, & laiſſent là ceux qui leur étoient deſtinés. Ce ſont ces étourdies, dit-on, qui font les Gens diſtraits, ceux qui prennent la femme d'autrui pour

pour la leur, ceux qui ſifflent, chantent, danſent, ou tournent le dos, au moment même qu'on répond aux queſtions qu'ils viennent de faire. Si cela étoit, l'Ame d'un Poëte pourroit bien ne pas s'accomoder de ces mépriſes; elle ne ſe trouveroit pas à l'aiſe, ni tranquille, dans un ſang bouïllant & courageux. Toûjours inquiéte & en proye aux plus grandes anxietés, elle n'auroit d'autre reſſource que celle des Plantes transplantées; car alors dégénérer, c'eſt aquérir. Mais le ſang auroit-il tant d'influence ſur l'Ame? Il n'y a qu'un Medecin qui puiſſe ſoutenir ce Paradoxe. *Tres Medici, duo Athei.* Wolff n'a pas été la dupe de leur Matérialisme le mieux masqué.

METTONS un vernis sérieux ſur ce badinage; & puisque nous en ſommes à l'entrée de l'Ame dans les corps animés, & que cela nous conduit naturellement au Myſtère de l'union des Subſtances, faiſons ici quelques queſtions à ce ſujet avec toute la modeſtie qui nous convient.

L'AME ſeroit-elle attirée dans les Corps des Animaux, du ſein de la Divinité, dont Platon, enchanté de la beauté de la ſienne, a voulu qu'elle fît portion? Y ſeroit-elle attirée, comme une Planète l'eſt par une autre Planète? Seroit-ce par ſa propre impulſion, plutôt que par attraction? Seroit-ce par un mouvement machinal, qu'elle ſeroit portée vers nous, ou par ce mouvement de pitié, de compaſſion, ou d'humanité qui nous engage à montrer le chemin à un malheureux qui s'égare? Auroit-elle deſcendu du Ciel ſur la Terre, pour nous éclairer dans les ténébres & les préjugés de la Vie? Hélas! Pour un préjugé, dont elle ſecoüe le joug, elle reçoit les Entraves de cent.

N'AU-

N'auroit-elle pas plus de goût, plus de ſympathie à s'unir à telle Machine, qu'à telle autre, afin de compenſer des reſſorts d'une trop grande vivacité, par le Phlegme de la Raiſon & du bon ſens; & réciproquement la lenteur des rouës du corps, par ſon action & par ſon feu? La Sympathie que nous éprouvons tous les jours dans les Cercles, & auprès des Tapis verds, rend cette conjecture plauſible.

Mais tout ceci ne touche point encore le but que je me ſuis propoſé. Par quelle ſorte d'emboîtement, d'Articulation, de Charnière, de contact enfin, l'Ame ſeroit-elle agencée avec le Cerveau? Surnageroit-elle ſur ſa ſuperficie, comme l'huile ſur l'eau; beaucoup plus active ſur le corps, quoique moins nubile à ſes particules les plus mobiles & les plus déliées? Cette union vous paroit étrange! Mais le plus précieux des Métaux, l'or ne s'amalgame-t-il pas ſans peine avec un vil ſémi-métal? Ainſi le pur Eſprit qui nous anime, ſe fondroit avec quelque point Cortical ou Médullaire du Cerveau. Ainſi le *Mercure* de nos Ames, pour emprunter cette autre comparaiſon de la Chymie, s'amalgameroit ici avec le *fer* de nos Organes, ſans qu'aucunes *Crudités* puſſent l'en empêcher.

Mais non, queſtions frivoles & puériles, toutes celles qu'on peut faire à ce ſujet! Songeons que ce qui eſt corps, ſe lie étroitement à ce qui ne l'eſt pas; ce qu'on conçoit, à ce dont on n'a aucune ombre d'idée; ce qui n'a point de parties, à ce qui en a: ce qui ne peut être ni vû, ni touché ni ſoumis en aucune manière à nos ſens, à ce qu'il y a de plus ſenſible, de plus groſſier, de plus palpable. Songeons que le, viſible

visible se joint à l'invisible, le matériel au spirituel, l'indivisible au divisible à l'infini. Comment une aussi foible Intelligence que la nôtre, pourroit-elle comprendre l'Ouvrage d'un Dieu, qui pour se jouër de fières Marionettes, a voulu par sa toute Puissance unir deux choses aussi contraires que le feu & l'eau, & serrer d'étroits liens ce qui n'offre aucune prise l'un à l'autre? Hélas! comme dit plaisamment Voltaire, „nous „ignorons comment on fait des Enfans, & nous voulons sa„voir comment on fait des Idées.„ L'union de la Cause est aussi incompréhensible, que la Génération de ses effets.

Mais que dis-je! Pardon, Leibnitziens; vous avez appris à l'Europe étonnée que ce n'est que Métaphysiquement que sont liées les deux substances qui composent l'Homme, & que, quoique l'Ame n'habitât point dans le Corps, elle n'en exerçoit pas moins sur lui un empire harmonique & corrélatif. Ainsi voilà un grand Mystére dévoilé! Quelle sagacité d'avoir senti les inconvéniens de placer l'Ame dans un lieu, où il n'y a que du mouvement, & où elle ne pouvoit agir que par ce mouvement Mécanique!

Quoiqu'il en soit, comme c'est par la volonté que l'Ame agit, & que c'est elle qui fait sa gloire & son triomphe, nous allons un peu moins légérement que nous n'avons fait, exposer sa force & son despotisme sur le Corps.

Non seulement il est certain, (& personne n'en peut disconvenir, sans avoir perdu le bon sens,) que le Corps est soumis à la Volonté dans les Animaux, mais on voit qu'elle se fait obéir plus vîte que l'éclair ne parcourt; tant elle semble tenir en Souveraine les rênes des Organes qui lui sont subor-

Digitized by Google

ſubordonnés. Figurez vous la Volonté, pour en avoir une belle Image, lançant du haut de la glande Pinéale, ou d'ailleurs, (puisqu'elle en eſt déchüe, malgré l'autorité de Descartes,) lançant, dis-je, ſes Eſprits, comme Jupiter lance ſa foudre du haut des Nües. Voilà ſes Miniſtres: la Volonté dit, les Eſprits volent, & les Muſcles obéïſſent. Or voici comment tout cela ſe fait.

La Moëlle Epinière n'eſt que la Moëlle allongée plus raſſemblée, plus compacte; on peut dire que c'eſt le Cerveau même, qui descend, s'accommode, & ſe moule au Canal des Vertébres. Combien de Nerfs partent de la Subſtance médullaire de ce canal! Et que ſont-ils eux-mêmes? Une prolongation en forme de petits cordons, de cette Moëlle de l'Epine; de cordons creux, dans la cavité desquels ſe fait une vraie circulation d'Eſprits Animaux, comme de ſang dans les vaiſſeaux ſanguins, & de Lymphe dans les vaiſſeaux Lymphatiques, quoique les yeux armés des plus excellens microſcopes n'aient jamais pû voir, ni tonte l'induſtrie Anatomique découvrir, ni ce ſubtil fluide, ni le dedans des tuiaux qu'il parcourt avec la vivacité de la lumière. Ces Eſprits qu'on admet, quoiqu'inviſibles, tandis que tant de *libertins* ne croient point à l'Ame, parce qu'elle ne tombe pas ſous les ſens; ces Eſprits, dis-je, ſont originairement une production du plus pur ſang de l'Animal, de celui qui monte au Cerveau, tandis qu'il eſt néceſſaire que le plus épais deſcende; c'eſt ce ſang vif & mobile qui les donne à filtrer; ils paſſent de la ſubſtance Corticale dans la Médullaire, enſuite dans la Moëlle allongée, dans celle de l'Epine, & enfin dans les Nerfs qui en

partent, pour aller, inviſiblement gros d'Eſprits, porter avec eux le ſentiment & la vie dans toutes les parties du Corps.

Arrivés aux Muſcles, ces Nerfs s'inſinüent dans leur maſſe, s'y diſtribuënt par tout, & s'y ramifient, jusqu'à s'y perdre enfin. On ne peut plus les ſuivre, ils ſe dérobent aux meilleures loupes, aux plus ſubtiles injections; il n'y a point d'art connu pour les débrouïller & les découvrir; on ne ſait, & vraiſemblablement on ignorera toûjours ce qu'ils deviennent. Mais comme tout ce qui prend vie dans les Animaux ſent la moindre piqueure, il eſt probable que ces Organes du mouvement & du ſentiment, ou ſe changent en fibres grêles muſculeuſes, (qui alors ſeroient conſéquemment une vraie prolongation des Nerfs, comme les Poils,) ou pénétrent tellement ces fibres, & s'entrelacent ſi bien avec elles, qu'il n'eſt pas poſſible de trouver un ſeul point dans un muſcle, dont le ſentiment ne manifeſte pas la préſence, ou le mêlange du Nerf; & c'eſt auſſi à peu près ce que penſent les Anatomiſtes les plus Sceptiques. Je n'en connois point qui le ſoient plus que le célébre Auteur de ces Planches immortelles, qui ont rejetté dans l'oubli celles-là mêmes qu'il en avoit ſi ſavamment tirées.

Telle eſt la force qui contracte les Muſcles, & le chemin que la volonté, & ſouvent à la vérité la Machine même, lui fait faire. On juge aiſément que ce chemin étant libre & ouvert depuis le commencement jusqu'à la fin, on juge, dis-je, que le ſuc nerveux peut ſans nul délai, & même ſans aucun intervalle de tems ſenſible, ſe rendre, dés que l'Ame commande, aux parties qu'on veut remuer.

Cet-

Cette force, comme on voit, ne peut être soupçonnée d'être inhérente au corps des Muscles, elle leur est tout à fait étrangère, & n'a rien de commun avec celle qui leur est propre; mais l'une sert à exciter l'autre, il ne lui faut qu'un instant pour aller à elle, & voler à son secours.

Telle est la facilité que les deux puissances du corps ont de se joindre & de se réünir, pour faire, suivant le langage de l'Ecole, un *Aggrégat* de forces composées de celle qui est infiniment mobile, & de celle qui est absolument immobile par raport aux Parties où elle réside.

Rien n'étoit plus nécessaire que cette promte réünion, pour favoriser ce grand Agent des corps animés, cet Archée, (*Archoeus faber*,) à qui le sentiment doit son existence, comme au sentiment la pensée, je veux dire le mouvement. Certainement l'une sans l'autre n'eût pû produire tant d'effet, sur tout celle du *Parenchyme*, qui est la plus foible. Effectivement qu'est ce que la Contraction spontanée, sans les secours vitaux? Et ceux-ci à leur tour remüeroient-ils si puissamment de telles Machines, s'ils ne les trouvoient toûjours prêtes à être mises en branle par cette force motrice, par ce ressort inné, si universellement répandu partout, qu'il est difficile de dire où il n'est pas, & même où il ne se manifeste pas par des effets sensibles, même après la mort, même en des parties détachées du Corps, & coupées par morceaux. Le feu, qui fait durer plus longtems la contraction du Cœur de la grenoüille, mis sur une Assiette chauffée, seroit-il le principe moteur dont nous parlons? L'Electricité ne rendroit-elle point plausible cette nouvelle conjecture?

Quoiqu'il en ſoit, pour revenir aux Eſprits Animaux, ce fluide imperceptible qui ſemble émaner de la volonté, comme de ſa ſource, pour être transmis par tant de ruiſſeaux aux Organes du Mouvement, eſt prouvé par la néceſſité de l'intégrité des Nerfs pour l'uſage ou l'éxécution des mouvemens volontaires; car ſi les autres canaux, j'entens ceux qui ſe rendent aux muſcles qu'on veut faire agir, ſont liés, coupés, ou bouchés, l'Ame déſire & commande vainement; ces Parties ſont immobiles, jusqu'à ce que ces tuiaux & leurs ſucs ſoient remis en liberté: mais alors le mouvement, ou le ſentiment, ou l'un & l'autre, renaiſſent ſur le champ dans la Partie qui en étoit privée.

Puisqu'il eſt vraiſemblablable que chaque dernier filet nerveux s'abouche avec chacune des prémières fibres muſculeuſes, dans leſquelles peut-être chaque filet dégénère, on pourroit conclure que les Eſprits Animaux paſſant de cette extrémité du Nerf qui les porte, dans toutes les fibres du muſcle, ſont eux-mêmes cette force générale de la vie, dont je parle, & qu'en ſe joignant à celle de chaque partie ſolide, elle en augmente, comme je l'ai dit, les Reſſorts: Reſſorts d'autant plus foibles, que la Vie eſt moins forte, puisqu'ils diminuent & ſemblent ſe retirer avec elle.

Vous ſeriez curieux de ſavoir par quel Mécanisme un fluide auſſi fin, auſſi délié, peut venir à bout de rapprocher les Elémens des fibres, de gonfler de ſi gros muſcles, & de contracter vigoureuſement de ſi puiſſans Corps. J'avoüe que mon Ame ſe perd, où mes yeux ne voyent goutte; Mais vous avez Bernoulli, Bellini, tant d'autres, & ſurtout Borelli, qui

qui vous diront, ſi vous aimez les Romans philoſophiques, ce qu'ils ont ingénieuſement rêvé à ce ſujet.

Pour moi je me contenterai d'obſerver que la cauſe Phyſique de la contraction des muſcles n'eſt d'elle-même que le premier effet d'une cauſe Métaphyſique, qui eſt la volonté. Le moyen de faire au Cerveau l'honneur de le regarder comme le premier Moteur des Eſprits! C'eſt l'élever ſur les débris de l'Ame, & lui faire uſurper ſes droits. Il y a longtems que *le Cœur de Baglivi* ne bât plus, ſi ce n'eſt dans ſa tête. Il faudroit que la dure-mère fût capable de bien autre choſe que de coups de Piſton. Il n'y a pas jusqu'aux artères du Cerveau, qui ne ſoyent très peu muſculeuſes; ce qui fait, comme on l'a inſinué, qu'elles ont peu d'élaſticité. Et quand elles en auroient davantage, en conſcience a-t-on jamais mis l'Ame dans les muſcles? Le Cerveau doit tout jusqu'à la ſécrétion de ſes Eſprits, à l'action du Cœur. Voulez-vous que ce ſoit ce Viſcère qui les envoie dans les muſcles au gré d'une volonté qu'il n'a pas; car il eſt décidé par des Sillogismes en forme, malgré Locke, & tous ſes partiſans, que la matière ne peut vouloir? Tous les mouvemens répondront à la fois à la Syſtole du Cœur; Il n'y aura plus de diſtinction entre les volontaires & les involontaires, ils ſe feront tous enſemble avec la même parfaite égalité, ou plutôt il n'y en aura point de la première eſpèce; ils ſeront tous *Spontanés*, comme ceux d'une vraie Machine à reſſorts. Or quoi de plus humiliant! Nous ne ſerions tous que des Machines à figure humaine. Fort bien, Tralles! *optimè arguiſti.*

Reconnoissons dans la volonté un empire que ne peut

avoir le Cerveau. Celui-ci ne nous offre que boüe, fange, & matière. Celle-là remüe à ſon gré une infinité de muſcles: Elle ouvre, ferme les Sphincters, ſuſpend, accélère, peut-être étouffe la reſpiration dans ceux qui n'ont point d'autres armes pour ſe ſoustraire au trop peſant fardeau de la vie; elle donne des défaillances, des extaſes, des convulſions, & enfante en un mot tous ces Miracles qu'une Imagination vive & *Follarde* rend plus faciles qu'on ne croit.

La volonté ſeroit-elle donc matérielle, parce qu'elle agit ainſi ſur une matière auſſi déliée que celle des Eſprits?

De tels prodiges pourroient-ils être rejettés ſur l'activité d'Elémens auſſi groſſiers que le ſont les plus ſubtiles molécules de nos Corps? La volonté d'un autre côté, ſeroit-elle dans le Cerveau, ſans lui appartenir, ſans en faire partie? Quoiqu'il en ſoit, elle eſt tout à fait diſtincte du viſcère qu'elle habite; c'eſt un illuſte étranger dans une vilaine priſon.

Mais voici une preuve nouvelle de la Spiritualité de la moitié de nôtre Etre; je la crois tellement ſans replique, que je défie tous les Matérialiſtes d'y répondre. Vive Dieu! Quel Dilemme!

Il n'y a dans tous les Corps animés que ſolides & fluides; les uns ſe ratiſſent par des frottemens continuels qui les uſent & les conſument. Les autres laiſſent ſans ceſſe évaporer leurs particules aqueuſes, leurs principes les plus mobiles & les plus volatils, avec ceux que la Circulation a détachés des vaiſſeaux: Tout tranſpire enſemble, & tout ſe répare de même, (avec uſure, ou ſurcroît jusqu'à un certain âge,) par le merveilleux ouvrage de la nutrition.

A pré-

Digitized by Google

A préſent, dites-moi, je vous prie, où vous voulez mettre la volonté. Sera-ce dans ce qui ſe ratiſſe, ou dans ce qui s'évapore? La ferez-vous galopper dans nos veines, & courir comme une folle avec nos liqueurs? Direz-vous que tranquillement aſſiſe ſur ſon trône médullaire, ſans participer en rien à ce qui arrive au Corps, elle voit du haut de ſa grandeur les orages ſe former dans les vaiſſeaux, comme on entend gronder le tonnerre ſous ſes piés du haut des Pirénées? Vous n'oſez ſoutenir une ſi étrange opinion! Donc l'Ame eſt diſtincte du Corps. Donc elle habite quelque part hors du Corps. Où? Dieu le ſait, & les Leibnitziens. C'eſt ainſi que nous autres Spiritualiſtes, quoique aſſés fermes & même opiniâtres, chantons quelquefois la Palinodie,

Non encore une fois, non, la volonté ne peut être corporelle. Concevez-vous que le Corps, ou quelque partie privilegiée de ce Corps, (que vous connoiſſez ſi bien,) puiſſe tantôt vouloir & tantôt ne pas vouloir? Concevez-vous matériel, ce qui envoie, tantôt plus, & tantôt moins d'Eſprits, & tantôt point du tout; ce qui les ſuſpend, les fait marcher, courir, voler, ou s'arrêter au gré de ſes deſirs? Rendez-vous donc au *Spiritualisme*, à la vûe de l'abſurdité du Syſtème contraire. Quelle ſimplicité, pour ne pas dire quelle folie, de croire avec Lucréce, que rien ne peut agir ſur un Corps que ce qui eſt Corps! La volonté étant une partie de l'Ame, eſt inconteſtablement ſpirituelle, comme ſon tout; & cependant elle agit viſiblement ſur ces Corpuſcules déliés qui ont la mobilité, non du vif argent, non de la *matière ſubtile*, mais de l'Ether & du feu. Et il faut bien que cela ſoit, puiſque c'eſt

c'eſt elle qui les détermine, qui les met en marche & leur enſeigne jusqu'au chemin par où ils doivent paſſer . . . Mais écoutons nos adverſaires.

„COMMENT la volonté peut-elle agir ſur le corps? „Quelle priſe a-t-elle ſur les Eſprits Animaux? Quels ſont „les moyens dont l'Ame ſe ſert pour faire exécuter ſes vo„lontés?

„POURQUOI le chagrin reſſerrant le Diamètre des vais„ſeaux, y fait-il croupir la lie des fluides déſſéchés; d'où naiſ„ſent les obſtructions de l'Imagination, le délire ſans fiévre „ſur un certain objet; les ris, les pleurs, qui ſe ſuccédent tour „à tour, & enfin la plus nombreuſe & la plus bizarre cohorte „d'accidens hypocondriaques; tandis que la joie foüette le „ſang, comme le libre cours de tous les fluides fait circuler „la joie, non ſeulement dans les veines de l'homme gaï, „mais la fait paſſer par communication dans le cercle le plus „ſérieux? Pourquoi les paſſions ſi foibles dans les uns, ſi vio„lentes dans les autres, laiſſent-elles ici le Corps & l'Ame en „paix, pour les tourmenter là? Pourquoi l'irritation de la *Paire „vague & du Nerf intercoſtal,* communs aux inteſtins & au cœur, „allumant la fiévre, met-elle en ſi grand déſordre le Corps & „l'Ame? Quel eſt l'empire des Véſicules ſéminales trop plei„nes! Toute l'œconomie des deux ſubſtances en eſt boule„verſée. Un coup violent ſur la tête jette l'Ame la plus fer„me en Apoplexie. Elle ne peut pas plus s'empêcher de „voir jaune dans l'Ictère, que le Soleil rouge, au travers du „verre ainſi coloré, fait exprès pour pouvoir impunément re„garder ce bel Aſtre. Enfin, ſi telle eſt l'abſolüe néceſſité des „ſens,

Digitized by Google

„ſens, du Cerveau, de telle ou telle autre diſpoſition Phyſique, „pour produire les Idées liées à cet arrangement d'Organes; „ſi ce qui bouleverſe la Circulation & le Cerveau, bouleverſe „l'Ame *quant & quant*, comme dit Montagne; pourquoi re„courir à un Etre, qui paroit *de raiſon*, pour expliquer ce qui „eſt inexplicable hors du Matérialiſme? &c.

Rien de plus aiſé que de répondre, s'il ne l'étoit encore plus d'interroger. Que voulez-vous que je vous diſe? Vous ſavez déjà tout le miſtère. Telle eſt l'union de l'Ame & du Corps, & nous ſommes ainſi faits. Voilà toutes les difficultés tranchées d'un ſeul mot.

Mais le moyen de ne pas s'écrier avec St. Paul, *O Altitudo!* à la vûe de tant d'incompréhenſibles merveilles! L'Ame ne participe en rien de la Nature du Corps, ni le Corps, de l'Eſſence de l'Ame; ils ne ſe touchent en aucun point; ils ne ſe pouſſent & ne s'affectent par aucun mouvement; & cependant la triſteſſe de l'Ame flétrit les charmes du corps, & l'ulcère au poumon ôte la gayeté de l'Eſprit. Compagnons inviſibles & inſéparables, ils ſont toûjours enſemble, ou ſains, ou malades. Mais peut-on être ſain dans un lieu peſtiferé? Peut-on être fort dans les langueurs? N'eſt-il pas naturel que l'Ame, qui ne fait rien que par le Miniſtère des ſens, ſe reſſente de leurs plaiſirs, & partage leurs calamités?

Mais l'Ame que la volupté paroit avoir abſorbée, ne lui céde, ne diſparoit que pour un tems; elle ne s'étoit éclipſée en quelque ſorte, que pour reparoître, plus ou moins brillante, ſelon la modération avec laquelle on s'eſt livré à l'amour. La même choſe s'obſerve dans l'Apoplexie, où tantôt l'Ame

qu'un coup de foudre sembloit avoir frappée, reparoit, comme le soleil sur l'horizon, dans toute sa splendeur, & tantôt dépourvûe de mémoire & de sagacité, souvent imbécille. Mais alors qu'est-ce autre chose qu'un foible Pinçon, qui a pensé être écrasé dans sa cage; ou qui pressé dans un passage étroit, y a laissé ses plus belles plumes.

Les bornes de l'empire de la volonté étant en raison de l'état du Corps, est-il surprenant que les Organes n'entendent plus, pour ainsi dire, la voix de leur Souveraine, lorsque les chemins de communication sont rompus? Si vous exigez de mon Ame qu'elle léve mon bras, lorsque le *Deltoide* ne reçoit plus le sang artériel ou le suc nerveux, exigez donc aussi qu'elle fasse marcher droit un boiteux.

Quoique les Organes les plus soumis à la volonté, lui deviennent nécessairement rebelles, quand les conditions de l'obéissance viennent à manquer, l'Ame s'accoutume cependant peu à peu à cette résistance & à cette immobilité des parties; & si elle est sage, elle se console aisément de la perte d'un Sceptre qu'elle n'avoit que conditionellement.

Rien ne releve tant la dignité & la noblesse de l'Ame, que de voir sa force & sa puissance dans un Corps impuissant & perclus. La volonté, la présence d'Esprit, le sang froid, la liberté même ne se soutiennent & ne brillent-elles pas, avec plus ou moins d'éclat, au travers de tous ces nüages que forment les maladies, les passions, ou l'adversité? Quelle gayété dans Scarron! Quel courage dans ces Ames sublimes, dont la force, loin de s'énerver, redouble par les obstacles! Au lieu

lieu de ſuccomber au chagrin qui tûe les autres; chez elles, la raiſon a bientôt fait l'ouvrage du tems.

Si la volonté eſt eſclave, c'eſt moins du Corps que de la Raiſon; mais elle ne ſubit ce joug, que pour faire honneur à nôtre hiſtoire, & relever la grandeur & la Majeſté de l'Homme.

La Volonté qui commande à tant d'Organes, eſt en effet quelquefois, ſoumiſe elle même à la raiſon, qui lui fait haïr en Mère ſage, ce qu'elle déſiroit en fille indiſcréte.

Quoi de plus beau, que de voir cette puiſſante Maitreſſe, qui ſemble tenir l'Homme & tous les Animaux par la bride, en reconnoitre une à ſon tour, plus deſpotique encore & bien plus ſage: car c'eſt elle qui, comme un autre Mentor, lui montre le précipice à côté des fleurs; les regets & les remords, a la ſuite de la volupté, & lui fait ſentir comme d'un ſeul regard tout le danger, le vice, ou le crime qu'il y a de vouloir ce qu'on ne peut s'empêcher d'aimer.

O Animaux! quoique je ſois ici vôtre Apologiſte, que je vous trouve inférieurs & ſubordonnés à l'Eſpéce humaine? Soumis à une fatalité Stoïque, vôtre Inſtinct n'a point été redreſſé, comme le nôtre, changé en raiſon, comme une terre s'améliore, à force de culture. Vous voulez toûjours ce qu'une fois vous avez voulu. Fidèles & conſtans, vous avez toûjours, poſées les mêmes circonſtances, les mêmes goûts pour les objets qui vous plaiſent. C'eſt qu'un vil plaiſir détermine tous vos ſentimens, vôtre Ame n'aiant point été élevée à la connoiſſance de ces heureux principes, qui font rougir les gens bien nés, non ſeulement d'une volupté, mais d'un

désir, ou même du moindre appétit qui les flate: C'eſt que vous n'avés pas la plus légère Idée de cette vertu, qui *tiroit* ſi joliment *l'oreille* de Seneque. Semblable à l'enfant courageux qui donne, ſans le ſavoir, des coups de piés à la mère qui le porte & le nourrit, nôtre Ame ne regimbe pas moins dans ſa Matrice, avec une agréable *conſcience*, contre ce qui la délecte le plus.

D'où vient cette différence entre l'Inſtinct des Animaux & le Raiſon humaine? C'eſt que nous pouvons juger des choſes en elles-mêmes; leur Eſſence & leur mérite nous ſont trop connus, pour être, dans tous les âges de la vie, eſclaves & dupes de leurs illuſions, au lieu que les bêtes n'ont la faculté de juger que ſur un rapport, que le Père Malebranche a décidé toujours trompeur. Comment ſeroient-elles capables de ſentir ce ſingulier prurit de l'Amour propre, ce noble aiguillon de la vertu, qui nous éleve au faîte de l'Art ſur les débris de la Nature? Ce ſont de vraies machines, bornées à ſuivre pas à pas cette Nature, dont le torrent les entraîne irréſiſtiblement, ſemblables à de légères chaloupes ſans pilote & ſans avirons, abandonnées au gré des vents & des flots. Enfin faute d'une brillante éducation, dont elles ne ſont point ſuſceptibles, elles ſont dépourvûes de ce raffinement d'Eſprit & de Raiſon, qui nous fait orgueilleuſement fuïr & haïr ce que nôtre volonté eût naturellement cherché & deſiré; qui nous fait ſiffler & dédaigner ce qu'applaudit & appéte toute la Nature.

Je me ſuis livré d'autant plus volontiers à ces réflexions, que je n'ai prétendu à aucuns égards mettre les Animaux au niveau

niveau de l'Homme. Si je leur ai donné la même échelle, c'eſt avec moins de dégrés; en ſorte que je n'accorde volontiers que les Animaux montent avec plus de fureté & d'un pas plus ferme, que pour hier qu'ils s'élevent auſſi haut que nous. Telle eſt auſſi l'opinion de l'Auteur de *l'Homme Plante*, que Tralles propoſe ſi plaiſamment, comme un Modèle de ſageſſe & de jugement, à l'Auteur de *l'Homme Machine; tout Eſprit*, ſelon lui, *mais ſouvent ſans jugement & ſans raiſonnement, battant métaphoriquement la campagne, ſans rien dire, ni rien prouver.*

Il ne vous ſuffit pas que j'admette en mille endroits de cet ouvrage la ſupériorité de l'Homme; vous voulez que je vous diſe ce que c'eſt que cette Ame qui nageoit jadis avec les petites anguilles ſpermatiques, & que je vous marque exactement la différence qu'il y a entre la vôtre & celle des Animaux. Ah! ſi je connoiſſois auſſi bien leur Eſſence, que celle de la pluſpart des Docteurs qui en traitent! Je ne vous la définirois pas, je vous la deſſinerois d'après nature. Mais hélas! mon Ame ne ſe connoît pas plus elle-même, qu'elle ne connoîtroit l'organe qui lui procure le plaiſir du ſpectacle enchanteur de l'Univers, s'il n'y avoit aucun miroir naturel ou artificiel. Car quelle Idée ſe forger de ce qu'on ne peut ſe repréſenter, faute d'image ſenſible! Pour imaginer, il faut colorer un fond, & détacher de ce fond par abſtraction des points d'une couleur qui en ſoit différente; ce qui ſe fait avec d'autant moins de fatigue, qu'elle eſt plus tranchante comme lorſque j'imagine des cartes ſur un tapis verd. De là vient que les aveugles n'imaginent point, ils n'ont pas

comme nous besoin d'imagination, pour combiner. De là vient que nous prononçons sans cesse, nous Philosophes que nous sommes, tant de noms dont nous n'avons aucune Idée; tels sont ceux de substance, de supôt, de sujet, (*substratum*,) & autres sur lesquels on s'accorde si peu, que les uns prennent pour Substance, pour Nature, Etre, ou Essence, ce que les autres ne prennent que pour Attribut, ou Mode. *Nos semper calamo ludimus.* Voilà de quoi mettre Tralles en fureur.

Quoiqu'il en soit, pour revenir à nos moutons, plus j'examine ce qui se passe dans les Animaux, plus je me persuade qu'ils pourroient bien avoir deux Ames; l'une par la quelle ils sentent, l'autre par laquelle ils pensent. Ce seroit trop simplifier les choses, que d'en rien rabattre. Je sai que Willis qui les a si adroitement fabriquées, ou mises en oeuvre, s'est très bien passé de la dernière, (de la plus belle trempe cependant,) pour expliquer non seulement toutes les opérations animales, mais la génération même de nos Idées: La raison en est que ces deux Ames, si distinctes de nom, n'en constituent qu'une seule en effet, de manière qu'il n'est pas surprenant qu'elles se ressemblent plus parfaitement que les deux *Sosies* de Molière, ou les *Menechmes* de Renard.

Mais ici tout est plein de prodiges; on ne peut s'empêcher d'admirer, de quelque coté qu'on regarde. Quoique l'Ame sensitive & l'Ame raisonnable ne fassent qu'une seule & même substance, plus ou moins éclairée, plus ou moins intelligente selon les corps qu'elle habite, cependant la sensation qui appartient à la première, & la raison qui est le fruit de la

secon-

ſeconde, ſont, à ce que dit Tralles, abſolument différentes l'une de l'autre. *Riſum teneatis amici.*

Prouvons plus que jamais que l'Ame des Animaux eſt éloignée de celle de l'Homme *toto Cœlo.* L'une ne ſemble occupée que de ce qui peut nourrir ſon corps; l'autre peut s'élever au ſublime du ſtyle & des mœurs. Celle-là brille à peine comme l'Anneau de Saturne, ou comme des Etoiles de la dernière grandeur: celle-ci eſt un vrai Soleil, éclairant l'Univers, ſans ſe conſumer; Soleil de juſtice & d'équité, dont la vérité & la vertu ſont l'éternel aliment. L'Ame humaine ſe montre parmi les Animaux, comme un Chêne parmi de foibles arbriſſeaux, ou plutôt comme un Homme qui penſe, toûjours neuf, toûjours créateur, parmi ces Gens à mémoire, vils copiſtes, éternels Echos du Parnaſſe, qui n'ont plus rien à dire, quand ils ont raconté tout ce qu'ils ont lû ou vû; ou parmi ces Pédans, dont la fade & ſtérile érudition ſe perd dans un fumier de citations.

Quelle merveilleuſe docilité n'avons-nous pas? Quelle étonnante aptitude aux ſciences! Il ne nous faut pas plus de dix ou douze ans, pour apprendre à lire & à écrire; & dix ans encore ſuffiſent au dévelopement de la Raiſon. Il n'y a que le dépouillement des préjugés de l'enfance qui trouve ordinairement trop court le reſte de la vie.

Quelle différence de l'Homme aux Animaux! Leur inſtinct eſt trop précoce, c'eſt un fruit qui ne peut jamais meurir; Ils ont en venant au monde presque tout l'eſprit qu'ils ont dans la force de l'âge; enfin ils n'ont point les organes de la parole: & quand ils les auroient, quel parti pourroient-

roient-

roient-ils en tirer, puisque les plus spirituels d'entr'eux & les mieux élevés ne prononcent que des sons qu'ils ne comprennent en aucune manière, & parlent toûjours, comme nous parlons souvent, sans s'entendre, à moins que vous ne vouliez excepter le perroquet du Chevalier Temple, que je ne puis voir sans rire aggrégé à l'Humanité, par un Métaphysicien qui croyoit à peine en Dieu.

Mais soyons justes & impartiaux, & jugeons des Animaux, comme des Hommes. Quand j'en vois qui ne parlent point, on ne me persuadera pas qu'une telle taciturnité soit de l'Esprit, mais aussi je ne pourrois être sûr qu'ils en manquent. Les Animaux ne seroient-ils point de même des gens spéculatifs, plus Raisonnables que Raisonneurs, & aimant beaucoup mieux se taire, que de dire une sottise? Songeons que le plaisir, le bien-être, leur propre conservation est le but constant où tendent tous les ressorts de leur Machine. Peut-être pour obtenir ce but naturel, n'ont-ils pas trop de toutes leurs facultés intellectuelles & de toute la circonspection dont ils sont capables. Je ne sai donc s'ils ne garderoient point intérieurement, comme un thrésor dont il n'y a rien à perdre, rien à évaporer, toutes les pensées qui leur passent par la tête. Ce qu'il y a seulement de sûr, c'est que si le langage des Animaux est sans Idées, plus heureux en cela, non que les sots, mais que bien des gens d'Esprit, leur conduite ne lui ressemble pas. Nous faisons le matin, pour ainsi dire, une *toilette d'Esprit*, pour briller dans les festins & dans les Cercles, & le soir nous faisons une démarche, dont nous nous repentons souvent toute nôtre vie. L'Homme, Animal

Imagi-

Imaginatif, ſeroit-il donc plus fait pour avoir de l'Eſprit, que de la Raiſon?

Passons maintenant à la diverſité des Ames dans chaque Genre, dans chaque Eſpece, dans chaque individu; partout là, cette diverſité ſe manifeſte clairement tant chez les Brutes, que chez nous. En effet les Ames n'ont pas toutes la même extraction, ni les mêmes talens: Peu de nobleſſe, beaucoup de roture; beaucoup de baſſeſſe, peu de dignité & de grandeur; voilà ce qui ſe remarque communément.

Vous croyez détruire la différence individuelle des Ames dans chaque Eſpéce, parce que l'Anatomie n'en découvre aucune dans les corps qu'elles habitent, à ce que vous dites! mais par la raiſon même qu'on n'obſerveroit aucune variété (ce qui n'eſt pas,) dans les Cerveaux du Singe, du Bœuf, de l'Ane, du Chien, du Chat &c., plus les Ames de ces Animeux différent par leurs facultés, & plus il s'enſuit qu'elles ne ſont point de la même trempe, ou de la même pâte. Dumoins, ſi la même farine a été emploiée, elle n'a point été pétrie de la même façon, la doſe ou la qualité du levain n'a point été partout préciſement la même. Pardon, Tralles, ſi je parle métaphoriquement; je vois que c'eſt une lumière qui ne ſe réfléchit point juſqu'aux Commentateurs.

Prenez parmi tous les Animaux ceux qui doivent avoir le plus d'Eſprit, ſelon Mr. Arlet, Médecin de Montpellier, qui a pouſſé plus loin que perſonne l'Anatomie comparée du Cerveau; & je doute que ſur mille, vous en trouviez deux qui jouent mieux aux Echecs que le Singe dont parle Pline, ou auſſi bien de la Guitarre, que celui dont la Motte le Vayer

fait mention, pour l'avoir vû dans Paris. On n'exige pas qu'ils en joüent auſſi longtems que Tralles, les plus beaux talens ennuyent enfin.

Nous n'avons pas tous la même induſtrie, la même docilité, ni la même pénétration. De là, la rareté du génie & la diverſité des talens dans toute l'étendüe du même Régne. Mais ſi deux Animaux auſſi bien inſtruits & auſſi propres à l'être l'un que l'autre, ne font pas exactement les mêmes progrés, il eſt évident qu'il y a dans les Ames, comme dans les Corps, une variété eſſentielle. Leur docilité auroit véritablement les mêmes ſuccés, ſi leurs Ames étoient préciſement les mêmes. Certes nous ſerions témoins de bien d'autres prodiges, ſi l'excellence de la conſtruction & de l'éducation ſuffiſoit pour les opérer; & ceux qui ſont chargés de la dernière, n'auroient pas ſi ſouvent à ſe plaindre de la première. Les Eſprits les mieux cultivés ſouvent reſtent loin en arrière, tandis que ceux qu'on néglige, marchent à pas de géant, ſe diſtinguent, & font, comme en joüant, l'admiration des connoiſſeurs. Le Maître retire alors un honneur dû tout entier à la Nature.

En général les Eſprits vifs ont beau jeu, ils font bien du chemin en peu de tems, & cela eſt vrai partout.

Pouſſons plus loin la conſidération de la diverſité des Ames, & ne reſtraignons point aux Bêtes par orgueil, les richeſſes & la magnificence du Créateur.

Quand on conſidére tout le manége de certains végétaux, comme ils ſe placent, ſe préſentent, s'entortillent aux plantes voiſines, pour la conſervation & la multiplication réciproque

proque, on n'oſe blamer les Anciens d'avoir libéralement accordé aux Végétaux une ſorte d'Inſtinct, qui leur ſuggère les moyens les plus propres pour ſe conſerver & perpétuer leur eſpéce, C'eſt auſſi ce que n'ont oſé faire quelques ſavans Botaniſtes. Pourquoi donc refuſer à ces pauvres Plantes ce qui leur eſt donné par des Gens qui doivent les connoitre, puiſque ordinairement ils ne connoiſſent qu'elles?

Non ſeulement les Plantes ont une Ame, & une Ame de leur fabrique, comme tous les Corps dont les opérations régulières nous étonnent; mais il y a une vraie différence dans les Ames Végétales, ainſi que dans la double claſſe des Ames Animales. Celui qui nie l'exiſtence des Ames Végétales, n'a qu'à nier auſſi celle des Léthargiques.

Les différences eſſentielles dont il s'agit ici, s'obſervent & ſont plus ou moins grandes dans les Individus de chaque eſpéce. Rélatives auſſi dans chaque genre & d'une eſpéce à l'autre, elles ſont ſi exactement graduées, qu'un Auteur dont l'autorité ne peut être ſuſpecte, car c'eſt un Miniſtre du St. Evangile, ne fait pas difficulté de nous révéler que l'Ame humaine eſt à celle des Bêtes, ce que l'Ame des Anges eſt à la nôtre. Ainſi, pour laiſſer *l'Ame du monde*, Dieu, du haut de ce trône de feu, où l'ont placé les Alchymiſtes & les anciens Hébreux, regardant toutes les ſubſtances céleſtes qui l'environnent, comme l'impertinent Bouhours regarde un Allemand, rit de voir qu'un Ange ſe croit de l'Eſprit, tout Ange qu'il eſt; comme Voltaire, en liſant les jugemens de l'Abbé des Fontaines & les Vers de la Motte Houdart, de voir l'un s'ériger en Ariſtarque, & l'autre en Poëte.

Qui pourroit nombrer la multitude immenſe des Ames intermédiaires, qui ſe trouvent entre celles des plus ſimples Végétaux, & l'Homme de Génie. Il brille à l'autre extrémité. Apprécions cette étonnante variété, ſur celle des Corps; & je ne crois pas qu'à ce compte nous risquions de nous tromper beaucoup.

S'IL y a de l'imbécilité dans l'Eſpéce humaine, & de l'Eſprit parmi les Animaux; ſi dans le Régne Végétal le bon grain n'eſt point ſans yvraie, le régne minéral n'eſt pas moins mêlé, pas moins bigaré, que les deux autres. Comme il n'y a pas une feüille d'arbre, pas un grain de ſable qui ſe reſſemble, & que chaque Corps a, pour ainſi dire, ſa Phyſionomie, il n'eſt point de minéral qui n'ait la ſienne, & ne ſe diſtingue par quelque choſe de celui qui a le plus d'affinité avec lui. Rien n'eſt pur dans l'Univers, ni le Feu, ni l'Air, ni l'Eau, ni la Terre; comment n'y auroit-il pas beaucoup d'alliage, beaucoup d'ordures & de crudités dans les plus précieux Méraux?

MAIS que dirons-nous de cette action par laquelle certains Foſſiles ſe cherchent & s'attirent pour former, en s'uniſſant à leurs ſemblables, les maſſes les plus homogènes qu'il eſt poſſible; & certains ſe repouſſent, & ſemblent ne pouvoir ſe ſouffrir. Qu'on ſe moque tant qu'on voudra des *qualités occultes*, de la *Sympathie* & de l'*Antipathie*; elles ſont ici fortement marquées; les principes ſimilaires & hétérogènes ſemblent les faire naitre à chaque inſtant. Enfin n'y auroit-il point de Minéraux Paraſites? L'Analogie ſeroit-elle concluante? Cette eſpéce n'eſt pas rare parmi nous.

LE moyen de n'être pas diſpoſé après cela, à accorder une

Digitized by Google

une Ame, quoique du dernier ordre, à des Corps qui croissent & décroissent, suivant les mêmes loix physiques que ceux des autres Régnes.

Tout est donc plein d'Ames dans l'Univers. Il n'y a pas jusqu'aux huîtres qui ne soient attachées aux Rochers pour mieux passer leur vie, selon Mr. de Réaumur, à la contemplation des plus importantes vérités. Mais quelle fourmilière dans chaque corps animé, si chacun étoit composé d'autant de petits Animaux qu'il en faudroit pour former une chaîne, étendue depuis le bout des doits jusqu'à l'Ame, que leur mouvement successif avertiroit en rétrogradant de ce qui se passeroit au dehors. Ceux qui sont fort éloignés de croire qu'il soit démontré que la sensation se fasse par les Nerfs, préféreroient-ils cette dernière Hypothèse?

Mais, dit-on, les Pierres, les Rochers, les Métaux &c., ne paroissent point sentir! Donc ces Corps ne sentent point. Belle conséquence! Dans l'Apoplexie parfaite, le Cerveau & tous les Nerfs brulés, déchirés, sont aussi insensibles que le diamant & le caillou: l'Ame y est encore cependant; ce *bel oiseau* ne s'envole qu'à la mort. N'y auroit-il pas par hazard dans les Corps les plus simples un état qui seroit absolument & constamment semblable à celui d'un Apoplectique? Les *Monades* ont des *perceptions obscures*, dont la Nature a fait confidence aux Leibnitziens.

Je n'ai rien négligé, me semble, pour prouver ma Thèse, si ce n'est l'histoire tant de fois répetée de ces Opérations animales, qui font crier au prodige tous ces pénétrans scrutateurs de la Nature dont la Terre est couverte . . . Mais je

me trompe, le plus ſolide Arcboutant manque à mon petit édifice; j'ai oublié les Sillogismes & les Argumens, dont les *Spiritualiſtes* ſe ſervent pour prouver que la matière eſt incapable de penſer. J'en demande pardon aux gens d'eſprit & de goût. Si cependant vous trouvez que vos Frères ne ſont pas mal rétablis dans les droits dont on les avoit injuſtement dépouïllés, je croirai avoir rempli ma principale condition. Mon but n'étoit-il pas de faire voir que les Animaux avoient une Ame, & une Ame immatérielle? Or c'eſt ce que je me flatte d'avoir démontré. J'avoüe que cette frappante Analogie qui ſe montre de toutes parts entre les Animaux & nous, m'avoit fait trembler. Sans cette conſolante vérité que j'ai découverte enfin, & pour laquelle j'éleve ici la voix, où en étions nous, hélas! nous autres bonnes Gens, qui en naiſſant, voulons bien naitre, mais qui en mourant, ne voulons point mourir?

Ridiculum acri
Fortiùs ac meliùs magnas plerùmque ſecat res.

F I N.

DER-

Digitized by Google

DERNIER
MEMOIRE
POUR SERVIR
A
L'HISTOIRE NATURELLE
DE
L'HOMME.

SYSTÊ-

Digitized by Google

Digitized by Google

SYSTÊME D'EPICURE.

Quam misera Animalium superbissimi origo!

Pline.

Digitized by Google

SUBLIME
PRISCUS.

Digitized by Google

SYSTÊME D'EPICURE.

I.

Lorsque je lis dans Virgile, *Georg.* L. 2.

Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas!

je demande, *quis potuit?* Non, les aîles de nôtre Génie ne peuvent nous élever jusqu'à la connoiſſance des cauſes. Le plus ignorant des Hommes eſt auſſi éclairé à cet égard, que le plus grand Philoſophe. Nous voions tous les objets, tous ce qui ſe paſſe dans l'Univers, comme une belle Décoration d'Opera, dont nous n'apeercevonsni les cordes, ni les contrepoids. Dans tous les Corps, comme dans le notre, les premiers reſſorts nous ſont cachés, & le ſeront vraiſemblablement toujours. Il eſt facile de ſe conſoler d'être privés d'une Science qui ne nous rendroit, ni meilleurs, ni plus heureux.

II.

Je ne puis voir ces Enfans qui avec une Pipe & du Savon

Digitized by Google

battu dans de l'eau, s'amuſent à faire ces belles veſſies colorées, que le ſouffle dilate ſi prodigieuſement, ſans les comparer à la Nature. Il me ſemble qu'elle prend comme eux, ſans y ſonger, les moiens les plus ſimples pour opérer. Il eſt vrai qu'elle ne ſe met pas plus en dépenſe, pour donner à la Terre un Prince qui doit la faire trembler, que pour faire éclore l'herbe qu'on foule aux pieds. Un peu de boüe, une goute de morve, forme l'homme & l'inſecte; & la plus petite portion de mouvement a ſuffi pour faire jouër la Machine du Monde.

III.

Les merveilles de tous les Régnes, comme parlent les Chymiſtes, toutes ces choſes que nous admirons, qui nous étonnent ſi fort, ont été produites, pour ainſi dire, à peu près par le même mêlange d'eau & de ſavon, & comme par la Pipe de nos Enfans.

IV.

Comment *prendre la Nature ſur le fait?* Elle ne s'y eſt jamais priſe elle-même. Dénuée de connoiſſance & de ſentiment, elle fait de la ſoye, comme le *Bourgeois Gentilhomme* fait de la Proſe, ſans le ſavoir: auſſi aveugle, lorſqu'elle donne la vie; qu'innocente, lorſqu'elle la détruit.

V.

Les Phyſiciens regardent l'Air, comme le chaos univerſel de tous les corps. On peut dire qu'il n'eſt preſque qu'une Eau fine, dans laquelle ils nagent, tant qu'ils ſont plus légers qu'elle. Lorſque le ſoutien de cette eau, ce reſſort inconnu par lequel nous vivons, & qui conſtitüe, ou eſt lui même l'Air proprement dit, lors, dis-je, que ce reſſort n'a plus la force

force de porter les graines diſperſées dans toute l'Atmoſphère, elles tombent ſur la Terre par leur propre poids; ou elles ſont jettées çà & là par les vents ſur ſa ſurface. De là toutes ces productions végétales, qui couvrent ſouvent tout à coup les foſſés, les murailles, les marais, les eaux croupies, qui étoient, il y a peu de tems, ſans herbe & ſans verdure.

VI.

Que de chenilles & autres inſectes viennent auſſi quelquefois manger les arbres en fleur, & fondre ſur nos jardins! D'où viennent-ils, ſi ce n'eſt de l'air?

VII.

Il y a donc dans l'air des graines ou ſemences, tant animales, que végétales; il y en a eu, & il y en aura toujours. Chaque individu attire à ſoi celles de ſon Eſpéce, ou celles qui lui ſont propres; à moins qu'on n'aime mieux que ces ſemences aillent chercher les corps où elles peuvent mûrir, germer, & ſe développer.

VIII.

Leur première matrice a donc été l'air, dont la chaleur commence à les préparer. Elles ſe vivifient davantage dans leur ſeconde matrice, j'entens les vaiſſeaux ſpermatiques, les Teſticules, les véſicules ſéminales; & cela, par les chaleurs, les frottemens, la ſtagnation d'un grand nombre d'années; car on ſait que ce n'eſt qu'à l'âge de puberté, & par conſéquent après une longue digeſtion dans le corps du mâle, que les Semences viriles deviennent propres à la génération. Leur troiſiéme & dernière matrice, eſt celle de la femelle, où l'oeuf fécondé, deſcendu de l'ovaire par les Trompes de Fal-

lope, eſt en quelque ſorte intérieurement couvé, & où il prend facilement racine.

IX.

Les mêmes ſemences qui produiſent tant de ſortes d'*Animalcules*, dans les fluides expoſés à l'air, & qui paſſent auſſi aiſément dans le mâle, par les organes de la reſpiration & de la déglutition; que du mâle, ſous une forme enfin viſible, dans la femelle, par le vagin; ces ſemences, dis-je, qui s'implantent & germent avec tant de facilité dans l'*uterus*, ſuppoſent-elles qu'il y eut toujours des Hommes, des hommes faits, & de l'un, & de l'autre Sexe?

X.

Si les Hommes n'ont pas toujours exiſté, tels que nous les voions aujourd'hui, (eh! le moyen de croire qu'ils ſoient venus au monde, grands, comme père & mère, & fort en état de procréer leurs ſemblables!) il faut que la Terre ait ſervi d'*uterus* à l'Homme; qu'elle ait ouvert ſon ſein aux germes humains, déjà préparés, pour que ce ſuperbe Animal, poſées certaines loix, en pût éclore. Pourquoi, je vous le demande, Anti-Epicuriens modernes, pourquoi la Terre, cette commune Mère & nourrice de tous les corps, auroit-elle refuſé aux graines animales, ce qu'elle accorde aux végétaux les plus vils, les plus inutiles, les plus pernicieux? Ils trouvent toujours ſes entrailles fécondes; & cette matrice n'a rien au fond de plus ſurprénant que celle de la femme.

XI.

Mais la Terre n'eſt plus le berceau de l'Humanité! On ne l'a voit point produire d'Hommes! Ne lui reprochons point

point sa stérilité actuelle; elle a fait sa portée de ce côté là. Vne vieille Poule ne pond plus: une vieille femme ne fait plus d'enfans; c'est à peu près la réponse que Lucrece fait à cette objection.

XII.

Je sens tout l'embarras que produit une pareille origine; & combien il est difficile de l'éluder. Mais comme on ne peut se tirer ici d'une conjecture aussi hardie, que par d'autres, en voici que je soumets au jugement des Philosophes.

XIII.

Les premières Générations ont dû être fort imparfaites. Ici l'Esophage aura manqué; là l'Estomac, la Vulve, les Intestins &c. Il est évident que les seuls Animaux qui auront pû vivre, se conserver, & perpétuer leur espéce, auront été ceux qui se seront trouvés munis de toutes les Piéces nécessaires à la génération, & auxquels en un mot aucune partie essentielle n'aura manqué. Réciproquement ceux qui auront été privés de quelque partie d'une nécessité absolüe, seront morts, ou peu de tems après leur naissance, ou du moins sans se reproduire. La Perfection n'a pas plus été l'ouvrage d'un jour pour la Nature, que pour l'Art.

XIV.

J'ai vû cette a) femme sans sexe, animal indéfinissable, tout à fait châtré dans le sein maternel. Elle n'avoit ni Motte, ni Clitoris, ni Tetons, ni Vulve, ni grandes Levres, ni Vagin, ni Matrice, ni Régles; & en voici la preuve. On touchoit par l'Anus la Sonde introduite par l'urétre; le Bistouri profondément

a) On en a déja parté dans L'*homme machine*.

ment introduit à l'endroit où eſt toujours la grande fente dans les femmes, ne perçoit que des graiſſes & des chairs peu vaſculeuſes qui donnoient peu de ſang: il fallut renoncer au projet de lui faire une Vulve, & la démarier après dix ans de mariage avec un Païſan auſſi imbécille qu'elle, qui n'étant point au fait, n'avoit eu garde d'inſtruire ſa femme de ce qui lui manquoit. Il croioit bonnement que la voie des Selles étoit celle de la Génération, & il agiſſoit en conſéquence, aimant fort ſa femme qui l'aimoit auſſi beaucoup, & étoit très fachée que ſon ſecret eût été découvert. Mr. le Comte d'Erouville, Lieutenant Général, tous les Medecins & Chirurgiens de Gand, ont vû cette femme manquée, & en ont dreſſé un Procés verbal. Elle étoit abſolument dépourvüe de tout ſentiment du plaiſir vénérien; on avoit beau chatouiller le ſiége du Clitoris abſent, il n'en reſultoit aucune ſenſation agréable. Sa Gorge ne s'enfloit en aucun tems.

XV.

Or ſi aujourd'hui même, la Nature s'endort juſqu'à ce point; ſi elle eſt capable d'une ſi étonnante erreur, combien de ſemblables jeux ont-ils été autrefois plus fréquens! Une diſtraction auſſi conſidérable, pour le dire ainſi, un oubli auſſi ſingulier, auſſi extraordinaire, rend, me ſemble, raiſon de tous ceux où la Nature a dû néceſſairement tomber dans ces tems reculés, dont les générations étoient incertaines, difficiles, mal établies, & plutôt des eſſais, que des coups de Maitre.

XVI.

Par quelle infinité de combinaiſons il a fallu que la matière ait paſſé, avant que d'arriver à celle-là ſeule, de laquelle pou-

Digitized by Google

pouvoit réſulter un Animal parfait! Par combien d'autres, avant que les générations ſoient parvenuës au point de perfection qu'elles ont aujourd'hui!

XVII.

Par une conſéquence naturelle, ceux-là ſeuls auront eu la faculté de voir, d'entendre &c, à qui d'heureuſes combinaiſons auront enfin donné des yeux & des oreilles exactement faits & placés comme les nôtres.

XVIII.

Les Elémens de la Matière, à force de s'agiter & de ſe mêler entr'eux, étant parvenus à faire des yeux, il a été auſſi impoſſible de ne pas voir, que de ne pas ſe voir dans un miroir, ſoit naturel, ſoit artificiel. L'oeil s'eſt trouvé le miroir des objets, qui ſouvent lui en ſervent à leur tour. La Nature n'a pas plus ſongé à faire l'oeil pour voir, que l'eau, pour ſervir de miroir à la ſimple Bergère. L'eau s'eſt trouvée propre à renvoier les images; la Bergère y a vû avec plaiſir ſon joli minois. C'eſt la penſée de l'Auteur de l'*Homme Machine.*

XIX.

N'y a-t-il pas eu un Peintre, qui ne pouvant repréſenter à ſon gré un Cheval écumant, réuſſit admirablement, fit la plus belle écume, en jettant de dépit ſon Pinceau ſur la toile?

Le hazard va ſouvent plus loin que la Prudence.

XX.

Tout ce que les Medecins & les Phyſiciens ont écrit ſur l'uſage des Parties des Corps animés, m'a toujours paru ſans fondement. Tous leurs raiſonnemens ſur les cauſes finales ſont ſi frivoles, qu'il faut que Lucrece ait été auſſi mauvais Phyſicien, que grand Poëte, pour les refuter auſſi mal.

XXI.

Les yeux ſe ſont faits, comme la vüe, ou l'ouïe ſe perd & ſe recouvre; comme tel corps réfléchit le ſon, ou la lumière! Il n'a pas fallu plus d'artifice dans la conſtruction de l'œil, ou de l'oreille, que dans la fabrique d'un Echo.

XXII.

S'il y a un grain de pouſſière dans le Canal d'Euſtachi, on n'entend point; ſi les Artères de Ridley dans la Rétine, gonflées de ſang, ont uſurpé une partie du ſiége qui attend les Raions de lumière, on voit des mouches voler. Si le nerf optique eſt obſtrué, les yeux ſont clairs & ne voient point. Un rien dérange l'Optique de la Nature, qu'elle n'a par conſéquent pas trouvée tout d'un coup.

XXIII.

Les Tâtonnemens de l'Art pour imiter la Nature, font juger des ſiens propres.

XXIV.

Tous les yeux, dit-on, ſont optiquement faits, toutes les oreilles mathématiquement! Comment ſait-on cela? Parce qu'on a obſervé la Nature; on a été fort étonné de voir ſes productions ſi égales, & même ſi ſupérieures à l'art: on n'a pû s'empêcher de lui ſuppoſer quelque but, ou des vües éclairées. La Nature a donc été avant l'art, il s'eſt formé ſur ſes traces; il en eſt venu, comme un fils vient de ſa mère. Et un arrangement fortuit donnant les mêmes priviléges, qu'un arrangement fait exprés avec toute l'induſtrie poſſible, a valu à cette commune mère, un honneur que méritent les ſeules loix du mouvement.

XXV.

Digitized by Google

XXV.

L'Homme, cet Animal curieux de tout, aime mieux rendre le nœud qu'il veut délier, plus indiſſoluble, que de ne pas accumuler queſtions ſur queſtions, dont la dernière rend toujours le problême plus difficile. Si tous les corps ſont mus par le feu, qui lui donne ſon mouvement? L'Ether. Qui le donne à l'Ether? D * * * a raiſon; notre Philoſophie ne vaut pas mieux que celle des Indiens.

XXVI.

Prenons les choſes pour ce qu'elles nous ſemblent; regardons tout autour de nous, cette circonſpection n'eſt pas ſans plaiſir, le Spectacle eſt enchanteur; aſſiſtons y, en l'admirant, mais ſans cette vaine démangeaiſon de tout concevoir; ſans être tourmentés par une curioſité toujours ſuperflue, quand les ſens ne la partagent pas avec l'eſprit.

XXVII.

Comme, poſées certains loix Phyſiques, il n'étoit pas poſſible que la mer n'eût ſon flux & ſon reflux, de même certaines loix du mouvement ayant exiſté, elles ont formé des yeux qui ont vû, des oreilles qui ont entendu, des nerfs qui ont ſenti, une langue tantôt capable & tantôt incapable de parler, ſuivant ſon organiſation; enfin elles ont fabriqué le Viſcère de la Penſée. La Nature a fait dans la machine de l'Homme, une autre machine qui s'eſt trouvée propre à retenir les idées & à en faire de nouvelles, comme dans la femme, cette matrice, qui d'une goute de liqueur fait un enfant. Ayant fait, ſans voir, des yeux qui voient, elle a fait ſans penſer, une machine qui penſe. Quand on voit un peu de morve pro-

duire une créature vivante, pleine d'eſprit & de beauté, capable de s'élever au ſublime du ſtyle, des mœurs, de la volupté, peut-on être ſurpris qu'une peu de cervelle de plus ou de moins, conſtitue le génie, ou l'imbécillité?

XXVIII.

La faculté de penſer n'ayant pas une autre ſource, que celle de voir, d'entendre, de parler, de ſe reproduire, je ne vois pas quelle abſurdité il y auroit à faire venir un Etre intelligent d'une Cauſe aveugle. Combien d'Enfans extrémement ſpirituels, dont les père & mère ſont parfaitement ſtupides & imbécilles!

XXIX.

Mais ô bon Dieu! Dans quels vils inſectes n'y a-t-il pas à-peu-près autant d'Eſprit, que dans ceux qui paſſent une vie doctement puérile à les obſerver! Dans quels Animaux les plus inutiles, les plus vénimeux, les plus féroces, & dont on ne peut trop purger la Terre, ne brille pas quelque raion d'intelligence? Suppoſerons-nous une Cauſe éclairée, qui donne aux uns un Etre ſi facile à détruire par les autres, & qui a tellement tout confondu, qu'on ne peut, qu'à force d'expériences fortuites, diſtinguer le poiſon de l'Antidote, ni tout ce qui eſt à rechercher, de ce qui eſt à fuir? Il ne ſemble, dans l'extrême déſordre où ſont les choſes, qu'il y a une ſorte d'impiété à ne pas tout rejetter ſur l'aveuglement de la Nature. Elle ſeule peut en effet innocemment nuire & ſervir.

XXX.

Elle ſe joue davantage de nôtre raiſon, en nous faiſant porter plus loin une vûe orgueilleuſe, que ceux qui s'amuſoient

ſoient à preſſer le cerveau de ce Pauvre qui demandoit à Paris l'aumône dans ſon crâne, ne ſe joüoient de la ſienne.

XXXI.

Laiſſons là

Cette fière raiſon, dont on fait tant de bruit.

Pour la détruire, il n'eſt pas beſoin de recourir au délire, à la fiévre, à la rage, à tout miasme empoiſonné, introduit dans les veines par la plus petite ſorte d'inoculation;

Un peu de vin la trouble, un Enfant la ſéduit.

A force de Raiſon, on parvient à faire peu de cas de la Raiſon. C'eſt un Reſſort qui ſe détraque, comme un autre, & même plus facilement.

XXXII.

Tous les Animaux, & l'homme par conſéquent, qu'aucun Sage ne s'aviſa jamais de ſouſtraire à leur Catégorie, ſeroient-ils véritablement fils de la Terre, comme la Fable le dit des Géans? La Mer couvrant peut-être originairement la ſurface de nôtre Globe, n'auroit-elle point été elle-même le berçeau flottant de tous les Êtres éternellement enfermés dans ſon ſein? C'eſt le ſyſtême de l'auteur de *Telliamed*, qui revient à peu prés à celui de Lucrece; car toujours faudroit-il que la mer, abſorbée par les pores de la Terre, conſumée peu à peu par la chaleur du Soleil & le laps infini des temps, eût été forcée, en ſe retirant, de laiſſer l'œuf humain, comme elle fait quelque fois le poiſſon, à ſec ſur le rivage. Moyennant quoi, ſans autre incubation que celle du Soleil, l'homme & tout autre animal ſeroient ſortis de leur coque, comme certains éclosent encore aujourd'hui dans les pais chauds, &

comme font auſſi les Poulets dans un fumier chaud par l'art des Phyſiciens.

XXXIII.

Quoiqu'il en ſoit, il eſt probable que les animaux, entant que moins parfaits que l'homme, auront pû être formés les premiers. Imitateurs les uns des autres, l'homme l'aura été d'eux; car tout leur *Régne* n'eſt, à dire vrai, qu'un compoſé de differens ſinges plus ou moins adroits, à la tête des quels Pope a mis Newton. La *poſtériorité* de la naiſſance, ou du dévelopement de la ſtructure contenüe dans le germe de l'homme, n'auroit rien de ſi ſurprénant. Par la raiſon qu'il faudroit plus de tems pour faire un homme, ou un animal doué de tous ſes membres & de toutes ſes facultés, que pour en faire un imparfait & tronqué, il en faudroit auſſi davantage pour donne l'être à un Homme, que pour faire éclore un Animal. On ne donne point *l'antériorité* de la production des Brutes, pour expliquer la précocité de leur inſtinct, mais pour rendre raiſon de l'imperfection de leur eſpéce.

XXXIV.

Il ne faut pas croire qu'il ait été impoſſible à un fœtus humain, ſorti d'un œuf enraciné dans la Terre, de trouver les moiens de vivre. En quelque endroit de ce Globe, & de quelque manière que la Terre ait accouché de l'Homme, les premiers ont dû ſe nourrir de ce que la Terre produiſoit d'elle même & ſans culture, comme le prouve la lecture des plus anciens Hiſtoriens & Naturaliſtes. Croiez-vous que le premier nouveau né ait trouvé un Téton, ou un Ruiſſeau de lait tout prêt pour ſa ſubſiſtance?

XXXV.

XXXV.

L'Homme nourri des ſucs vigoureux de la Terre, durant tout ſon état d'embryon, pouvoit être plus fort, plus robuſte qu'à préſent qu'il eſt énervé par une ſuite infinie de générations molles & délicates; en conſéquence il pouvoit participer à la précocité de l'inſtinct animal, qui ne ſemble venir que de ce que le corps des Animaux qui ont moins de tems à vivre, eſt plutôt formé. Dailleurs, pour joindre des ſecours étrangers aux reſſources propres à l'Homme, les Animaux, qui, loin d'être ſans pitié, en ont ſouvent montré dans des Spectacles barbares, plus que leurs Ordonnateurs, auront pû lui procurer de meilleurs abris, que ceux où le hazard l'aura fait naître; le transporter, ainſi que leurs Petits, en des lieux, où il aura eu moins à ſoufrir des injures de l'air. Peut-être même qu'émus de compaſſion, à l'aſpect de tant d'embarras & de langueurs, ils auront bien voulu prendre ſoin de l'allaiter, comme pluſieurs Ecrivains qui paroiſſent dignes de foi, aſſurent que cela arrive quelquefois en Pologne: je parle de ces Ourſes charitables, qui aprés avoir enlevé, dit-on, des enfans presque nouveaux-nés, laiſſés ſur une porte par une nourrice imprudente, les ont nourris & traités avec autant d'affection & de bonté que leurs propres Petits. Or tous ces ſoins paternels des Animaux envers l'homme auront vraiſemblablement duré, jusqu'à ce que celui-ci devenu plus grand & plus fort, ait pû ſe trainer à leur exemple, ſe retirer dans les Bois, dans des troncs d'arbres creux, & vivre enfin d'Herbes comme eux. J'ajoute que ſi les Hommes ont jamais vêcu plus qu'aujourd'hui, ce n'eſt qu'à cette conduite & à cette nouriture qu'on peut raiſonnablement attribuer une ſi étonnante *Longévité*.

XXXVI.

Digitized by Google

XXXVI.

Ceci jette, il eſt vrai, de nouvelles difficultés ſur les moiens & la facilité de perpétuer l'Eſpéce; car ſi tant d'Hommes, ſi tant d'Animaux ont eu une vie courte, pour avoir été privés, ici d'une partie, ſouvent double là; combien auront péri faute des ſecours dont je viens d'indiquer la poſſibilité! Mais que deux, ſur mille peut-être, ſe ſoient conſervés, & aient pû procréer leur ſemblable, c'eſt tout ce que je demande, ſoit dans l'hypothéſe des générations ſi difficiles à ſe perfectionner, ſoit dans celle de ces Enfans de la Terre qu'il eſt difficile d'élever; ſi impoſſible même, quand on conſidère que ceux d'aujourd'hui, auſſitôt abandonnés que mis au monde, périroient tous vraiſemblablement, ou presque tous.

XXXVII.

Il eſt cependant des faits certains qui nous apprennent qu'on peut faire par néceſſité bien des choſes, que nos ſeuls uſages, plus que la raiſon même nous font croire abſolument impoſſibles. L'Auteur du *Traité de l'Ame* en a fait la curieuſe récolte. On voit que des Enfans laiſſés aſſez jeunes dans un déſert, pour avoir perdu toute mémoire, & pour croire n'avoir ni commencement, ni fin; ou égarés pendant bien des années dans des Forêts, inhabitées, à la ſuite d'un naufrage, ont vêcu des mêmes alimens que les bêtes, ſe ſont trainés, comme elles, au lieu de marcher droits, & ne prononçoient que des ſons inarticulés, plus ou moins horribles, au lieu d'une prononciation diſtincte, ſelon ceux des Animaux qu'ils avoient machinalement imités. L'Homme n'apporte point ſa raiſon en naiſſant; il eſt plus bête, qu'aucun Animal; mais

mais plus heureuſement organiſé pour avoir de la mémoire & de la docilité; ſi ſon inſtinct vient plus tard, ce n'eſt que pour ſe changer aſſez vîte en petite raiſon, qui, comme un corps bien nourri, ſe fortifie peu à peu par la culture. Laiſſez cet inſtinct en friche, la Chenille n'aura point l'honneur de devenir Papillon; l'Homme ne ſera qu'un Animal comme un autre.

XXXVIII.

Celui qui a regardé l'homme, comme une Plante, & n'en a guères eſſentiellement fait plus d'eſtime, que d'un Chou, n'a pas plus fait de tort à cette belle eſpèce, que celui qui en a fait une pure Machine. L'Homme croît dans la matrice par végétation, & ſon corps ſe dérange & ſe rétablit, comme une montre, ſoit par ſes propres reſſorts, dont le jeu eſt ſouvent heureux; ſoit par l'art de ceux qui les connoiſſent, non en Horlogers, (les Anatomiſtes,) mais en Phyſiciens Chymiſtes.

XXXIX.

Les Animaux éclos d'une germe éternel, quel qu'il ait été, venus les prémiers au monde, à force de ſe mêler entr'eux, ont, ſelon quelques Philoſophes, produit ce beau monſtre qu'on appelle Homme; & celui-ci à ſon tour par ſon mélange avec les Animaux auroit fait naître les différens peuples de l'Univers. On fait venir, dit un Auteur qui a tout penſé & n'a pas tout dit, les premiers Rois de Dannemarc du commerce d'une Chienne avec un Homme; les Péguins *ſe vantent* d'être iſſus d'un Chien & d'un femme Chinoiſe que le débris d'un vaiſſeau jetta dans leur Païs; les prémiers Chinois ont, dit-on, la même origine.

LX.

La différence frappante des physionomies & des caractères des divers Peuples, aura fait imaginer ces étranges congrés, & ces bizarres Amalgames: Et en voiant un Homme d'esprit mis au monde par l'opération & le bon plaisir d'un sot, on aura cru que la Génération de l'Homme par les animaux n'avoit rien de plus impossible & de plus étonnant.

XLI.

Tant de Philosophes ont soutenu l'opinion d'Epicure, que j'ai osé mêler ma foible voix à la leur; comme eux au reste, je n'ai fait qu'un Système. Ce qui nous montre dans quel abyme on s'engage, quand voulant percer la nuit des tems, on veut porter de présomtueux regards sur ce qui ne leur offre aucune prise; car admettez la création, ou la rejettez, c'est par tout le même mystère, par tout la même incompréhensibilité. Comment s'est formée cette Terre que j'habite? Est elle la seule Planète habitée? D'où viens-je? Où suis je? Quelle est la nature de ce que je vois? De tous ces brillans phantômes dont j'aime l'illusion? Etois-je, avant que de n'être point? Serai-je, lorsque je ne serai plus? Quel état a précedé le sentiment de mon existence! Quel état suivra la perte de ce sentiment? C'est ce que les plus grands génies ne sauront jamais; ils battront philosophiquement la Campagne, (a) comme j'ai fait, feront sonner l'allarme aux Dévots, & ne nous apprendront rien.

XLII.

Comme la Médecine n'est le plus souvent qu'une Science de

(a) V. l'Hypothèse nouvelle & ingénieuse de Mr. de Buffon.

Digitized by Google

de Remedes dont les noms sont admirables, la Philosophie n'est de même qu'une Science de belles paroles; c'est un double bonheur, quand les uns guérissent, & quand les autres signifient quelque chose. Après un tel aveu, comment un tel ouvrage seroit-il dangereux? Il ne peut qu'humilier l'orgueil des Philosophes & les inviter à se soumettre à la foi.

XLIII.

O! qu'un Tableau aussi varié que celui de l'Univers & de ses Habitans, qu'une Scène aussi changeante & dont les décorations sont aussi belles, a de charmes pour un Philosophe! Quoiqu'il ignore les premières causes, (& il s'en fait gloire) du coin du Parterre où il s'est caché; voiant sans être vû; loin du peuple & du bruit, il assiste à un Spectacle, où tout l'enchante & rien ne le surprend, pas même de s'y voir.

XLIV.

Il lui paroît plaisant de vivre, plaisant d'être le joüet de lui même, de faire un rôle aussi comique, & de se croire un Personnage important.

XLV.

La Raison pour laquelle rien n'étonne un Philosophe, c'est qu'il sait que la folie & la sagesse, l'instinct & la raison, la grandeur & la petitesse, la puérilité & le bon sens, le vice & la vertu, se touchent d'aussi près dans l'Homme, que l'Adolescence & l'Enfance; que *l'Esprit Recteur* & l'huile dans les Végétaux; enfin que le pur & l'impur dans les fossiles. L'homme dur, mais vrai, il le compare à un Carosse doublé d'une Etoffe précieuse, mal suspendu; le fat n'est à ses yeux, qu'un Paon qui admire sa queüe; le foible & l'inconstant, qu'une

Girouëtte qui tourne à tout vent; l'homme violent, qu'une fuſée qui s'éleve, dès qu'elle a pris feu, ou un lait bouillant, qui paſſe par deſſus les bords de ſon vaſe, &c.

XLVI.

Moins délicat en amitié, en amour &c., plus aiſé à ſatisfaire & à vivre, les défauts de confiance dans l'ami, de fidélité dans la femme & la maitreſſe, ne ſont que de légers défauts de l'humanité, pour qui examine tout en Phyſicien, & le vol même, vû des mêmes yeux, eſt plutôt un vice, qu'un crime. Savez-vous pourquoi je fais encore quelque cas des Hommes? C'eſt que je les crois ſérieuſement des *Machines*. Dans l'hypothèſe contraire, j'en connois peu dont la ſociété fût eſtimable. Le Matérialiſme eſt l'antidote de la Miſanthropie.

XLVII.

On ne fait point de ſi ſages réfléxions, ſans en tirer quelque avantage pour ſoi même; c'eſt pourquoi le Philoſophe, oppoſant à ſes propres vices, la même Egide, qu'à l'adverſité, n'eſt pas plus intérieurement déchiré par la malheureuſe néceſſité de ſes mauvaiſes qualités, qu'il n'eſt vain & glorieux de ſes bonnes. Si le hazard a voulu qu'il fût auſſi bien organiſé que la Société peut, & que chaque homme raiſonnable doit le ſouhaiter, le Philoſophe s'en félicitera, & même s'en réjoüira, mais ſans ſuffiſance & ſans préſomtion. Par la raiſon contraire, comme il ne s'eſt pas fait lui-même, ſi les reſſorts de ſa Machine jouënt mal, il en eſt fâché, il en gémit en qualité de bon Citoyen; comme Philoſophe, il ne s'en croit point reſponſable. Trop éclairé pour ſe trouver coupable de penſées & d'actions, qui naiſſent & ſe font malgré lui; ſoupirant

ſur

sur la funeste condition de l'homme, il ne se laisse pas ronger par ces Bourreaux de remords, fruits amers de l'éducation, que l'arbre de la Nature ne porta jamais.

XLVIII.

Nous sommes dans ses mains, comme une Bendule dans celles d'un Horloger; elle nous a pétris, comme elle a voulu, ou plutôt comme elle a pu; enfin nous ne sommes pas plus criminels, en suivant l'impression des mouvemens primitifs qui nous gouvernent, que le Nil ne l'est de ses inondations, & la Mer de ses ravages.

XLIX.

Après avoir parlé de l'Origine des Animaux, je ferai quelques réfléxions sur la Mort; elles seront suivies de quelques autres sur la Vie & la Volupté. Les unes & les autres sont proprement un *Projet de Vie & de Mort*, digne de couronner un Système Epicurien.

L.

La transition de la Vie à la Mort, n'est pas plus violente, que son passage. L'intervalle qui les sépare, n'est qu'un point, soit par rapport à la Nature de la Vie, qui ne tient qu'à un fil, que tant de causes peuvent rompre, soit dans l'immense durée des êtres. Hélas! puisque c'est dans ce point que l'homme s'inquiète, s'agite, & se tourmente sans cesse, on peut bien dire que la Raison n'en a fait qu'un fou.

LI.

Quelle Vie fugitive! Les formes des corps brillent, comme les Vaudevilles se chantent. L'Homme & la Rose paroissent le matin, & ne sont plus le soir. Tout se succéde, tout disparoît, & rien ne périt.

LII.

Trembler aux approches de la Mort, c'eſt reſſembler aux enfans, qui ont peur des Spectres & des Eſprits. Le pâle Phantôme peut frapper à ma porte, quand il voudra, je n'en ferai point épouvanté. Le Philoſophe ſeul eſt brave, où la plupart des braves ne le ſont point.

LIII.

Lorſqu'une feuille d'arbre tombe, quel mal ſe fait-elle? La Terre la reçoit bénignement dans ſon ſein; & lorſque la chaleur du Soleil en a exalté les principes, ils nagent dans l'air, & ſont le jouët des vents.

LIV.

Quelle différence y a-t-il entre un homme & une plante, réduits en poudre? Les cendres animales ne reſſemblent-elles pas aux végétales?

LV.

Ceux (a) qui ont défini le froid, une *privation du feu*, ont dit ce que le froid n'eſt pas, & non ce qu'il eſt. Il n'en eſt pas de même de la mort: dire ce qu'elle n'eſt pas; dire qu'elle eſt une privation d'air qui fait ceſſer tout mouvement, toute chaleur, tout ſentiment; c'eſt aſſés déclarer ce qu'elle eſt: rien de poſitif; rien; moins que rien, ſi on pouvoit le concevoir; non, rien de réel; rien qui nous regarde, rien qui nous appartienne, comme l'a fort bien dit Lucrece. La mort n'eſt dans la Nature des choſes, que ce qu'eſt le Zèro dans l'Arithmétique.

LVI.

C'eſt cependant, (qui le croiroit?) c'eſt ce Zéro, ce chiffre

(a) Boerh. *Elem. chem.* T. 1. *de Igne.*

chiffre qui ne compte point, qui ne fait point nombre par lui-même; c'eſt ce chiffre, pour lequel il n'y a rien à païer, qui cauſe tant d'allarmes & d'inquiétudes, qui fait flotter les uns dans une incertitude cruelle, & fait tellement trembler les autres, que certains n'y peuvent penſer ſans horreur. Le ſeul nom de la mort les fait frémir. Le paſſage de quelque choſe à rien, de la vie à la mort, de l'Etre au Néant, eſt-il donc plus inconcevable, que le paſſage de rien à quelque choſe, du Néant à l'Etre, ou à la vie? Non, il n'eſt pas moins naturel; & s'il eſt plus violent, il eſt auſſi plus néceſſaire.

LVII.

Accoutumons-nous à le penſer; & nous ne nous affligerons pas plus de nous voir mourir, que de voir la lame uſer enfin le fourreau; nous ne donnerons point des larmes puériles à ce qui doit indiſpenſablement arriver. Faut-il donc tant de force de raiſon, pour faire le ſacrifice de nous-mêmes, & y être toûjours prêts? Quelle autre force nous retient à ce qui nous quitte?

LVIII.

Pour être vraiment ſage, il ne ſuffit pas de ſavoir vivre heureux dans la médiocrité; il faut ſavoir tout quitter de ſang froid, quand l'heure en eſt venüe. Plus on quitte, plus l'Héroïsme eſt grand. Le dernier moment eſt la principale pierre de touche de la ſageſſe; c'eſt, pour ainſi dire, dans le creuſet de la mort qu'il la faut éprouver.

LIX.

Si vous craignez la mort, ſi vous êtes trop attaché à la vie, vos derniers ſoupirs ſeront affreux; la mort vous ſervira du plus cruel Bourreau; c'eſt un ſupplice, que d'en craindre.

LX.

Digitized by Google

LX.

Pourquoi ce Guerrier qui s'eſt acquis tant de gloire dans le champ de Mars, qui s'eſt tant de fois montré redoutable dans des combats ſinguliers, malade au lit, ne peut-il ſoutenir, pour ainſi dire, le duel de la mort?

LXI.

Au lit de mort, il n'eſt plus queſtion de ce faſte, ou de ce bruyant appareil de guerre, qui excitant les eſprits, fait machinalement courir aux armes. Ce grand aiguillon des François, le point d'honneur, n'a plus lieu; on n'a point devant ſoi l'exemple de tant de Camarades, qui braves les uns par les autres, ſans doute plus que par eux-mêmes, s'animent mutuellement à la ſoif du carnage. Plus de ſpectateurs; plus de fortune; plus de diſtinction à eſpérer. Où l'on ne voit que le néant pour récompenſe de ſon courage, quel motif ſoutiendroit l'amour propre?

LXII.

Je ne ſuis point ſurpris de voir mourir lâchement au lit, & couragement dans une action. Le Duc de * * * affrontoit intrépidement le canon ſur le revers de la tranchée, & pleuroit à la Garde-robe. Là Héros, ici Poltron; tantôt Achille, tantôt Therſite; tel eſt l'Homme! Qu'y a-t-il de plus digne de l'inconſéquence d'un Eſprit auſſi bizarre?

LXIII.

Voilà, Dieu-merci, tant de fortes épreuves, par leſquelles j'ai paſſé, ſans trembler, que j'ai lieu de croire que je mourrai de même, en Philoſophe. Dans ces violentes criſes, où je me ſuis vû prêt de paſſer de la vie à la mort; dans ces

Digitized by Google

momens de foiblesse, où l'Ame s'anéantit avec le corps, momens terribles pour tant de grands Hommes, comment moi, frêle & délicate Machine, ai-je la force de plaisanter, de badiner, de rire?

LXIV.

Je n'ai ni craintes, ni espérances. Nulle empreinte de de ma première éducation: cette foule de préjugés, sucés pour ainsi dire, avec le lait, a heureusement disparu de bonne heure à la divine clarté de la Philosophie. Cette Substance molle & tendre, sur laquelle le cachet de l'erreur s'étoit si bien imprimé, rase aujourd'hui, n'a conservé aucuns vestiges, ni de mes Collèges, ni de mes Pédans. J'ai eu le courage d'oublier ce que j'avois eu la foiblesse d'apprendre; tout est rayé, (quel bonheur!) tout est effacé, tout est extirpé jusqu'à la racine: & c'est le grand ouvrage de la réflexion & de la Philosophie; elles seules pouvoient arracher l'yvroie, & semer le bon grain dans les sillons que la mauvaise herbe occupoit.

LXV.

Laissons là cette Epée fatale qui pend sur nos têtes. Si nous ne pouvons l'envisager sans trouble, oublions que ce n'est qu'à un fil qu'elle est suspendüe. Vivons tranquilles, pour mourir de même.

LXVI.

Epictète, Antonin, Séneque, Pétrone, Anacréon, Chaulieu, &c. soiez mes Evangélistes & mes Directeurs dans les derniers momens de ma vie. Mais non; vous me serez inutiles; je n'aurai besoin ni de m'aguerrir, ni de me dissiper, ni de m'étourdir. Les yeux voilés, je me précipiterai dans ce fleuve de l'éternel oubli, qui engloutit tout sans retour. La faulx de

la Parque ne ſera pas plutôt levée, que déboutonnant moi-même mon col, je ſerai prêt à recevoir le coup.

LXVII.

La faulx! Chimère poëtique! La mort n'eſt point armée d'un inſtrument tranchant. On diroit, (autant que j'en ai pû juger par ſes plus intimes approches,) qu'elle ne fait que paſſer au col des mourans un noeud coulant, qui ſerre moins, qu'il n'agit avec une douceur narcotique: c'eſt l'Opium de la Mort: tout le ſang en eſt enivré, les ſens s'émouſſent, on ſe ſent mourir, comme on ſe ſent dormir, ou tomber en foibleſſe, non ſans quelque volupté.

LXVIII.

Combien tranquille en effet, combien douce eſt une mort qui vient comme pas à pas, qui ne ſurprend, ni ne bleſſe! Une mort prévûe, où l'on n'a que le ſentiment qu'il faut avoir, pour en joüir! Je ne ſuis point étonné que ces morts-là ſéduiſent par leur flatteuſe amorce. Rien de douloureux, rien de violent ne les accompagne; les vaiſſeaux ne ſe bouchant que l'un après l'autre, la vie s'en va peu à peu, avec une certaine nonchalance molle; on ſe ſent ſi doucement tiré d'un côté, qu'à peine daigne-t-on ſe retourner de l'autre. Il en coûte, il eſt violent à la Nature, de ne pas ſuccomber à la tentation de mourir, quand le dégoût de la vie fait le plaiſir de la mort.

LXIX.

La Mort & l'Amour ſe conſomment par les mêmes moiens, l'expiration. On ſe reproduit, quand c'eſt d'amour qu'on meurt; on s'anéantit, quand c'eſt par le ciſeau d'Atropos. Remercions la Nature, qui aiant conſacré les plaiſirs les plus vifs à la production de nôtre eſpece, nous en a encore réſervés d'aſſés doux le plus ſouvent, pour ces momens, où elle ne peut plus nous conſerver vivans.

LXX.

Digitized by Google

LXX.

J'ai vû mourir, triſte ſpectacle! des milliers de Soldats, dans ces grands Hopitaux militaires, qui m'ont été confiés en Flandre durant la derniere Guerre. Les morts agréables, telles que je viens de les peindre, m'ont paru beaucoup moins rares, que les morts douloureuſes. Les plus communes ſont inſenſibles. On ſort de ce monde, comme on y vient, ſans le ſavoir.

LXXI.

Que risque-t-on à mourir? Et que ne risque-t-on pas à vivre?

LXXII.

La mort eſt la fin de tout; après elle, je le répete, un abîme, un néant éternel; tout eſt dit, tout eſt fait; la ſomme des Biens, & la ſomme des Maux eſt égale: plus de ſoins, plus d'embarras; plus de perſonnage à repréſenter: *la farce eſt jouée.* (*)

LXXIII.

„Pourquoi n'ai-je pas profité de mes maladies, ou plutôt „d'une entr'elles, pour finir cette Comédie du monde? Les „frais de ma mort étoient faits; voilà un ouvrage manqué, „auquel il faudra toûjours revenir. Semblables à une montre „dont les mouvemens retardés, parcourant toûjours le même „cercle, quoique avec plus de lenteur, remettent cependant „l'aiguille au point où elle étoit, quand elle a commencé de „tourner, nous parviendrons tous de même au point que nous „fuyons: la Médecine la plus éclairée, ou la plus heureuſe, ne „peut que retarder les mouvemens de l'aiguille. A quoi bon „tant de peines & tant d'efforts! Après avoir courageuſement „monté ſur l'Echaffaut, eſt auſſi dupe que lâche, qui en deſ-„cend

(*) Rabelais.

„cend pour passer de nouveau par les verges & les étrivières „de la vie.„ Langage bien digne d'un homme dévoré d'ambition, rongé d'envie, en proie à un amour malheureux, ou poursuivi par d'autres furies!

LXXIV.

Non, je ne serai point le corrupteur du goût inné qu'on a pour la vie; je ne répandrai point le dangereux poison du Stoïcisme sur les beaux jours, & jusques sur la prospérité de nos Lucilius. Je tacherai au contraire d'emousser la pointe des épines de la vie, si je n'en puis diminuer le nombre, afin d'augmenter le plaisir d'en cueillir les Roses: Et ceux qui par un malheur d'organisation déplorable, s'ennuyeront au beau spectacle de l'Univers, je les prierai d'y rester; par Religion, s'ils n'ont pas d'Humanité; ou, ce qui est plus grand, par humanité, s'ils n'ont pas de Religion. Je ferai envisager aux simples les grands Biens que la Religion promet à qui aura la patience de supporter ce qu'un grand Homme a nommé *le mal de vivre*, & les tourmens éternels dont elle menace ceux qui ne veulent point rester en proye à la douleur, ou à l'ennui. Les autres, ceux pour qui la Religion n'est que ce qu'elle est, une fable; ne pouvant les retenir par des liens rompus, je tacherai de les séduire par des sentimens généreux; de leur inspirer cette grandeur d'Ame, à qui tout cede; enfin faisant valoir les droits de l'Humanité, qui vont devant tout, je montrerai ces rélations chères & sacrées, plus patétiques que les plus éloquens Discours: Je ferai paroître une Epouse, une Maîtresse en pleurs; des enfans désolés, que la mort d'un Père va laisser sans éducation sur la face de la Terre. Qui m'entendroit des cris si touchans du bord du tombeau? Qui ne couvriroit une paupière mourante? Quel est le lâche qui

refuse

refuſe de porter un fardeau utile à pluſieurs? Quel eſt le monſtre qui par une douleur d'un moment, s'arrachant à ſa famille, à ſes Amis, à ſa Patrie, n'a pour but que de ſe délivrer des devoirs les plus ſacrés!

LXXV.

Que pourroient contre de tels Argumens, tous ceux d'une Secte, qui, quoiqu'on (*) en diſe, n'a fait de grands Hommes, qu'aux dépens de l'Humanité!

LXXVI.

Il eſt aſſés indifférent par quel aiguillon on excite les hommes à la vertu. La Religion n'eſt néceſſaire que pour qui n'eſt pas capable de ſentir l'Humanité. Il eſt certain, (qui n'en fait pas tous les jours l'obſervation ou l'expérience?) qu'elle eſt inutile au commerce des honnêtes gens. Mais il n'appartient qu'aux Ames élevées de ſentir cette grande vérité. Pour qui donc eſt fait ce merveilleux Ouvrage de la Politique? Pour des Eſprits, qui n'auroient peut-être point eu aſſés des autres freins; Eſpece, qui malheureuſement conſtitue le plus grand nombre; Eſpece imbécille, baſſe, rampante, dont la Société a cru ne pouvoir tirer parti, qu'en la captivant par le mobile de tous les Eſprits, l'intérêt; celui d'un Bonheur chimérique.

LXXVII.

J'ai entrepris de me peindre dans mes Ecrits, comme Montagne a fait dans ſes *Eſſais*. Pourquoi ne pourroit-on pas ſe traiter ſoi même? Ce ſujet en vaut bien un autre, où l'on voit moins clair: Et lorſqu'on a dit une fois que c'eſt de ſoi qu'on a voulu parler, l'excuſe eſt faite, ou plutôt on n'en doit point.

LXXVIII.

Je ne ſuis point de ces Miſantropes, tels que le Vayer, qui ne

(*) Eſprit des Loix. T. I.

ne voudroient point recommencer leur carrière; l'ennui hypocondriaque eſt trop loin de moi; mais je ne voudrois pas repaſſer par cette ſtupide enfance, qui commence, & finit nôtre courſe. J'attache déja volontiers, comme parle Montagne, *la queüe d'un Philoſophe* au plus bel âge de ma vie; mais, pour remplir par l'eſprit, autant qu'il eſt poſſible, les vuides du coeur; & non pour me repentir de les avoir autrefois comblés d'amour. Je ne voudrois revivre, que comme j'ai vêcu; dans la bonne chère, dans la bonne Compagnie, la joie, le Cabinet, la Galanterie; toûjours partageant mon tems entre les femmes, cette charmante Ecole des Graces, Hippocrate, & les Muſes; toûjours auſſi ennemi de la débauche, qu'ami de la Volupté; enfin tout entier à ce charmant mêlange de ſageſſe & de folie, qui s'aiguiſant l'une par l'autre, rendent la vie plus agréable, & en quelque ſorte, plus piquante.

LXXIX.

Gémiſſez, pauvres Mortels! Qui vous en empêche? Mais que ce ſoit de la briéveté de vos égaremens; leur délire eſt d'un prix fort au deſſus d'une Raiſon froide qui déconcerte, glace l'imagination & effarouche les plaiſirs.

LXXX.

Au lieu de ces Bourreaux de remords qui nous tourmentent, ne donnons à ce charmant & irréparable tems paſſé, que les mêmes regrets, qu'il eſt juſte que nous donnions un jour, (modérément,) à nous-mêmes, quand il nous faudra, pour ainſi dire, nous quitter. Regrets raiſonnables, je vous adoucirai encore, en jettant des fleurs ſur mes derniers pas, & preſque ſur mon tombeau! Ces fleurs ſeront la gaieté, le ſouvenir de mes plaiſirs, ceux des jeunes gens qui me rappelleront les miens, la converſation des perſonnes aimables, la vûe de jolies femmes, dont je

veux

veux mourir entouré, pour sortir de ce monde, comme d'un spectacle enchanteur; enfin cette douce amitié, qui ne fait pas tout à fait oublier le tendre amour. Délicieuse réminiscence, Lectures agréables, Vers charmans, Philosophes, Goût des Arts, aimables Amis, vous qui faites parler à la Raison même le langage des Graces, ne me quittez jamais.

LXXXI.

Joüissons du présent; nous ne sommes que ce qu'il est. Morts d'autant d'années que nous en avons, l'avenir qui n'est point encore, n'est pas plus en nôtre pouvoir, que le passé qui n'est plus. Si nous ne profitons pas des plaisirs qui se présentent, si nous fuïons ceux qui semblent aujourd'hui nous chercer, un jour viendra que nous les chercherons en vain, ils nous fuïront bien plus à leur tour.

LXXXII.

Différer de se réjoüir jusqu'à l'hyver de ses ans, c'est attendre dans un festin pour manger, qu'on ait desservi. Nulle autre saison ne succede à celle là. Les froids Aquilons soufflent jusqu'à la fin; & la joie même alors sera plus glacée dans nos cœurs, que nos liquides dans leurs tuyaux.

LXXXIII.

Je ne donnerai point au Couchant de mes jours, la préférence sur leur Midi: si je compare cette dernière partie, où l'on végete, c'est à celle où l'on végétoit. Loin de maudire le passé, m'acquittant envers lui du tribut d'éloges qu'il mérite, je le bénirai dans le bel âge de mes enfans, qui rassurés par ma douceur, contre une sévérité apparente, aimeront & chercheront la compagnie d'un bon Pere, au lieu de la craindre & de la fuïr.

LXXXIV.

Voyez la Terre couverte de neige & de frimats! Des Cristaux de glace sont tout l'ornement des arbres dépouillés; d'épais

pais brouillards éclipſent tellement l'aſtre du jour, que les mortels incertains voient à peine à ſe conduire. Tout languit, tout eſt engourdi; les fleuves ſont changés en marbre, le feu des corps eſt éteint, le froid ſemble avoir enchaîné la Nature. Déplorable image de la vieilleſſe! La ſêve de l'Homme manque aux lieux qu'elle arroſoit. Impitoiablement flêtrie, reconnoiſſez-vous cette beauté, à qui vôtre coeur amoureux dreſſoit autrefois des Autels? Triſte, à l'aſpect d'un ſang glacé dans ſes veines, comme les Poëtes peignent les Nayades dans le cours arrêté de leurs eaux, combien d'autres raiſons de gémir, pour qui la Beauté eſt le plus grand préſent des Dieux! La bouche eſt dépouillée de ſon plus bel ornement; une tête chauve ſuccede à ces cheveux blonds naturellement bouclés, qui flottoient, en ſe joüant, ſur une belle gorge qui n'eſt plus. Changée en eſpece de tombeau, les plus ſéduiſans appas du ſexe ſemblent s'y être écroulés, & comme enſévelis. Cette peau ſi douce, ſi unie, ſi blanche, n'eſt plus qu'une foule d'écailles, de plis & de replis hideuſement tortueux; la ſtupide imbecillité habite ces rides jaunes & raboteuſes, où l'on croit la Sageſſe. Le cerveau affaiſſé, tombant chaque jour ſur lui-même, laiſſe à peine paſſer un rajon d'intelligence; enfin l'Ame abrutie, s'éveille, comme elle s'endort, ſans idées. Telle eſt la derniere enfance de l'Homme. Peut-elle mieux reſſembler à la premiere, & venir d'une cauſe plus différente?

LXXXVI.

Comment cet âge ſi pauvre l'emporteroit-il ſur celui d'Hébé? Seroit-ce ſous le ſpécieux préteste d'une longue expérience, qu'une Raiſon chancelante & mal aſſurée ne peut ordinairement que mal ſaiſir? Il y a de l'ingratitude à mettre la plus dégoûtante partie de notre Etre, je ne dis pas au deſſus, mais au niveau

niveau de la plus belle & de la plus floriſſante. Si l'âge avancé mérite des égards; la jeuneſſe, la beauté, le génie, la vigueur, méritent des hommages & des Autels. Heureux tems, où vivant ſans nulle inquiétude, je ne connoiſſois d'autres devoirs, que ceux des plaiſirs: ſaiſon de l'amour & du coeur, âge aimable, âge d'or, qu'êtes vous devenus!

LXXXVII.

Préférer la vieilleſſe à la jeuneſſe, c'eſt commencer à compter le mérite des ſaiſons par l'hyver. C'eſt moins eſtimer les préſens de Flore, de Cérès, de Pomone, que la neige, la glace & les noirs frimats: les bleds, les raiſins, les fruits, & toutes ces fleurs odoriférentes dont l'air eſt ſi délicieuſement parfumé, que des champs ſtériles, où il ne croît pas une ſeule Roſe, parmi une infinité de Chardons; c'eſt moins eſtimer une belle & riante Campagne, que des Landes triſtes & déſertes, où le chant des oiſeaux qui ont fui, ne ſe fait plus entendre, & où enfin, au lieu de l'allégreſſe & des chanſons des Moiſſonneurs & des Vendangeurs, régnent la déſolation & le ſilence.

LXXXVIII.

A meſure que le ſein glacé de la terre s'ouvre aux douces haleines du Zéphire, les grains ſemés germent; la Terre ſe couvre de fleurs & de verdure. Agréable livrée du Printems, tout prend une autre face à ton aſpect; toute la Nature ſe renouvelle; tout eſt plus gai, plus riant dans l'Univers! L'Homme ſeul, hélas! ne ſe renouvelle point; il n'y a pour lui, ni Fontaine de Jouvence; ni Jupiter qui veüille rajeunir nos Titons; ni peut-être d'Aurore qui daigne généreuſement l'implorer pour le ſien.

LXXXIX.

La plus longue carrière ne doit point allarmer les Gens aima-

bles. Les Graces ne vieilliſſent point; elles ſe trouvent quelquefois parmi les rides & les cheveux blancs; elles font en tout tems badiner la Raiſon: en tout tems elles empêchent l'eſprit d'y croupir. Ainſi par elles on plaît à tout âge; à tout âge, on fait même ſentir l'amour, comme l'Abbé Gédoin l'éprouva avec la charmante octogénaire Ninon de Lenclos, qui le lui avoit prédit.

XC.

Lorsque je ne pourrai plus faire qu'un repas par jour avec Comus, j'en ferai encore un par ſemaine, ſi je peux, avec Venus, pour conſerver cette humeur douce & liante, ſi non plus agréable, du moins plus néceſſaire à la Société, que l'Eſprit. On reconnoit ceux qui fréquentent la Déeſſe, à l'urbanité, à la politeſſe, à l'agrément de leur commerce. Quand je lui aurai dit, hélas! un éternel adieu dans le culte, je la célébrerai encore dans ces jolies chanſons & ces joieux propos, qui applaniſſent les rides, & attirent encore la brillante jeuneſſe autour des vieillards rajeunis.

XCI.

Lorsque nous ne pouvons plus goûter les plaiſirs, nous les décrions. Pourquoi déconcerter la jeuneſſe? N'eſt ce pas ſon tour de s'ébattre & de ſentir l'amour? Ne les défendons, que comme on faiſoit à Sparte, pour en augmenter le charme & la fécondité. Alors vieillards raiſonnables, quoique vieux avant la vieilleſſe, nous ſerons ſupportables, & peut-être aimables encore après.

XCII.

Je quitterai l'amour, peut-être plutôt que je ne penſe; mais je ne quitterai jamais Thémire. Je n'en ferois pas le ſacrifice aux Dieux. Je veux que ſes belles mains, qui tant de fois

Digitized by Google

fois ont amuſé mon réveil, me ferment les yeux. Je veux qu'il ſoit difficile de dire, laquelle aura eu plus de part à ma fin, ou de la Parque, ou de la Volupté. Puiſſé-je véritablement mourir dans ces beaux bras, où je me ſuis tant de fois oublié! Et, (pour tenir un langage qui rit à l'imagination, & peint ſi bien la Nature,) puiſſe mon Ame errante dans les Champs Eliſées, & comme cherchant des yeux ſa moitié, la demander à toutes les Ombres; auſſi étonnée de ne plus voir le tendre objet qui la tenoit, il n'y a qu'un moment, dans des embraſſemens ſi doux; que Thémire, de ſentir un froid mortel dans un coeur, qui, par la force dont il battoit, promettoit de battre encore longtems pour elle. Tels ſont mes *Projets de vie & de mort;* dans le cours de l'une & jusqu'au dernier ſoupir, Epicurien voluptueux; Stoïcien ferme, aux approches de l'autre.

XCIII.

Voilà deux ſortes de réflexions bien différentes les unes des autres, que j'ai voulu faire entrer dans ce Syſtême Epicurien. Voulez-vous ſavoir ce que j'en penſe moi-même? Les ſecondes m'ont laiſſé dans l'Ame un ſentiment de Volupté, qui ne m'empêche pas de rire des prémières. Quelle folie de mettre en proſe, peut-être médiocre, ce qui eſt à peine ſupportable en beaux Vers? Et qu'on eſt dupe, de perdre en de vaines recherches, un tems, hélas! ſi court, & bien mieux employé à joüir, qu'à connoître!

XCIV.

Je vous ſalüe, heureux Climats, où tout homme qui vit comme les autres, peut penſer autrement que les autres; où les Théologiens ne ſont pas plus Juges des Philoſophes, qu'ils

Digitized by Google

ne ſont faits pour l'être; où la liberté de l'Eſprit, le plus bel appanage de l'humanité, n'eſt point enchaînée par les préjugés; où l'on n'a point honte de dire, ce qu'on ne rougit point de penſer; où l'on ne court point risque d'être le Martyre de la Doctrine, dont on eſt l'Apôtre. Je vous ſalüe, Patrie déjà célébrée par les Philoſophes, où tous ceux que la Tyrannie perſécute, trouvent, (s'ils ont du mérite & de la probité,) non un aſyle aſſuré, mais un port glorieux; où l'on ſent combien les conquêtes de l'Eſprit ſont au deſſus de toutes les autres; où le Philoſophe enfin comblé d'honneurs & de Bienfaits, ne paſſe pour un Monſtre, que dans l'Eſprit de ceux qui n'en ont point. Puiſſiez-vous, heureuſe Terre, fleurir de plus en plus! Puiſſiez-vous ſentir tout vôtre bonheur, & vous rendre en tout, s'il ſe peut, digne du grand Homme que vous avés pour Roi! Muſes, Graces, Amours, & Vous, ſage Minerve; en couronnant des plus beaux lauriers l'auguſte Front du *Julien moderne*, auſſi digne de gouverner que l'ancien, auſſi Savant, auſſi Bel-Eſprit, auſſi Philoſophe,

Vous ne couronnez que vôtre ouvrage.

FIN.

BAYERISCHE STAATS-BIBLIOTHEK MUENCHEN

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google